

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS
BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE — TOME I^{er}

CLAUDE CAHEN

LA SYRIE DU NORD
A L'ÉPOQUE DES CROISADES
ET LA PRINCIPAUTÉ FRANQUE D'ANTIOCHE

INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N^o 2367



LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN — PARIS VI^e — 1940

720527-C. A

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS
BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE — TOME I^{er}

CLAUDE CAHEN

LA SYRIE DU NORD
A L'ÉPOQUE DES CROISADES
ET LA PRINCIPAUTÉ FRANQUE D'ANTIOCHE

INSTITUT KURDE DE PARIS

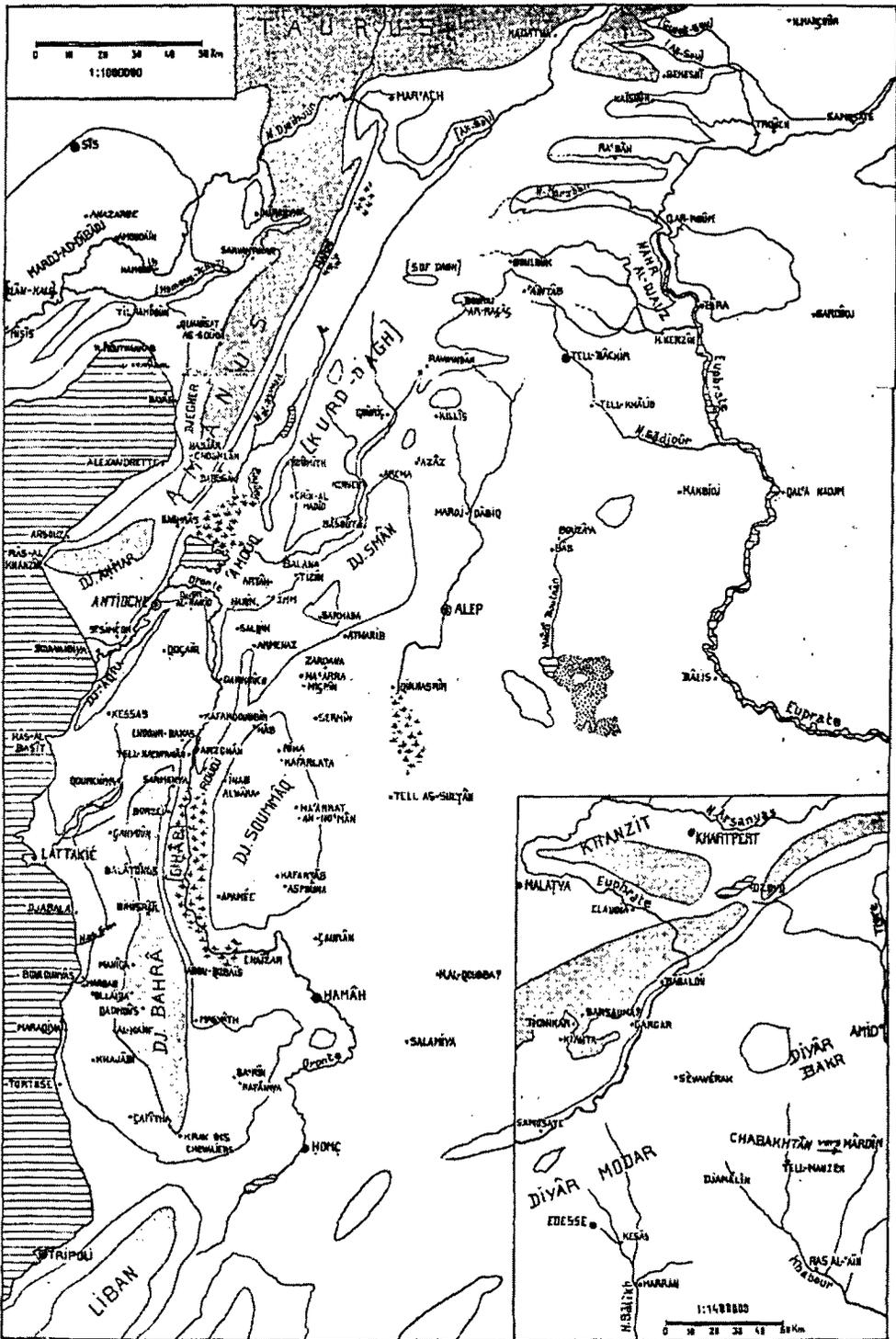
ENTRÉE N°

2367



LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN — PARIS VI^e — 1940

720527-C. A



C. de Marsenfeld

LA SYRIE DU NORD
A L'ÉPOQUE DES CROISADES
ET LA PRINCIPAUTÉ FRANQUE D'ANTIOCHE

PRÉFACE

S'il est une histoire qui paraît connue et épuisée, c'est bien celle des croisades, qui n'a cessé depuis sept siècles d'exercer la veine des érudits et des romanciers. Peut-être toutefois le spécialiste ne considèrera-t-il pas comme un paradoxe d'ouvrir ce travail en disant qu'une telle gloire n'a pas toujours produit le climat le plus propice à la recherche scientifique, et que sur bien des points l'histoire des croisades reste à faire. L'Europe ne s'est longtemps attachée qu'aux croisades, non aux états fondés par elles sur le sol d'Asie ; lorsqu'elle a pris en considération les « Francs » de Syrie elle s'est préoccupée avant tout du royaume de Jérusalem, comme si l'histoire d'Antioche, de Tripoli, d'Edesse, en était une simple annexe ; elle les a insuffisamment rattachés à leurs cousins d'Occident ; elle a étudié leurs relations avec leur milieu oriental presque exclusivement du point de vue politique, et là même très imparfaitement, parce que les sources arabes de cette histoire sont restées jusqu'à ce jour dans une large mesure inutilisées. Le présent travail est un effort pour combler en partie ces lacunes.

Géographiquement, il a pour centre la Syrie du nord et ses confins septentrionaux et orientaux. Il y a là un ensemble de régions qui n'ont jamais reçu d'appellation commune, mais n'en possèdent pas moins depuis toujours une indéniable individualité comme carrefour de l'Anatolie, de la Syrie et de la Mésopotamie, par où elles s'opposent à la Syrie méridionale, toujours attirée vers l'Égypte. Pendant la période des croisades, cette opposition est accusée parce que la Syrie méridionale est un pays musulman, tandis que la Syrie du nord est de population en grande partie chrétienne, hier relevant de l'empire byzantin ; les croisés accentuent la différenciation, puisque, abstraction faite des deux états secondaires de Tripoli et d'Edesse, ceux qui s'établissent dans le

royaume de Jérusalem sont des « Lorrains » et des Français, ceux d'Antioche des Normands de l'Italie du sud. La principauté d'Antioche fera l'objet principal de notre étude, mais il est impossible de la séparer des pays qui l'entourent et particulièrement du comté d'Edesse.

Le contenu de notre ouvrage a été déterminé par des circonstances indépendantes des nécessités du sujet. Les préoccupations centrales en sont l'adaptation des Francs aux conditions « coloniales » de leur vie nouvelle et les contacts mutuels des peuples que leur conquête a appelés à vivre ensemble. Mais il n'était pas possible de ne pas établir d'abord avec précision le cadre politique au travers duquel les faits sociaux nous apparaissent. On aurait voulu pouvoir à cet égard se borner à situer l'histoire franque dans l'histoire orientale sans entrer dans les détails de cette dernière ; l'absence d'exposé auquel renvoyer le lecteur nous a paru rendre utiles des développements qu'on jugera sans nul doute fastidieux. Quant aux divers aspects de la vie sociale du proche-Orient, il eût fallu allonger considérablement la liste de nos sources et la durée de nos recherches si nous avions prétendu en donner dès cet ouvrage un exposé général approfondi ; nous ne nous dissimulons pas les graves lacunes qui résultent de cette carence pour la compréhension même de la société franco-syrienne.

Nous avons consacré aux sources, principalement arabes, un exposé général critique plus étendu que ne l'exigeait notre sujet ; une telle étude, base indispensable à tout travail historique sérieux, n'a que trop longtemps été omise, et notre ambition est qu'elle puisse servir à orienter d'une façon nouvelle les recherches d'histoire du proche-Orient. Nous avons cru aussi devoir introduire un copieux exposé de topographie historique, moins neuf assurément, mais faute duquel l'historien serait exposé à commettre quelques contresens. Les auteurs qui ont étudié les croisades n'ont pas toujours été suffisamment détachés de leurs opinions politiques ou religieuses ; nous ne pouvons éviter l'emploi de termes contemporains comme « colonisation », par exemple ; nous serions désolés qu'ils pussent servir à étayer des arguments, quels qu'ils soient, de politique contemporaine, française ou syrienne.

Ce travail a été fait sous la direction historique de MM. Ch. Diehl et L. Halphen ; il eût été irréalisable sans l'enseignement

arabe de M. Gaudefroy-Demombynes. Je ne saurais trop les remercier de l'accueil excellent et des conseils précieux que j'ai toujours trouvés auprès d'eux. Je m'excuse auprès des autres personnes auxquelles je dois de la reconnaissance de n'en pouvoir donner ici la liste, qui serait trop longue ; je les prie de croire que je n'en oublie aucune.

Mon travail a bénéficié d'un séjour de trois ans à la Fondation Thiers, coupé de voyages dans les bibliothèques de Londres, Oxford, Leyde, Vienne, Rome, Venise, etc... et d'un séjour d'un an en Turquie, grâce à la Caisse des Sciences, à l'Institut Français d'Istanbul dirigé par M. Gabriel, et aux autorités turques.

L'édition de cet ouvrage n'a été possible que grâce aux bons offices de MM. Dussaud et Seyrig, de M. Geuthner, et à la subvention dont l'a honoré l'Institut (1).

Paris, le 27 septembre 1938.

(1) On a cherché à adopter un système de *transcription* combinant les avantages d'être le moins déroutant possible pour le lecteur français et de rendre toutefois par des signes distincts les lettres distinctes des divers alphabets originaux (en particulier arabe et arménien). Il n'a été fait qu'une exception pour le « gh » qui, suivant l'exemple des arabes, a été considéré comme pouvant rendre à la fois le gh et le lw arméniens. On n'a pas distingué du i normal le i sourd turc qui n'est distingué que par l'alphabet moderne.

INTRODUCTION

LES SOURCES (1)

Sauf pour la numismatique et l'épigraphie, on a divisé ci-dessous l'exposé des sources par langues : latines (et françaises, allemandes, italiennes), arabes (et persanes, hébraïques, turques), grecques, syriaques, et arméniennes (et géorgiennes). Mais l'exposé a été conçu différemment selon les cas. Pour les sources de langues occidentales, certains auteurs étaient déjà bien étudiés, sur d'autres il restait des remarques importantes à faire : il a paru qu'un résumé des résultats acquis suffisait dans le premier cas, qu'un traitement plus long convenait dans le second ; d'où la disproportion qu'on remarquera entre Guillaume de Tyr, brièvement traité, par exemple, et ses continuateurs, ou tels autres chroniqueurs, objets de développements plus longs. Pour les sources arabes, presque rien n'était fait. L'insuffisance des publications, parmi lesquelles les compilations tiennent plus de place que les ouvrages originaux, la dispersion des manuscrits, le petit nombre des orientalistes historiens ont retardé la confrontation et la critique des textes. M'étant astreint à les tenter à la suite de recherches dans la plupart des grandes bibliothèques, je présente ci-après un tableau d'ensemble de l'historiographie arabe relative à la Syrie des xii^e - $xiii^e$ siècles, sans avoir tenu compte des frontières géographiques précises de ce travail. Quant aux sources grecques, syriaques, arméniennes, moins nombreuses et presque toutes publiées, traduites et étudiées, mon ignorance du syriaque et ma mauvaise connaissance de l'arménien m'ont obligé à peu ajouter à ce qu'on en savait déjà.

Nous n'avons guère ici à nous occuper que des sources littéraires et diplomatiques. Il n'existe pas d'épigraphie latine dans le domaine qui nous occupe. On a un plus grand nombre d'inscrip-

(1) Les abréviations seront données avec l'index des sources.

tions arabes, et quelques inscriptions arméniennes ; dans la mesure où elles nous concernent, elles seront signalées en leur temps.

Les pèlerins et croisés ont porté leur attention surtout sur la Terre-Sainte, et c'est là aussi qu'ont vécu les plus grands chroniqueurs latins d'Orient ; par contre la culture indigène est plus importante sur les confins syro-anatoliens qu'en Palestine. C'est dire que l'importance relative des sources orientales par rapport aux sources latines est plus grande pour la Syrie du nord que pour les états francs du sud.

La seule collection de textes à utiliser spécialement pour l'histoire des croisades et de la Syrie franque est le recueil des Historiens des Croisades (Historiens occidentaux, 5 vol. ; arabes, 5 vol. ; arméniens, 2 vol. ; grecs, 2 vol. ; Assises de Jérusalem, 2 vol. sous le titre « Lois ») ; malheureusement la qualité du Recueil n'est pas digne de sa luxueuse et monumentale présentation. Outre les nombreuses lacunes qui s'y trouvent, il y a lieu de déplorer l'insuffisante critique apportée au choix des œuvres et des manuscrits, l'absence de toute méthode justifiable dans le découpage des extraits, la fréquente négligence des traductions, la médiocrité et souvent la fausseté des annotations ; ces reproches, particulièrement graves pour la série des auteurs arabes, ne sont cependant valables ni pour les historiens grecs et arméniens ni pour le cinquième volume des historiens occidentaux (par Riant et Kohler) (1).

(1) Comme guides généraux pour l'étude des sources, on se reportera : pour les sources de langue latine ou française, aux ouvrages ordinaires de bibliographie médiévale occidentale et en particulier à Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, t. III ; pour les sources arabes, à Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Berlin, 1898-1902, et suppl. en cours de publication à Leyde depuis 1935 (répertoire des œuvres, des manuscrits, et de leur bibliographie) ; il faut toujours consulter, bien qu'avec critique, le *Kachf az-zounoun* de Hadîf Khalîfa Kâtîb Tchelebi (xvii^e siècle), éd. trad. Flügel, Vienne, 1835 sq. Pour la littérature byzantine, cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e éd. Munich, 1897 ; pour la littérature syriaque, Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, Munich, 1922, 8^e ; il n'existe rien d'équivalent pour la littérature arménienne en langue européenne.

Pour l'épigraphie arabe, le *Corpus Inscriptionum arabicarum* de Van Berchem n'a pas abordé les régions intermédiaires entre Tripoli et l'Anatolie, et le *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe* de Combe, Sauvaget et Wiet ne fait encore qu'entamer notre période. L'archéologie et la numismatique seront sommairement traitées dans nos chapitres concernant la Topographie historique et la vie économique.

registres des autorités communales de ces villes, et les actes de commerce privés. Les premiers ont été publiés tels qu'ils ont été trouvés, c'est-à-dire que les chartes anciennes remplacées par des confirmations plus précises ont souvent été éliminées (1). Les actes privés, du plus haut intérêt pour l'organisation du commerce italien, offrent peu de documentation pour l'Orient, sans pouvoir toutefois être négligés. Peut-être pourrait-on en trouver quelques-uns à Pise (2); il en existe un grand nombre pour Venise dès le XII^e siècle, encore mal connus (3); ceux de Gênes commencent plus tard (1154-1164, puis fin XII^e) et sont conservés non pas directement mais sous formes de minutes de notaires dont la mine est presque inépuisable (4); aucun document des villes provençales ne concerne la Syrie du nord.

(1) *Liber Jurium Reipublicae Januensis* (Mon. Hist. Patriae, Turin, 1853 2 vol. 1^o); G. Müller, *Documenti sulle relazioni della città toscane coll'oriente*. 1 vol. non numéroté des Documenti degli archivi toscani pubblicati per cura della reale soprintendenza generale agli archivi medesimi, Firenze, 1879, 4^o; Tafel et Thomas, *Urkunden zur alteren Handels und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, dans *Fontes rerum austriacarum*, 2^e section, vol. XII-XIV, Vienne, 1856-1867, 8^o (le vol. I surtout).

L'acte Tafel 102, daté de 1140, est en réalité de 1143, comme en font foi la datation par l'an VII du principalat de Raymond et la présence de Godefroy comme vicomte (cf. Liste p. 000); l'acte Lib. Jur. 432 daté de 1199 est de 1189 comme le prouve la comparaison avec l'acte identique publié par Röhrich, *Amalrich I*, p. 57, et la présence d'Aimery comme évêque de Tripoli (cf. liste p. 000). Un autre privilège aux Gênois est publié dans Ughelli, *Italia Sacra*, IV, 817, sous la date 1101, qui n'est exacte que pour le début; il s'y ajoute une souscription de Roger, qui doit être de 1113.

(2) Cf. Rossi-Sabatini, op. cit., préface; l'auteur est plus original pour le commerce africain de Pise que pour l'Orient. Sur d'autres documents toscans, cf. Schaube 214 d'après Davidsohn.

(3) Les plus nombreux sont dans les fonds de San Zaccaria aux archives de Venise, buste 24-27; il s'en trouve aussi dans les fonds de San Giorgio Maggiore, San Marco, Procuratori di Citra, etc... Très peu ont été publiés, et de façon dispersée (entre autres par A. Sayous, *Le rôle du capital à Venise de 1050 à 1150*, dans *Revue belge Phil. et Hist.* XIII, 1934, avec références à d'autres publications); la plupart ont été utilisés par Heynen, op. cit.; j'ai pu les parcourir et en trouver quelques autres.

(4) Ont été publiés les actes du notaire Scriba (1154-1164) dans *Mon. Hist. Patriae*, *Chartarum II*, et mieux par Chiaudano dans « Documenti e studi per la storia del commercio italiano », I, Turin, 1935, ceux du notaire Salmon (vers 1220), par Ferretto (*Atti della soc. ligure li storia patria*, vol. XXXVI), et ceux de Guglielmo Cassinese, par Hall, Krüger et Reynolds, Turin, 1938. De nombreux autres actes ont été donnés par Desimoni, *Actes des notaires génois de l'Âyas*, Arch. Or. Lat. I, 434-534; A. Ferrèllo, *I Genovesi in Oriente*

B) *Archives ecclésiastiques*. — Sont conservées des archives de l'Eglise du Saint-Sépulcre de Jérusalem, de Notre-Dame de Josaphat, de Saint-Lazare (1), et surtout des Hospitaliers (2) et des Teutoniques (3). Quelques actes privés nous sont parvenus par ces églises ou autrement (4). On possède indirectement un certain nombre d'actes relatifs aux Templiers (5). Signalons encore un acte de Saint-Jacques de l'Épée (6).

C) *Correspondance*. — La plus importante est celle des papes, source capitale beaucoup trop négligée jusqu'ici et à laquelle nous devons sur l'histoire intérieure d'Antioche et même sur son histoire politique de nombreux renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Cette correspondance, en partie perdue et peu abondante pour l'Orient au XII^e siècle, devient considérable à

nel carteggio di Innocenzo IV dans *Giornale storico della Liguria* I, 1900 ; M. Chiaudano, *Contratti commerciali genovesi*, Turin, 1925, 8^o ; Byrne, *Genoese Shipping* ; Bertolletto, *Documenti sulle relazioni fra Genova e l'impero bizantino*, Genova, 1900, 8^o ; Di Tucci, *La Nave e i Contratti Marittimi*, Turin, 1933, 8^o ; le même annonce un recueil de tous les actes concernant le commerce de l'Afrique, y compris l'Égypte, etc... Cf. encore les récents volumes des *Doc. e st. per st. del com.* (Lopez, etc...).

(1) F. de Rozière, *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, Paris, 1849, 4^o ; F. Delaborde, *Chartes de Terre-Sainte provenant de N.-D. de Josaphat*, Paris, 1880, 8^o ; analyse de *Nouvelles chartes de l'abbaye de N.-D. de Josaphat* par Kohler, dans *Rev. Or.*, VII, 1899 (les chartes de N.-D. de J. ont été refaites au XIV^e siècle, cf. Garuffi, *Il Tabulario di S. Maria di valle Giosafat*, Palerme, 1902 ; pour l'Italie, il y eu des altérations graves ; pour la Syrie, qui n'offrait plus d'intérêt pratique à cette date, il n'y a pas de raison interne de croire à des altérations) ; Cte de Marsy, *Cartulaire de Saint-Lazare*, *Arch. Or. Lat.* II, 121-157.

(2) Delaville-le-Roulx, *Cartulaire de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris, 1894-1904, 4 vol. 8^o. L'auteur a éliminé de sa publication les chartes des archives de l'Hôpital ne concernant pas l'ordre, qui se trouvent dans *Paoli Codice diplomatico del sacro ordine militare Gerosolimitano*, Luca, 1783, 1^o, et dans Delaville-le-Roulx, *Les Archives, le Trésor et la Bibliothèque de l'Ordre de Malte*, Paris, 1883, 8^o. Le même a publié dans *ROL* III un inventaire du XVIII^e siècle analysant des pièces aujourd'hui perdues.

(3) Strehlke, *Tabulae Ordinis Teutonici*, Berlin, 1869, 8^o.

(4) Rey, *Recherches sur la domination des Latins en Syrie*, Paris, 1877, 8^o.

(5) Marquis d'Albon, *Cartulaire de l'Ordre du Temple*, I (jusqu'en 1160). Paris, 1910, 8^o ; la suite en ms. à la Bibl. Nat. Nouv. Acquis. Lat. 1-71 (sur laquelle cf. Léonard, *Introduction au Cartulaire du marquis d'Albon*, Paris, 1928, 8^o), t. I sur la Syrie (rien d'inédit) ; Curzon, *la Règle du Temple*, Paris, 1886, 8^o.

(6) *Bullarium sacri ordinis S. Jacobi de Spata*, Madrid, 1719, p. 22-23.

partir d'Innocent III (1) et dès lors est bien conservée (2). Il faut y joindre, en particulier pour Innocent III, des lettres des correspondants de la papauté (3). Enfin nous possédons diverses lettres de la première croisade et de grands personnages francs de Syrie à des Occidentaux (4).

II. LES CHRONIQUES. — Pour les sources narratives latines et françaises, nous avons l'avantage, qui nous fait défaut pour les sources arabes et certaines autres sources orientales, d'avoir conservé en général les ouvrages primitifs et proches des faits. On peut les diviser en trois groupes : celles qui se rapportent à des croisades (surtout la première et la troisième), et ont été composées en Orient, en latin au XII^e siècle, en français au XIII^e et ont l'Orient pour préoccupation à peu près exclusive; enfin les chroniques générales de l'Occident qui font aux choses d'Orient une part plus ou moins large. Ces dernières sont parfois plus importantes qu'on pourrait le penser, en raison des correspondances qu'elles transcrivent et des nombreuses lacunes de l'historiographie franque d'Orient où, par exemple, Guillaume de Tyr est seul pour la période allant de 1127 à 1184, et, vivant en Palestine, connaît mal la Syrie

(1) Migne, *Patrologie Latine*, 214-217 (I-IV) ; manquent les années 1206-1207 et diverses lettres dont les titres sont dans Potthast, *Regesta Pont. Roman.*

(2) Pressutti, *Regesta Honorii III*, Rome 1888, 2 vol. 8^o ; les registres suivants par l'Ecole française de Rome : Auvray, *Les Registres de Grégoire IX*, 1896-1910, 3 vol. 4^o ; E. Berger, *Les R. d'Innocent IV*, 1884-1921, 4 vol. 4^o ; Bourel de la Roncière, J. de Loye et P. de Canivet, *Les R. d'Alexandre IV*, 1902-1917, 2 vol. parus (jusqu'en 1257), à compléter provisoirement par Sbaralea, *Bullarium franciscanum*, Rome, 1727, 8^o ; Guiraud, *Les R. d'Urbain IV*, 1921-1924, 4 vol. ; Jordan, *les B. de Clément IV*, 1893-1912, 2 vol. Un certain nombre de bulles existent en copie à la Bibl. Nat. Coll. Moreau (cotes dans Potthast et les Registres).

(3) Lettres des légats Sofred et Pierre de Saint-Marcel, Migne I, p. CLI-CLIX ; lettres du roi d'Arménie Léon, Migne passim et Raynaldi XX, p. 220 (pour la date cf. infra p. 635) ; lettre de Raymond Roupen, Cart. II, 71, mal datée ; lettre du Dominicain Philippe à Grégoire IX, dans Mathieu Paris, III, 396. Etude critique par Riant, *Arch. Or. Lat.*, 1-224 ; éd. Hagenmeyer, *Die Kreuzzugsbriefe*, Innsbruck, 1901, 8^o.

(4) Toutes les références dans Röhricht *Regesta*. Celles qui nous intéressent sont celles du sénéchal du Temple en 1149, les lettres adressées à Louis VII de 1161 à 1165 (sur leur date, Chalandon, *Jean et Manuel Comnène*, p. XL), les lettres relatives à l'invasion de Saladin en 1187 ; celle de Guillaume de Boyx ; celles de Bohémond VI à Henri III et des Chrétiens de Terre Sainte à Charles d'Anjou.

du nord. Les sources franques d'Orient sont essentiellement des chroniques; il n'y a d'annales qu'au XIII^e siècle, et relativement peu importantes. Les auteurs sont presque tous des clercs au XII^e siècle, presque tous des chevaliers au XIII^e.

La critique de ces sources a été amorcée notamment par Hagenmeyer, dans ses éditions critiques. Mieux eût valu qu'il s'abstînt : il suffit à cet auteur de quelques mots semblables pour établir des rapprochements entre deux ouvrages, alors même que tout ce qui les entoure est sans rapports et que mainte lacune de l'un prouve son ignorance de l'autre.

A l'origine des informations des chroniqueurs sont, outre leurs souvenirs personnels ou ceux de leurs relations, quelques pièces d'archives et des correspondances qui peuvent avoir franchi les frontières entre états chrétiens et musulmans (on a des exemples d'informations envoyées par les Templiers à Hamâh et sans doute le contraire arrivait-il aussi) ; les Francs n'avaient rien de comparable aux journaux de chancellerie musulmans ; néanmoins les chefs francs ne négligeaient pas toujours de répandre ou de faire rédiger des informations officielles ; c'est le rôle de la plupart des Lettres de croisade, et bien des chroniques de croisade, si privées qu'elles fussent, jouèrent le rôle d'écrits officiels et de propagande (les *Gesta*) (1) ; Guillaume de Tyr écrivit sur l'ordre d'Amaury.

A) *Les chroniqueurs de la première croisade.*

a) *Raymond d'Aguilers* (2). Raymond d'Aguilers (Aiguille, Haute-Loire), parti à la croisade à la suite du légat Adémar du Puy, puis chapelain du comte Raymond de Toulouse, a composé pendant le siège d'Antioche (1098) et à la fin de 1099 le récit, personnellement vécu, de l'expédition provençale, qu'il nous rapporte non sans passion mais toujours avec sincérité et précision. Bien que l'ouvrage ait été rapidement connu (3), il n'a donné lieu

(1) Cf. G. Caro, *Die Berichterstattung auf dem Isten Kreuzzuge*, NJahrb. Kl. Altertum, XXIX, 1912.

(2) Ed. HOC, III ; sur lui, la préface (l'ouvrage de Klein, Berlin, 1912, est inutilisable).

(3) D'où quelques mss. interpolés : l'un complète d'après les *Gesta* le récit de la bataille d'Ascalon, au milieu duquel s'interrompt Raymond ; un autre

à aucun travail de remaniement, contrairement aux *Gesta* et à Foucher de Chartres.

b) Les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitarum* (1); leurs remaniements. L'auteur, chevalier moyen, fit partie de l'armée de Bohémond jusqu'à la fin de 1098, puis gagna Jérusalem avec l'armée provençale. Son œuvre est un journal de route mis au net au plus tard en 1100 ; mais elle ne nous est parvenue qu'interpolée de hors-d'œuvres littéraires (2), d'un emprunt à Raymond d'Aguilers (3), et de deux additions suggérées par Bohémond en 1105 pour sa propagande antibyzantine (4). Une version, comportant d'autres emprunts à Raymond et quelques additions originales, a été faite sur la précédente dans les régions méditerranéennes.

Les *Gesta* ont été l'objet de multiples travaux de remaniement. La version méditerranéenne a été reproduite (5) presque textuellement par Tudebode, un prêtre poitevin, qui lui a ajouté quelques souvenirs personnels (6), et dans l'*Historia Belli Sacri* (ou : pere-

contient des développements sur Gaudemar Carpinel (écrit après 1106) et la famille de Bouillon (écrit entre 1137 et 1143). On ignore l'emplot que faisait de Raymond l'auteur de la chanson provençale d'Antioche, Bechada ; la mention de la mort de Pons de Balazuc, l'ami de Raymond, dans Robert de Moine, ne suffit pas à faire croire à un emprunt.

(1) Ed. Bréhier, *Class. hist. France* publ. s. dir. L. Halphen, Paris, 1924, 16° ; cf. éd. Hagenmeyer, Heidelberg, 1890, 8°, pour l'appareil critique.

(2) Dont peut-être la description d'Antioche (§ 32).

(3) Que l'emprunt n'est pas de Raymond aux *Gesta* résulte de son détail original sur les cadeaux d'Alexis Comnène à Raymond de Toulouse, et de l'absence d'allusion au combat entre Grecs et Provençaux dans les *Gesta*, ce qui rend incompréhensible le désir de vengeance du comte (*Gesta* 33, Raymond 238).

(4) Cf. A. C. Krey, *A neglected passage in the Gesta*, dans *Munro-Crusades*, et Bréhier VII.

(5) Qu'il ne peut s'agir d'emprunts à Tudebode par l'*Historia* résulte de ce qu'elle est plus proche des *Gesta* dans les additions communes qu'ils lui font, omis les apports personnels de Tudebode (sur sa famille par exemple), et par contre contient des passages des *Gesta* absents de Tud. A Raymond sont empruntés Tud. XIII, 12 (HBS XCVII) ; XIII, 11 ; XIV, 3 ; HBS XXIV, XXX. Les originalités communes sont Tud. VIII (HBS LII, LV-LVII), Tud. X, 8 (HBS LXXI), Tud. XII 6 (HBS XC), Tud. XIII 10 (HBS XCVI).

(6) HOC III ; Thurot, *Rev. Hist.* 1876, I ; Hagenmeyer, *Das Verhältniss der Gesta zu Ekkehard*, *Forsch. z. deutsch. Gesch.* XV, 1875 ; Tudebode écrit avant 1118 ; on a une rédaction postérieure.

grinorum), compilation maladroite où entre 1130 et 1140 un moine du Mont-Cassin (1) a accolé une partie des Gesta (du début à l'automne 1098), des extraits de Raoul de Caen (début et fin) (2), des témoignages originaux (3), et des traditions légendaires (4).

La version colportée par Bohémond a été refondue dans la forme et dans l'esprit par trois auteurs de la France du nord : *Baudri de Bourgueil*, archevêque de Dol, qui, vers 1108-1110, s'est proposé de mettre les Gesta en un style digne de leur sujet (5), et dont l'œuvre a donné lieu à son tour à des remaniements en prose et en vers (6); *Guibert de Nogent*, qui, vers 1109 (7), a complété les Gesta par des informations personnelles (8) et des emprunts à des lettres (9) et à Foucher de Chartres (10), et a cherché à donner des faits des appréciations morales et des explications historiques (11) et critiques (12); enfin *Robert le Moine*,

(1) Le ms. est du Mont-Cassin ; l'*Historia* a été utilisée par Pierre diacre (IV, 2) ; elle fait allusion à la mort de Bohémond II (CVI).

(2) Le prologue comprend un récit du prétendu pèlerinage de Pierre l'Ermite (dont l'aspect physique est décrit d'après Raoul LXXXI), une première version du concile de Clermont, une description des armées (= Raoul 605, 615), puis un nouveau prologue. A partir de CIV, il n'y a plus d'emprunt aux Gesta ; mais CIV (= Raoul CVI) contredit XCVII (= Gesta 35), CV (Raoul CVII) de même.

(3) I, II, XXII, XXXV, XXXVII, XLIV, XLVII, LI, LX, LXI, LXVI, LXVII, LXXXV, LXXXVIII, XCIX ; il est possible que ces additions aient fait partie d'une œuvre antérieure à celle du moine du Mont-Cassin.

(4) XLIV, XLVII, LXVIII, et spécialement le début sur Pierre l'Ermite (cf. Hagenmeyer, *Le vrai et le faux sur Pierre l'Ermite*, trad. F. Raynaud, Paris, 1877), l'intervention des saints à Dorylée, l'ambassade de Yaghi Siyân au sultan, l'agent de renseignement de Karboûqâ (LXXXIII, cf. Amirdalis du Cycle poétique), la Montagne qui marche (C-CII), toutes traditions qu'on retrouve ailleurs avec d'autres développements.

(5) HOC IV ; cf. Thurot, loc. cit. (= sa préface dans HOC) ; on ne paraît pas avoir remarqué que Baudri s'attribue la composition d'annales (I, 7).

(6) En prose, le ms. G de l'éd. HOC ; en vers, cf. infra, p.

(7) Daté d'après III, 2 ; VI, 23 ; VII, 15 ; VII, 38 ; VII, 49 (l'épisode de Gervais est de 1108, cf. Albert 657, Gal. G. 87), et la dédicace.

(8) II, 13 ; III, 14 ; VI, 5 et 7 ; VII, 6 ; V, 24. Cf. aussi Thurot, préface.

(9) VI, 23 ; VII, 33.

(10) Jusqu'en 1101 ; il ne l'a vu que tard et rapidement (VII, 32 ; VII, 24).

(11) Cf. en particulier son introduction d'histoire orientale.

(12) Cf. ses critiques des miracles, qui rappellent son « de pignoribus sanctorum » ; sur son esprit, cf. B. Monod, *le moine Guibert et son temps*, Paris,

qui, peut-être, après 1122 (1), composa une sorte de roman historique de la croisade qui jouit d'une vogue immense, et pour lequel il paraît avoir utilisé, en plus des *Gesta* et de quelques informations originales, le poème de *Gilon*, écrit aussi surtout d'après les *Gesta* (2).

c) *Foucher de Chartres* (3). Croisé dans l'armée d'Étienne de Blois, mais depuis juillet 1107 chapelain de Baudouin qu'il suit à Edesse puis à Jérusalem, il écrivit le récit de la croisade et des événements consécutifs en une série de livraisons atteignant respectivement les années 1101 (4), 1106 (5), 1124 et 1127; partiel (6) par nécessité, mais sobre, intelligent, curieux des choses

1905, et la préface de Bourgin aux *Monodiae* (autobiographie de Guibert), Paris, 1907. Beugnot et Kervyn de Lettenhove ont publié par deux fois sans le reconnaître (Lois II, 181; Bull. Acad. Belg. 2^e s., X) un récit d'événements de 1112 trouvé par eux isolément et qui figure aussi en appendice à plusieurs mss. de Guibert.

(1) Il dit écrire à Saint-Rémi, en cellule; il fut abbé de Sénuc jusqu'en 1122, puis déposé, ce semble donc être après cette date; sans doute est-ce seulement par induction qu'un nécrologue tardif de Saint-Rémi le fait mourir en cette même année; il dit écrire pour un Bernard, mais ce ne peut guère être son ancien supérieur Bernard de Marmoutiers, mort en 1107, car les *Gesta* n'ont été connus en France qu'en 1106 (voyage de Bohémond), et avant la composition de Robert il faut placer celle de *Gilon* (antérieure à 1119). Sur ces deux auteurs et leur œuvre, cf. les préfaces aux éd. HOC III et V. Que *Gilon*, dans les nombreux passages parallèles à Robert et aux *Gesta* qu'il renferme, repose bien sur ces derniers résulte des quelques détails qu'il leur emprunte et qu'omet Robert (p. ex. au siège de Marra); que dans les additions aux *Gesta* communes à *Gilon* et à Robert le premier est la source résulte de ce qu'il est le plus précis des deux (cf. la mort de Galon, l'assaut d'Antioche, la bataille contre Karbouqâ); le récit du rôle des Syriens au siège de Marra et du rassemblement des pèlerins à la Toussaint 1098 dans Robert, paraît reposer sur une mauvaise interprétation de *Gilon*, plus proche des *Gesta*. Robert est la source de l'*Historia Nicaeana*, composée pour Baudouin III, et du *Breviarium passagii in Terram Sanctam* (HOC V, 139 et 380), ainsi que de la partie de la Chanson d'Antioche refaite par Graindor de Douai (cf. infra).

(2) On pourrait citer encore d'autres utilisations des *Gesta*, tels que l'*Expeditio contra Turcos* de Cambridge (éd. HOC en bas de Tudebode), les chapitres relatifs à la croisade dans la Chronique de Fleury, Hugues de Fleury, Henri de Huntingdon, etc.

(3) HOC III; cf. éd. Hagenmeyer, Heidelberg, 1913; Munro, *A crusader* (Speculum VII, 1932).

(4) Cela résulte du fait que Guibert le connaît jusqu'en 1101, non après.

(5) L'histoire de Baudouin du Bourg et la mort de Bohémond ont été rajoutées plus tard et ne figurent pas dans le remaniement de Bartolf.

(6) Cf. I, 14 (accession de Baudouin au trône d'Edesse) et toute l'histoire ecclésiastique de Jérusalem.

du pays, il a été abondamment utilisé par les écrivains postérieurs; un seul remaniement toutefois est original, celui que rédigea vers 1108-1109, probablement en Syrie, *Bartolf de Nangis*, avec l'intention de compléter et de clarifier l'œuvre de Foucher (1).

d) *Ekkehart d'Aura*. Celui-ci, un Allemand venu en Syrie en 1101, écrit à son retour ses Hierosolimita où il combine des souvenirs personnels, des récits de témoins, des informations recueillies dès auparavant par lui-même et son prédécesseur Frutholf de Saint-Michelsberg en vue de la chronique générale qu'il composait en même temps (2).

e) *Caffaro*. Gênois de grande famille venu en Palestine en 1100 et plusieurs autres fois, il est l'auteur d'Annales de Gênes, qu'il écrivit de 1100 à 1163, et de l'opuscule apologétique intitulé « *Liberatio civitatum orientis* », composé en 1155, mais trouvé seulement un siècle plus tard parmi de vieux papiers, et peut-être un peu altéré (3).

f) *Raoul de Caen*. Celui-ci n'a rien vu de ce qu'il nous raconte; né vers 1180 il accompagne comme chevalier Bohémond dans sa campagne d'Épire, puis gagne la Syrie en 1108. Après la mort de Tancrède, au service duquel il a été, il écrit ses « *Gesta Tancredi* », peut-être à Jérusalem, avant 1118; en dépit de l'intolé-

(1) Il écrit après la prise de Lattakié par Tancrède (1108) et avant la chute de Tripoli (1109); il a d'abondantes connaissances topographiques (V, XXIX, XXXI-XXXIII); il ajoute divers faits à Foucher (IV, V, VII, XII, XIII, XIV, XX, XXI, XXVI, XXXIV-XXXVI, XXXVII, XLVII-XLIX, LVIII, LXIII, LXIV-LXVI, LXVII, LXVIII, LXXI) et quelques traductions légendaires (les saints à Dorylée); il est possible, mais douteux, qu'il ait connu la seconde lettre d'Étienne de Blois et les *Gesta* ou plutôt *Tudebode*. Cf. Barth dans *Ludewig, Reliquiae* III, 500. Le même auteur a attribué sans raison sérieuse à un certain *Lisiard de Tours* un résumé de Foucher qui fait suite à un ms. de Baudri à partir de 1100; *Lisiard* et *Bartolf* sont édités dans *HOC* III. Foucher est aussi la source de l'histoire de la croisade de Guillaume de Malmesbury, Richard de Poitiers, Sicard de Crémone, et, pour la partie postérieure à 1100, de l'*Historia Nicaeana*. Enfin le poète qui a mis en vers Baudri (P. Meyer, *Romania* 1876), l'a continué par *Bartolf* et peut-être un abrégé de Foucher atteignant 1124; et « *Li estoire de Jerusalem* » (XII^e s., éd. *HOC* V) combine Foucher et les sources poétiques.

(2) Ed. *HOC* V, meilleure que celle de Hagenmeyer (Tübingen, 1877); cf. Buchholz, *Ekkehart von Aura*, Leipzig, 1888, et Breslau, *Neues Archiv*, XXI, 1896.

(3) *HOC* V, ou éd. Belgrano, *Fonti per la storia d'Italia*, Roma 1890, 8^o. Le récit de la prise de Marqab est ou mal placé ou interpolé (cf. infra, p. 279).

nable prétention de son style et de son parti-pris apologétique, il a recueilli des informations solides et précises. L'œuvre, qui paraît inachevée, n'existe qu'en un manuscrit, qui a été connu de l'auteur de l'*Historia Belli Sacri* (1).

g) *Albert d'Aix, la Chanson d'Antioche et Foulque*. L'histoire d'Albert d'Aix (2) a toujours suscité de grands débats (3), parce que d'une part elle est, de toutes celles qui se rapportent à la première croisade et aux années suivantes, la plus richement informée, mais d'autre part son auteur, chanoine à Aix-la-Chapelle (4), n'a jamais été en Orient, ne nomme aucune source écrite, et ne présente de ressemblance avec aucune de celles que nous venons d'étudier (5). La date même de sa composition ne peut être circonscrite plus étroitement qu'entre 1119 et le milieu du XII^e siècle (6). Ses informations sont tantôt d'une exactitude qui exclut une longue transmission, tantôt d'un caractère légendaire qui implique au contraire un certain délai d'élaboration. Ce double caractère s'explique facilement si l'on suppose qu'Albert a noté, à mesure qu'il les entendait, les récits des masses de voyageurs qu'il pouvait rencontrer à Aix, pèlerins revenant juste de Terre Sainte ou marchands et trouvères colportant des contes de tous

(1) HOC III, cf. la préface et chap. LVII; il loue le patriarche Arnoul et Baudouin I (XXXVII spécialement) et ignore la royauté de Baudouin II (XLVII). Ayant servi Bohémond et Tancred, il a des informations proches des Gesta, mais ne les copie nulle part, et ignore plusieurs épisodes de ceux-ci favorables à son héros. Le ch. LXXI est une interpolation qu'on retrouve dans l'HBS.

(2) Ed. HOC IV; trad. allemande H. Hefele, Iéna 1923, 2 vol. 8°.

(3) Von Sybel, introd. à sa 2^e éd.; Krebs, *Zur Kritik Alberts von Aachen*, Munster, 1881; Kùgler, *Albert von Aachen*, Stuttgart, 1885; Kühn, *Zur Kritik A. v. A.* (N., Arch., XII, 1887); Kùgler, *Analekten zur Kritik A.*, Tùbingen, 1888; Vercausse, *Albert d'Aix*, Ann. Fac. Phil. Univ. libre Bruxelles, I, 1890; A. Beaumont, *Albert of Aix and the county of Edessa*, dans Munro-Crusades.

(4) « *Canonicus et custos* », dit le copiste d'un ms. On connaît un Albertus presbyter et un Albertus praepositus en 1108 à Sainte-Marie d'Aix (Quix, *Codex diplomaticus aquensis*, Aachen, 1839, n° 85), qui paraît bien être l'église d'Albert (VI, 36).

(5) Hagenmeyer croit naturellement qu'il a connu les Gesta; le rapprochement le plus net (Gesta 98, Albert 370) exclut lui-même cette hypothèse, car si Albert avait connu les Gesta, il n'eût pas placé cet épisode à un moment erroné qui l'embarrassera lui-même par la suite (infra, p. 15, n. 2).

(6) Dates de ses dernières pages et des plus anciens mss. (deux, indépendants l'un de l'autre, de 1158). Cf. HOC préface et Kùgler, *Eine neue Handschrift A.*, Tùbingen, 1893, et *Die deutsche Handschriften A.*, Tùbingen, 1894.

genres (1). Les mêmes sources, mi-historiques mi-romancées, ont alimenté les plus anciennes parties du Cycle poétique des croisades, avec lesquelles on a depuis longtemps souligné les constantes parentés d'Albert, ce qui nous oblige à insister un peu sur elles.

La croisade avait vite suscité ses poètes, soit latins, soit français, — ceux-ci plus accessibles à tous les récits qu'un événement de cette ampleur ne pouvait manquer de faire circuler (2). On connaît mal la chanson languedocienne de Grégoire Bechada (3); en langue d'oïl, on possède, sous le nom de Graindor de Douai, une « chanson » comprenant une chanson d'Antioche (4) « renouvelée » d'un poème antérieur de Richard le Pèlerin (5), une chanson de Jérusalem, en partie inspirée de la précédente, et entre elles deux, l'épisode romanesque des Chétifs. En dépit des multiples altérations de Graindor, la « chanson d'Antioche » présente un caractère d'historicité si frappant qu'on l'a crue composée en Syrie même ; il est nécessaire de nous arrêter à ce problème, cette thèse nous paraissant inadmissible et la chanson étant, selon nous, comme l'œuvre d'Albert, originaire des régions mosanes.

Sous sa forme actuelle, la chanson comprend deux parties, l'une (VII, 3-27, et VIII, 25-40 et 50-72, soit presque toute la guerre entre les Francs et « Corbaran ») correspondant presque

(1) Kùgler suppose qu'il a connu une chronique lorraine, mais il n'existe de cette chronique aucune trace. Le caractère légendaire est naturellement plus fréquent pour la croisade même que dans les années suivantes.

(2) Poètes latins : Geoffroy le Lombard (Ughelli, *Italia Sacra*, Lucca 26); Joseph d'Exeter (J. Jusserand, *De Josspho Exoniensi*, Paris, 1877, 8°) Gunther de Bâle (AOL, I, 551); poètes français, l'adaptateur de Baudri (P. Meyer, *Romania* V, 1876), Richard, Graindor et Bechada.

(3) P. Meyer, *Fragment d'une Chanson d'Antioche en provençal*, AOL II, — 1884; G. Paris, *La chanson d'Antioche provençale et la Gran conquista da Ultramar*, *Romania*, XVII (1888), XIX (1890), XXII (1893). A-t-on cherché ce qu'est la « Batalla entre los Christianos de Antiochia y los Turcos » signalés dans *Revista de Archivos*, 1903, 223 ? Cf. encore Thomas, *Romania* X, 591.

(4) Ed. P. Paris, Paris, 1848; cf. les articles du même dans *Hist. Litt.*, XXII et *Bull. du Bibliophile*, 1878; Pigeonneau, *Le Cycle de la croisade*, Saint-Cloud, 1877; G. Paris, op. cit.; Tiedau, *Geschichte der Chanson d'Antioche*, Göttingen, 1912 (extravagant); A. Hatem, *Les poèmes épiques des croisades*; N. Verlet-Réaumont et S. Quioc (Ec. Chartes, thèses 1931 et 1937).

(5) Peut-être connu de Lambert d'Ardres (éd. Ménilglaiso 311) comme contemporain d'Arnoul le Vieux (premier tiers du XII^e siècle).

textuellement aux passages correspondants de Robert le Moine, l'autre présentant un mélange de traditions fréquemment en rapport étroit avec Albert d'Aix. La première partie nous paraît être l'œuvre exclusive du remanieur Graindor, qui a mis Robert en vers (42). Dans le reste les rapprochements entre la chanson et Albert sont à la fois par endroits trop précis pour qu'il puisse ne pas s'agir d'une source écrite (2), d'autre part trop fragmentaires (3), mêlés de trop d'originalités dans chacune des deux œuvres pour qu'on puisse croire à l'utilisation de l'une dans l'autre. Décider si la source commune est l'œuvre primitive de Richard ou consiste en des morceaux rédigés antérieurement n'est guère possible et au surplus de peu d'intérêt : si la forme dans laquelle les traditions ont été recueillies par Albert est en général moins romancée que celle qu'elles revêtent dans la Chanson (4), nous savons cependant que certains récits enregistrés dans cette

(1) Que Robert est l'original résulte de ce qu'il contient de nombreux emprunts aux Gesta absents de Chanson et aucune des traditions de Chanson communes à celle-ci et à Albert, tandis que Chanson contient plusieurs passages ajoutés par Robert aux Gesta et aucun de ceux qu'il a omis. On comparera spécialement Gesta IX 21 (*Neque Agulani ulla arma timebant, quia omnes erant undique cooperti ferro et equi eorum; ipsique nolebant in bellum ferre arma, nisi solummodo gladios*) et les passages correspondants de Robert (VI, 7) et Chanson (VII, 3), qui commettent un contresens que le rapprochement des termes de Robert avec les Gesta doit lui faire attribuer. Cf. aussi G. IX 28 (*fertur Herluinus*) et R. VII, 6; Ch. VII, 23. D'autre part, quo le traducteur est Graindor et non Richard parait découler de l'ignorance de Robert dans le reste de la Chanson (exceptions, mais circonscrites), et de la fidélité de la traduction, qui exclut une double transformation. Le seul endroit où Graindor nomme Richard est un passage du chant VIII où exceptionnellement il ne suit pas Robert. Cf. n. 47.

(2) Comparer p. ex. Ch. II, 15 et Alb. II, 25-26; Ch. II, 37 et Alb. II, 28; Ch. III, 2 et Alb. II, 41 (début); Ch. III, 19, et Alb. III, 9; et plus généralement la longueur des parallélismes (Nicée, Dorylée; marche de Tancrede et Baudouin en Cilicie, alors que les deux auteurs ignorent presque celle de la grande armée par Mar'ach), et la forme des noms propres; Alb. 339 fait allusion à des écrits pour un récit parallèle à Ch.

(3) Sans parler des omissions de Graindor (arrivée de Tancrede en Cilicie) et de celles d'Albert (p. 429) : lors de son arrivée sous Antioche, le « *postera illucescente die* » d'Albert ne se comprend que d'après le « *lendemain par matin* » de Ch. qui seule a parlé du combat de la veille.

(4) Comparer p. ex. dans le poëte le prétendu passage de Bohémond en Cilicie, les histoires de Firouz-Dacien, l'adoption de Baudouin par Thoros considérée comme un mariage avec sa fille (comme dans Ouderic) contrairement à Albert (conforme à Guibert III, 14 et à Baudri G 80).

dernière circulaient dès le lendemain de la croisade (1), et il n'est pas douteux que la chanson de Richard soit elle-même le résultat d'une élaboration et de transformations successives assez longues.

La seule chose qui nous importe est de déterminer la région où elle est née ; la correspondance de quelques traditions données par la chanson avec divers chroniqueurs occidentaux, alors qu'on ne peut noter aucune parenté avec les chroniqueurs français de Syrie (2); la présence des noms de multiples seigneurs de la France du nord et de l'est, alors que manquent les noms de la plupart des seigneurs restés en Orient ; enfin le témoignage d'un chroniqueur (3) attestent que Richard, qu'il eût ou non gagné son titre de pèlerin en Terre Sainte, acheva au moins sa chanson en Occident, dans les régions mosanes. L'historicité de son œuvre prouve qu'il a connu des témoins (4), mais non que l'œuvre ait été rédigée en Orient plus que celle des adaptateurs des *Gesta* ou de Bechada (qui écrivait en Limousin).

Les mêmes traditions qui sont à l'origine de l'œuvre d'Albert et de la Chanson d'Antioche ont aussi alimenté (5) les chants et

(1) Par exemple sur les *Tafurs*, inconnus d'Albert mais connus de Guibert; ou sur l'exploit de Godefroy coupant un Turc en deux (cf. Robert, *Tudebode* 2, etc.). Le mot « tafur » est-il l'arménien tak(a)vor ou l'arabe táfûr (pour tafrân, suggéré par J. Sauvaget) ? On parle des *Tafurs* et du roi *Tafur* (takavor = roi; táfûr = misérable).

(2) Les deux faits précédents, l'espion de Nicée (cf. Foulque), l'affaire de Renaud Porquet (HBS et Tud.), l'adoption-mariage de Baudouin (supra n. 45). Les quelques rapprochements avec Robert seul sont des additions de Graindor, souvent en contradiction avec le contexte (p. ex. en V le poète doute de la maladie d'Étienne comme Albert, en VI y croit comme Robert; en IV 25 il rapporte les violations de sépultures comme Robert IV 22 juste avant l'affaire du château de Tancrède, mais en datant celle-ci trop tôt comme Albert 370, et en appelant les victimes Syriens comme Robert, puis Turcs comme Albert; cf. aussi le mélange des traditions sur Firouz-Dacien; le songe est aussi dans Foucher, mais celui-ci fut vite connu en Occident, etc.).

(3) Lambert d'Ardres, loc. cit.

(4) Alb. III 2 et IV 65 attribuée à des récits de témoins deux épisodes donnés aussi par Chanson.

(5) Le contenu est essentiellement « lorrain »; la date ne peut être précisée. Cf. HOC, V, préface de Kohler à l'édition de Gilon et Foulque; le ms. unique est de Charleville.

interpolations ajoutés par un certain Foulque au poème de Gilon (1).

Concluons sur Albert. A la différence des chroniqueurs de France, il n'a connu la croisade que par des écrits fragmentaires et surtout des récits oraux colportés par des pèlerins, des marchands, des jongleurs ; ces mêmes sources ont été mises en œuvre par l'auteur de la chanson d'Antioche, dont Albert a connu un premier état (2). Leur valeur est naturellement variable ; l'élément romanesque ou légendaire est facilement décelable ; même dans le reste, on a à regretter des imprécisions topographiques et chronologiques ; néanmoins, et surtout pour les années postérieures à la croisade, la comparaison minutieuse avec les sources syriennes de toutes langues ne peut pas ne pas remplir d'admiration celui qui s'y livre devant l'étendue et l'exactitude de la plupart des informations d'Albert.

h) *Gauthier le Chancelier*. Nous devons encore ranger cet auteur parmi ceux de la génération de la croisade, bien que le sujet de son « De Bello Antiocheno » soit limité aux guerres de 1115 et de 1119-1122. L'ouvrage est pour nous d'un très grand prix, parce qu'il est le seul écrit historique qui nous soit parvenu des Francs d'Antioche, et que l'auteur, probablement chancelier de Roger, est particulièrement bien informé des institutions, de la géographie et des événements de la Syrie du nord (3).

(1) Trois chants, puis dans Gilon, I, 60-119, 357-435, et tout le chant III. Kohler veut attribuer ces interpolations dans Gilon à un troisième auteur, mais les différences de sources qu'il aperçoit n'existent pas, et au contraire on y rencontre la même division en deux personnages de Solimannus et Sultanus ; les interpolations de Gilon I sont très proches d'Albert (elles se retrouvent l'une dans Guibert, l'autre dans la Chanson d'Antioche), et il est vrai que la parenté entre Albert et Foulque est moindre dans les premiers chants, mais elle l'est aussi dans le chant III interpolé dans Gilon, qui contient des confusions, des originalités ; et la présence des interpolations de I dans Guibert et Chanson atteste qu'il peut s'agir de sources morcelées ; il reste que la parenté est plus étroite de beaucoup avec Albert qu'avec tout autre.

(2) Il est difficile de savoir jusqu'où elle allait, Graindor ayant refondu la chanson de Jérusalem complètement ; la Gran Conquista, qui a connu Richard en plus de Bechada, paraît lui emprunter un récit de la bataille d'Ascalon plus historique que celui de Graindor.

(3) Ed. HOC V et Hagenmeyer, Heidelberg, 1896, 8°.

B) *Guillaume de Tyr* (1). — A partir de 1127, date où se termine l'œuvre de Foucher de Chartres, l'historiographie franque de Syrie est représentée exclusivement jusqu'à la fin du XII^e siècle par l'« *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* » de Guillaume de Tyr ; c'est, en revanche, une des œuvres les plus remarquables du moyen-âge. L'auteur, né en Syrie vers 1130, y revint, après des études faites en Occident, vers 1162 ; archevêque de Tyr depuis 1175 en même temps que précepteur de Baudouin IV et chancelier du royaume depuis 1170 et 1174, il occupe une situation propice au rassemblement de multiples informations et à leur appréciation au double point de vue de l'Église et de la monarchie. Par ailleurs, il connaît non seulement à fond la littérature latine sacrée et profane, mais le grec et l'arabe ; enfin c'est une grande intelligence, qui sait ordonner et expliquer les faits. Son œuvre est, au plein sens du mot, de l'histoire. Elle se composait de deux ouvrages, une histoire de l'Orient reposant sur Sa'îd ibn Bitriq, perdue (2), et l'Historie d'Outremer, qu'il apporta en Occident en 1183, sans l'avoir entièrement mise au net, dans le voyage à Rome où il devait mourir. Il l'avait commencée en 1169 et menée dès 1173 jusqu'au livre XIII.

Jusqu'en 1127, les sources de Guillaume de Tyr sont, avant tout, Albert d'Aix (que cependant il ignore à partir de 1100) (3), puis, secondairement, Raymond d'Aguilers, Foucher de Chartres, Baudri et Gautier ; seule donc des diverses narrations originales de la croisade, celle de Raoul lui est inconnue. Pour cette période, son originalité est maigre, et consiste surtout en explications géographiques et en digressions érudites (4). Par contre, pour la

(1) H. Prutz, *Wilhelm von Tyrus*, N. Archiv. VIII, 1883; Lundgreen, *Wilhelm von Tyrus und das Templerorden*, Berlin, 1911, 8°; Stevenson, op. cit. appendice.

(2) Utilisée par Jacques de Vitry et Guillaume de Tripoli.

(3) Il s'agit sans doute d'un ms. divisé en deux parties, et non d'une livraison d'Albert antérieure à la nôtre, puisqu'on y trouve tous les premiers livres de celui-ci, y compris les traditions les plus tardives.

(4) Comme faits originaux, il ne s'en trouve qu'aux livres II, ch. 4, 14, 21; III, ch. I, 9; IV, ch. 12, et p. 189, 190; V, ch. 5-6, 17-19; VI, 6-7, 11-12, puis p. 278, 284, 289, 298, 294, 302, 305, 307, 316, 314, 370-376, 378, 383, 384; après la croisade, 401, 413, 419, 434, 439, 451, 459, 487, 506, 500, 437, 469, 462, 489, 511, 537 sq., 585, 588, 435, 465, 520, 588, 481, 548. Ces additions sont en général des traditions en l'honneur des rois, quelques-unes sur Tyr, quelques-unes sur l'histoire indigène (302, l'histoire du cadî de Djabala se re-

suite de son histoire, Guillaume ne dispose plus, comme sources écrites, que de quelques pièces d'archives et d'un sec « catalogue des rois » (1); aussi, pour les années anciennes et les régions éloignées de la Palestine est-il souvent sujet à caution (2). Mais à partir du milieu du siècle, pour lequel il a pu connaître de nombreux témoins, puis surtout de 1162, où il devient lui-même témoin et acteur, il offre une documentation remarquablement riche encore que quelquefois présentée avec partialité.

C) *Sources de l'histoire de la troisième croisade.* — Seules les sources anglo-normandes nous concernent quelque peu. On peut les diviser en deux groupes. Le premier comprend les *Gesta Henrici II et Ricardi* attribués parfois à Benoît de Peterborough (rédigés en Occident en 1192, contiennent des renseignements sur l'Orient depuis 1177) et les récits insérés, en partie d'après les *Gesta*, en partie d'après des lettres, dans *Richard de Devises* (écrit en 1194), *Guillaume de Newborough* (écrit en 1198) et *Raoul de Diceto* (écrit au fur et à mesure des faits jusqu'en 1202) (3).

Le second groupe comprend la *Continuation latine de Guillaume de Tyr*, ouvrage impartial allant de la mort de Baudouin IV à 1192, rédigé sous la forme actuelle en Occident en 1194, et accru de quelques additions en 1220 (4); l'*Itinerarium Ricardi*, par Richard de la Sainte-Trinité de Londres, ouvrage couvrant la même période que le précédent, mais avec un seul livre (I) consacré à l'histoire antérieure à la croisade de Richard et cinq à celle-ci (5), achevé en 1199; enfin l'*Estoire de la guerre sainte*, poème français d'Ambroise, encore de même contenu, sauf que la parenthèse rétrospective en est sommaire, composé sous sa forme actuelle après 1203 (6).

trouve dans I. A.; le nom d'Abou'l-Fath donné à Malikchâh est courant chez les indigènes chrétiens).

(1) P. 377. Pour le reste, je renvoie à Prutz.

(2) Cf. par ex. son récit de la mort de Bohémond II, sa mauvaise datation des rapports de Baudouin avec Gabriel (469), des hostilités de 1110 (462), de la prise d'Apamée (435).

(3) Ed. dans RBSS 49 (Stubbs), 85 et 82 (Howlett), et 68 (Stubbs). Cf. Jahncke, *Guillelmus Neubrigensis*, 1912.

(4) Ed. M. Salloch, Leipzig, 1934, 8°.

(5) Ed. Stubbs, RBSS 38, Londres, 1864, 8°.

(6) Ed. G. Paris, Doc. Inéd. 22, Paris, 1897, 4°.

La presque totalité du livre I de l'*Itinerarium* se retrouve dans la Continuation latine (jusqu'à III, 19), qui a par ailleurs fait de nombreux emprunts aux *Gesta* absents de l'*Itinerarium*, puis devient originale pour le récit de la croisade de Richard (1). Le parallélisme de l'*Itinerarium* et de la Continuation n'exclut pas des précisions propres à chaque ouvrage, un ordre parfois différent des paragraphes ; d'autre part il existe un ms. ancien donnant seulement le livre I de l'*Itinerarium*, et les compilateurs postérieurs qui l'ont utilisé ignorent les suivants ; le texte en est souvent plus proche de la Continuation que celui des mss. récents. On peut donc admettre qu'il a existé une œuvre antérieure à la Continuation et à l'*Itinerarium* et leur ayant servi de source commune ; elle avait été écrite au début de 1192 et, comprenant déjà une introduction sur les origines de Saladin tirée de Guillaume de Tyr, était peut-être déjà conçue comme devant le continuer.

D'autre part, les livres II-VI de l'*Itinerarium* correspondent littéralement au poème d'Ambroise, et comme on sait que l'*Itinerarium* avait été traduit d'un ouvrage français, l'hypothèse la plus simple consiste à admettre qu'il s'agit du poème d'Ambroise, dont l'état actuel résulterait de quelques retouches postérieures (2) (3).

D) *Sources de l'histoire de la cinquième et de de la septième croisades.* — Elles ont pour nous peu d'importance. Nous citons seulement pour la première la correspondance et les ouvrages historiques de Jacques de Vitry et d'Olivier le Scolastique, le premier, auteur d'une « *Historia orientalis* » reposant sur Guillaume de Tyr (ses deux ouvrages) et des descriptions de la Palestine, le

(1) L'auteur a connu quelques lettres (III, 25) et peut-être un bref opuscule consacré à la Terre Sainte, le *Chronicon Terrae Sanctae*, dont en revanche l'appendice dérive de l'*Itinerarium*.

(2) Cf. les préfaces de M. Salloch et G. Paris et K. Norgate *The Itinerarium and the song of Ambrose*, EHR XIX, 1910.

(3) Mentionnons pour mémoire les sources italo-allemandes, qui ne dépassent pas la mort de Barberousse : *Tageno* (MGSS XVII dans la chron. de Magnus de Reichenberg), *Ansbert* (éd. Chroust, MG n. s. 8°, n° 5, 1928), *l'Historia Peregrinorum*, et les *Gesta Friderici I* (éd. Older-Egger dans SS. rerum germ. in us. schol. 1892). Cf. aussi Steinacker, *Die Quellen des 3 ten Kreuzzugs* (Mitt. Osterr. Inst. Gesch. XLI, 1926).

second, d'une brève « *Historia regum Terræ Sanctæ* » et surtout d'une « *Historia damiatana* » (1). Pour la croisade de saint Louis, la seule source dont nous ayons ici à tirer quelque chose consiste dans les Mémoires de Joinville (2).

E) *Les continuateurs de Guillaume de Tyr* (3). — Leur étude est très délicate, parce que leurs œuvres se présentent à nous dans des combinaisons multiples qu'aucun éditeur n'a su réduire à leurs éléments primitifs (4).

En Orient, l'œuvre de Guillaume est restée quelque temps inconnue. C'est en Occident, probablement à la suite du succès de Villehardouin, qu'elle est traduite par un Français, sujet capétien ; avec les continuations qui y furent adjointes, la traduction fut connue sous le nom de « Livre du conquest » ou, d'après le nom de l'Empereur Héraclius dont la mention figure dans la première page, « Livre d'Eracles » (5). En Orient, l'historiographie de la période comprise entre les troisième et sixième croisades se développe donc sans lien avec l'Histoire de Guillaume. En dehors des récits particuliers de la cinquième croisade, la seule œuvre qui nous en est restée est celle de Bernard le Trésorier, qui repose, d'une façon que nous chercherons plus loin à préciser, sur une « Histoire des guerres de Saladin » d'un certain Ernoul ; elle s'arrête selon les versions en 1229 ou 1231. L'objet premier en est d'exposer de quelle façon a été perdu le royaume de Jérusalem en 1187 et comment la chrétienté d'Orient s'est reconstituée sur

(1) Sur Jacques de Vitry, thèse de Funk, Leipzig, 1909, et Zacher, *Die Historia Orientalis des J.*, Königsberg, 1885. Ed. du livre I de l'*Historia* (le seul qui nous concerne; II concerne l'Occident, III est apocryphe) dans Bongars; correspondance, éd. Röhricht dans *Zeitschr. f. Kircheng. XIV-XVI*, 1893-1894. Pour Olivier, éd. et étude critique par Hoogeweg, Tübingen, 1894. Sur les rapports de l'*Historia regum* avec d'autres abrégés historiques analogues, cf. Kohler, *Histoire anonyme des rois de Jérusalem*, ROL, V. Pour les autres sources, Röhricht, *Scriptores V Belli Sacri*, Paris, 1879, et *Testimonia Minora*, Genève, 1882.

(2) Ed. Nat. de Wailly, Paris, 1868.

(3) Nous ne parlons pas de la Continuation latine, vue précédemment, et sans rapport avec les continuations françaises dont il est question ici.

(4) Ed. HOC II, et, pour Ernoul, Mas-Latrie, Soc. Hist. Fr. t. 302. Cf. L. Streit, *De rerum transmarinarum qui Guillelmus Tyrius excepisse fertur auctore specinen*, Greifswald, 1861; P. Richter, *Beiträge zur Historiographie in den Kreuzfahrer-staaten, II, Eracles und Annales de T. S.* (Mit. Inst. österr. Geschichts. XV, 1894).

(5) F. Ost, *Die altfranzösische Uebersetzung W.*, Halle, 1899.

le littoral syrien et à Chypre ; en rapport plus ou moins étroit avec ces récits sont racontés en introduction, sans ordre chronologique rigoureux, quelques épisodes de l'histoire de l'ancien royaume avant la crise finale. On a l'impression d'un travail de reconstitution de souvenirs historiques parallèle à celui qui faisait rédiger à pareille époque aux juristes chypriotes le corps de leurs souvenirs relatifs aux lois et coutumes de l'ancien royaume. A la suite de cette première partie se trouve l'histoire de la quarantaine d'années postérieure, avec une insistance particulière sur les croisades, y compris celle de Constantinople, et de copieuses parenthèses sur la carrière des princes occidentaux dont la destinée influence les états d'Orient, rois de France et d'Angleterre, surtout empereurs d'Occident.

Avant le milieu du XIII^e siècle la traduction française de Guillaume de Tyr fut connue en Orient, sans cesser de l'être en Occident. Des deux côtés alors on se préoccupa de continuer l'histoire ainsi constituée, puis de prolonger à mesure des faits les premières continuations. De ces traductions de nouvelles traductions étaient faites également en latin, en italien, en espagnol, en anglais. En français seulement, quelque soixante-quinze manuscrits ont été signalés jusqu'ici, qu'on peut en gros répartir dans les groupes suivants :

Jusqu'en 1205 (et avec une parenthèse sur l'histoire de Frédéric II jusqu'à 1228) tous les manuscrits sont apparentés ; de 1198 à 1205, ils sont même tout à fait identiques ; de 1184 à 1198, ils se divisent en trois groupes, dont nous prendrons pour types respectivement les manuscrits A et B, C et G, et D de l'édition de l'Académie ; ces trois rédactions sont en grande partie concordantes, mais présentent aussi d'importantes différences sur lesquelles il nous faudra revenir. Dans l'ensemble, elles sont toutes apparentées avec Ernoul-Bernard, dont CG n'est qu'une transcription reliée à la traduction de Guillaume de Tyr.

A partir de 1205, nous n'avons plus que deux rédactions, l'une coïncidant avec Ernoul-Bernard (jusqu'en 1229), donnée par les manuscrits CG et D, l'autre, tout à fait distincte, atteignant 1248, donnée par les manuscrits AB ; cette seconde rédaction est ajoutée à partir de 1229 à la suite de la rédaction CG et D dans une partie des manuscrits de celle-ci. Dans l'autre partie se trouve

une nouvelle continuation, dite du ms. de Rothelin, rédigée en Occident, et atteignant 1261 (avec en appendice dans un manuscrit un récit de la chute d'Acre en 1291) ; cette rédaction est reprise, à la suite de la rédaction atteignant 1248, mais à partir de 1244, dans le ms. A. Par contre le ms. B et ses semblables de la série G et D contiennent après 1148 une nouvelle continuation atteignant, suivant les mss., 1266, 1275, ou 1277. Nous devons donc étudier successivement les sources de la fin du XIII^e siècle antérieures à 1198, la chronique de Bernard le Trésorier, et les trois continuations atteignant respectivement 1248, 1261 et 1266 (1277) ; encore faut-il tout de suite ajouter qu'aucune de ces œuvres n'est vraisemblablement simple. On voit que l'imbroglie n'est pas des moindres.

C'est la première période (1184-1198) qui pose les problèmes les plus délicats. En effet, même en faisant abstraction provisoire des passages originaux de D, nous constatons d'une part que, jusqu'à la mort de Henri de Champagne à la fin de 1197, partout où CG s'écarte nettement de BA, D est en gros semblable à BA ; cependant, dans les parties où les trois versions sont à peu près identiques, le mot-à-mot de D est plus proche de G que de C et de BA, G et C ne différant par ailleurs, à une exception près où D se trouve paradoxalement suivre C et BA et non G, qu'en ce que G est en général un peu plus concis que C ; ajoutons qu'à partir de la fin de 1197, c'est-à-dire un peu avant 1198 où cessent pour sept ans les divergences entre BA et CG, D suit déjà CG, comme elle fera après 1205. On est évidemment amené à supposer que AB, CG et D reposent sur un même original perdu qui, pour le contenu, correspondait généralement à l'actuel AB, mais dont CG, partout où elle ne l'a pas modifié, transcrit plus exactement les termes. Mais cette réponse est encore trop simple. Car si l'on compare des passages où AB et CG diffèrent, différences qui consistent généralement non en des divergences de fond, mais en ce que CG est plus concis que AB, la conviction s'impose que AB elle-même ne peut pas être la version primitive modifiée dans les termes, mais qu'elle résulte en partie d'amplifications oratoires et d'additions, voire de contresens, apportés à un texte dont le fond paraît plus fidèlement conservé par CG ; tandis qu'en d'autres endroits il paraît bien difficile de croire que CG ne soit pas un

abrégé de l'original de AB, et non AB un développement de CG. On est donc amené à formuler l'hypothèse bien compliquée que D a suivi un texte déjà modifié par certaines interpolations, mais n'ayant pas encore été aussi transformé dans le détail de la forme que l'actuel AB ; ainsi s'expliqueraient aussi les quelques cas où D, tout en étant parallèle à AB et à CG, présente cependant par rapport à l'un et à l'autre de menues originalités.

Quoi qu'il en soit de ces questions, une chose est certaine, c'est que ni AB ni CG ni D ne représentent la version primitive, et le doute porte seulement sur la mesure dans laquelle G s'en rapproche et les parties originales de AB sont des additions ou dérivent de cette même source. Comme CG et Ernoul-Bernard sont identiques, il y a lieu de se demander si cette source primitive n'est pas la véritable œuvre d'Ernoul. On sait que le nom de Bernard ne figure que sur les manuscrits contenant la brève continuation des années 1229 et 1231, les mss. qui s'arrêtent à cette première date l'ignorant ; l'éditeur, Mas-Latrie, en a conclu que la paternité de Bernard se réduisait à ces quelques pages et au premier préambule. Il est possible ; mais par ailleurs, lui-même s'est rendu compte que rien n'était moins sûr que l'attribution de tout le reste à Ernoul : en réalité, dans le seul manuscrit où Ernoul est cité comme auteur, il l'est pour un épisode de 1187, et rien dans le texte que nous avons ne permet de savoir si l'auteur, en nommant Ernoul, entend se désigner lui-même ou l'auteur de la version primitive qu'il suit ; ajoutons que dans sa préface, Ernoul dit seulement qu'il va parler des guerres de Saladin ; la suite, si elle est de lui, a donc été conçue après le dessein originel. En tous cas, qu'une même main ait ou non écrit la partie antérieure à 1198 et la suite jusqu'en 1205, il paraît vraisemblablement que la première rédaction, celle qu'a connue le copiste du prototype de AB et de D, s'arrêtait en 1198. Il est de même vraisemblable qu'une seconde édition s'arrêtait en 1205, à laquelle les copistes de AB et de D ont emprunté tel quel le récit de ces années ; quant à la période 1205-1229 (1231), elle a été connue encore du copiste de D, mais non du copiste de AB, ce qui nous amène à supposer une troisième rédaction, sinon un troisième auteur.

Pour en finir avec la période 1184-1198, nous devons maintenant revenir sur les épisodes originaux de D que nous avons omis

jusqu'ici parce qu'ils ne présentent aucun rapport avec AB ni avec CG. Etant donné la présence commune dans AB et D de passages absents de CG (1), on peut penser que certaines des additions propres à BA (rares) (2) ou à D (nombreuses) proviennent d'une même source, et il y a au moins un épisode pour nous montrer que BA n'a en effet utilisé que très incomplètement un récit connu aussi de D (3). Mais, si cette hypothèse est valable dans certains cas, qui paraissent être plutôt des épisodes isolés connus par exemple par quelques lettres ou récits de témoins, elle ne paraît pas pouvoir être étendue (4) aux passages où BA et D donnent des versions contradictoires, ni aux copieux exposés tout à fait originaux que contient D relativement aux débuts de Henri de Champagne et d'Amaury II (Aimery), et aux événements contemporains en Syrie du nord et en Sicile ; et il ne peut guère y avoir là qu'un emprunt à une chronique ou à un fragment de chronique, qui, d'après des allusions au seigneur de Nefin et au déshéritement des enfants de Saladin par al-Adil (5), doit avoir été rédigée dans les premières années du XIII^e siècle ; elle a été insérée dans le Livre du Conquest avant 1220, car Olivier le Scolastique l'a utilisée ; mais, sous sa forme actuelle, la version D doit être des environs de 1260 seulement (6).

Les parties postérieures des continuations de Guillaume de Tyr ne nous offrent heureusement plus de pareils enchevêtrements. La plus répandue, celle qui correspond à Ernoul-Bernard, est essentiellement le récit d'un contemporain, souvent d'un témoin, appartenant au parti Ibelin. La continuation AB 1205-1248 est une histoire générale de l'Orient et de l'Occident dans la mesure où il l'influence (d'après des informations italiennes) ; l'auteur a peut-être connu une rédaction des Annales de Terre Sainte, Olivier, et

(1) Le plus important est le récit de la croisade de Frédéric Barberousse dont il est difficile de décider s'il se trouvait dans la version primitive et a été omis par Ernoul et CG, ou s'il provient d'un récit autonome inséré par le prototype de AB et D.

(2) Mort et succession de Raymond de Tripoli, par exemple.

(3) BA XVII fait allusion au massacre des Templiers par Saladin raconté dans D 123.

(4) Contrairement à l'avis de Streit, d'habitude mieux inspiré.

(5) Livre XXIII, chap. 56 et 64.

(6) H. Occ. cr. introd. p. VII. Olivier, préf. XLV et Cont. D 216.

d'autres récits de la cinquième croisade utilisés aussi par certains petits chroniqueurs, mais il est de toute façon presque toujours original ; il n'a pas commencé son œuvre avant 1248 et l'a achevée après 1251. Quant à la continuation orientale 1248-1266 (1277), ce n'est pas une histoire à proprement parler, mais une compilation d'annales analogues aux Annales de Terre Sainte.

La continuation occidentale de Rothelin est un pot-pourri de récits mal reliés, même si l'on en retire la description des périls marins que certains mss. insèrent d'après des souvenirs classiques dans le compte-rendu de la traversée de saint Louis. Elle comprend une description des Lieux-Saints comme il en circulait beaucoup et apparentée à Jacques de Vitry ; des détails rétrospectifs sur le califat, les Assassins, la succession de Saladin, tirés du même auteur ; la prophétie répandue du fils d'Agap. Le seul événement d'histoire syrienne connu pour les années faisant suite à Bernard est l'attaque des Musulmans sur Jérusalem en 1229 ; puis vient une narration de la croisade navarraise, que suit un exposé de l'apparition des Mongols et des Khwarizmiens avec comme conséquence la défaite de Gaza ; on arrive alors à la croisade de saint Louis, centre de l'ouvrage, tout le reste n'étant que préface. Le récit devient alors plus complet et suivi, et repose sur les rapports des croisés puis des lieutenants laissés par saint Louis en Syrie ; l'œuvre a été composée dans la France du nord après 1261.

F) *Les Annales de Terre Sainte, Philippe de Novare et les Gestes des Chyprois*. — On connaît sous le nom de Gestes des Chyprois (1) une compilation faite au début du xiv^e siècle, et comprenant d'une part « *l'estoire de la guerre qui fut entre l'emperor Federic et Johan d'Ibelin* » (1228-1243) de Philippe de Novare. ainsi, probablement, qu'un extrait de l'Autobiographie de ce dernier (1222-1228), le tout connu sous le nom global de *Mémoires* ; d'autre part une préface, des interpolations, et une continuation

(1) Ed. G. Raynaud, Genève, 1887, 8° (Soc. Or. Latin) et H. Arm. Crois., II, par Mas-Latrie et G. Paris, avec préface de Kohler, 1906. Ed. spéciale des *Mémoires de Philippe de Novare* par Ch. Kohler dans les *Classiques Français du MA*, Paris, 1913, 16° (trad. anglaise récente de J. La Monte, New-York, 1936, 8°). Consulter encore P. Richter, op. cit. I (Mitt. Inst. österr. Gesch. XIII, 1892), et G. Paris, *les Mémoires de Philippe de Novare*, ROL, IX, 1902, p. 164-205.

de Philippe de Novare atteignant l'époque de la rédaction. Il faut ajouter que, d'après la comparaison avec la traduction italienne dite d'Amadi (1), le manuscrit unique par lequel nous sont parvenus les Gestes comporte des additions d'un interpolateur postérieur, puisées en général dans les Continuateurs de Guillaume de Tyr.

La préface, conservée seulement à partir de 1131, et qui s'étend jusqu'en 1222, puis les interpolations dans le Livre de Philippe ne citent comme sources que le Livre du Conquest, mais ressemblent de très près à des *Annales de Terre-Sainte* dont on connaît deux rédactions (2). Il n'est cependant possible de voir ni dans aucune d'elles la source des Gestes ni dans les Gestes la source des Annales ; d'autres auteurs (Héthoum de Gorigos, Amadi) ont connu des annales palestino-chyprites qui, ressemblant tantôt aux Annales tantôt aux Gestes, appartiennent évidemment à une rédaction différente. Il a donc existé des Annales de Terre-Sainte antérieures à celles qui nous sont conservées et diverses fois remaniées.

Philippe de Novare, Italien écrivant en français, établi en Syrie au service des Ibelins, est l'auteur de poèmes, d'un traité de morale, du Livre de Plait, qui est l'un des textes capitaux rassemblés dans les Assises de Jérusalem, et des Mémoires, rédigées probablement entre 1243 et 1247. Œuvre d'un témoin souvent même acteur, écrits d'une plume alerte et savoureuse, c'est à la fois une des meilleures productions anciennes de notre littérature et l'un des témoignages les plus précieux que nous ayons de l'histoire syrienne. Ils concernent malheureusement peu la Syrie du nord.

Quant à la dernière partie des Gestes, la continuation, due probablement à un chevalier du nom de Gérard de Montréal, elle n'a pas la même valeur littéraire mais n'est pas moins intéressante pour l'historien ; l'horizon est plus large que celui de Philippe, l'auteur a connu des témoins de presque tout ce qu'il rapporte. Son œuvre est notre source la plus précieuse pour l'histoire franque de Syrie au milieu du siècle et presque la seule pour la fin du siècle. Pour le milieu du siècle, il présente de nombreuses ressem-

(1) Ed. Mas-Latrie dans Doc. Inéd. Hist. Fr., Paris, 1861. 4°.

(2) Ed. Röhricht, AOL II, p. 429-461. Les Annales citent aussi le Livre du Conquest.

blances avec la plus longue en durée des continuations de Guillaume de Tyr, dont il doit avoir connu la principale source.

De Guillaume de Tyr, de ses continuateurs et des Gestes de Chyprois dans une rédaction meilleure que la nôtre dépendent, avec quelques additions qui ne nous concernent pas ici, les *Secreta Fidelium Crucis* de Marino Sanuto (1321) (1), la Chronique anonyme italienne du xv^e siècle possédée au xvi^e par Amadi, et celle de Florio Bustrone (2).

G) *Les chroniques universelles d'Europe*. — Nous nous bornerons à énumérer ici celles auxquelles nous avons fait d'importants emprunts; ce sont : *Sigebert de Gembloux et ses continuateurs* (3), *Robert de Thorigny* (4), *Orderic Vital* (normand, écrit vers 1140) (5), *Romold de Salerne* (italien) (6), les *Gesta Friderici d'Otton de Freisingen* (pour le milieu du xii^e siècle) (7), *Sicard de Crémone* (début du xiii^e) (8), *Robert d'Auxerre* (même période) (9), *Albéric des Trois-Fontaines* (10), *Vincent de Beauvais* (11), *Mathieu Paris* (12), *Salimbene* (13), les *Annales Januenses* (14), etc. (15).

(1) - Ed. Bongars, *Gesta Dei per Francos*, Hanovre, 1611, f^o, t. II Sanuto a connu aussi Jacques de Vitry et Vincent de Beauvais (Molinier, III, n^o 3092); ce qu'il a de plus original, outre des projets de croisades qui sont la raison d'être de son livre, réside dans ses apports géographiques.

(2) Ed. Mas-Latrie dans Doc. Inéd. Hist. Fr., Paris, 1884, 4^o.

(3) MGSS VI, où les diverses continuations sont distinguées.

(4) MGSS VI.

(5) *Historia Ecclesiastica*, éd. Le Prévost, Société de l'histoire de France, 1845-1855, 5 vol. Le récit de la croisade est un abrégé de Baudri de Dol, accrû seulement de quelques souvenirs relatifs aux débuts de la croisade en Occident, de quelques épisodes transmis par des traditions populaires ou des mémoires spéciaux (vol. III, 609). Les informations relatives à la suite de l'histoire de la Terre Sainte ont de même des sources orales souvent romancées, mais ce qu'elles nous apprennent sur les traditions populaires les plus répandues est loin d'être sans intérêt, et elles renferment d'autre part beaucoup de renseignements véridiques et originaux. Elles atteignent 1138.

(6) MGSS XIX.

(7) MGSS XX.

(8) Patr. Lat. CCXIII; la rédaction conservée n'est qu'un lambeau, pour la fin, de la chronique perdue de Sicard sur laquelle Neues Archiv, XXIX, 1904, chronique qui d'après Holder-Egger (préface à son édition de l'*Historia Peregrinorum*) a été utilisée par Salimbene.

(9) MGSS XXVI.

(10) MGSS XXIII; sur ses sources, Wilmans Archiv X, 1851, et surtout Lippert dans Neues Archiv, XVII; l'une des principales est Gui de Bazoches, découvert et édité postérieurement (MGSS XXVI); il faut citer aussi le Flamand

H) *Les voyageurs*. — Le seul qui ait visité la principauté d'Antioche est *Wilbrand d'Oldenbourg*, en 1212, sur son trajet d'Acre en Cilicie (1).

III. SOURCES JURIDIQUES. — Les sources juridiques émanant de la Principauté d'Antioche n'ont pas l'ampleur des Assises de Jérusalem; les *Assises d'Antioche* sont un opuscule de quarante grandes pages; encore ne nous sont-elles parvenues qu'au travers d'une traduction arménienne (2). L'étude en comporte donc deux degrés.

L'auteur de la traduction est bien connu, puisqu'il s'agit de Sempad, frère du roi Héthoum I^{er}; il avait composé aussi une chronique, dont on reparlera ailleurs, et une adaptation à la Cilicie du

Hélinand; directement ou non, le récit de la première croisade d'Albéric repose sur Baudri, Robert le Moine, Guillaume de Tyr, Guillaume de Malmesbury, Sigebert; il a ensuite connu aussi Otton de Freisingen. La fin, au moins pour nous, contient des indications originales.

(11) La seule édition utilisable reste celle des Bénédictins de Douai 1624. Le « *Speculum Historiale* » de Vincent est précieux surtout par les informations qu'il tient de missionnaires sur les Seldjouquides, les Mongols, et divers faits de l'histoire du proche-Orient.

(12) Chronique très précieuse pour nous pour le milieu du xiii^e siècle; repose en partie, mais peu pour les affaires orientales, sur *Roger de Wendover* jusqu'en 1235. Ed. Luard, RBSS 57. Comme chronique anglaise, mentionnons aussi pour mémoire *Roger de Hoveden*, dont les informations pour l'époque de la troisième croisade sont sans originalité.

(13) MGSS XXXII. Les données des chroniques franciscaines, dont celle de Salimbene est la principale, sont rassemblées dans Golubovich, *Bibliotheca Bibliographica dell'oriente francescano*, Quaracchi, 1913 sq. (I et II nous concernent seuls.) Les sources dominicaines, en partie encore inédites, sont indiquées et utilisées dans Altaner, op. cit. (en particulier *Etienne de Salanhac*).

(14) Ed. Belgrano dans Fonti per la storia d'Italia à la suite de Caffaro; les chroniques pisanes et vénitiennes, d'ailleurs plus tardives, n'offrent pas pour nous d'intérêt équivalent.

(15) Quelques autres chroniques seront mentionnées pour des faits isolés.

(1) Laurent, *Peregrinatores medii aevi quatuor*, Leipzig, 1864, petit fo; il y a beaucoup d'autres voyageurs dont des mémoires sont conservés, mais aucun d'eux n'a visité la Syrie du nord dans la période qui nous importe, et ils n'ont par conséquent d'intérêt que pour certains renseignements sur le milieu oriental; en dehors des trois autres récits de voyage donnés dans Laurent, on se reportera aux divers recueils d'Itinéraires de pèlerins publiés par la Société de l'Orient Latin, à Tobler, *Descriptions Terrae Sanctae*, et à la *Bibl. Geogr. Palaestinae* de Röhrich. Cf. aussi notre chapitre sur les missions, infra p...

(2) Ed. Trad. Soc. Mékhitariste de Saint-Lazare (Alishan), Venise, 1876, 4^e, d'après un bon ms. de 1330; un autre ms. médiocre est signalé dans la préface à l'ouvrage de Kartst indiqué n. 2.

code grand-arménien écrit en 1184 par Mkhitar Koche (1); déjà une vingtaine d'années avant de traduire les Assises, il avait manifesté son intérêt pour le droit franc en consultant le grand juriconsulte Jean d'Ibelin pour une affaire personnelle (2). Il est vraisemblable que la traduction des Assises fut un des travaux préparatoires à son grand code, qu'elle fut donc achevée avant 1265 (3). Les rapports amicaux qu'implique la préface entre les cours d'Antioche et de Sis excluent une date antérieure à 1249-1254. Sempad nous apprend que le besoin de cette traduction se faisait sentir à cause de la pénétration de coutumes franques en Cilicie; le moment où il l'entreprend est en effet celui où l'intervention des Arméniens dans la politique franque et la pénétration des Francs en Cilicie prennent un développement brusque et désormais sans retour (4).

La traduction de Sempad offre le maximum de garanties possibles : il s'est fait envoyer le texte par le connétable Simon Mansel, et, son travail achevé, l'a fait contrôler par la cour d'Antioche (5). Le texte arménien conserve d'ailleurs tels quels plusieurs mots francs dont l'arménien n'offrait pas l'équivalent (6), et la référence exclusive à Antioche (7) indique bien que Sempad n'a en rien cherché à composer une adaptation cilicienne. Il y a seulement deux réserves à faire : la première est que rien ne per-

(1) *Sempadsche Rechtsbuch*, éd. trad. J. Karst, Strasbourg, 1905, 2 vol. 4°.

(2) Ibelin 145.

(3) En tous cas avant la chute d'Antioche, puisque Sempad y fit contrôler sa traduction ; et à partir de 1266 la grave situation politique de la Cilicie ne paraît guère devoir laisser à Sempad des loisirs d'érudit. Simon Mansel, le connétable qui fournit l'original des Assises à Sempad, auquel le liait une alliance de famille, n'est connu qu'en 1262 (Cart. III, 27), mais on ne connaît pas ses prédécesseurs postérieurs à 1216.

(4) D'après Jean Dardel, Léon I^{er} aurait déjà non seulement introduit en Cilicie des coutumes franques, ce qui est certain, mais demandé à Antioche l'envoi d'une copie des Assises. Jean Dardel, qui commet bien des erreurs, cède ici à la tendance, naturelle pour un propagandiste, de rapporter cette traduction au fondateur de la monarchie cilicienne.

(5) Préface p. 2.

(6) Bourgeois, baron, lige, connétable, bail et bailli, duc, sire, notaire (ou du grec), assise, saisir (au sens féodal), octroyer, plaider, défendre et faillir (utilisés tous deux au sens de : faire défaut), harnais, douaire, scel ou sigillum (pour : charte scellée), quitte, chalonge, mariage.

(7) On ne relève que deux exceptions incidentes : p. 62, la mention d'une identité entre le droit d'Antioche et celui de la Cilicie ; en divers endroits, l'équivalence des sous avec le dirhem nouveau arménien.

met d'affirmer que le texte traduit par Sempad corresponde à la totalité des Assises rédigées à Antioche ; la seconde que, Sempad n'annonçant dans sa préface la traduction que de dix-sept chapitres des Assises des Barons, il n'est pas absolument certain, malgré l'identité de forme et d'intention, que la traduction des Assises de Bourgeois soit également de sa main.

Plus important pour nous est de rechercher les circonstances de la composition de l'original français (1). D'après Sempad, Simon Mansel « possédait ce qu'au temps du prince Bohémond Sire Pierre de Ravendel et Sire Thomas le Maréchal et d'autres savants et érudits seigneurs d'Antioche avaient établi par écrit ; et son père, feu Sire Mansel le Connétable..., l'avait reçu d'eux, et en avait fait cadeau à son fils Simon ».

Sire Thomas le Maréchal nous est connu comme tel de 1201 (il n'était pas encore maréchal en 1194) à 1231 ; il appartenait à la grande famille des Tirel, où le maréchalat était héréditaire ; en 1216, il est rallié à Raymond Roupen contre Bohémond IV ; en 1231, il est rentré en grâce auprès de ce dernier (2). Pierre de Ravendel (Rawandân dans le comté d'Edesse) fut marié vers 1199 à une fille du dernier seigneur de Maraclée (Mariqiya), dans le comté de Tripoli, et reçut alors cette place de Bohémond IV, au détriment d'un frère de sa femme, ainsi que de l'Hôpital, auquel Bohémond venait de la reprendre ; Pierre était connu auprès de Bohémond III depuis 1189 ; depuis 1196, nous le voyons partagé entre Antioche et Tripoli ; à partir de 1200, nous perdons toute trace de lui peut-être parce qu'il vécut dans son fief ; comme il laissa une fille mariée au connétable de Tripoli Thomas de Ham, il est peu probable qu'il ait jamais pris parti contre Bohémond IV ; il était mort en 1228 (3). Enfin Robert Mansel le

(1) C'est la langue des plus anciens livres des Assises de Jérusalem, contemporains des Assises d'Antioche ; que le français était bien la langue de celles-ci est prouvé par la transcription de : mariage, chalonge, douaire, etc.

(2) Müller 80 ; Cart. II 175, 480 ; AOL II 150.

(3) Lignages 32 ; Cart. I 682. Maraqiya n'ayant été reprise à l'Hôpital qu'à titre de commende à Bohémond, il en résulta plus tard des procès entre l'ordre et les héritiers de Pierre (Cart. II, 594 ; Arch. Malte 181). Cf. encore AOL II, B, 159 Cart. I, 627, 148 ; Lib. Jur. I, 432 ; Müller 80 ; Rey, Recherches, 25. Thomas de Ham fut connétable de Tripoli de 1217-1227 à 1243-1255 (Röhr. reg. index). Le fils de Pierre, Jean, laissa un fils qui en 1241 avait entre 6 et 15 ans (Cart. II 594, Arch. 181).

Connétable est, lui, un adversaire déclaré de Bohémond, puisqu'il a dès 1201 quitté Antioche pour suivre Raymond en Cilicie, et y revient avec lui en 1216, pour cumuler les fonctions de connétable et de maire ; lors de la restauration de Bohémond IV, il disparaît, mais le mariage contracté par son fils avec une princesse arménienne permet de supposer qu'il se réfugia en Cilicie (1).

Il est à présumer d'après ces indications que le prince Bohémond dont parle Sempad est Bohémond IV, dont au surplus toute l'histoire montre un prince soucieux de revendiquer la plénitude de ses droits et dont nous savons, par Philippe de Novare, qu'il était un des plus fins juristes de sa génération (2). Mais le problème de la composition des Assises est compliqué par le fait que les personnages qui y sont associés n'appartiennent pas au même parti, et qu'il n'est pas possible de supposer que Robert Mansel les ait reçues de vassaux fidèles de Bohémond IV. Peut-être la composition avait-elle été faite ou commencée par Pierre de Ravendel et Thomas vers 1200, puis fut-elle transmise par Thomas à Robert en 1216 ; il serait tentant de supposer que le travail a été mis au net pour renseigner le jeune Raymond Roupen sur les coutumes franques qu'il connaissait mal. Quoi qu'il en soit, les Assises ont été composées entre l'extrême fin du XII^e siècle et la chute de Roupen (1219) ; comparées aux Assises de Jérusalem, elles sont donc à peu près contemporaines de leur plus ancien ouvrage, le Livre au Roi (3).

Les Assises d'Antioche, comme celles des Bourgeois de Jérusalem et, par certains côtés, le Livre au Roi et le livre de Jean d'Ibelin, sont ce qu'en style occidental on appellerait un coutumier, et non pas, comme telle « assise » normande d'Italie ou des Plantagenets, un texte législatif. Une « assise » est au sens propre toute espèce de décision de la cour assise (tenant séance) ; cela peut désigner une concession particulière à un individu (on parle de rentes tenues en assise), exceptionnellement une ordonnance, le plus souvent la consécration d'une coutume préexistante (ou supposé telle) par une

(1) Cart. II, 70, 118, 122 ; AOL II, 149 ; Strehike 41.

(2) Lois I, 570 ; Bohémond fut aussi en relation avec Raoul de Tabarie, juriste renommé (Cont. A 230).

(3) Le texte ne comporte aucun élément précis de datation (sur le Bailli, cf. infra p. 460). Pour la date du Livre au Roi, Grandclaude, op. cit.

décision judiciaire particulière faisant précédent. C'est essentiellement ce dernier élément qui alimente les Assises d'Antioche, les rédacteurs s'étant seulement appliqués à dégager des décisions particulières les règles générales qu'elles impliquent.

Comme à Jérusalem et contrairement à l'usage des coutumiers occidentaux, nos Assises sont divisées en Barons et Bourgeois. Mais ni les Assises des Barons ni celles des Bourgeois ne constituent un corps complet de droit : relations féodales, régime des biens dans la famille, procès pour crimes et délits graves, questions de propriété et de droit commercial, telles sont les rubriques sous lesquelles on peut classer les renseignements qu'elles apportent, très partiellement encore sous chacune ; elles n'en sont pas moins sur divers points (commerce, famille) plus circonstanciées que les Assises de Jérusalem. Comme tous les ouvrages du temps, elles constituent à la fois un exposé de droit et un traité de procédure ; mais, à la différence des ouvrages de Philippe de Novare et Jean d'Ibelin, manuels du plaideur ou de l'avocat, elles constituent plutôt un memento pratique de la cour, officieux sinon officiel, puisqu'il resta propriété privée. A la différence des ouvrages jérusalémites, consacrés à la défense des droits de la monarchie ou de la féodalité, les Assises d'Antioche ne paraissent pas trahir de conflit entre les deux conceptions (1).

(1) Nous reviendrons sur ces divers aspects en étudiant les institutions.

CHAPITRE II

LES SOURCES ARABES (1)

La production historique arabe est beaucoup plus volumineuse et beaucoup plus impersonnelle que la production occidentale. A l'origine, il n'y a pas de séparation nette entre la science des traditions et l'histoire, entre l'histoire sacrée, si l'on veut, et l'histoire profane. Il n'y a pas de lettré qui n'ait reçu une culture de traditionniste, et plusieurs chroniqueurs furent aussi les auteurs d'ouvrages relatifs aux traditions. La science des traditions consiste essentiellement à trouver et à reproduire fidèlement (en principe) les paroles d'un témoin primitif, en précisant, avec plus ou moins de critique, la chaîne des intermédiaires qui les ont transmises, jusqu'à l'auteur. Rien de différent chez le chroniqueur, à cela près qu'il se dispense souvent de citer ses autorités. Son métier, à lui aussi, c'est de transcrire ou de résumer fidèlement soit des récits oraux, soit des sources écrites qui sont rarement nombreuses. Le travail qui consisterait à fondre ces éléments au lieu de les juxtaposer, et à les commenter au lieu de les donner bruts, lui est le plus souvent étranger; et quand la chronique est conçue sur un plan suffisamment vaste, l'auteur n'a même plus à opérer de choix parmi ses matériaux, qu'il cite en vrac : sa personnalité apparaît aussi peu que possible. Ce défaut est pour nous une qualité précieuse quand la source primitive n'est pas directement conservée.

(1) A Brockelmann, on ajoutera Wüstenfeld, *Arabische Geschichtschreiber*, Goettingen, 1882, et mes *Chroniques arabes... dans les Bibliothèques d'Istanbul*, REI, 1936, IV. A Hadji Khalifa, on ajoutera les *Prolégomènes à l'étude des historiens arabes* traduits de Çafadî par Amar, JA XVII-XIX, 1912. Pour les caractères généraux de l'historiographie arabe, Margoliouth, *Lectures on arabic historians*, Oxford, 1929, 8°, et G. Richter, *Das Geschichtsbild der arabischen Historiker des Mittelalter*, Tübingen, 1933, 8°.

ABRÉVIATIONS : cf. la liste à l'index des Sources.

Malheureusement il n'exclut pas une partialité négative, par suppression de certaines sources ou de certains faits, susceptibles de nuire à la religion ou de mécontenter un puissant du jour. D'ailleurs cette manie de la compilation est responsable de la perte de beaucoup de sources primitives (perte beaucoup plus fréquente qu'en Occident) : quand plusieurs sources sont conservées ensemble dans une même compilation, pourquoi rechercher chacune d'elles isolément ?

Moins personnelle que la production franque, l'historiographie arabe est en général plus abondante, et spécialement pour la Syrie, en raison de la disproportion numérique entre Francs d'Asie et indigènes — disproportion que les Francs d'Europe sont trop loin pour compenser — et de la plus grande diffusion de la culture en milieu indigène. Mais les diverses histoires consistant souvent dans la simple copie d'un ouvrage précédent accru de menues additions, il s'en faut de beaucoup que la masse de l'apport arabe en matériaux originaux soit proportionnelle à la masse du papier noirci.

Comme chez les occidentaux, les informations originales reposent souvent sur des souvenirs de l'auteur, des récits oraux de témoins; néanmoins, les sources écrites jouent un rôle beaucoup plus considérable. Dans tous les endroits où il existe une administration un peu stable et développée, ce paraît être un devoir de certains secrétaires de bureaux de tenir une sorte de journal des principaux événements. D'autre part, la correspondance privée et publique est assez copieuse; sans doute les invasions et l'anarchie n'ont pas laissé subsister l'ancienne organisation de la poste abbasside, mais une des premières tâches de tout prince est d'en rétablir quelques éléments; des courriers portent de ville à ville des sortes de communiqués officiels des événements récents de la ville voisine, dont on prend copie dans les bureaux de la suivante, et ainsi de suite (d'où des ressemblances entre chroniques dépendant des archives de villes différentes). Les lettres sont datées, mais comme on enregistre aussi la date de leur arrivée, il se produit souvent des confusions auxquelles les chroniqueurs ont insuffisamment pris garde; souvent aussi la date ne comprend que le mois sans l'année, et pour peu que les classements soient imparfaitement faits, il arrive souvent qu'un chroniqueur rapporte au début d'une année des faits qui sont en réalité du début de l'année suivante.

Du début du XI^e-XII^e siècle à la période mamlouke, l'horizon géographique des ouvrages d'histoire, leurs procédés de composition, leur esprit changent considérablement. Au début, au morcellement politique correspondent des histoires d'intérêt local; à la fin, à la reconstitution de grands états, des histoires universelles. Au début, une distinction, que le langage ne marque d'ailleurs pas, existe entre deux genres de Târikh (d'histoire), les chroniques et les dictionnaires biographiques; à la fin, l'habitude s'introduit d'annexer aux événements de chaque année dans les chroniques, des obituaires étendus, qui ne diffèrent des dictionnaires biographiques que par le classement chronologique. En même temps se développent deux tendances d'apparence contradictoire mais connexes : la tendance à l'énormité (on veut mettre dans une histoire la totalité de ce qu'on peut savoir), puis, comme de telles « sommes » sont inaccessibles au profane, la tendance au manuel, à l'usage de l'aristocratie militaire qui se pique de lettres. Enfin, au début du VI^e siècle, les chroniqueurs, formés dans une période d'anarchie et issus de milieux divers, ont une relative liberté d'esprit; à partir du milieu du XII^e siècle se développe une réaction sunnite rigoureuse et les historiens ou sont eux-mêmes des membres des milieux, théologiens ou fonctionnaires, qui dirigent cette réaction, ou sont des aristocrates militaires formés par les précédents. Il en résulte en particulier une élimination progressive des sources chiïtes, dont il ne nous est parvenu que des morceaux, et par voie indirecte; l'histoire syrienne nous apparaît donc à travers les sources conservées sous un angle unique et systématiquement faussée.

Nous parlerons d'abord brièvement des Dictionnaires, puis des Chroniques.

A) *Les dictionnaires.*

Apportant lamentablement peu de matériaux à la connaissance de la société musulmane, la plupart des dictionnaires nous intéressent surtout par les renseignements qu'ils nous donnent sur les chroniqueurs et leurs sources. Abstraction faite des obituaires des chroniques, il faut en distinguer trois groupes : par régions, par catégories d'hommes (tabaqât), enfin universels.

a) *Par régions*, on connaît des dictionnaires pour Bagdad, Damas, Harrân, Donâsar, Irbil, Alep, et l'Égypte.

Pour Bagdad, l'ouvrage fondamental d'al-Khatîb (v^e/xi^e siècle) fut continué par *Sam'ânî* (506/1113-562/1167), puis par *Dobâtthî* (558/1163-637/1239) (1); l'ensemble fut abrégé par *Bondârtî* (cf. chroniqueurs) (2); une autre continuation d'al-Khatîb était composée en même temps par *Ibn an-Nadjdâr* (578-643) (3); un dictionnaire général en soixante volumes, resté à l'état de brouillon, est dû à *Ibn al-Mâristâniya* (mort en ambassade à Tiflis en 599) (4).

Pour Damas, l'ouvrage fondamental est l'Histoire de Damas d'*Ibn 'Asâkir* (499-571), rédigée dès 562 (5); il a été l'objet d'abrégés (6) et de continuations, celles-ci dues à des membres de sa famille (7), à *Tâdj ad-dîn ibn al-Ĥamawiya* (572-642), *Abou Châma* (8), *'Omar ibn al-Ĥadjîb* (9), etc. (10).

Pour Harrân, on connaît par des citations l'Histoire de *Ĥammâd al-Ĥarrânî* (511-598) (11) et sa continuation par *Abou'l-Mahâsin b. Salâma* (début du vi^e/xii^e siècle) (12). Pour Donâisar, ville déchue dans notre période, le dictionnaire, perdu sauf un fragment, d'*Ibn*

(1) Brock., 329-330 et suppl. 564-565. Sam'ânî avait écrit avant 556 ('Imâd Kharîda, 167 r^o).

(2) Bibl. Nat., 6152.

(3) Madjd ad-dîn Maĥmoûd b. Ĥasan, dit Ibn an-Nadjdâr, voyagea vingt-sept ans pour écouter 3000 chaïkhs (Yâqoût Irchâd VI, 103 et Ibn as-Sâ'î cité dans Soubkf 41); des fragments sont conservés de son œuvre (Amar JA 1908); il avait aussi composé une histoire de Koufa (Yâqoût V, 113).

(4) 'Obaïdallah b. 'Alî, vécut à Bagdad et en Adherbaïdjân auprès d'Ildighiz, tantôt médecin tantôt interné comme fou. Son histoire s'intitulait « *Diwân al-islâm fi târikh dâr as-salâm* ». Il méprisait al-Khatîb. Il est cité par Kamâl (Boughya, VII, 270 v^o d'après Ibn an-Nadjdâr), Abou Châma 196 (d'après I. A. T.), Sibî (J 36). Biographie : A. Ch. Suite 34 v^o, Çafadî Bibl. N. 2066, 305 v^o. — Il y aurait lieu de chercher qui est Ibn al-Qatî'î, cité par Çafadî, JA 1912, 245.

(5) Brock. 331, suppl. 566. Ed. en cours, commencée par 'Abdalqâdir Ef. Buhram, Damas.

(6) Par Ibn al-Moukarram et Ibn Qadî Chouhbâ (cf. infra).

(7) *Ĥiyâ ad-dîn*, dit le Ĥâfîz *Ĥiyâ*, et *Tâdj al-Oumanâ* (mort en 643), cf. Dhahabî et A. Ch. passim (surtout A. Ch. Suite 193 v^o).

(8) Cf. infra p. 000.

(9) Çafadî et Boughya passim.

(10) Çadr ad-dîn al-Bakrî, Çafadî JA 1912, 253, entre autres.

(11) *Ĥammâd b. Hibatallah* abou'lh-thanâ al-Ĥanbalî voyagea du Khorassân en Égypte. Son histoire parlait « des origines de la ville, des faits mémorables de son histoire, et des savants, poètes et personnages distingués qui y sont passés » (Boughya, IV, 269 v^o, 272 r^o, Dhahabî B. N. 110 v^o).

(12) Inconnu. Citations dès le vi-xii^e siècle (Boughya, IV, 72 r^o, VI, 210 r^o-sq. et B. N. 28 r^o).

Dozmouch le Turc (1) n'a pas d'intérêt pour nous. On a de nombreuses citations de l'Histoire d'Irbil d'*Ibn al-Moustaufi* (m. 637) (2).

Pour Alep, nous disposons d'un ouvrage très précieux dans la « *Boughyat at-talab fi târikh Halab* », de *Kamâl ad-dîn ibn al-Adîm* (cf. chroniqueurs), qui y donne des récits historiques relativement nombreux et indique ses sources (3); il a été continué au ix^e-xv^e siècle par *Ibn Khatîb an-Nâsiriya* (4), puis par *Ibn al-Hanbalî* (5)

Pour l'Égypte enfin, il n'est pas sûr qu'il ait existé de dictionnaire biographique antérieur au « *Mouqaffa* » de *Maqrîzî*, au xv^e siècle (cf. chroniqueurs) (6).

b) *Par catégories d'hommes*, il faut distinguer les *tabaqât* proprement dites (des docteurs de la loi) et les recueils consacrés aux poètes ou aux savants et lettrés en général.

Comme recueil de biographies de poètes (avec des extraits de leurs œuvres) le principal est la « *Kharîdat al-qaçr fi djarîdat al-'açr* » de *Imâd ad-dîn al-Içfahânî* (cf. chroniqueurs) (7). Au siècle suivant, il faut citer l'ayyoubide *al-Mançoûr* (mort en 618) (8), le chiite *Ibn abî Tayyî* (ch. chroniqueurs), *Ibn Chou'ar* (9), etc.

(1) Ahlwardt 9851. Cité aussi par Ibn al-Qift 290.

(2) Biographie et extraits dans Ibn Khallikân. Cf. aussi Boughya, IV, 157 v^o et A. Ch. passim.

(3) Pour ses biographies des vi^e-vn^e siècles, les principales sont Sam'ânî, Ibn ad-Dobaîthî, Ibn an-Nadjdjâr, Ibn 'Asâkir, Hammâd al-Harrânî et Ibn Sa-lâma, Ibn al-Moustaufi, et un ancêtre de l'auteur, Abou'l-Makârim Mohamad b. 'Abdalmalik b. abî Djarâda (pour les chaïkhs alépins), d'autre part Yâ-qoût, al-Quôci, Moundhiri, as-Silâfi, Ibn al-Anînâfi, 'Abdassalâm b. Yousouf, 'Abdalqâhir b. al-Mouhannâ, Ibn abî Tayyî, 'Imâd, enfin des chroniqueurs et géographes, que nous nommerons ailleurs. La Boughya n'a peut-être jamais été achevée et a été peu utilisée hors d'Alep (sur les mss. *Chroniques arabes de Stamboul* 358, Mossoul 121, RAAD XII 55). Un tiers seulement en est conservé; je ne connais que deux citations qui leur soient extérieures (sur Noûr ad-dîn dans A. Ch., sur Sinân dans Yountfî).

(4) Brock. II, 34; on ne connaît de mss. que de la première moitié.

(5) Au siècle suivant.

(6) Ce peut être le cas d'histoires d'Égypte signalées par Çafadî JA 1912, 255-256, et d'Ibn Nouçâïla (*Chron. des derniers Fatim.* BIFAO, 1937, 17).

(7) Brock. 314; Yaqoût Irchâd VI, 81; l'auteur écrivit une continuation (« as-saîl 'alâ'dh-dhâil »); il cite divers recueils plus limités écrits peu avant le sien.

(8) Weijers, *Orientalia*, I, 13.

(9) *Chroniques arabes d'Istanbul*, 361.

Quant aux lettrés en général, citons l' « Irchâd al-arîb fi akhbâr al-oudabâ » de *Yâqûût* (cf. géographes), très important au point de vue bibliographique (1), les Vies des savants d'*Ibn al-Qilfî*, précieuses pour l'histoire intellectuelle (2), et celles des médecins d'*Ibn abî Ousaïbi'a*, remarquablement riches en renseignements d'intérêt social général (3) (pour des deux, cf. chroniqueurs). Quant aux tabaqât des docteurs, soit générales, soit divisées par rites, nous ne les énumérerons pas; la plupart sont tardives et reposent sur des sources plus anciennes conservées. La Syrie étant alors en majorité châfi'ite, nous citerons seulement les tabaqât châfi'ites d'*as-Soubkî* et d'*Ibn Qâdî Chouhbâ* (xiv^e siècle) (4).

c) Nous serons également brefs sur les dictionnaires généraux. Avec le *Târîkh al-islâm* de Dhahabî, dont il sera question avec les chroniques, le principal est celui de *Çafadî* (xiv^e siècle), mine inépuisable de renseignements biographiques vainement cherchés ailleurs (5). Parmi ses prédécesseurs, le plus illustre au point de vue littéraire est *Ibn Khallikân*, dont certaines notices sont des morceaux d'histoire (6). Nommons encore les Égyptiens *Silaft* (7) (xii^e siècle) et *Moundhirî* (xii^e) (8).

B) *Les chroniques du xii^e siècle antérieures à Saladin.*

a) *La Syrie méridionale : Ibn al-Qalânisi.* — Le vi^e/xii^e siècle paraît avoir été une période de faible activité historiographique en Syrie centrale et en Palestine; nous n'y avons de trace d'aucune au-

(1) Ed. Margoliouth, Leyde, 1907-1926, 7 vol. (t. 4 non-authentique; dans t. 7 manquent les extraits sur al-'Azîmî et Ibn abî Tayyî connus par Çafadî.

(2) Ed. Lippert, Berlin, 1903.

(3) Ed. A. Müller, Le Caire, 1882 (préface, Königsberg, 1884).

(4) On complètera principalement par Brockelmann, ainsi que l'introduction de O. Rescher au premier vol. de sa *Geschichte der arabischen Literatur* (qui n'atteint pas notre période) et Spies, *Beiträge zur arabischen Literaturgeschichte*, Leipzig, 1932. *Soubkî*, éd. 6 vol. s. d. Le Caire.

(5) Inédit. Sur les mss. cf. H. Ritter, *Riv. St. Or.* 1929. Le même a publié le premier volume d'un dictionnaire plus réduit consacré par Çafadî exclusivement à ses contemporains. La publication combinée des deux œuvres est envisagée (d'après Ritter). Les protégomènes ont été donnés par Amar, *JA* 1912.

(6) Trad. De Slane, Paris, 1842-1871, 4 vol. 4^e.

(7) Constamment cité par les auteurs postérieurs, mort en 650; un opuscule de lui est conservé, cf. *Chroniques arabes d'Istanbul*, 361. On pourrait relever dans les compilateurs tardifs bien d'autres noms; ceux qui reviennent le plus souvent sont *Ibn al-Anmâtî* (fin du vi^e/xii^e s.), *al-Qouct* (première moitié du vii^e), *Ibn al-Yaghmoûrî* (milieu du vii^e). Cf. aussi p. 37, n. 3.

tre chronique (1) que de celle d'Ibn al-Qalânisi; celle-ci, qui s'est conservée (2), est par contre du plus grand prix.

Abou Ya'lâ Hamza b. 'Asad... al-Tamîni al-'Amîd, dit Ibn al-Qalânisi, né vers 465/1073 dans une grande famille damasquine, fit, après des études de théologie et de lettres, une carrière administrative, et fut directeur du Bureau de la Correspondance (Diwân ar-rasâil) et deux fois raïs de Damas. Sa chronique, dont une partie avait été écrite avant 535/1140-1141 et fut connue trois ans plus tard par al-'Azîmî, fut reprise trois ans plus tard par l'auteur après un arrêt de quelque cinq ans, peut-être complétée pour la partie antérieure, et en tout cas continuée par l'auteur jusqu'à sa mort, qui survint en 555/1160 (3). La chronique d'Ibn al-Qalânisi est la seule chronique développée qui nous soit parvenue pour toute la période comprise entre l'invasion turque et Saladin. Continuant théoriquement celle de Hilâl aĉ-Ĉâbi depuis 441/1050, c'est en fait une chronique essentiellement damasquine ; aucun emprunt n'est fait, sûrement, à des sources non-syriennes, aucun peut-être même à une source littéraire quelle qu'elle soit (4) ; c'est avant tout la mise en œuvre des pièces d'archives qu'il avait pu bien connaître par sa profession, ainsi que des témoignages de témoins et de la propre expérience de l'auteur. Peu d'écrits historiques arabes ont un accent aussi personnel. Naturellement, il en résulte, tantôt par nécessité de ménager la dynastie régnante, tantôt parce que l'auteur est partie dans les luttes de factions, une grande partialité, qui se manifeste par des déclarations explicites ou par d'habiles omissions (5).

(1) Le traditionniste damasquin Ibn al-Akfânî (Hibatallah b. Ahmad, 444-523, cf. Qal. 227, Sibî 81, I. Kh. I, 252) avait écrit, outre des biographies de chaïkhs, un traité sur les émirs de Damas (Boughya VI, 100 r°), mais les citations qu'on en possède (dans Ibn 'Asâkir et Dhabâbi) se réfèrent uniquement à Atsiz et Toutouch ; abou'l-Fath al-Armanâzi avait écrit, avant 509, une histoire de Tyr, mais inachevée (Yâqoût I, 218 et Heer, index) ; Abou Zakarya de Damas paraît égyptien (infra p.).

(2) Ed. Amedroz, Leyde, 1908 (cf. H. Zayât JA 1910), trad. partielle H. A. R. Gibb, *The Damascus chronicle of the crusades*, Londres, 1932, 12°.

(3) Il restait quelques blancs : on cherche en vain le récit annoncé p. 284 (Gibb).

(4) Les rapports proches existant entre Qal. et 'Azîmî proviennent en partie d'emprunts de ce dernier, en partie de communiqués identiques enregistrés dans les deux villes syriennes.

(5) Exemple : en 509/1115, Toghtekin, suspect au calife, s'allie aux Francs

Ibn al-Qalânîsî est à la base d'une grande partie de l'histoire syrienne d'Ibn al-Athîr, de Sibî ibn al-Djauzî, d'Abou Châma, et plus généralement de toute l'historiographie postérieure ; mais retrouvé récemment et traduit plus récemment encore, il a été insuffisamment utilisé par les modernes.

b) *Les chroniqueurs de la Syrie du nord.* — Du milieu du v/xi^e siècle à celui du vii/xiii^e, presque rien ne nous est parvenu de la production historique de la Syrie du nord ; elle paraît cependant avoir été abondante. Mais d'une part elle devait être en partie chiite, ce qui l'a fait détruire ou oublier ; d'autre part, au morcellement politique particulièrement poussé correspondaient des œuvres d'horizon et de public étroits, parfois simples collections d'épisodes désordonnés et de style provincial ; chaque grande famille se piquait d'écrire et chacune avait sa chronique. Naturellement, ces œuvres sont à la base de l'historiographie postérieure, il faut donc les étudier. Nous parlerons successivement d'Ibn Zourâiq et al-'Olaïmî, Ibn abî Djarâda, Ibn al-Lo'aïba, Hamdân ibn 'Abdarrahîm, al-'Azîmî, enfin des Mounqidhites.

Ibn Zourâiq (Abou'l-Hasan Yahya h. 'Alî h. Moḥammad b. 'Abdallaṭîf... at-Tanoûkhî al-Ma'arrî) était né à Ma'arrat an-No'mân en 442/1051 et appartenait à l'illustre famille des Tanoûkhî dont tous les membres, fiers de leur parenté avec le grand poète Abou'l-Alâ al-Ma'arrî, tenaient à faire figure de lettrés (1). Il composa une chronique relative à la conquête turque et à l'invasion franque, dont on a des citations (dans Ibn 'Asâkir, Ibn abî Ṭayyî, Kamâl ad-dîn, et Ibn Chaddâd le Géographe) échelonnées de 462/1070 à 508/1114-1115 (2) ; Kamâl ad-dîn le connaît par l'intermédiaire d'un certain Abou'l-Khattâb 'Omar b.

pour résister à une expédition organisée par le sultan et le calife ; celle-ci ayant été détruite par les Francs, qui devinrent tout-puissants, Toghtekin voulut se réconcilier avec Bagdad, et se rendit auprès du calife. Ibn al-Qalânîsî, qui écrit au début de la période du mouvement de guerre sainte aux Francs, omet l'alliance de Toghtekin avec eux et attribue la froideur du calife à des propos d'émirs jaloux des succès antérieurs de T. contre les Francs.

(1) Ibn 'Asâkir Saray 2887, X, 240 v^o ; 'Imâd-Kharîda, qui énumère des membres de sa famille, l'ignore, mais connaît un de ses cousins doué du même surnom (128 v^o).

(2) Kamâl Bibl. Nat. 2138, 186 r^o, et Saray V, 222 v^o ; I. F., I, 82 v^o ; Ibn As. III 340 ; I. Ch. 98 r^o.

Mohammad *al-'Olaïmî*, dit aussi Ibn Khawâidj Kach (?), qui doit avoir vécu au milieu ou dans la seconde moitié du XII^e siècle (1).

Ibn abî Djarâda (Abou'l-Ḥasan 'Alî b. 'Abdallah) est l'auteur d'un ouvrage relatif aux souverains d'Alep, qu'ont utilisé Ibn abî Tayyî et Kamâl ad-dîn ; il allait des débuts de l'Islam à 512/1118 au moins ; l'auteur appartenait à la famille des cadis hanbalites d'Alep (2).

Ibn Lo'âiba ('Abdalmoun'am b. Ḥasan b. Ḥosaïn abou'l-Faql al-Ḥalabî), connu comme lettré et poète, ne fit œuvre historique que par un « recueil de textes annotés » utilisé par Kamâl ad-dîn pour la fin du v/xi^e siècle et le début du suivant jusqu'en 519/1125 ; l'auteur avait atteint l'âge d'homme à cette dernière date (3).

Hamdân ibn 'Abdarrahîm (b. Ḥamdân b. 'Alî b. Khalaf b. Hilâl b. No'man b. Dâoùd abou'l-Fawâris b. abî'l-Mouwaffaq at-tamînî al-Athâribî al-Ḥalabî) est l'auteur de l'œuvre dont la perte est peut-être le plus à regretter. Descendant des Tamîmî sur lesquels il avait composé un traité spécial, il était d'une famille de gentilshommes campagnards, fixée à Ma'arathâ, au nord d'Athârib. Né vers 463/1071, il passa sa vie surtout dans le Djazr, goûtant le charme de la vie champêtre et des ruines antiques des montagnes voisines, buvant plus que de raison en galante compagnie, et chantant en vers ces divers plaisirs ; il avait une culture littéraire soignée, des connaissances d'astrologie et de géométrie, et pratiquait la médecine ; avec cela, de belle allure et, dit-on, de la plus agréable compagnie qui fût. A la suite des conquêtes franques, il soigna avec succès le seigneur normand d'Athârib, qui lui fit don du village de Mâr-Boûniya, près de Sarmîn ; il y ranima la prospérité d'avant-guerre, et le village devait rester à sa famille après la reconquête musulmane. Il reçut aussi des

(1) Boughya III 129 r^o et 238 r^o, où il est dit disciple du poète 'Arqala (milieu du XII^e siècle, vers dans A. Ch.) et de Ḥasan b. Tartq dit Ibn al-Wahch, né en 474.

(2) I. F., I, 122 r^o ; Kamâl passim surtout Boughya VII 146 r^o ; ce peut être ses fils que le préposé au trésor de Nour ad-dîn, 'Abdalqâhir b. Alî b. abî Djarâda, et le fonctionnaire égyptien d'Ibn Sallâr, Ḥasan b. 'Alî b. 'Abdallah b. abî Djarâda.

(3) Boughya VII 220 v^o, 250 r^o, VIII 155 v^o, et dans II. Or. Cr. III, 722 ; Ibn 'As. Saray 2387 VII, 204 v^o.

Francs des fonctions administratives dans le Djazr, puis la direction du diwân de Ma'arrat an-No'mân. Après l'entrée de Zengî à Alep, il vint se fixer dans cette ville, et, après la reconquête musulmane du Djazr, en fut nommé gouverneur ; il fut envoyé aussi en ambassade à Damas et en Egypte, où le calife al-Amir crut à tort qu'il était secrètement « assassin », la secte étant répandue dans le Djazr (524) ; il était à Bagdad en 540 et mourut en 542/1147-1148. Il appartient donc à un milieu peu représenté dans l'historiographie et surtout a dû avoir une connaissance exceptionnelle du milieu franc ; précisément, sa chronique, le « kitâb al-mouwaffaq », était consacrée à l'histoire de la conquête franque et de ses lendemains ; elle commençait en 490/1097 et se terminait postérieurement à 520/1126. Seuls Ibn abî Tayyî et Kamâl ad-dîn le citent ; encore le second n'avait-il pu en trouver que « quelques pages » (1).

Al-'Azîmî (Moḥammad b. 'Alî b. Moḥammad b. Aḥmad b. Nizâr abou 'Abdallah at-tanoûkhî al-Halabî) appartenait comme Ibn Zourâïq à la famille des Tanoûkhî, mais à une branche fixée à Alep ; son père était raïs d'une petite localité, lui-même maître d'école à Alep ; il connut à Damas Ibn 'Asâkir et, sans doute à Bagdad, Sam'ânî ; il fit aussi le poète courtisan auprès d'Ighâzî, de Boursouqî, de Zengî, de notables damasquins ; il était né en 483/1090 et mourut après 556/1161 (2). Son œuvre paraît la plus importante de l'historiographie nord-syrienne de son siècle ; mais seul nous en est parvenu un abrégé d'histoire générale écrit en 538/1143-1144 pour Zengî, et connu d'Ibn abî Tayyî, Kamâl ad-dîn, Ibn Doqmâq et al-'Aînî. Mais de multiples citations données par Kamâl ad-dîn prouvent qu'il avait composé un ou plusieurs autres écrits historiques bien plus circonstanciés ; Hadjî Khalîfa lui prête une « Histoire d'Alep », dont l'existence ne doit pas lui être connue autrement que par des citations ; Kamâl ad-dîn (3) ne

(1) Kamâl Boughya IV, 257 v^o-280 r^o ; Ibn 'As., Saray X, 438 v^o ; Ibn Mouyassar, an 524. La citation la plus ancienne, I. Ch. 34 v^o, 51 v^o (présage de l'arrivée des Francs) ; la plus récente, meurtre de Boursouqî (I. F. 219 v^o, et H. Or. Cr. III, 722). Il fut disciple d'Ibn abî Djarâda, et maître d'un neveu dont Kamâl tient sa longue biographie.

(2) 'Az. 483, 513, 518 ; Ibn 'As. Saray 2887, X, 438 v^o ; Çafadî Saray 2920, III, 63 r^o.

(3) Boughya V, 132 r^o, IV, 2 v^o.

nomme, en dehors de l'histoire abrégée, qu'un ouvrage d'al-'Azîmî, le « kitâb al-mouwaççal 'alâ'l-açl al-mauçil, recueil de biographies de personnages notables de l'islam ; le plus souvent, il cite vaguement le « manuscrit autographe », qui se trouvait au Caire. En tous cas l'œuvre d'al-'Azîmî est essentiellement syrienne et alépine.

On trouve dans Ibn al-Fourât des citations d'al-'Azîmî s'échelonnant de 545 à 556 (probablement d'après Ibn abî Tayyî) ; or ni Kamâl ad-dîn ni aucun des auteurs qui ont utilisé al-'Azîmî ne l'ont connu pour la période postérieure à 538 ; ces citations doivent donc provenir d'un opuscule spécial, sans doute une continuation de son histoire rédigée par al-'Azîmî jusqu'à sa mort.

Compilation de diverses sources pour les parties anciennes, l'œuvre d'al-'Azîmî a, pour la période contemporaine de la vie de l'auteur, une originalité difficile à préciser, car, en dehors de la chronique d'Ibn al-Qalânîsî, ni dans son Abrégé, ni dans les autres citations qu'on a de lui il ne nomme de sources ; il est peu vraisemblable qu'il ait ignoré, mais aucun rapprochement de textes connus n'autorise à affirmer qu'il ait connu ses devanciers alépins immédiats.

Yâqoût (dans Çafadî) est sévère pour al-'Azîmî, qui effectivement, séparant des faits liés entre eux, répétant parfois le même événement à deux dates différentes, est d'une utilisation difficile. Il n'en reste pas moins que l'œuvre est, avec celle d'Ibn al-Qalânîsî, à la base de l'historiographie postérieure relative à la Syrie de la première moitié du XII^e siècle, et que ses renseignements sont fréquemment originaux. L'Abrégé, malgré son laconisme, doit donc nous servir beaucoup, d'une part en raison des informations qu'il contient, d'autre part en permettant, par des comparaisons de textes, de préciser l'origine d'informations trouvées ailleurs (1). L'Abrégé, bien qu'incidemment signalé, n'a jamais été utilisé (2).

Les Mounqidhites (3). — A l'historiographie des Tanoûkkî et

(1) Nous en publions en ce moment la dernière partie (depuis 455/1064) dans le *Journal Asiatique*.

(2) Sauf récemment, pour le XI^e siècle, par Mükrimin Halîl pour son histoire des Seldjouqides jusqu'en 1086, Istanbul, 1934.

(3) H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounqidh, un émir syrien au moyen-âge*, I, Vie d'Ousâma, Paris, 1893, gr. 8^o.

des Banou Djarâda correspond plus au sud celle des Mounqidhites, les émirs de Chaïzar. Tous les membres de cette famille étaient plus ou moins frottés de lettres, calligraphiaient, versifiaient à la bédouine. Cinq d'entre eux nous intéressent ici : les trois frères 'Alî, Ousâma et Mounqidh, le fils du second, Mourhaf, et leur neveu, 'Abdarrahmân. Abou'l-Ḥasan 'Alî b. Mourchid b. 'Alî... b. *Mounqidh* (avant 488/1095-545/1150) était l'aîné des frères, mais paraît s'être, au moins dans la seconde moitié de sa vie, attaché à la fortune de son cadet Ousâma, qu'il suivit en exil à Damas et en Egypte ; il avait été aussi à Bagdad, où il avait connu Sam 'ânî ; il fut tué près d'Ascalon dans une bataille contre les Francs. Il avait composé une chronique intitulée, comme plus tard celle, plus fameuse, d'Ibn Kathîr, « al-bidâya wa'n-nihâya » (le commencement et la fin), dont Kamâl ad-dîn nous a conservé plusieurs citations concernant le v^e-xi^e siècle et le début du siècle suivant jusqu'en 534/1140. Ses informations paraissent être surtout orales, et, d'après Kamâl ad-dîn, ne résistent pas toujours bien à la critique. Ce n'en était pas moins sûrement une œuvre considérable (1).

Le plus jeune des frères, *Abou'l-Moughith Mounqidh*, eut une vie si effacée que les biographes de la famille ne le connaissent pas ; il s'attacha souvent aussi à Ousâma, et passa sa vieillesse dans le Diyâr Bakr où il l'avait accompagné. Il avait écrit une continuation (2) de la chronique d'Abou Ghâlib al-Ma'arrî (3) ; nous en avons trois citations, dont deux sont postérieures à la croisade.

(1) Boughya I, 221 r^o, II, 137 r^o, IV, 2 v^o, VI, 100 r^o, V, 220 sq., VIII, 170 r^o, et Feizullah 187, 286 Bibl. Nat. 187 v^o, Brit. Mus. 153.

(2) Boughya IV, 197 r^o, VII, 208 v^o, et Brit. Mus. 153.

(3) Abou Ghâlib Ḥoumâm b. al-Faḍl b. Dja'far b. 'Alî al-Mouhadhdhab al-Ma'arrî (et non al-Maghrabî ou al-Mouqrî comme a lu H. Kh. 2123, 2200) vivait au milieu du v/xi^e siècle et connut Abou'l-Alâ (Yâqoût II 239) ; il composa, outre une histoire du Hedjaz, une histoire (universelle ?), dont on a des citations relatives à la Syrie du nord de son temps (Yâqoût I 249, IV 500) et à divers personnages de son siècle et d'avant (Yâqoût et Boughya, passim). pour ceux-ci son ouvrage reposait en partie sur un écrit de son arrière-grand-père Abou'l-Ḥosain 'Alî (Boughya I, 138 v^o). D'après Yâqoût III, 207, le cadî Abou Ya'lâ 'Abdalbaqî b. abî l'ḥosn al-Ma'arrî avait aussi composé une continuation d'Abou Ghâlib ; cet auteur vivait au début du vi/xii^e siècle ('Imâd Kharîda 130 r^o), mais on n'en connaît pas de citation.

Le plus illustre des trois frères, de son vivant comme aux yeux de la postérité, est le second, *Ousâma*. Né en 488/1095, il mena jusqu'en 532/1137-1138 à Chaïzar une vie de gentilhomme guerroyeur, chasseur et lettré. Exilé à la suite de dissensions familiales, il se rendit à Damas où il obtint l'amitié du prince Chihâb ad-dîn puis de ses successeurs ; mais, ayant pris une part trop active aux luttes des factions damasquines, il dut de nouveau partir et en 538/1143 gagna l'Égypte. Là, même histoire : il conquiert la faveur du chef militaire 'Abbâs et joue un rôle suspect dans le meurtre, par le fils de ce dernier, du vizir Sallâr, puis du calife az-Zâfir ; la seconde fois, une révolte chasse 'Abbâs, qui est pris et livré par les Francs à son successeur, et Ousâma, qui parvient à se sauver à Damas. En 560/1164, il s'en va dans le Diyâr Bakr ; en 570/1174, il est appelé par Saladin, mais tombe bientôt dans une demie disgrâce. Il meurt à Damas en 584/1188, âgé de 96/93 ans, entouré de gloire et de considération. Il laisse le souvenir d'un compagnon charmant, d'un poète et conteur dont les vers et propos circulent de bouche en bouche, d'un des plus éminents et des derniers représentants de l'aristocratie arabe lettrée peu à peu évincée par la pénétration turque — aussi, d'un homme public intrigant, sans scrupule, insupportable.

Le principal titre d'Ousâma à la renommée littéraire est son « *Kitâb al-i'tibâr* », « *L'Instruction (par les exemples)* » (1). Il y raconte, sans s'imposer d'autre règle de style ni d'ordre dans l'exposé que la fantaisie de ses souvenirs, tous les épisodes de sa vie dont l'assemblage constitue implicitement, pense-t-il, une sorte de code du parfait gentilhomme. Ouvrage de vieillesse, mais où il garde dans sa plume toute la verdeur de sa jeunesse. L'utilisation historique en est quelquefois malaisée, car Ousâma ne l'a pas prévue : peu lui importe la chronologie, et l'exactitude de sa mémoire n'est soumise à aucun contrôle. *L'Instruction par les Exemples* n'en reste pas moins l'un des plus précieux monuments de la prose arabe, si peu prodigue en général d'accent personnel et de scènes vécues. Il nous montre mieux que cent chroniques ce qu'étaient la vie et l'esprit de la noblesse arabe du XII^e siècle.

(1) Ed. Derenbourg, *Un émir Syrien...*, II, Autobiographie d'Ousâma, Paris, 1886, gr. 8°, et par Hilli, New-York, 8°. Trad. Derenbourg, Paris, 1896, 8° et Hilli, New-York, 1929, 8°.

L'*Instruction par les exemples* n'était pas le seul ouvrage d'Ousâma. Pour nous en tenir à l'histoire, il avait composé, selon Yaqoût, une « histoire de sa famille » et une « histoire de son temps » (1). Cette dernière est probablement identique au Kitâb al-Bouldân (Livre des Pays) où Ousâma rapportait tout ce qu'il avait vu ou appris de l'histoire contemporaine des pays dans lesquels il s'était trouvé, et qui avait été rédigé postérieurement à 556/1161 (2). Il faut y ajouter encore certains passages historiques dans d'autres ouvrages. Le tout perdu, à quelques citations près. L'exposé devait en être plus méthodique que celui de l'*Instruction*, mais les sources d'information paraissent avoir été les mêmes.

Ousâma avait un fils, *Mourhaf*, qui maintint la tradition paternelle de culture littéraire et de longévité (520/1126-613/1216) (3). Entré au service de Saladin qui lui avait concédé un fief en Egypte, il vécut dans ce pays jusqu'à sa mort, amplifiant de collections nouvelles ce qu'il avait reçu de la bibliothèque paternelle, et en complétant certains écrits par des notes, dont Kamâl ad-dîn nous a conservé quelques-unes (4). Le fils de Mourhaf, auquel nous devons notre unique manuscrit de l'*Instruction*, écrivit à son tour d'autres notes historiques (5).

Un autre Mounqidhite, 'Abdarrahman b. Mohammed b. Mounqidh, neveu d'Ousâma et éminent diplomate, mort en 588/1192 (6), écrivit pour Saladin une histoire de style élégant dont nous avons deux citations relatives au iv/x^e siècle et à l'année 501/1107 (7).

c) *Les chroniques de la Djéziré*. — Peut-être ont-elles été peu nombreuses ; en tous cas il n'en subsiste qu'une, celle d'Ibn al-Azraq, et quelques citations d'une autre, due à ad-Dârî.

1° *Ibn al-Azraq* (Aḥmad b. Yousouf b. 'Alî al-Fâriqi, dit) (8),

(1) Irchâd II, 180.

(2) I. Ch. 90 v° ; I. F. 189 v°.

(3) Derenbourg, op. cit., p. 415, et Yaqoût Irchâd II, 196.

(4) Boughya II, 139 v° ; H.O.C., III, 696 ; Boughya V, 224 r°.

(5) Boughya, Bibl. Nat. 119 v°.

(6) Signalé par Derenbourg, mais cet auteur ignore son œuvre.

(7) I. Ch. 79 r°, 80 r° ; ms. de Leyde, 215. Il fut connu déjà d'Ibn 'Asâkir, selon un renseignement oral de M. M. Canard, d'Alger (Fac. Lettres).

(8) *Amedroz*, JRAS 1902, 1903, mss ; biographie de l'auteur ; analyse de la partie relative aux Marvanides. C. Cahen, JA 1935, analyse de la partie relative aux Artouqides.

— d'une grande famille de Mayâfâriqîn, naquit en 510/1116; la première partie de sa vie se passa en missions commerciales pour le compte de son prince l'Artouqide Timourtach; dans la seconde il est administrateur des waqfs (fondations pieuses) de la province, puis de la ville de Mayâfâriqîn, sans pour cela interrompre ses voyages. On le trouve tour à tour dans les diverses grandes villes de Djéziré, à Bagdad, en Géorgie, à Damas. Il meurt après 572/1176-1177, date où s'interrompt le manuscrit de sa chronique dans la seconde rédaction. Il en avait rédigé une première, qui s'achevait en 560.

Pour la période qui nous intéresse ici, cette chronique paraît ne reposer sur aucune source écrite; on s'expliquerait mal autrement le désordre et l'incertitude de la chronologie, et l'ignorance de plusieurs faits notables, pendant le premier tiers du siècle, dont l'auteur ne pouvait pas bien se souvenir. Il a cherché à coudre ensemble des pièces d'archives probablement rares et mal classées, et des récits oraux de quelques témoins qu'il a pu interroger. La dernière partie de sa chronique n'est pas moins morcelée, mais pour la raison inverse; il s'agit là manifestement d'un journal tenu à mesure des faits et peut-être à peine revu ensuite: la valeur en est naturellement très grande, si la consultation en est souvent pénible. Dans l'ensemble, l'histoire locale du Diyâr Bakr et surtout de Mayâfâriqîn est l'objet essentiel de la chronique d'Ibn al-Azraq; néanmoins il traite aussi de faits syriens ou mésopotamiens, voire géorgiens, pour lesquels il lui arrive, s'il en a été témoin au cours d'un voyage ou s'il a rencontré des participants, de nous apporter des informations originales précieuses. C'est une source négligée, qui ne doit pas le rester, d'autant qu'elle a été utilisée par peu de compilateurs postérieurs (Sibt ibn al-Djauzi (1), Ibn Khallikân, Ibn Chaddâd le Géographe).

2° *Ad-Dâri* (Abou Ya'la Ḥasan b. 'Alî b. Faql) dut vivre vers la fin du vi/xii^e siècle, puisqu'il connut d'une part un témoin de la mort de Dobaïs (529/1134) et de l'autre la mort de Sinân (589/1193). On a une troisième citation de lui pour l'année 508/1114. Il était de Dâra, près de Mârdîn, et c'est dans cette der-

(1) La version qu'il a connue diffère des nôtres, cf. JA 1935, p. 220.

nière ville que Kamâl ad-dîn consulta l'autographe de sa chronique (1).

Il est possible, mais non prouvé, qu'il ait existé une chronique mossoulitaine antérieure à Ibn al-Athîr (2).

d) *Chroniques iraqiennes*. — Toute capitale de l'Islam que soit théoriquement Bagdad, le morcellement politique limite l'horizon des chroniques iraqiennes, préoccupées, en dehors de la Mésopotamie, surtout de l'Iran ; nous serons donc sommaires sur elles.

Hamadhârî (Abou'l-Hasan Moḥammed b. 'Abdalmalik, mort en 521) est l'auteur d'un Livre des Vizirs et d'un ouvrage historico-biographique, les « 'Ounwân as-siyar », qui, sans avoir été, semble-t-il, très détaillé, est fréquemment utilisé par les historiens postérieurs (Ibn al-Djauzi, Ibn al-Athîr, Yaḡoût, Sibṭ, Ibn Khallikân, Kamâl ad-dîn, al-'Aîni, etc.) ; l'ouvrage atteignait au moins 511/1117.

Al-Ikhchikâti (Abou'l-wafâ Moḥammad b. al-Qâsim b. Alḡmad b. Khadyoû, dit aussi Ibn abî'l-manâqib, 466-528) est l'auteur d'une histoire dont on n'a qu'une citation relative au xi^e siècle.

Ar-Raghoûni ou az-Zaghoûni ('Alî b. 'Obaïdallah b. Naçr b. as-Sarra abou'l-Hasan) dont on trouve des citations d'ordre biographique dans Ibn al-Djauzi, était selon l'abréviateur d'Ibn al-Qiftî, az-Zauzâni, l'auteur d'une continuation de la continuation de Hîlâl aç-Çâbi par son fils Ghars an-Ni'ma Moḥammad, atteignant l'année de la mort de l'auteur (527), et médiocre.

Ibn Hamdoûn (Abou'l-Ma'âlî Moḥammad b. Ḥasan), mort en

(1) Boughya V, 309 r^o, VI, 94 v^o, 140 v^o, et dans Younîni, Saray 2907 E II, 278 v^o.

(2) Du moins existe-t-il des ressemblances entre lui et le Târîkh Çâlihî, qui cependant ne le connaît pas (infra p. 69), et avec Ibn abî Tayyî, qu'il ignore (infra p. 60).

(3) Ibn al-Djauzi, Aya Sofya 3098, 7 ; I. A., X, 656 ; Boughya IV, 13 r^o, 159 v^o et II. Or. Cr. III, 729 ; al-Aîni passim jusqu'en 511. Le titre complet de l'œuvre est : « Ounwân as-siyâr ff mahâsin ahl al-badvi wa'l-ḡadar. » Il ne faut pas confondre cet auteur avec d'autres Hamadhâni, sur lesquels cf. Wustenfeld, n^{os} 221, 225, 227.

(4) Boughya, 196 ; Irçâd II, 110 r^o et VI, 100.

(5) Ibn al-Djauzi, 521 et passim ; I. Kh. trad. de Slane I, 290, cite Zauzani (mal informé).

562, écrivit la « *tadhkira* », encyclopédie en douze volumes dont le dernier est une histoire universelle souvent bien renseignée sur la Syrie (parentés avec al-Azîmî ?), s'arrêtant en 553/1158 (1). Apparentée d'assez près à la *tadhkira* est l'histoire des califes écrite après 560, hors d'Iraq, par *Moḥammad Imrânî* (2).

Ibn al-Haddâd (Çadaqa b. Ḥosain abou'l-Faḍl al-Ḥanbalî, mort en 573) continua ar-Râghoûnî ou Hamadhânî jusqu'en 570 (3).

Ibn al-Djauzî (Djamâl ad-dîn abou'l-farafj 'Abdarrahman b. 'Alî, 510/1116-597/1200), l'un des plus féconds polygraphes de la littérature arabe, prédicateur célèbre, écrivit avec hâte le « *kitâb al-mountazam wa moultaqat al-moultazam fi akhbâr al-mouloûk wa'l-oumam* », histoire surtout bagdadienne s'arrêtant en 573/1177 (avec une continuation. « *al-dourrat al-iklîl* », perdue); le *Mountazam* paraît être la première chronique où aient été introduits d'abondants obituares. Pour le XII^e siècle, l'auteur a utilisé, outre ses propres connaissances, Hamadhânî, ar-Raghoûnî, beaucoup Ibn al-Haddâd, peut-être Ibn Hamdoûn. L'ouvrage a joui d'une grande renommée et a été constamment utilisé (4).

e) *Chroniques égyptiennes*. — Presque totalement étrangères à notre sujet, et en général perdues, les chroniques égyptiennes du XII^e siècle, sur lesquelles nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs (5), sont celle d'Ibn aḥ-Çaïrafi (*Livre des Vizirs*), les *Vies* d'al-Afḍal et d'al-Ma'moûn, l'histoire d'al-Mouhannak, peut-être celle d'Abou Zakarya de Damas, puis, pour la fin des Fatimides, les ouvrages de 'Oumara et d'Abou Çâlih, la *Vie de Talâi'*, les *Nouvelles d'Egypte*, une autre chronique inconnue mais souvent utilisée, le bref abrégé d'ar-Rauḥî, et « l'histoire des deux empires » d'Ibn aḥ-Touwaïr (écrit sous Saladin). Peut-être faut-il leur ajouter Ibn al-Qourṭî (6).

(1) Brock. I 281 ; Ibn al-Djauzî an 562 ; *Chroniques arabes d'Istanbul*, 337.

(2) Brock. suppl., 586 et *Chron. ar.*, 337.

(3) Ibn al-Djauzî an 573 ; Ibn Kathîr, même année (cite Ibn as-Sâ'i) ; Zauzanî dans de Slane loc. cit. ; Ibn Khall. IV, 134 ; Irchâd V 273.

(4) Krenkow, *The Mountazam*, JRAS 1936, avec référence aux travaux antérieurs de Horowitz, Gabrieli, Spies, Somogyi (prépare une édition) ; Sibṭ 224. Il existe à Bagdad, bibl. Naoum Sarkis, un ouvrage d'Ibn al-Djauzî sur le califat d'al-Moustadi, 566-575 (communication du P. Anastase-Marie).

(5) *Quelques chroniques relatives aux anciens Fatimides*, BIFAO 1937.

(6) Il m'a échappé dans l'article ci-dessus et est cité dans Brock. suppl.,

C) *Biographes et contemporains de Saladin (fin du vi/xii^e siècle)*. — Dans l'historiographie arabe de l'Asie occidentale, le règne de Saladin marque pour nous et pour elle-même un changement important. Pour nous parce que maintenant les sources fondamentales nous sont presque intégralement conservées ; pour l'historiographie, parce qu'elle change d'esprit. Un empire qui s'étend de la Mecque et du Soudan au Taurus et au Diyar Bakr élève les esprits au-dessus de la politique de clocher, et les chroniqueurs qui en rapportent l'histoire, issus des régions les plus diverses qui le composent, n'ont plus d'attaches familiales avec le sol où leur carrière se fait. La mentalité s'unifie en même temps que les territoires : on glorifie un seul homme, une seule cause. Enfin, le retour au calme politique qui a permis le renouveau de la culture, et l'introduction d'éléments extra-syriens, entraîne une amélioration de la langue, qui peut s'exagérer en préciosité.

Nul ne représente mieux tous ces caractères que *'Imâd ad-dîn al-Içfahâni* (Abou Abdallah Mohammed b. Mohammed b. Hâmid b. 'Abdallah, al-Kâtib, 519/1125-597/1200 (1). D'une famille de hauts fonctionnaires au service des sultans seldjouqides et du califat, il fit des études en Irâq et en Perse, et occupa en Irâq divers postes administratifs. A la suite de la chute du vizir Ibn Hobaïra, qui l'avait protégé, il fut emprisonné (560-562), puis, libéré, gagna la Syrie. Entré au service de Noûr ad-dîn, il fut rapidement promu par ce prince directeur d'une madrasa, secrétaire privé (kâtib as-sirr), chef du bureau de la correspondance arabe et persane (dîwân al-inchâ). A la mort de Noûr ad-dîn, il fut disgrâcié et se retira à Mossoul; mais les relations qu'il avait eues avec les parents de Saladin en Irâq le firent bientôt accueillir par ce dernier. A partir de 570/1174-1175, il ne cesse d'accompagner Saladin, dont il est le principal secrétaire, participant au gouvernement, suppléant parfois le cadî al-Fâdil au dîwân al-inchâ. A la mort de Saladin, il se retira de la vie publique, et passa ses dernières années à Damas, à écrire.

272 ; il écrit pour Châwar vers 560 et fut connu d'Ibn Sa'îd et de Maqrîzî; mais ces auteurs n'en donnent de citation que pour des périodes plus anciennes.

(1) Brockelmann, 314, suppl. 548 ; Yaqoût Irchâd VI; 81-90 ; Sibî J, 168, 86 ; I. Kh. III, 300-306.

En dehors de la « Kharîdat al-Qaçr », citée parmi les dictionnaires, et écrite vers 571/1175-1176, 'Imâd ad-dîn est l'auteur de cinq ouvrages historiques qui, écrits en prose rimée et cadencée, farcie d'assonnances et de jeux de mots, faisaient l'admiration de ses contemporains, mais qui, difficiles à comprendre, ont été rapidement abrégés par des chroniqueurs se donnant pour tâche de dégager les faits, pour l'essentiel rapportés de façon plus précise qu'on ne l'attendrait, des floritures dans lesquelles ils sont noyés.

La première en date des œuvres historiques de 'Imâd ad-dîn est une histoire des Seldjouqides intitulée « Nouçrat al-fitra wa ouçrat al-fitra fi akhbâri daulati's-saldjouqiya » (1). L'origine de la dynastie est rapportée d'après des sources que l'auteur ne précise pas; les règnes de Malikchâh et de ses premiers successeurs, d'après les mémoires du vizir persan Anouchirvân (mort 531/1136); la dernière partie, d'après des souvenirs personnels, jusqu'au moment où l'auteur quitte l'Iraq, date au-delà de laquelle il ne continue pas son œuvre. Il l'a écrite vers 1180. Quarante ans plus tard, l'Iraqo-persan Bondârî en fit un abrégé très fidèle (2).

Juste au lendemain de la mort de Saladin (589/1193), 'Imâd ad-dîn entreprit ou acheva de raconter la reprise de la Palestine, puis la lutte contre la troisième croisade, dans un ouvrage intitulé « al-fath al-qoussi fi'l-fath al-qoudsi » (3). Il reprit ensuite son travail sur un plan plus vaste dans « al-barq ach-châmî » (l'éclair syrien), qui remonte au temps de l'arrivée de l'auteur en Syrie (4). L'un et l'autre ouvrage sont simultanément un recueil de souvenirs personnels et une biographie de Saladin. Ils sont abondamment illustrés d'extraits de la correspondance de l'auteur et de son ami al-Fâdil. Ils présentent les inconvénients de toute composition officielle, mais reposent sur une documentation inégalable. Aussi l'historiographie postérieure emprunte-t-elle à lui et à Ibn Chaddâd la quasi-totalité de ce qu'elle sait de Saladin. Abou Châma et Sibî ibn al-Djauzi en particulier en présentent des abrégés, qui ont été dès leur parution presque exclusivement consultés.

Sans attendre d'avoir achevé l'histoire du règne de Saladin,

(1) Ms. unique (récent), Bibl. Nat. 2145.

(2) Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, II, Loyde, 1888, 8°.

(3) Ed. C. de Landberg, Leyde, 1888, 8°.

(4) Ms. de la 5° partie seule conservée, Oxford, 1761.

'Imâd ad-dîn y ajouta celui des débuts de ses successeurs dans deux opuscules consacrés aux premiers événements qui suivirent la mort du grand sultan jusqu'en 592/1196 (« al-'outba wa'l-'ouqba ») et « niḥlat al-riḥla »). Il consigna ensuite dans un dernier écrit l'histoire des faits survenus de 593 à sa mort (« khatfat al-bâriq wa 'alfat ach-châriq ») (1). Ces ouvrages ont également été utilisés par l'historiographie postérieure, bien que leur documentation soit un peu moins complète et sûre que celle du Barq ach-châmî.

Vers le même moment où 'Imâd ad-dîn racontait le règne de Saladin, une biographie assez différente était composée par un auteur plus jeune, Bahâ ad-dîn abou'l-Maḥâsin Yousoûf b. Raff' *Ibn Chaddâd* (539/1145-632/1234). Ce n'était pas non plus un Syrien. Né à Mossoul, ayant vécu successivement à Bagdad puis dans sa ville natale, dont les princes le chargèrent d'ambassades auprès de Saladin, il finit par entrer au service de ce dernier, qui le fit cadi de l'armée et de Jérusalem. A la mort de Saladin, il se fixa à Alep, où il fut sous al-Malik az-Zahir et al-Malik al-'Aziz grand caḍi d'Alep et l'un des personnages les plus influents du gouvernement, jusqu'en 629/1231, où il rentra dans la vie privée.

Bien qu'il eût amassé sur les sujets les plus divers d'abondantes connaissances historiques (2), il ne semble pas qu'il ait dans ce domaine composé d'autre œuvre (3) que sa vie de Saladin (4). Le style en est aussi simple et concis que celui de 'Imâd ad-dîn est compliqué et diffus. La partie antérieure à 584/1188 repose sur des récits recueillis après cette date, et peut-être sur certains écrits historiques; la partie suivante, bien plus développée, enregistre le témoignage personnel de l'auteur ou celui de contemporains interrogés au lendemain même des faits. C'est une source excellente, que presque tous les chroniqueurs postérieurs ont utilisée concurremment avec 'Imâd ad-dîn.

Le cadi al-Faḍîl ('Abdarrahîm b. 'Alî b. Mohammed al-Lakhmî

(1) A. Ch. 229 (II 109), 231-233 (H 115), 234 (H 120).

(2) Kamâl Boughya I, 228 r° et passim, lui doit beaucoup d'informations orales.

(3) C'est par erreur qu'on lui prête une histoire d'Alep, qui est de son homonyme le géographe (cf. infra).

(4) Ed. trad. H. Or. Cr. III ; trad. anglaise par Conder, London, 1897, 8°.

al-'Asqalânî al-Baisânî, surnommé al-qâdî al-fâqîl, le cadî excellent), né en 529/1135, d'un père cadî égyptien d'Ascalon, entra jeune dans la carrière administrative et devint kâtib (secrétaire) dans la chancellerie califale dès le règne d'az-Zâfir (mort en 549/1154). Plus tard, ayant adhéré à temps à la cause de Chirkoûh, il fut maintenu par celui-ci à la tête de ses bureaux et devint vite sous Saladin non seulement chef de l'administration égyptienne mais un véritable régent pendant les longues absences de Saladin. A la mort de ce prince il rentra dans la vie privée, entouré d'un énorme prestige, et mourut en 596/1196. Outre sa correspondance, dont il sera question ailleurs, il avait composé un ouvrage historique intitulé « al-mâdjarâyât » (selon Kamâl ad-dîn) ou « al-moutadjdidât » (selon Maqrîzî, les deux mots signifient : événements), qui n'était qu'une inise au net du journal de chancellerie qu'il devait professionnellement tenir. On y trouvait donc, pour autant que les quelques citations conservées permettent de le dire, des comptes-rendus minutieux des faits auxquels il avait pris part ou dont il avait reçu un communiqué, largement illustrés d'extraits de sa correspondance, et, pour les autres faits, probablement de grosses lacunes. Dans la rédaction, la cadî al-Fâqîl avait été assisté par Abou Ghâlib ach-Chaïhânî (1).

Abou Ghâlib ach-Chaïbânî (Djamâa ad-dîn 'Abdalwahîd b. Mas' oûd abî'l-Mançoûr b.; Hosaïn al-Kâtib al-Baghdâdî), né à Bagdad en 535/1140, fit ses études et exerça un emploi administratif en Irâq, mais ensuite, disgrâcié, mena une vie de professeur en Syrie et en Égypte, et fut nommé directeur du diwân de Damas par Saladin. A la mort de ce dernier, il passa au service de son fils az-Zâhir à Alep, où il mourut en 597/1201 (2). En dehors de sa collaboration aux « événement » d'al-Fâqîl, et d'un recueil de biographies de poètes, il est l'auteur d'un abrégé et d'une continuation de Tabari; on en possède des citations échelonnées du v^e-xi^e siècle à 589/1193 (3).

(1) Boughya IV, 220 r^o, VI, 217 v^o; I. F., III, 218 v^o; Maqrîzî I, 49, 60, 86, 107, 108, 109, 184, 213, 249, 269, 281, 380, 407, 413; II, 5, 24, 143, 164, 198.

(2) Dhahabî, Bibl. Nat. 193 v^o; Çafadî, Bibl. Nat. 2066, 284 v^o; Moundhirî 54.

(3) Boughya II, 165 v^o; IV, III r^o; V, 305 r^o; VI, 217 v^o; Bibl. Nat. 188 r^o, 189 r^o; H 695, 703, 709, 723.

Ibn ad-Dahhân (Fakhr ad-dîn abou Chodjâ 'Moḥammad b. 'Alî b. Chouaïb al-Fardî, dit), originaire de Bagdad, s'attacha au vizir de Mossoul Djamâl ad-dîn al-Içfahâni, après la mort duquel il resta au service des atabeks de cette principauté, ainsi que de Zaïn ad-dîn 'Alî Kutchuk d'Irbil. Envoyé en 576/1174-1175 en ambassade auprès de Saladin, il fut gagné à sa cause, et en 581/1185-1186 lui soumit un projet de détournement du Tigre pour dompter la ville par la soif. Il fut alors chef du diwân de Mayâfâriqîn pour Saladin, mais, bientôt disgrâcié, vint vivre à Damas, assez misérablement. A la mort de Saladin, il entreprit le pèlerinage de la Mecque, mais au retour mourut à Hilla, à la veille de rentrer à Bagdad (590/1194). Il était surtout connu comme traditionniste et faqih, mais était aussi géomètre et historien ; il composa une chronique abrégée des années 510/1116-590/1194, que connurent Sibṭ ibn al-Djauzi, Ibn Khallikân, et Kamâl ad-dîn ; il paraît y avoir utilisé al-'Azîmî (1).

L'auteur du « *Boustân al-djâmi' li-djamî' tawârikihi'z-zamân* » (« Jardin général de toutes les histoires du temps ») était un cadî, peut-être homonyme du célèbre 'Imâd ad-dîn al-Içfahâni, mais sûrement distinct de ce dernier. Il écrivait à Alep, pour un personnage anonyme honoré de lui, en 592-593/1196-1197 ; peut-être séjourna-t-il aussi en Egypte. L'ouvrage, de style très fruste, est un résumé le plus souvent sommaire de l'histoire universelle de l'Islam, vue de la Syrie du nord et secondairement d'Egypte. L'auteur a utilisé al-'Azîmî, mais dans l'ensemble ses sources paraissent originales. Il présente avec Ibn abî Ṭayyî des ressemblances multiples et précises, qui se poursuivent presque jusqu'aux dernières années ; comme Ibn abî Ṭayyî, qui n'avait en 592 que dix-sept ans, est le plus détaillé des deux, il ne peut s'agir que d'une source commune, dont malheureusement nous ignorons tout, mais qui, comme Ibn abî Ṭayyî, peut avoir été chiïte. Le *Boustân* renferme mainte information personnelle et est, malgré sa concision, une source précieuse (2).

(1) Biographies : Sibṭ, Brit. Mus. 83 r° (Dhababî, Bibl. Nat. 55 v°) ; I. Khall. II, 83 et III, 175 ; Dobaïlhi, Chehid Ali Pacha 1870, 86 r° ; A. Ch. II, 37, 63. Brockelmann I, 392 le connaît, mais seulement comme juriste. Citations : I. Khall. II, 83 ; Boughya VII, 209r°-v°.

(2) Edition de la dernière partie (depuis 490/1097) et étude plus détaillée

D) *La période ayyoubide.*

a) *Les grandes chroniques du premier tiers du VII^e/XIII^e siècle.*
 — *Ibn abî Tayyî* (Yaḥya b. Ḥamîd abî Tayyî an-nadjjâr b. Zâfir b. 'Alî b. 'Abdallah b. Ḥosaïn b. Mōḥammad b. Ḥasan al-Ghassâni al-Ḥalabî) est le seul chroniqueur chiite de l'œuvre duquel d'importantes parties nous soient connues (1); elle était en effet si importante que les chroniqueurs sunnites, tout en essayant parfois de s'en défendre (2), n'ont pas toujours pu l'ignorer (3). Son père était maître de la corporation des charpentiers et l'un des chefs chiites d'Alep; né dans la première décennie du XII^e siècle, exilé d'Alep en 543/1148 puis en 552/1157 (à Ḥarrân) (4), il avait composé un « recueil » historique, et avait eu plusieurs enfants tous morts jeunes, lorsque, contre tout espoir, en 575/1180, une fille du juriste tyrien Faḍâil b. Çâfid (mort après 545) avait enfin donné au septuagénaire un héritier qui lui survécut. L'enfant, Yaḥya, étudia sous la direction de son père et d'autres savants d'Alep, ville où il paraît avoir passé sa vie paisiblement, vivant du métier de copiste: plusieurs des œuvres signées de son nom ne seraient, selon Yâqoût, que des copies un peu plus libres. Il paraît être mort entre 525/1228 et 630/1233.

La liste de ses œuvres est difficile à établir, celle que l'auteur communiqua à Yâqoût comprenant peut-être des brouillons inachevés, et les titres n'en correspondant pas toujours avec ceux que donnent les compilateurs qui les ont plus tard utilisées. Abstraction faite des nombreux écrits théologiques, juridiques et philologiques d'Ibn abî Tayyî, il paraît avoir composé: 1° Une histoire universelle (« ma'âdin adh-dhahab fî târîkh al-mouloûk wa'l-khoulafâ wa dhoûf'r-ratab ») (5); 2° Une vie de Saladin (« kunz al-

par nous dans Bull. Et. Or. Inst. Damas, 1938, t. 7-8. Un second ms. vient d'être trouvé à Oxford par V. A. Hamdâni.

(1) Cf. ma *Chronique Chiite*, Cptes-rendus Acad. Inscr. 1935.

(2) *Abou Châma* le cite tout le temps dans son ouvrage, mais l'omet dans la liste de ses sources.

(3) Seule notice, Yâqoût, cité dans Çafadi Suleymanye 842, 30^{vo} (omis dans Irchâd); Dhahabî Aya Sofya 3012, appendice aux tabaqât de 620-630, a en vain cherché à se documenter sur lui; Kamâl ad-dîn ne paraît pas s'être occupé de lui.

(4) I. F. I, 152 v^o, 179 r^o.

(5) Titre d'I. F.; A. Ch. et Dhahabî disent: târîkh ach-chî'a, histoire des Chiites.

mouwahhidîn fi sîrati Çalâh ad-dîn ») ; 3° Une vie d'az-Zâhir Ghâzî (« 'ouqûd al-jawâhir fi sîrati'l-malik az-Zâhir »), ces trois ouvrages attestés par des citations ; 4° Un répertoire alphabétique d'événements (« hawâdith az-zamân 'alâ houroûf al-mou'djam ») ; 5° Une suite à sa grande histoire (« adh-dhail 'alâ'l-ma'âdin adh-dhahab ») ; 6° Un extrait de l'histoire du Maghrib (« Moukhtâr târikhi'l-maghrib ») ; 7° Une histoire d'Égypte (« Târikh Miçr ») ; 8° Des biographies des princes d'Alep (« Sira mouloûk halab ») ; 9° Une série de traités sur les Arabes antéislamiques, le Prophète, sa famille ; 10° Des biographies de lettrés et des biographies de poètes, probablement deux titres d'un même ouvrage, qui nous est parvenu (1) ; 11° Enfin une liste des transmetteurs de traditions et auteurs chiïtes (« asmâ rouwâti'ch-chi'â wa mouçannifihâ ») ; et 12° Un traité d'étymologie des noms de lieux (« ichtiqâq asmâ'l-bouldân »).

Dans la mesure où il est possible de parler d'un ouvrage qui n'est connu que par des citations, nous voyons que les « Mines d'Or » (la grande histoire universelle) se présentent sous un double aspect : c'est d'une part une histoire universelle du monde musulman, d'autre part une chronique locale d'Alep ; les parties d'histoire non-syrienne consistent dans le simple démarquage d'œuvres antérieures souvent connues ; l'histoire alépine a également des sources littéraires, mais en général perdues, et les complète par d'abondantes informations orales ou archivistiques, et est donc beaucoup plus précieuse. Les chroniques sûrement connues d'Ibn abî Tayyî sont Ibn Zouraiq, Ibn abî Djarâda, Hamdân ibn 'Abdarrâhîm, al-'Aẓîmî (2), Ibn al-Qalânîsî (3), 'Imâd ad-dîn (Barq ach-châm et histoire des Seldjouqides) (4), Ibn Daḥya, la « chronique anonyme » d'Égypte, Ibn Chaddâd aç-Çanhâdjî (histoire de Qairwân) ; parmi ses informateurs oraux, citons l'Alexandrin al-Idrîsî (5). Par sa date, la masse de sa documentation, son point de

(1) Le Caire, Timouriya Târikh 1418 (communication Moustafa Djawwâd et David-Weill).

(2) D'après la comparaison des textes ; pour la continuation, cf. supra p. 43.

(3) Il le nomme peu, mais l'abrège souvent.

(4) Peut-être sa seule source pour l'Iran.

(5) Idrîs b. Ḥasan b. 'Alî b. abî Talib al-Idrîsî al-Iskandarâni, né à Alexandrie en 545/1150, accompagna en 559 son oncle al-Mouhannak auprès de Noûr addin, fut en 562 à Alexandrie du parti de Saladin, qu'il suivit en Syrie,

vue original (grande place faite aux querelles religieuses, à l'archéologie), l'œuvre, malgré une chronologie indécise, un abus du merveilleux, un parti-pris ayyoubide, est de grande importance.

L'histoire d'Ibn abi Tayyî a été connue jusqu'au xv^e siècle (Ibn al-Fourât), peut-être même jusqu'au xvi^e (Ibn al-Mollâ) (2) ; auparavant, elle a été utilisée par Abou Châma, Ibn Chaddâd le Géographe, Ibn 'Abdazzâhir (3), probablement Ibn Mouyassar ; la Vie de Saladin est citée par Abou Châma, celle d'az-Zâhir par Ibn Chaddâd et Abou Dharr ; les biographies de lettrés ont été connues de Kamâl ad-dîn et de Dhahabî (4).

Ibn abi'd-Dam (Abou Ishaq Ibrahim b. 'Abdallah b. 'Abdal-moun'am... b. Fâtik b. Zaïd), né en 583/1187 à Hamâh, en devint cadî après des études à Alep, Bagdad, et au Caire, et mourut au cours d'une ambassade en Irâq en 642/1242-1243 (5) ; il est l'auteur d'un commentaire coranique, d'un « Livre du cadî » assez répandu, d'une grande histoire perdue dédiée à al-Mouzaffâr de Hamâh peu après 625/1228 (« at-târikh al-mouzaffârî ») et d'un abrégé succinct de celle-ci, qui atteint 628/1231 (« kitâb ach-chamârikh si't-tawârîkh »), et n'a d'intérêt que pour les dernières années ; le reste paraît reposer sur Ibn al-Qalânîsî, 'Imâd ad-dîn, et le Boustân ou une de ses sources (6).

Ibn Naïf (Abou'l-Fadâil Moḥammad b. 'Alî b. 'Abdalaziz al-Ghassânî al-Hamâwî) fut secrétaire d'al-Hâfiẓ de Qal'a Dja'bar, emprisonné par lui en 626/1229, puis fonctionnaire au service d'al-

se trouve ensuite à Homç, Hamâh, et surtout à Alep, où il mourut en 610 ou 611 ; il avait composé des « annotations historiques », et fut personnellement connu de Yâqout (Irçâd I, 418) et Ibn abi Tayyî (I. F. III, 200 v^o, 212 r^o, et A. Ch. 167 H 129) ; le récit de l'attentat « assassin » de I. F. I., 57 v^o vient de lui (cf. Boughya VI, 90 v^o), et II, 180 r^o). — Pour les rapports d'I. A. T. avec le Boustân et I. A., cf. p. et

(1) Nous la connaissons surtout d'après lui.

(2) Cf. Ibn ach-Chihna p. 82, où figure un extrait d'Ibn al-Molla très voisin de I. A. T. avec quelques détails absents de la citation d'I. A. T. dans I. F., I, 180 r^o.

(3) D'où les citations de Maqrîzî.

(4) Pour leurs connaissances problématiques des Mines d'or, cf. p.

(5) Brock., 346 ; suppl., 588 ; I. W. 1702, 235 r^o, 259 v^o ; 1703, 27 r^o, 50 r^o.

(6) Cf. ans 490 (1), 491 (1), 493 (1), 496 (4), 499 (entier), 502 (2-3), 507 (1), 508 (5), 512 (2, 3), 515 (1), 517 (3), 528 (1), 545 (1-3), 552 (1-3), etc. ; mais il ne présente avec le Boustân aucune parenté pour l'Egypte, domaine où le Boustân est pourtant le plus original.

Mançoûr de Homç (1). Il avait composé une grande histoire, peut-être restée inachevée puisqu'il n'en est connu ni manuscrit ni citation (« al-bayân fi hawâdith az-zamân »), et une histoire abrégée dédiée à son second maître (« at-târîkh al-mançoûrî »), dont le début très succinct paraît reposer en partie sur al-'Azîmî (2), mais dont la fin, à partir de Saladin et surtout de ses successeurs, est circonstanciée, et repose sur des pièces d'archives et des informations personnelles originales; l'œuvre a été connue d'Ibn al-Fourât et de quelques autres chroniqueurs (al-'Aînf ?).

Ibn al-Athîr ('Izz ad-dîn abou'l-Ḥasan 'Alî b. Moḥammad b. Moḥammad ach-Chaïbânî) est le plus grand ou pour mieux dire le seul historien de notre période. Fils d'un haut fonctionnaire de Djazirat-ibn-'Omar, frère du traditionniste et fonctionnaire mossoulitain Madjd ad-dîn ibn al-Athîr et du philologue et vizir de l'Ayyoubide al-Afdal Diyâ ad-dîn ibn al-Athîr, il était né en 576/1180, fit de nombreux voyages en Irâq, Syrie et Palestine (en 584/1188 comme soldat), mena une vie d'étude, et mourut en 630/1233 (3). Il est l'auteur d'un abrégé fameux des « Ançâb » de Sam'ânî, et de deux ouvrages historiques, l'Histoire des Atabeks de Mossoul et le « Kâmil at-tawârîkh » (la Somme historique). L'histoire des Atabeks, ouvrage d'objet circonscrit, a été utilisée par des écrivains ignorant le Kâmil, et paraît être à la source d'une ou deux histoires de Mossoul (4); mais c'est un panégyrique, avec tout ce que le genre contient d'altérations volontaires, si bien qu'il est en général préférable de se reporter au Kâmil, qui, à quelques détails près, renferme toute la matière des Atabeks et a été écrit après la chute de la dynastie avec plus de liberté d'esprit.

Le Kâmil est une histoire générale du monde musulman; en dépit de quelques lacunes, il n'existe pas d'ouvrage historique antérieur ayant une documentation aussi vaste ni surtout aussi bien

(1) Rosen, *Mss. du Musée Asiatique*, 95; Amari, extraits dans *Archivio stor.* N. S. IX 1884; nombreux extraits dans I. F., IV, V; je n'ai pu connaître le ms. de Lenisgrad.

(2) Il donne (dans Rosen) les mêmes dates terminales de sources que 'Az.

(3) Brock. 345, suppl. 587.

(4) Celle de Berlin Ahlwardt 9776, qui atteint 635/1238, et, d'après H. Kh., une d'*Ibn Bâtîch* (575-655), mais Dhahabî (tab. 655) et Kamâl (Boughya B. N. 132 r°) ne connaissent de ce dernier que des tabaqât châfi'ites et des ouvrages de fiqh

équilibrée entre régions. En outre, l'auteur y fait preuve de qualités rares : sa préoccupation dominante est de donner des faits un exposé cohérent et intelligible; il supprime les détails inutiles, fond les sources, choisit la version la plus vraisemblable pour chaque point, recompose à partir de divers éléments un exposé personnel, groupe par-dessus les limites d'années les faits connexes en un seul récit. Malheureusement ces qualités ne vont pas sans des défauts qu'accroît l'intelligence même de l'auteur : il reste partial en faveur des Zengides, il néglige la chronologie, enfin il ne nomme pas ses sources et transforme complètement les récits originaux; la recherche de ses sources est donc difficile, mais la richesse de ses informations la rend particulièrement indispensable.

Pour l'histoire syrienne (1), nous pouvons affirmer qu'Ibn al-Athîr utilise abondamment 'Imâd ad-dîn et Ibn Chaddâd, ainsi qu'Ibn al-Qalânîsi (2) ; pour le milieu du XII^e siècle, il manque visiblement d'informations, et comble tant bien que mal ses vides par des récits isolés ou des sources sommaires comme la vie de Noûr ad-dîn d'Ibn 'Asâkir. Il présente également de grandes analogies avec al-'Azîmî (3) soit dans son Abrégé, soit dans les citations de ses grands ouvrages, mais il n'est pas certain qu'il l'ait utilisé plutôt que des sources communes (4) ; en tous cas Ibn al-Qalânîsi et al-'Azîmî ne couvrent pas, il s'en faut, le champ de toutes les informations qu'il a rassemblées sur l'histoire syro-djéziréenne. Parmi elles, il en est toute une série, dans le premier quart du

(1) Pour l'histoire irâqienne, il utilise entre autres Hamadhâni, Ibn Hamdoûn et Ibn al-Djauzi, pour l'histoire iranienne 'Imâd ad-dîn et la Zoubdat at-tawârikh de Housaîni (éd. Mohammad Iqbâl, Lahore, 1934), pour l'histoire maghrébine Ibn Chaddâd aç-Çanhâdîjî, qui paraît avoir été la source principale des orientaux; nous ne parlons pas naturellement des périodes anciennes. Pour l'histoire égyptienne, cf. mes *Chroniques fatimides*, 23.

(2) Il le nomme X, 513.

(3) Il le nomme une fois, mais pour des vers non donnés dans ce que nous avons de lui (X, 390, an 513/1119).

(4) Comparer en particulier son récit des événements alépins X, 457-458 (II, 378-381) avec la citation dans Boughya (Sauvaget, REI, 1933, 402); comme rapprochements avec l'Abrégé seul, signalons en 516 la mine de cuivre (427), en 523 la prise de Qadmoûs (464, aussi dans Ibn Hamdoûn), en 524 la mort de Bohémond II (468 II, 391). Il y a d'autre part une source commune entre Kamâl ad-dîn et Ibn al-Athîr, par exemple lors de l'intervention d'Ighâzi à Alep (I. A., 372, Kâmal, 610 sq.), l'arrivée de Balak (I. A., 431, Kamâl, 636), sa mort (I. A., 436, Kamâl, 641 sq.); se rappeler cependant que Kamâl a connu Ibn al-Athîr.

xii^e siècle, qui présentent de longues et proches ressemblances avec Ibn abî Tayyî (1) ; il est cependant improbable qu'Ibn al-Athîr ait connu ce dernier, car, sans parler de leurs multiples divergences, on ne s'expliquerait guère les ignorances d'Ibn al-Athîr pour le milieu du siècle et en divers autres endroits (2) ; il y a donc là l'indication possible d'une source nouvelle, peut-être djéziréenne, mais dont nous ne pouvons rien dire ni absolument affirmer l'existence; encore reste-t-il bien d'autres passages dont il n'y a nulle part de parallèle et dont par conséquent l'origine est tout à fait obscure. C'est dire qu'il nous faut nous résoudre à traiter souvent Ibn al-Athîr comme une source originale.

Ibn Zâfir (Djamâl ad-dîn 'Alî b. abî'l-Mançoûr Ḥosaïn al-Azdî, 565/1170-613/1216) était égyptien; il fut professeur au Caire, puis un moment vizir de l'Ayyoubide al-Achraf Moûsâ. Il est l'auteur d'une histoire des Seldjouqides, dont on ne connaît ni manuscrit ni citation, et d'une histoire des principales dynasties musulmanes par règnes, les « douwal al-mounqati'a ». J'ai montré ailleurs l'intérêt de cette œuvre pour l'histoire des Fatimides; il est beaucoup moindre pour celle des Abbassides, dont on connaît mieux les sources (il ne nomme que Hamadhâni et Sam'ani); il ne parle pas des dynasties locales de la Syrie du vi^e-xii^e siècle (3).

Ibn al-Qiftî (Abou'l-Ḥasan 'Alî b. Yousouf b. Ibrâhîm dit le cadi al-akram) (4), dont on a déjà parlé au chapitre des biographies, est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages historiques. Né en 568/1173 en Égypte, il vécut à Jérusalem après la conquête musulmane, puis à Alep à partir de 598/1202, et, malgré une bibliomanie exclusive de tout attachement familial, dut accepter d'être presque constamment vizir de cette ville, jusqu'à sa mort en 646/1248. En plus de ses ouvrages biographiques déjà vus, il avait composé une histoire d'Égypte en six volumes allant des origines à Saladin; des histoires du Yémen, des Almohades, des Ghaznévides, des Mir-

(1) En particulier pour les hostilités conduites autour de Mossoul et les campagnes syriennes des divers gouverneurs de Mossoul lieutenants sultanaux.

(2) Il ne sait de Renaud de Châtillon que le peu qu'en dit Ibn 'Asâkir, ignore à peu près Manuel Comnène, etc.

(3) *Chron. Fat.* (Bull. Inst. Fr. Arch. Or., 1937, pp. 2, 4-6, 16-22).

(4) Lippert, préface à son édition, cf. supra, p. 000; Yaçoût Irchâd, V, 477-

dasides d'Alep (v^e-xi^e siècle), et des Seldjouqides; seule de tous ces ouvrages l'histoire des Seldjouqides, qui, pour l'Anatolie, atteignait presque la date de la mort de l'auteur, s'est conservée, bien que difficilement accessible (à Kazan) (1). Ses manuscrits, légués par lui à an-Nâcir, paraissent avoir été en partie détruits, en partie emportés par les Mongols; ainsi s'expliquerait que malgré la réputation de l'auteur nous n'en trouvons de citations qu'extrêmement rares, et uniquement chez des auteurs ayant pu les relever avant le sac d'Alep; c'est aussi avant cette date que Zauzanî et Ibn abî Ousaïbi'a firent de l'Histoire des savants les extraits qu'ils nous en ont transmis. Tous les écrits ci-dessus énumérés existaient en brouillon, à des continuations ultérieures près, dès 620/1223, et peuvent donc à notre insu avoir servi à d'autres auteurs de la première moitié du xiii^e siècle.

'*Abdallatif* (Mouwaffaq ad-dîn — b. Yoûsouf al-Maucillî al Baghdâdi) naquit en 557 à Bagdad et vécut en Mésopotamie jusqu'en 586/1190, en Syrie ou en Egypte, au service d'al-'Adil, de cette date à 615/1218 au moins, puis chez le prince 'Alâ ad-dîn Dâoûd d'Erzindjân jusqu'en 626/1229, enfin à Alep jusqu'à sa mort en 629/1232. Il avait fait de fortes études dans les matières les plus variées, et écrivit un nombre considérable de traités de science et de philosophie; c'était principalement un médecin. Mais trois de ses ouvrages sont d'ordre historique, et offrent un intérêt d'autant plus grand qu'ils sortent de l'ornière ordinaire des livres d'histoire, et nous apportent avant tout le récit de l'expérience propre de l'auteur, avec sa personnalité orgueilleuse, son intelligence profonde, son style ardent et coloré. Son grand Livre des nouvelles d'Egypte, qui est perdu, et la Relation de l'Egypte (comme l'a appelée De Sacy) qu'il en tira en 603/1206, nous intéressent peu ici; l'histoire naturelle y occupe d'ailleurs autant ou plus de places que l'histoire proprement dite. Il n'en est pas de même de l'« Histoire, contenant sa propre vie », qu'on a coutume d'appeler l'Aubiographie parce qu'on a cru généralement que les extraits autobiographiques qu'en donne Ibn abî Ousaïbi'a représentent l'essentiel de l'œuvre, mais qui est en réalité une

(1) D'après la bibliographie de Gibbons, *Foundation of the Ottoman Empire*; cf. M. Kh., 2150.

« Histoire de mon temps », embrassant tout ce que l'auteur a vu ou appris aussi bien des Ayyoubides d'Égypte que des califes de Bagdad ou des invasions khwarizmiennes. Dhahabî paraît être le seul à avoir utilisé ces parties historiques de l'Autobiographie (1); et les extraits abondants qu'il nous en conserve sont d'un intérêt et d'un pittoresque singuliers (2).

b) *Une chronique d'Alep au milieu du xiii^e siècle.* — *Kamāl ad-dīn* (Abou'l-Qâsim 'Omar b. Aḥmad b. al-'Adīm al-'Oqaïl al-Halabî) (3), né en 586/1191 d'une famille qui fournissait héréditairement des cadis hanbalites d'Alep, fit des études approfondies en Syrie, Mésopotamie et Hedjâz, fut très jeune nommé kâtib puis cadi à Alep, et finalement fut vizir d'an-Nâcir. Bien que Houlagou eût cherché à se l'attacher, devant l'invasion mongole il s'enfuit en Égypte, et mourut au Caire en 660/1262. On a déjà parlé de son Dictionnaire ; il a aussi composé une précieuse chronique d'Alep, laissée inachevée à l'an 641/1243, qui est une mise en œuvre chronologique des matériaux rassemblés pour le Dictionnaire. On a vu que ce dernier comprend en effet de multiples passages d'histoire générale, et, à la différence de ce qui a lieu dans la Chronique, l'auteur y désigne nommément ses sources. Ce sont, pour nous en tenir aux sources chronographiques, Hamadhâni, Ibn aḥ-Çaïrafi, Ibn abî Djarâda, Ibn Zouraiq, Ḥamdân ibn 'Abdarrahîm, al-'Azîmi dans son grand ouvrage et dans l'Abrégé ; 'Ali, Mounqidh et Mourhaf ibn Mounqidh ; Ibn al-Qalânî ; Ibn Chaddâd, 'Imâd ad-dīn, Abou'l-Faḍl ad-Dârî, Abou Ghâlib Chaïbânî, al-Fâḍil, Ibn Dahhân ; Ibn al-Athîr (d'où dérive une grande partie de ce qu'il sait de Noûr ad-dīn et de Saladin) ; peut-être la Vic d'an-Nâcir Daouîd (4) ; sans parler d'opuscules limités et de dictionnaires biographiques d'intérêt historique

(1) Bien qu'il ne le dise pas, il n'y a pas de doute qu'il s'agit bien d'extraits de l'Autobiographie, puisque c'est le seul ouvrage historique de 'Abdallâh (dont on a des listes d'œuvres détaillées), qui s'étende jusqu'à l'année 628/1231, comme ces extraits. Au reste, un des passages cités par Dhahabî (dans sa notice nécrologique sur l'auteur en 629) correspond à une partie autobiographique donnée par Ibn abî Ousaïbi'a.

(2) Ce qu'il dit des Mongols est publié par J. de Sornogyi dans *Der Islam*, 1937.

(3) Brockelmann, I, 332.

(4) Cf. Indra, p. 000.

comme celui de Ḥarrân et de récits oraux faits par divers personnages parmi lesquels Ibn Chaddâd ; plusieurs de ses sources ont été indiquées à Kamâl ad-dîn par Bahâ ad-dîn abou Moḥammad Ḥasan b. Ibrahim b. al-Khachchâb, descendant converti de la grande famille chiite des Banou'l-Khachchâb, collectionneur et copiste de manuscrits.

La chronique d'Alep (1) a de grandes qualités : style simple et précis, exposé intelligemment coordonné. Néanmoins, la comparaison avec Ibn abî Ṭayyî, qui a utilisé les mêmes sources, montre d'une part qu'il a jeté un voile pudique sur tout ce qui aurait attesté l'importance des Chiites, d'autre part que les corrélations qu'il établit entre des informations diverses lui sont personnelles et souvent sont suspectes. Avec Ibn abî Ṭayyî lui-même il présente de grandes ressemblances et il paraîtrait étrange qu'il ait pu ignorer son œuvre ; néanmoins, il ne le nomme jamais (2), et il est possible qu'il l'ait utilisé au minimum (3).

c) *Quatre chroniques damasquines.* — Sa'd ad-dîn ibn Ḥamâwiya Djouwâini (Khidr ou Mas'oûd b. 'Abdassâlâm ou 'Abdallah abou Sa'd) appartenait à une famille fameuse à la fois dans son pays d'origine, le Khorassân (où elle compta parmi ses membres le grand mystique Sa'd ad-dîn ibn Ḥamawiya, 591-652), et en Asie occidentale, où le premier établi, 'Imâd ad-dîn ibn Ḥamawiya, était mort (577) chef des chaïkhs de Damas, et avait eu deux fils, dont l'un, Çadr ad-dîn, fut le père des « quatre fils du chaïkh », 'Imâd ad-dîn 'Omar, Kamâl ad-dîn Aḥmad, Mou'în ad-dîn Ḥasan, et surtout Fakhr ad-dîn Yoûsouf, qui eurent un si grand rôle pendant la dernière période ayyoubide, et dont l'autre, Tâdj ad-dîn, auteur d'une continuation d'Ibn 'Asâkir, eut deux fils, Chams ad-dîn Charaf abou Bakr, qui lui succéda comme chef des chaïkhs

(1) Ed. trad. des années 491/541-1097/1146 dans H. Or. Cr., III; trad. sans éd. de la suite par Blochel dans ROL, III-VI; la partie antérieure à 491 est en partie inédite, et ce qui est édité l'est mal. Une édition générale est un besoin impérieux.

(2) Une fois (Boughya, VIII, 186 r°), mais pour un ouvrage biographique, non l'histoire.

(3) Étant donné la communauté de sources, aucune des ressemblances relevées n'est démonstrative; Kamâl a par contre certaines ignorances (où le chiisme n'a rien à voir), qui ne se trouvent pas dans Ibn abî Ṭayyî (règne de Noûr ad-dîn en particulier).

de Damas (608-678), et Saâd ad-dîn, le chroniqueur (1). Celui-ci, né en 592/1196, avait d'abord fait une carrière militaire au service d'al-Mou'azzam (qui l'avait fait gouverneur de Chaubak), puis d'al-Achraf jusqu'en 635, de Chihâb ad-dîn Ghâzi de Mayâ-fâriqîn après les troubles damasquins où son cousin 'Imâd ad-dîn avait été tué, enfin d'aç-Çâlih Ayyoûb, sous les ordres de son cousin Fakhr ad-dîn ; la révolution mamlouke l'amena à quitter l'Egypte et le métier des armes, il se fit soufi, fut associé aux fonctions de son frère, et mourut, malade et aveugle, en 674/1276 (2). Il laissait une chronique de deux volumes, paraissant avoir consisté essentiellement en souvenirs personnels ; il en avait rédigé une partie dès 654, puisque Sibî ibn al-Djauzi en utilisa des passages, et la continua au moins jusqu'en 664 ; l'œuvre nous est connue uniquement par les extraits de Sibî ibn al-Djauzi et de Dhahabî (3) ; elle n'a jamais été signalée.

Sibî ibn al-Djauzi (Chams ad-dîn abou'l-Mouzaffar Yoûsouf b. Qizoghlou), fils d'une fille (sibî) d'Ibn al-Djauzi, né à Bagdad en 582/1186, fut de son vivant connu surtout comme prédicateur, et suscita à ce titre chez ses contemporains un enthousiasme extraordinaire, dû au charme de sa personne et de sa voix et à la piété pathétique de ses harangues. Il voyagea plusieurs fois de Damas, où il se fixa jeune, en Mésopotamie et en Egypte, et fut en rapports étroits avec plusieurs princes, et spécialement avec l'Ay-

(1) Sibî 496 et ms. Brit. Mus. 3^o; A. Ch. suite 136^o; Dhahabî, évén. 644; Yoûsouf an 678; dans l'article de Köprülü sur Sa'd ad-dîn le mystique (dans ED), il propose de lire autrement que Hamawiya, pourtant attesté par les auteurs précités, Ibn al-Athîr et Ibn Wâcil.

(2) Citations de la chronique et notices de Yoûnîf et Dhahabî à l'an 674

(3) Voici la liste des passages connus : cérémonie pour la paix après la croisade de Damiette (Dhahabî, évén. 617); espion d'al-Mou'azzam chez Frédéric II (Sibî 427) ; anecdote sur le vizir Falk (Dh. tab., 843) ; campagne orientale d'al-Kâmil (Sibî, 510, Dh. év. 633); mesures d'al-Achraf contre Falk (Dh. tab., 643); mort d'al-Achraf et d'al-Kâmil et meurtre de 'Imâd ad-dîn (Dh. tab., 635-636, Sibî, 477-479); invasion khwarizmienne en Diyâr Bakr, puis mongole en Arménie (Dh. év., 639, 640); récit rétrospectif du pèlerinage de Chihâb ad-dîn Ghâzi (Sibî, 510); mort de Kamâl ad-dîn ibn Hamâwiya (Sibî, 489); invasion mongole en Diyâr Bakr (Dh. év. 642); mort du père de l'auteur (Sibî, 495); siège de Damas par Mou'în ad-dîn et suite des faits militaires (Dh. év., 643, 644, 645; Sibî, 510); mort d'al-'Adil (Sibî, 512, Dh. tab., 646); mort d'aç-Çâlih et de Fakhr ad-dîn (Dh. tab., 647); 7^e croisade et mort de Fakhr ad-dîn (Dh. év., 648, tab., 648, Sibî, 520); retour de l'auteur à Damas (Dh. év., 655); bataille de Çafad (Dh. év., 664); divers (Dh. tab., 674, Sibî, 427).

youbide al-Mou'azzam, mort en 624/1227, auquel il dut de nombreuses informations qui serviront à sa chronique. Il mourut à Damas en 654/1256 (1). Sa grande histoire universelle, le « Mirât az-zamân fi târîkh al-a'yân » (Miroir du temps, sur l'histoire des notables), qui ne nous intéresse ici que par sa dernière partie, a été composée tout à fait à la fin de la vie de l'auteur. Les manuscrits assez nombreux qui en existent se répartissent en deux rédactions : l'une, plus rare, et incomplètement conservée, paraît contenir le texte même de l'auteur, mais avec de nombreuses lacunes et quelque désordre (2) (c'est celle dont la dernière partie est éditée par Jewett) (3) ; l'autre (4) est, d'après le titre qu'elle porte, un Abrégé, rédigé par Younîni (cf. infra), mais qui se borne à élaguer certaines longueurs sans rien omettre d'essentiel, et qui a l'avantage d'avoir été fait sur un original sans lacune (5) ; il est donc indispensable de la consulter également.

Le Mirât az-zamân, peut-être la plus volumineuse de toutes les histoires musulmanes, est d'une valeur très inégale. L'auteur a copié ses devanciers ou noté des récits oraux avec une abondance, une absence de sélection et de critique, qui donne d'abord l'impression d'un bavardage oiseux et interminable, mais qui peut occasionnellement conserver des informations que des auteurs plus sobres ou plus intelligents auraient sacrifiées. Très important pour le v/xi^e siècle, le Mirât az-zamân est presque négligeable pour le vi/xii^e, pour lequel il repose essentiellement sur Ibn al-Djauzi (6), Ibn al-Qalânisi, Ibn al-Azraq, Imâd-ad-dîn (Kharîda et Barq ach-

(1) Biographies Younîni, an 654; A. Ch. Suite 51 r^o; cf. aussi Ibn Wâcîl 121 r^o; Dhahabî, an 654, dit que son grand-père considérait comme chiite le traité de Sibî sur 'Alî.

(2) Les années 505-507 sont complètement brouillées.

(3) Ed. Facsimile depuis 495/1101, Chicago, 1907.

(4) Extraits éd. trad. dans H. Or. Cr. III (très incomplets). Les mss. sont décrits dans Gabrieli, Reddiconti. R. Acad. Lincei, V, 25 (1096), p. 1148-1161; Spies, *Beiträge zur arabischen Literaturgeschichte*, Leipzig, 1932, 8^o, p. 66-69; et mes *Chroniques arabes d'Istanbul*, 339.

(5) En dehors de rares additions de Younîni introduites par « Je dis » (souvent d'après Ibn Khallikân), le reste est sûrement de Sibî, appelé « l'auteur », car on trouve des passages absents de Jewett dans A. Ch. (Suite 119 v^o, 157 v^o), très antérieur à Younîni.

(6) Avec ses continuations par Ibn al-Djauzi lui-même et Ibn al-Qâdist.

Châm), Ibn al-Athîr (Atabeks) (1), Ibn Chaddâd, et les Dictionnaires biographiques d'Ibn 'Asâkir, Sam'ânî, Dobaïthî (2). Le *Mirât* redevient au contraire d'un grand intérêt au vii^e/xiii^e siècle, où son horizon se restreint à peu près à la Syrie (avec une place prépondérante faite à Damas), et où l'auteur, en dehors de sources écrites perdues dont la principale est celle de son contemporain et ami Sa'd ad-dîn ibn Hamâwiya, a beaucoup emprunté à ses expériences personnelles et aux récits qu'il tenait de ses abondantes et précieuses relations. Le *Mirât az-zamân* a joui vite et longtemps d'une grande célébrité, et est peut-être de toutes les chroniques celle qui, pour le xiii^e siècle et même auparavant, a été le plus pillée par les historiographes postérieurs.

Abou Châma (Chihâb ad-dîn abou'l-Qâsim 'Abdarrahman b. Ismâ'il), né en 599/1203, mena à Damas la vie tranquille d'un professeur et fut assassiné dans des circonstances obscures en 665/1267 (3). En dehors de la continuation, déjà mentionnée, d'Ibn 'Asâkir, il est l'auteur du *Livre des Deux Jardins* (4), consacré aux règnes de Noûr ad-dîn et Saladin, et achevé en

(1) Il est difficile de dire s'il a connu le Kâmil; il présente avec lui des ressemblances que les Atabeks n'expliquent pas toujours, sans cependant rien de décisif, et par contre bien des ignorances que le Kâmil pourrait dissiper.

(2) Comme autres sources, on peut encore relever, parmi les dictionnaires, celui d'Ibn Marislâniya, et parmi les chroniques une ou plusieurs chroniques syriennes, une chronique d'Égypte, une chronique des Seldjouquides, qu'on ne peut plus préciser, mais auxquelles Sibî a fait peu d'emprunts (p. 67, 105 de Jewett). Pour le Maghreb, il connaît Ibn Bachkawal et 'Abdalmoun'am ibn 'Omar ibn Hasan al-Andaloûsî. Voici la liste des passages originaux concernant la Syrie jusqu'en 564/1169 : Jewett 5, meurtre de Djanâh ad-daula (cf. Kamâl, 591); 7, défaite des Francs; 29, Assassins à Apamée H, 552-556, campagne de Boursoûqî (cf. Kamâl, 608-609 ?); 558, trêve entre Baudouin I et al-Afdal; 559, mort de Loulou, deuxième version; 560, mort de Baudouin I; J, 40, défaite de Roger; 50, tension entre al-Amir et al-Afdal; 70, prise d'Alep par Boursoûqî, première version; 80, remise de Qadmoûs aux Francs (cf. 'Azîmî?); 87, mort de Boûrî, ses rapports avec Ibn aq-Çoûfi; 93, meurtre d'Isma'il de Damas; 98, Zengi à Ba'lbek; 99, mariage de Zengi avec Zamorroud Khatoun; 122, capture de Joscelin; ms. an 548, az-Zâfir et Ibn Sallâr se méfient l'un de l'autre; J 136, mort d'az-Zâfir; 145, mort d'Ibn Rouzzîk; ms. 558, rapports de Noûr ad-dîn avec Qiltâdj Arslân; J 156, Saladin Chihné de Damas; *ibid.*, fin d'Amîr-amîrân. (Cette liste ne tient pas compte des nécrologies.)

(3) Brock., I, 317.

(4) Ed. Boulak, 2 vol. 1288 et 1292 (1871 et 1875); trad. d'extraits très mal choisis dans H. Or. Cr., IV et V, 1.

649/1251 (1), et d'une Continuation. Dans les Deux Jardins, il juxtapose des extraits textuellement reproduits d'Ibn al-Qalânîsî, 'Imâd ad-dîn, Ibn Chaddâd, Ibn al-Athîr (Atabeks seulement), Ibn abî Tayyî, et al-Fâdil (Correspondance), auxquels il faut ajouter secondairement Ibn 'Asâkir, Ibn al-Moustauffi, Kamâl ad-dîn (Boughya, art. Noûr ad-dîn), ar-Rauhî, Ibn al-Qâdisî, al-Qilâwî, Ousâma (L'Instruction), 'Oumâra, et une biographie succincte de Noûr ad-dîn d'un certain Ibn al-Achtarf (2) ; il ne se permet de liberté dans ses citations qu'avec 'Imâd ad-dîn, dont il supprime les floritures.

La Suite des Deux Jardins (3) est la réunion d'éléments divers ; l'auteur avait travaillé d'une part à établir l'histoire des faits dont il avait été témoin, et réuni des notes qui, assez abondantes à partir de 625 environ, sont, après 648 (4), écrites strictement à mesure des événements dans le plus complet désordre ; en même temps il voulut rattacher ce travail à ses Deux Jardins, et, manquant de documentation personnelle pour la période intermédiaire, se borna à transcrire en partie le « Mirât az-zamân » de son compatriote Sibî ibn al-Djauzî, en le complétant occasionnellement par quelques emprunts au Kâmil d'Ibn al-Athîr, au dictionnaire de Tâdj al-Oumanâ, à celui de Moundhirî, à la vie de Djalâl ad-dîn de Nasawî, et à diverses notices isolées (5). Après avoir laissé quelques années ce travail presque vide, Abou Châma, ému par l'invasion mongole, reprit la plume pour en noter au jour le jour les péripéties, et la garda jusqu'à sa mort ; c'est la partie la plus importante de la Suite.

Khazradjî (Moḥammed b. Ibrahim b. Moḥammed abî Bakr b. 'Abdal'azîz abî'l-Fawâris al-Ançârf) ne nous est pas personnellement connu. Il écrivait entre 658/1260, date de la dernière citation de son œuvre, et le début du VIII/XIV^e siècle, où Younînî l'utilisa ; il paraît avoir été damasquin. Le manuscrit unique où

(1) Suite 206 r^o.

(2) I, 52, 97, 180, 121 ; II, 15, 27, 42, 139, 241.

(3) Bibl. Nat. 5852; extraits insuffisants dans H. Or. Cr. V.

(4) Le récit de la prise de Damiette est écrit avant sa reprise par les musulmans.

(5) 64 r^o, 109 v^o, 123 r^o, 176 v^o, 193 v^o; on a vu qu'A. Ch. nous conservait la version primitive de Sibî.

nous est conservée une partie de son œuvre (ans 589/1193-655/1257), amputé aux deux extrémités, porte le titre, rajouté, de « Târikh daulat al-akrâd wa'l-atrâk » (Histoire des dynasties kurde — ayyoubide — et turque — mamlouke (1). C'est une composition médiocre, à la fois détaillée et lacunaire, et dans l'ensemble, jusqu'en 630, simple extrait de Sibṭ ibn al-Djauzī augmenté, pour l'histoire des Khwarizmiens, d'emprunts à Nasâwī. A partir de 631, sans que Sibṭ cesse d'être connu, l'auteur donne des versions personnelles, dont la source d'information paraît cependant proche de celle de Sibṭ.

Ibn abî Ouṣāibī'a (Mouwaffaq ad-dîn abou'l-Abbâs Ahmad b. al-Qâsim b. Khalîfa as-Sa'dî al-Khazradjî), dont nous avons signalé les importantes biographies de médecins, était né à Damas en 600/1203 et était lui-même médecin. Un moment directeur d'un hôpital au Caire, il vécut à partir de 635/1238 à Çarkhad (Hauran) et mourut en 668/1270 (2). Il est aussi l'auteur d'une chronique abrégée, intitulée « al-moukhtâr min'ouyouñ at-tawârîkh », connue seulement par trois citations dans Ibn al-Fourât, relatives aux années 556, 557 et 563, en Djéziré et en Arménie.

d) *Historiens des Ayyoubides ayant écrit sous les premiers mamlouks.* — *Ibn Wâcîl* (Djamâl ad-dîn abou 'Abdallah Moḥammad b. Sâlim b. Naçrallah al-Ḥamâwî ach-Chaḥî'î) naquit en 604/1207 à Ḥamâh d'un père cadi en relations avec de multiples lettrés et d'une mère cousine d'Ibn abî'd-Dam. Il accompagna son père à Jérusalem au service d'al-Mou'azzam (622/1225), puis de son fils Dâoûd à Damas et à Karak ; il voyagea ensuite en Syrie, en Irâq (641/1243). S'étant lié avec Ḥosâm ad-dîn ibn abî 'Alî, l'un des principaux personnages de l'entourage de l'Ayyoubide ac-Çalîḥ, il alla s'établir auprès de lui au Caire (même année), l'accompagna à la Mecque en 649/1251. Il n'est pas moins en faveur auprès des Mamlouks qui succèdent aux Ayyoubides, est nommé cadi de petites localités en même temps que professeur dans une madrasa cairote (658/1260). En 663/1265, il est envoyé par Baïbars en ambassade auprès de Manfred en Sicile. A son retour il est fait grand-cadi de Ḥamâh, où il retrouve un frère beaucoup plus

(1) *Chroniques arabes d'Istanbul*, 341; Younini, *Aya Sofya*, 190 v^o, 192 r^o.

(2) Brockelmann, I, 325.

jeune resté au service de l'Ayyoubide de cette ville al-Mançoûr ; dès lors il se consacre surtout à la science, où il a des talents dans les branches les plus diverses. Il meurt, très âgé, en 697/1298 (1).

L'œuvre historique d'Ibn Wâcil comprend deux ouvrages tout à fait différents. Le premier, « at-Târikh aç-Çalîhî », commencé pour aç-Çalîh, terminé sous le successeur de celui-ci, al-Mou'az-zam auquel l'auteur allait l'offrir lorsqu'il fut assassiné (648/1250), est une histoire universelle résumée qui s'arrête à l'occupation de Damas par aç-Çalîh en 636/1239, considérée comme le début de son règne (2). La documentation de l'auteur est encore incomplète ; pour le début, il se contente de résumer Tabarî ; pour le vi/xii^e siècle, il présente des rapprochements extrêmement nets avec Ibn al-Qalânisi et avec le Boustân al-Djâmi, dont cependant il paraît avoir suivi plutôt une source. Il a aussi des ressemblances avec Ibn al-Athîr, à expliquer par une source commune, semble-t-il, plutôt que par un emprunt. Notre manuscrit du « Boustân » comporte une suite qui, jusqu'en 629, est un abrégé d'Ibn al-Athîr et, de 629 à 636, une copie textuelle du Tarikh Çalîhî.

Le « Moufarrîdj al-kouroûb fi akhbâr banî ayyoûb » est une — histoire des Ayyoubides, très détaillée, reposant sur une documentation renouvelée et beaucoup plus riche, et écrite d'avant 676/1277 à après 683/1284 (3). L'auteur connaît maintenant le Kâmil d'Ibn al-Athîr, le Târikh Mouzaffarî de son cousin Ibn abi'd-Dam, l'histoire d'Alep de Kamâl ad-dîn, et fait au premier et au troisième tant d'emprunts qu'il en oublie complètement les versions de sa première chronique. Nous ignorons s'il eut d'autres sources écrites ; en tous cas, il ne paraît pas douteux que, pour le treizième siècle, son expérience personnelle, complétée par les récits de son père et d'amis comme Hôsâm ad-dîn ibin abi 'Alî ainsi que par des recherches d'archives, ne soient à peu près sa seule source d'information. A la fin seulement, lorsqu'il aborde le règne de Baïbars, il a de nouveau à sa disposition en Ibn

(1) Brockelmann, I, 322; Djazari B. N., 255 v°; Younfi, an 697; Dhahabî, Tabaqât, 697; Moufarrîdj, passim. Une thèse, restée inédite, a été faite sur Ibn Vacil par Miss Charis Waddy, sous la direction de H. A. R. Gibb.

(2) Chroniques d'Istanbul, 341; Moufarrîdj, B. N. 1703, 32 v°; 1702, 90 r°.

(3) 624 écrit du vivant de Baïbars; 642, après la mort d'al-Mançoûr (683).

'Abdazzâhir une source trop précieuse pour ne pas s'en inspirer continuellement ; au reste l'ouvrage est interrompu en 661/1263.

Le Moufarridj est une des dernières chroniques à avoir été rédigée selon l'ancienne manière, sans notices nécrologiques. On peut trouver certains de ses récits trop minutieux, trop farcis de noms propres ; on ne peut leur contester le mérite de donner un tableau extrêmement suggestif de la société qui entoure les derniers Ayyoubides. L'auteur a d'ailleurs l'esprit très ouvert ; il a été en relations personnelles, bien que musulman et sunnite, avec un descendant des Fatimides, avec le Grand-Maître des Assassins, avec des Francs, et à eux tous il s'est intéressé. L'exposé est toujours intelligent, cohérent, de langue précise sinon élégante. C'est une œuvre de haute valeur. C'est de plus, avec le « Mirât az-zamân » de Sibṭ ibn al-Djauzi, notre source principale, indéfiniment reproduite dans l'historiographie postérieure, pour l'histoire des Ayyoubides. Il semblerait que tant de titres fussent assez pour avoir assuré au Moufarridj une place d'honneur auprès des historiens modernes. Il n'en est rien, et l'œuvre, dont il existe pourtant des manuscrits très convenables et fort accessibles, reste inédite et presque'inutilisée (1). Il y a là un scandale qui ne saurait trop tôt cesser.

Ibn al-'Amîd (Djirdjis ou 'Abdallah b. abî'l-Yasir, dit aussi al-Makîn) naquit en Egypte en 602, et était le fils d'un fonctionnaire chrétien de l'administration militaire ; chrétien lui-même, il occupa divers postes administratifs en Egypte et en Syrie, mais non sans être plusieurs fois disgrâcié, voire emprisonné ; il finit sa vie à Damas, où il mourut en 672/1274 (2). Sa chronique (3), une des plus anciennement connues de l'Occident, n'offre aucun intérêt jusqu'à la mort de Saladin, où, en dehors de quelques additions relatives aux patriarches coptes, elle ne fait que démarquer le Târikh Çâliḥî d'Ibn Wâcil. Elle devient au contraire originale

(1) On trouvera quelques extraits traduits dans Michaud-Reinaud et en notes à la traduction de Kamâl ad-dîn de Blochet.

(2) Brockelmann, I, 348; *Chroniques d'Istanbul*, 341.

(3) Ed. Trad. Erpennius, Oxford, 1625, jusqu'en 512.

(4) Ed. Cheikhé, Corpus Script. Or., III, 1; trad. Ecchelensius, Paris, 1651 (jusqu'en 512).

et intéressante pour la suite de la période ayyoubide. Elle s'interrompt en 658/1260.

Boutrous ibn ar-Rahib, diacre monophysite de Foustât, vivait en 669/1271 et en 681/1282. Son histoire, dont il existe deux rédactions, est extrêmement succincte.

Nous mentionnerons seulement ici pour mémoire, à côté de ces deux chroniques chrétiennes, l'Histoire anonyme des *Patriarches d'Alexandrie*, qui, continuée de siècle en siècle par de nouveaux collaborateurs, s'interrompt au milieu du xiii^e siècle (1).

Au temps de Baïbars encore écrivait *Ibn Mouyassar*, qui, pour ce qui nous est conservé de son œuvre, concerne exclusivement l'Égypte (2). Enfin un certain *Ibn abi'l-Hidjâ*, d'identité inconnue, écrivit une « Histoire » entre 687/1288, date pour laquelle il est cité par Çâlih ibn Yahya (3), et le premier tiers du viii^e-xiv^e siècle, où Djazarî l'utilise; ce dernier lui emprunte un récit de la prise de Tyr par les Francs en 518 (introduit rétrospectivement à propos de sa reprise en 690), qui ressemble à Ibn al-Qalânîsî et à Ibn al-Athîr.

e) *Chroniqueurs iraqiens du viii^e-xiii^e siècle*. — Al-Qâdisî (Moḥanmad b. Aḥmad b. Moḥammad b. 'Alî, mort en 632/1235) (4), écrivit une suite au Mountazam d'Ibn al-Djauzî, qui se terminait en 616/1219. L'ouvrage est perdu, mais diverses citations ont été conservées par Sibṭ ibn al-Djauzî, Abou Châma, Dhahabî; le premier lui reproche de la négligence et des erreurs. Il avait composé aussi une histoire des vizirs (5).

Al-Qilâwî (Abou 'Alî Ḥasan b. Moḥammad b. Ismâ'il, mort en 633/1236) vécut d'abord en Irâq, puis fut bibliothécaire d'az-Zahir d'Alep et d'al-Achraf à Harrân et Damas (6); il est l'auteur d'une

(1) Bibl. Nat. Ar., 302.

(2) Pour des détails, cf. mes *Chroniques des Derniers Fatimides* (références), p. 3; éd. Massé, Le Caire, 1919.

(3) Ed. Cheikho, p. 108.

(4) Dhahabî *Tabaqât*, 632; son père, lettré, est mort en 621 (Sibṭ); Zauzani, cité dans De Stane, *Ibn Khallikân*, I, 290.

(5) Sibṭ, 254, 266, 276; A. Ch. II, 15-16, 27, II 286, 315, 395; Dhahabî, éven. 601.

(6) Sibṭ, 460; A. Ch. Suite, an 633; Safadî, XII, 20 re.

continuation de Samnâni (1), dont on a trois citations (ans 450, 571, 597) (2).

Dhou'l-Nasabâin ibn Dahya (Abou'l-Khattâb 'Omar b. Hasan b. 'Alî al-Kalbî), né à Valence, parcourut le Maghreb, l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Iran, pour recueillir des traditions, et mourut en 633/1236 (3). Il laissait entre autres ouvrages une histoire des Abbassides intitulée « an-nibrâs fitârikh khoulafâ banî'l-'abbâs » ; sauf de brèves citations dans le *Khiṭaṭ* de Maqrîzî, tous les passages qu'on en connaît concernent le vi/xix^e siècle (4).

Ibn as-Sâ'i (Tâdj ad-dîn abou Ṭâlib 'Alî b. Andjab, 593/1197-674/1275) (5), écrivit, comme directeur de la bibliothèque moustanciriya à Bagdad, plusieurs ouvrages historiques dont certains paraissent avoir été connus sous des titres variés, ce qui rend leur énumération délicate. Son travail consiste surtout à avoir continué le *Kâmil* d'Ibn al-Athîr d'une part, les dictionnaires d'al-Khâṭib et d'Ibn al-Mâristâniya d'autre part. En y ajoutant les ouvrages de ses prédécesseurs, il débita ce travail en une multitude de traités consacrés spécialement à des catégories d'hommes (cf. dictionnaires) ou à des princes (par exemple : « al-mou'allim al-atabekî », écrit pour Arslanchâh de Chahrzoûr). Le seul ouvrage de lui dont un fragment nous soit directement connu est le « Djâmi' al-moukhtaṣar fi 'ounwân at-tawârikh wa'ouyoûn as-siyar », histoire universelle qui repose essentiellement sur Ibn al-Athîr, et nomme aussi, pour la période 589/1193-606/1209, Yâqoût et 'Abdallatif (6). La suite, plus originale, est perdue, mais a été copieusement mise à contribution par Djazarî, Ibn Kathîr, Ibn al-Fouwâti, etc. Un écrit d'Ibn as-Sâ'i a été connu de Kamâl ad-dîn, mort en 662 (7), mais Ibn as-Sâ'i continuait encore son histoire, au fur et à mesure des faits, au moment de sa mort.

(1) Le cadî Abou'l-Qâsim 'Alî b. Moḥammad as-Samnâni écrivit vers la fin du xi^e siècle (?) un *Kitâb al-Istighâr li'l-târikh'alâ'ch-chouhour* (Boughya, Feizullah, 298 v°).

(2) Dhahabî éven. 450, 571 (e premier, de Samnâni) : A. Ch., II, 241.

(3) Brockelmann, I, 310; Djazarî, 164 r°; Ibn Khallikân, IV, 127.

(4) Maqrîzî, 22, 326, 389, II, 163; I. Kh. IV, 115; I. F.

(5) Cf. la préface à l'éd. citée infra; ajouter Younîni, an 674.

(6) Ed. Anastase-Marie et Moustafa' Djawwâd, Bagdad, 1934.

(7) Boughya, Bibl. Nat., 30 v°.

Ibn al-Kâziroûni (Zahîr ad-dîn 'Alî b. Mohammad b. Maḥmûd, 611/1214 ou 621/1224-697/1298) composa sous le titre de « raudat al arîb fi't-târikh » une histoire universelle en vingt-sept volumes, dont on ne connaît que quelques citations atteignant la veille de sa mort, et un abrégé conservé, en un volume, écrit en 663/1265 et s'arrêtant à la chute des Abbassides (656/1258) (1).

Ibn al-Fouwâti (Abou'l-Faḍl 'Abdarrâzâq b. Aḥmad, 624/1244-723/1323) composa une histoire universelle, perdue à l'exception de la partie postérieure à 626/1229; elle repose essentiellement sur Ibn as-Sâ'î, et utilise aussi Ibn al-Kâziroûni (2).

Ibn at-Tiqtaqâ (Djalâl ad-dîn abou Dja'far Moḥammad b. 'Alî b. Moḥammad b. Ramadhân, né vers 661/1263), un chiite, écrivit en 701/1302 à Mossoul, le Fakhrî dont la seconde partie est une histoire des califes 'abbassides tirée d'Ibn al-Athîr, et de leurs vizirs, d'après des sources inconnues (3).

Bouzoûri (Abou Bakr Maḥfoûz b. Ma'touk, mort en 694/1295) écrivit une histoire universelle qu'utilisa Dhahabi (4).

Citons enfin pour mémoire la vie de Djalâl ad-dîn Mangoubertî de l'Iranien *Nasawi* (cité souvent comme « al-mounchî' »), qui avait été son secrétaire (5).

D. Les historiens de Baïbars et de Qalâoûn.

L'invasion mongole coupe l'Iraq du reste de l'Asie occidentale. La constitution de la monarchie mamlouke donne une importance croissante aux historiens égyptiens d'origine ou d'adoption. La réaction sunnite est désormais sans réplique, la servilité à l'égard des tyrans sans borne. Le sentiment d'avoir échappé à une catastrophe totale donne le goût de dresser des bilans de l'ancien monde au moment où l'on recommence un monde nouveau; la paperasserie de l'administration et la vanité primaire de la soldatesque au pouvoir développe l'abondance des écrits et leur impersonnalité. Il résulte de tout cela une production où dominent les panégyriques, les « sommes » encyclopédiques, et les manuels. Les chroniques pro-

(1) *Chroniques arabes d'Istanbul*, 342; Ibn al-Fouwâti, an 649; Dhahabi, an 656; Ibn Kathîr, an 692; Çafadi Aya Sofya, 2965, 159 v°.

(2) Ed. Moustafa Djawwâd et M. Riḍâ Chabîf, Bagdad, 1934.

(3) Ed. Derenbourg, Paris, 1895, 8°; trad. Amar, Archives Marocaines, XVI.

(4) Evén. 575, 584, 586, 587, 591, 594, 596; tab., 600. Cf. Somogyi, JRAS, 1932, p. 85.

(5) Trad. Houdas, Paris, 1891, 2 vol. 4°.

prement dites deviennent souvent d'énormes répertoires biographiques et chronologiques surchargés de détails oiseux.

Il est certain que la personnalité du sultan Baïbars comme jadis celle de Saladin était faite pour inspirer les biographes. Sans parler de l'interminable roman qui au siècle suivant se bâtit autour de ses exploits (1), il trouva deux historiens de talent en Ibn 'Abdazzâhir et Ibn Chaddâd.

Ibn 'Abdazzâhir (Mouhî ad-dîn abou'l-Faql 'Abdallah as-Sa'dî al-Miqrî) (2), fils d'un chaïkh des lecteurs du Coran, naquit en 620/1223; il fut « secrétaire du secret » de Baïbars, et le resta sous Qalâoûn, qui fit de son fils Fakhr ad-dîn le chef du Diwân al-inchâ réorganisé par lui; Fakhr ad-dîn mourut en 691/1292 et son père en 692/1293. Sa fonction consistait à rédiger des pièces officielles et à tenir le journal officiel des actes de son maître et des faits intéressant le gouvernement. C'est une mise au net de ce travail, accru de quelques réflexions préalables et de citations littéraires, qui constitue ses biographies successives de Baïbars, de Qalâoûn, et d'al-Achraf, dont on connaît directement d'importantes parties, et dont le reste est indirectement conservé par les multiples chroniqueurs qui ont pris son œuvre pour base de leurs récits. Que l'auteur ait dû « tenir compte de l'heure et de la présence du sultan », comme dit son abrégiateur Châfi' (cf. infra), cela n'apparaît que trop; sa documentation et la précision de son exposé ne font pas moins de son œuvre une source de premier ordre. Le même auteur avait composé une biographie du cadî al-Fâdil et un ouvrage d'archéologie historique sur le Caire dont Maqrizî s'est largement inspiré. Des citations conservées de cet ouvrage et de passages rétrospectifs dans les Vies de Baïbars et de Qalaoûn, il résulte qu'Ibn 'Abdazzâhir a connu Ibn al-Athîr et Ibn abî Tayyî (3).

(1) Wangelin, *Das Baibarsroman*, Bonn, 1935, 8°.

(2) P. Casanova, *L'Historien Ibn 'Abdazzâhir*, dans *Mém. Mission arch. Caire*, VI; E. Strauss, *Wiener Zeitschr. f. d. Kund d. Morgenland*, XLV, 1938.

(3) Baïbars, *Brit. Mus. Add.*, 23331, du début au commencement de 663/1265; Qalâoûn, *Bibl. Nat.*, 1704, de 681 à la fin; al-Achraf, jusqu'à la mort de l'auteur, éd. Moberg, Lund, 1902, 8°. L'attribution de la Vie de Qalâoûn à I. Abdazz. n'est nulle part attestée mais résulte de sa ressemblance avec les deux autres entre lesquelles elle s'intercale et de ce qu'I. 'Abdazz. y est nommé « le mamlouk (= votre serviteur). Cf. *Chroniques des derniers Fatimides*, p. 24, n. 2

Ibn Chaddôd le Géographe (Moḥammad b. Ibrâhîm b. 'Alî al-Ḥalabî naquit à Alep en 613/1216) fut directeur des finances de Harrân vers 640, envoyé en ambassade par l'Ayyoubide an-Nâcîr d'Alep auprès de Houlagou en 656/1258; lors de l'invasion mongole il alla se fixer au Caire où il vécut entouré de considération et pensionné par le sultan jusqu'en 684/1285 (1). Il est l'auteur, d'après ses propres paroles, d'une continuation d'Ibn al-Athîr et d'un traité intitulés « Djanâ al-hachchaîn fî akhbâr al-daulataîn » qui parlait des Khwarizmiens; mais ces travaux ne paraissent pas avoir jamais été achevés et livrés au public (2). Par contre nous connaissons directement la Vie de Baïbars et la Topographie historique de la Syrie et de la Djézîrê.

La Vie de Baïbars, « ar-raud̄ az-zâhir fî sîrat al-malik az-zâhir », dont la partie antérieure à 670/1272 est perdue (3) mais dont la fin et un tableau général de l'œuvre du sultan viennent d'être retrouvés (4), est moins directement officielle que celle d'Ibn 'Abdazâhir, plus ouverte aux informations d'histoire générale extérieures à l'activité propre de Baïbars (questions d'administration, histoire de l'Anatolie et des Mongols). Elle a été écrite ou achevée au lendemain même de la mort de Baïbars.

La Topographie historique de la Syrie et de la Djézîrê, « al-a'lâq al-khâtira fî dhîkr oumarâ'ch-Châm wa'l-Djazîra » a plus de valeur encore. Elle consiste dans une énumération des principales localités, dont l'auteur donne d'abord une description géographique et archéologique, qu'on chercherait en vain dans les géographes, puis l'histoire, depuis les temps les plus reculés possibles jusqu'au moment où il écrit (5). Il va de soi que dans cette der-

(1) Cf. Amedroz, JRAS, 1902, et les articles indiqués ci-dessous, n. 8.

(2) Nouwaîrif, Levde, 21, 330 r°, contient une phrase d'Î. Ch. sur aḡ-Çâlih Ayyoûb qui n'est pas dans la Topographie, mais nos mss. de celle-ci pouvant être incomplets, c'est bien peu de cette unique citation pour infirmer le témoignage de Djazari Gotha, 1560, 51 v°, qui dit que la continuation d'Î. A. n'a jamais paru.

(3) Dans Yountf, Nouwaîrif, etc. se trouvent des citations nombreuses.

(4) *Chron. ar. d'Istanbul*, 342. Une traduction turque, malheureusement sans édition, est en cours de publication par Cherefettin Efendi.

(5) Plan et mss. indiqués par Sobernheim, *Centenario di Amari*, II; H. Zayât, *al-Machriq*, 1934; Ledit, *ibid.*, 1935. Extraits par Sobernheim, loc. cit. et *Corpus Inscript. arab.* II, 2, 14, et Ledit ('Avâcim), loc. cit.; analyse de la partie relative à la Djézîrê par nous, REI, 1934. Une édition est projetée par H. Zayât et Sauvaget.

nière partie tout n'est pas original ; Ibn al-Athîr, Kamâl ad-dîn, Ibn abî Tayyî, Ibn al-Azraq, Ĥamdân ibn 'Abdarrahîm, Ibn Zou-rârq, Ibn al-Qalânîsî, al-'Azîmî, Ousâma ibn Mounqidh, 'Abdarrahman b. Mounqidh, 'Imâd ad-dîn et al-Fâdil, al-Mançoûr de Ĥamâh, Ibn Djobaîr, Nasâwî lui ont fourni, directement ou non, la matière de tout ce qui précède son propre temps (1) ; pour la suite il est original, et les détails qu'il donne en particulier sur l'administration de plusieurs territoires sont d'un genre rare et précieux. L'ouvrage est divisé en trois parties : Syrie du Nord (dont une moitié consacrée à Alep), Syrie centrale et Palestine, Djéziré. Il est possible qu'il soit resté inachevé, ou que certaines parties soient perdues, car on trouve quelques allusions à des passages qu'on cherche en vain (2). L'ouvrage n'a été mis au net qu'en 678-679/1280, mais était en grande partie achevée dès 671 (3) ; de plus, il est certain que la plus grande partie de sa documentation remonte à la période ayyoubide et aux premiers travaux de l'auteur, qui parle très peu des temps plus récents.

Ibn al-Wahîd (Charaf ad-dîn Moĥammad b. Moûsâ b. Moĥammad al-Maqdisî, mort en 712/1311-1312), fonctionnaire et lettré, est l'auteur d'une vie de Qalâoûn abrégée (4), intitulée « fadâil al-daulat al-mançoûriya'alâ'l-daulat az-zahiriya », qu'ont connue Qirtâî et Younîni (5).

Dans un autre genre, *Ibn al-Moukarram* (Djamâl ad-dîn abou'l-

(1) Sans parler d'auteurs antérieurs à notre temps (Ibn Boullân, Ĥamza al-Içfahâni, Ibn Ĥauqal, Baladhori, Dinawari, Maĥboûb b. Constantin (Brit., 96 v°). Références aux auteurs indiqués supra données aux articles qui les concernent (I. A., Kamâl, I. A. T., Azr. pour le Diyâr Bakr sont la base constante). *Al-Mançoûr* de Ĥamâh (cité Vatican, 222 r°, v° siècle) est l'auteur d'un « miçmâr al-ĥaqâiq fi'ouloûm al-khalâiq » qu'I. W., 204 r° dit être une histoire, mais sans doute surtout de lettrés.

(2) Par exemple à une description de Mossoul (préface de la partie sur la Djéziré). Il n'y a rien sur les régions de Ĥamâh, Ĥomç, Tripoli, rien sur l'histoire de Damas ni d'Alep.

(3) Brit. 56 v°, ajouté en 673; Leyde, 19, en 675; 487, en 674; les parties ajoutées après la mort de Baîbars ne sont que des notices terminales.

(4) Identification incertaine ; ces noms sont ceux que donnent les auteurs qui le citent (cf. note suivante) et Çafadi Aya Sofya 2969, 82, ainsi que le Manhal Çâfi ; mais ce dernier ignore le nom d'Ibn al-Wahîd qu'il donne par contre à un autre Charaf ad-dîn, abou 'Abdallah Moĥammad b. Cherîf az-Zar'î, imitant en cela Ibn Kathîr qui le fait mourir en 711.

(5) Qirtâî 106 r°, 107 r°, 130 v°-132 r° ; Younîni an 688 (sur Tripoli), d'où il est passé dans Dhahabi et Ibn Taghrîbirdî.

Faḍl Moḥammad al-Anṣārī ar-Rouwaifi'i al-Ifriqī al-Miṣrī, 630/1233-711/1311), nâzir de Tripoli puis fonctionnaire au dîwân al-inchâ, chiite non rafîdite (1), abrégiateur d'une masse de gros ouvrages fameux (2), a laissé un journal de chancellerie avec nombreux extraits de correspondance, qui constitue une sorte d'histoire des règnes de Qalâoûn et d'al-Achraf ; il nous est connu par des citations de Qalqachandî et surtout d'Ibn al-Fourât (3).

Au même milieu encore appartient *Ibn 'Abdarrahîm* ; il avait dépassé l'enfance au début du règne de Baïbars, fut kâtib sous Qalâoûn, puis principal secrétaire d'al-Mouzaḥfar de Ḥamâh à partir de 683/1284. Il connut ainsi Ibn Wacil et obtint de lui l'autorisation de continuer son Moufarridj. Il mourut après 695, date où s'arrête cette continuation. Celle-ci est loin d'avoir le caractère complet du Moufarridj ; elle comprend d'énormes lacunes coupées seulement de quelques mentions sommaires dont le rôle est de faire le pont entre des épisodes détachés qui seuls sont racontés en détail et qui consistent exclusivement en souvenirs personnels de l'auteur ou en récits qui lui ont été faits ; mais ces passages, qui témoignent que l'auteur avait été en relation avec des Francs, sont parfois fort intéressants (4).

E) *Les chroniqueurs du début du VIII/XIV^e siècle.* — Ce sont essentiellement trois fonctionnaires égyptiens, Chihâb Maḥmoûd, Nouwaïrî et Châfi' ibn 'Alî ; quatre émirs turcs, Aïdoghdou Qarasongorî, Baïbars Mançoûrî, Qirtâi et Ibn ad-dawâdârî ; un prince ayyoubide, Abou'l-Féda ; quatre lettrés damasquins, Yoûninf, Djarî, Birzalî, et Dhahabî.

Chihâb Maḥmoûd (Chihâb ad-dîn abou'th-Thanâ Maḥmoûd b. Fahd al-Ḥalabî al-Ḥanbalî) vécut de 644/1246 à 725/1325 et

(1) Brockelmann II, 21 ; Nouwaïrî an 711 ; Çafadî, Aya Sofya 2969, 73 r^o sq.

(2) Çafadî cite le Livre des Animaux de Djâhîz, Ibn Asâkir, al-Khâtib et Ibn Nadjdjâr, l'Aghânt, Ibn Baïtâr, Djauharî, Ibn Sayyîda al-Azharî dont son abrégé en 27 vol. s'appelle Lisân al-Arab, etc. ; en tous 500 vol.

(3) Qalq. XIV 70 donne le titre « tadhkîrat al-labîb wa nouzhat al-adîb » ; I. F. VII, 118 r^o, 127 v^o, 146 r^o, 151 v^o, 165 v^o, 166 v^o, 168 r^o, 174 r^o, 184 v^o, 186 r^o, 192 v^o ; VIII 5 r^o, 7 v^o, 14 r^o, 15 r^o, 27 v^o, 30 v^o, 32 r^o, 33 r^o, 33 v^o, 45 v^o, 80 r^o, 122 v^o, donne le titre « dhakhîrat al-koutoub », mais avec le même contenu.

(4) Brockelmann I 323 ; extraits dans Michaud-Reinaud, fin.

fut directeur du diwân al-inchâ de Damas ; il est l'auteur d'une continuation d'Ibn al-Athîr dont il ne s'est conservé directement que de menus fragments, auxquels il faut joindre quelques citations dans Ibn Taghribirdî (1).

Châfi' ibn 'Alî (Nâcîr ad-dîn al-'Asqalânî, 649/1251-730/1330) (2), fils d'une fille d'Ibn 'Abdazzâhir et fonctionnaire à la chancellerie d'an-Nâcîr Moḥammad, fils et second successeur de Qalâoûn, écrit d'une part des abrégés des vies de Baïbars, de Qalâoûn et d'al-Achraf de son aïeul (avec des corrections), puis une vie d'an-Nâcîr et un recueil biographique de poètes de son temps qui ne nous importent pas ici, trois ouvrages d'archéologie monumentale (3), enfin une chronique universelle abrégée, le « nazm-as-souloûk fi târîkh al-khoulâfâ wa'l-mouloûk », qui paraît reposer sur Ibn al-Athîr, Ibn abî Tayyî ou Ibn Mouyassar, Ibn Wâcîl, enfin Ibn 'Abdazzâhir.

L'émir *Aidoghdou Qarasonqorî* est personnellement inconnu. Il est l'auteur d'une histoire dont Ibn al-Fourât donne un long extrait relatif à la fin du règne de l'Ayyoubide an-Nâcîr d'Alep (4).

Baïbars Mançourî (Rokn ad-dîn, mort en 725/1325 vers 80 ans), gouverneur de Karak sous Qalâoûn, nâïb as-saltana sous Nâcîr, puis emprisonné de 711 à 717, est l'auteur d'une histoire universelle intitulée « zoubdat al-fikra fi târîkh al-hidjra » (5) dont on ne connaît qu'indirectement le VI/XII^e siècle (6), mais dont on possède la dernière partie, la seule importante, qui atteint 724/1324. Il y ajoute à l'utilisation des vies de Baïbars et Qalâoûn d'Ibn 'Abdazzâhir d'abondants renseignements tirés de son expérience personnelle ou de celle de son secrétaire, le chrétien Chams ar-Riyâsa b. Bakr ; il est particulièrement informé de l'histoire anatolienne. Pour le reste la Zoubdat al-fikra paraît n'être à peu près qu'un démarquage d'Ibn al-Athîr — Ibn al-Fourât pour le XII^e

(1) Brockelmann I 346 ; Ibn Taghr. Bibl. Nat. 2071, 150 v^o, 159 v^o, 177 v^o (ans 658-680).

(2) Brockelmann II, 28 ; *Chroniques des derniers Fat.*, 25 ; Çafadî Aya Sofya 2964.

(3) 'Adjâib al-bounyân (Maqrîzî), ouvrages sur Acre et Tyr et sur la mosquée de la citadelle du Caire (Çafadî).

(4) I. F., Vatican II, 220 r^o sq.

(5) Brockelmann II, 44 ; *Chroniques arabes d'Istanbul* 343.

(6) Abondantes citations dans Ibn al-Fourât et al-'Ainî.

siècle les cite toujours indissolublement, — puis d'Ibn Wâcil combiné avec Sibṭ Ibn al-Djaúzî. Baïbars composa de sa Zoubda un abrégé qui n'a pas d'intérêt.

Qirṭāi al-'Izzî (al-Khazandâri) ne nous est pas personnellement connu. Il existe de sa chronique deux parties, l'une sur les débuts de l'Islam, écrite en 708/1308-1309, l'autre contenant les années 626/1229-689/1290, composée sous le règne de Nâcir Moḥammad (696-741). Cette chronique, mise au net par un scribe qui a brouillé l'ordre de plusieurs feuilles, contient, pour le xii^e siècle, un cadre général de mentions sommaires, tirées surtout d'Ibn Wâcil, et des récits détaillés isolés, dûs à des informateurs oraux (1). Une citation dans Ibn ad-Dawâdârî, relative à Saïf ad-dîn Mas'ôûd de Mossoul, atteste que Qirṭāi avait rédigé aussi le xii^e siècle.

Ibn ad-Dawâdârî (Abou Bakr ibn 'Abdallah ibn Aïbek), dont le père avait été au service de Saïf ad-dîn Balabân ar-Roumî ad-dawâdâr, mort en 680/1281, se prétendait de descendance seldjouqide. Sa chronique se compose de neuf volumes dont les quatre derniers concernent respectivement les Fatimides (jusqu'en 555/1160), les Ayyoubides (jusqu'en 648/1250), les premiers Mamlouks, et enfin le règne d'an-Nâcir Moḥammad ; il écrit, sous ce dernier, de 732 à 736 ; on a toutefois de lui aussi un abrégé composé dès 710. Sa source fondamentale est Sibṭ ibn al-Djaúzî ; l'auteur nomme aussi Ibn aḡ-Çairaff, Ibn 'Asâkir, Ibn al-Athîr, Abou Châma, Nasawî, Ibn Khallikân, Ibn Wâcil, Ibn 'Abdazzâhir, Djazarî, Nouwaïrî et Qirṭāi ; et il paraît avoir connu aussi Younîni (chute de Tripoli en 690) ; il a quelques informations romancées sur les Turcs d'Anatolie et leurs aïeux ; il n'a de réelle originalité que pour la dernière partie. L'ouvrage a été peu connu (2).

Younîni (le chaïkh Qoṭb ad-dîn abou'l-Faṭḥ Moûsâ b. Moḥammad al-Ba'lbakî, mort en 726/1326) est, on l'a vu, l'auteur de l'édition abrégée du *Mirât az-zamân* de Sibṭ ibn al-Djaúzî. Il y ajoute une continuation, qui souvent suit le *Mirât* dans les mêmes manuscrits. Plus encore que le *Mirât*, elle est damasquine avant tout et surchargée de biographies. Elle a été achevée peu après

(1) Levi dello Vida, *Orientalia*, 1935 ; *Chron. Ar. d'Istanbul* 343 ; et *La chronique de Qirṭāi et les Francs*, JA 1937.

(2) *Chroniques arabes d'Istanbul* 343.

711/1311 où elle s'arrête. Les manuscrits conservés paraissent contenir deux rédactions, l'une plus complète mais plus condensée, l'autre plus ancienne, plus diffuse et moins documentée. Les sources nommées sont Abou Châma, Ibn Wâcil, Khazradjî, Ibn 'Abdazzâhir, Ibn Chaddâd, Ibn Khallikân, et, pour un passage rétrospectif, la Boughya de Kamâl ad-dîn ; il y a eu quelques emprunts réciproques entre Djazarî et lui. Mais très souvent il est original, et il a été abondamment utilisé par presque tous les chroniqueurs postérieurs ; c'est donc une œuvre importante, bien qu'encore à peu près inconnue (1).

On peut en dire autant de *Djazarî* (Chams ad-dîn Moḥammaḥ b. Ibrahim, 658/1260-739/1339) (2), dont l'œuvre n'a même pas été reconnue dans les manuscrits qui nous en conservent la moitié.

— D'une famille kurde originaire des environs de Djazîrat-ibn-'Omar mais transplantée en Egypte en 630 puis établie ensuite à Damas, notre auteur écrivit sa chronique dans cette ville au début du VIII^e/XIV^e siècle, où Dhahabî la connut ; il y ajouta mois par mois à partir de 701 une volumineuse continuation, qui fut mise en ordre à sa mort par son ami Birzâlî (cf. infra). Il prétend avoir continué le Boustân al-Djâmi', mais cela n'est vrai que quant au choix d'une date initiale ; l'œuvre est aussi prolixe que le Boustân est sobre, et chargée de biographies à la manière de Sibṭ ibn al-Djauzî ; ce dernier est, avec Ibn as-Sâ'î, la source de presque tout ce qu'il sait jusqu'au milieu du XIII^e siècle (avec des additions tirées d'Abou Châma et d'Ibn Khallikân). Pour la suite, il connaît Yoûnîfî et Baïbars (3), puis, pour la fin, il y a eu emprunts mutuels entre Birzâlî et lui ; mais dans l'ensemble il est original, et s'il accueille trop facilement des racontars sans intérêt, il renferme par contre mainte information (4) qu'on chercherait vainement ailleurs (5).

(1) Ibid. 344 ; Saraï 2907 E III 215 r° (citation de Djazarî) ; E-II, 278 r° (Booghya).

(2) Ibid. 346 ; *Chroniques des derniers Fatimides*, 8-9.

(3) Gotha 1559, 142 r° ; 1560, 23 r° ; Köprülü 1147, 658.

(4) Dhahabî, *tabaqât* 581 (Hayât b. Qaïs) l'estime, et nous apprend que les notes qu'il en a prises ont été acquises par Çafadî ; celui-ci, *Bibl. Nat.* 5860, 127 r°, le critique.

(5) Pour les trois classes de mss. (brouillon, mise au net, notes de Dhahabî) cf. *Chroniques arabes d'Istanbul* 346 et *Chroniques des derniers Fat.* 9 ;

Birzâli ('Alam ad-dîn abou Moḥammad al-Qasm b. Moḥammad, 665/1267-739/1240) naquit à Séville à peu de semaines de la mort d'Abou Châma ; c'en fut assez pour que, fixé à Damas à partir de 688, il décidât de continuer la Suite des Deux Jardins. On n'a conservé que les deux volumes traitant des années 665-720, le troisième (721-739) ayant disparu. Le plan est chronologique jour par jour, et les biographies l'emportent sur l'histoire. La consultation méthodique de l'œuvre est à peu près impossible. Aussi a-t-elle été peu utilisée, et il ne semble pas qu'elle mérite mieux (1).

Abou'l-Féda (al-Malik al-Mouayyad 'Imâd ad-dîn Ismâ'il b. 'Alî b. Maḥmoûd... b. Ayyoûb, 672/1273-732/1331) fut prince de Ḥamâh à partir de 710 par la grâce de Nâcir Moḥammad. Il a composé une histoire, « Moukhtaṣar târîkh al-bachar » et une géographie (cf. infra) qui ont joui et jouissent encore d'une réputation aussi grande qu'imméritée. L'histoire n'est à peu de chose près qu'un abrégé d'Ibn al-Athîr, d'Ibn Wâcil et d'Ibn 'Abdazẓâhir (il connaît aussi Nasâwî) ; la fin seule contient des données originales. Des abrégés d'Abou'l-Féda ont été composés par Ibn al-Wardî et Ibn ach-Chiḥna, qui attestent la popularité de l'œuvre (2).

Nouwairî (Abou'l-'Abbâs Aḥmad b. 'Abdalwahhâb at-Tâimî al-Kindî ach-Châfi'î, mort en 732/1332 à 50 ans environ), favori du sultan Nâcir Moḥammad, inspecteur de l'armée à Tripoli, copiste payé en même temps qu'auteur, nous a laissé une encyclopédie, intitulée « Nihâyat al-arab fi founoûn al-adab », dont la cinquième et dernière partie, plus ample à elle seule que les quatre autres réunies, est une histoire du monde antique puis de l'Islam classé par dynasties ; elle a été écrite en 714. L'originalité d'un tel travail est naturellement faible ; son intérêt pour nous réside dans les extraits qu'il conserve d'Ibn Mouyassar, de Djazarî, d'Ibn as-Sâ'î (par le précédent ?), et dans quelques informations sur la Syrie du nord au xi^e/xii^e siècle dont l'origine est peu claire. En géné-

Ibn Qadi Chouhba Aya Sofya 3194, 13^o, a une citation antérieure à 593, qui doit provenir d'un passage rétrospectif.

(1) Brockelmann II, 36 ; *Chroniques Arabes d'Istanbul* 346.

(2) Brockelmann II, 44 ; éd. Reiske, Copenhague 1790, ou Istanbul 1869 ; extraits dans H. Or. Cr. I ; d'Ibn Wâcil proviennent les citations d'Ibn abi'd-Dam.

ral, il se contente pour le XII^e siècle de suivre Ibn al-Athîr (pour la Syrie) ; pour le XIII^e, il suit surtout Ibn al-Djauzî, connaît Ibn Khallikân, Ibn Wâcil (par Baïbars Mançoûrî), Ibn 'Abdazzâhir, Nasawî (1).

La même source inconnue concernant la Syrie du Nord a peut-être servi à la notice d'histoire rétrospective de quelques localités syriennes qui clôt la chronique du règne de Nâcîr Moḥammad publiée par Zetterstéen (2).

Dhahabî (Chams ad-dîn abou 'Abdallah Moḥammad b Aḥmad b. 'Othmân at-Turkomânî al-Fâriqî ach-Châfi'î, 673/1274-748/1348 (3), après un long séjour d'études au Caire, passa sa vie comme professeur dans sa ville natale de Damas. On a déjà parlé des biographies (classées par *tabaqât*) de son « Târikh al-Islam » (Histoire de l'Islam). Il s'y adjoint une section d'histoire générale, « al-ḥawâdith » (événements), où se trouvent conservés des extraits précieux de Bouzoûrî, 'Abdallatif, Sa'd ad-dîn. Pour le reste, Dhahabî dépend essentiellement de Sibṭ ibn al-Djauzî et Yoûnînî, et les complète par Ibn al-Qalânîsî (directement ?), Ibn al-Athîr, Abou Châma, Ibn Wâcil et Ibn 'Abdarrahîm, Nasawî, Ibn Khallikân, Ibn 'Abdazzâhir, Djazarî (d'où Ibn as-Sâ'î ?), Ibn al-Kâziroûnî (4) ; postérieurement à sa première rédaction, il a ajouté quelques emprunts à Abou'l-Féda. Il a écrit en 714, mais a arrêté son histoire en 700 ; il en a rédigé plus tard, ainsi que des élèves, divers extraits et abrégés accrus de continuations atteignant des dates plus basses.

F) *Les compilations tardives (seconde moitié du VIII^e/XIV^e et IX^e/XV^e siècles)*. — Avec Dhahabî se clôt la série des auteurs qui ont pu recueillir encore sur la période qui nous occupe des informations personnelles. Les compilateurs postérieurs n'offrent plus d'intérêt pour nous que dans le cas où ils ont connu des sources au-

(1) Brockelmann, II, 139 ; *Chroniques d'Istanbul*, 346 ; édition en cours au Caire, encore très loin de la partie qui nous concerne.

(2) Leyde, 1919, 8^e.

(3) J. de Somogyi, *Dhahabî*, dans IRAS, 1932 (article très médiocre : il n'a pas reconnu 'Imâd ad-dîn qu'il appelle al-'Ammâd, confond plusieurs auteurs, des témoins occasionnels avec des sources constantes, etc.) ; *Chron. d'Istanbul*, 348.

(4) Indirectement Ibn Chaddâd, al-Qillawî et al-Qâdisî, Ibn al-Wahîd, Ibn Bachkawal et 'Abd al-Moun'ain al-Maghribî (Akhbâr Ibn Toumart).

jourd'hui perdues. Si nous les nommons néanmoins tous ici, c'est non pour signaler un apport, mais pour souligner la non-valeur, pour les XII° - XIII° siècles, d'ouvrages dont la gloire a effacé souvent jusqu'au nom de leurs devanciers. Fait seul exception, à notre point de vue, Ibn al-Fourât q̄i, comme par hasard, est aussi l'un des moins exploités. La fin du VIII° / XIV° siècle marque d'ailleurs une coupure dans l'historiographie arabe de l'Asie occidentale et de l'Égypte ; le IX° / XV° siècle assiste à une renaissance qui produit des ouvrages d'une envergure nouvelle et surtout paraît remettre en lumière certaines sources anciennes négligées pendant la période intermédiaire.

a) VIII° / XIV° siècle.

Ibn Noubâta (Chams ad-dîn Moḥammad b. Ḥasan al-Miṣrî ach-Châfi'î) acheva en 734/1333-1334 une histoire des califes intitulée « kitâb al-ik-tifâ fi târîkh al-khoulafâ » (1); il cite, pour notre période, Hamadhânî, Ibn al-Djauzî, Sibṭ ibn al-Djauzî, Abou Châma, Ibn al-Athîr, Kamâl ad-dîn, Ibn as-Sâ'î, Yoûnînî, Ibn Chaddâd le Géographe et Ibn 'Abdazzâhir; comme biographes, Sam'ânî, Dobaïthî, Silafî, Ibn Nadjdjâr, Ibn Khallikân, Moun-dhirî, etc.

Al-'Omarî (Chihâb ad-dîn abou'l-Abbâs Ahmad b. Yahya b. Faḍl allah, 700/1301-748/1347) serait autant à sa place parmi les géographes. Ses « Masâlik al-abḥâr fi mamâlik al-amḥâr » (2) sont une encyclopédie des connaissances nécessaires aux fonctionnaires et comprennent une partie géographique et une partie historique; celle-ci n'est guère qu'une copie parfois abrégée d'Abou'l-Féda. La partie géographique est plus précieuse, mais postérieure à notre temps.

Ibn Châkir al-Koutoubî (Moḥammad al-Ḥalabî, mort en 764/1363) est l'auteur d'une histoire universelle, les « 'Ouyoûn at-tawârikh », qui repose essentiellement sur Sibṭ ibn al-Djauzî puis sur Dhahabî; on y trouve aussi nommés Ibn al-Athîr, Abou Châma, Ibn Khallikân, Ibn as-Sâ'î, Yâqout, al-Quôûcî (3).

(1) Horovitz, MSOS, X.

(2) Brockelmann, II, 141. Cf. R. Hartmann, *Geographie des Mamlouken-reichs*, ZDMG, 1916.

(3) Brockelmann, II, 48 ; Spies, *Beiträge*, 73-76.

Yâfi'i ('Afif ad-dîn 'Abdallah b. As'ad, mort en 768/1367) a écrit une chronique universelle, le « *Mirât al-djanân wa 'ibrat al-yaqzân* », qui repose essentiellement, pour notre période, sur Sibṭ ibn al-Djaûzî, Dhahabî, Ibn Khallikân (1).

Ibn Kathîr ('Imâd ad-dîn Ismâ'il al-Qourchî al-Bouçrawî, 701/1301-774/1371-1372) est l'auteur d'une volumineuse histoire universelle intitulée « *al-bidâya wa'n-nihâya* » (le commencement et la fin). Pour la partie qui nous concerne, il repose essentiellement sur Ibn al-Djaûzî, Sibṭ ibn al-Djauzî, et Birzâlf; il cite aussi Abou Châma, Ibn al-Athîr, Ibn as-Sâ'i, Ibn Khallikân, Ibn al-Kâzi-roûnî, Chibâb Maḥmouûd, et connaît l'existence des chroniques de Younînî, Djazarî, Abou'l-Féda (2).

Moufadhhal (ibn abî'l-faḍâil), un chrétien copte, écrivit vers 759/1358 une suite à l'histoire d'Ibn al-'Amîd, reposant essentiellement pour la fin du XIII^e siècle sur Abou Châma, Ibn 'Abdaz-zâhir, Ibn Chaddâd le Géographe, et Baïbars Mançoûrî (3).

Ibn Ḥabîb (Badr ad-dîn abou Moḥammad Ḥasan b. 'Omar, 710/1311-778/1377) écrivit sous le nom de « *Dourrat al-aslâk fî dâulat al-atrâk* » une histoire des Mamlouks jusqu'en 776/1375 dont l'objet est moins de faire un exposé documenté que des pages de prose savamment balancée. Il peut avoir des sources égyptiennes perdues, mais ne nous apprend, pour le milieu du XIII^e s., rien de neuf (4).

Bref, aucun des chroniqueurs précédents n'a fait, pour notre période, d'œuvre originale; loin de chercher à renouveler leurs sources, ils se sont contentés souvent d'utiliser des compilations récentes et déjà de seconde main. C'est à cet égard que les dernières années du siècle apportent une heureuse transformation.

b) xv^e siècle.

Ibn Khaldouân (Walî ad-dîn 'Abdarrahman b Moḥammad at-Toûnisî, 732/1332-808/1406), le plus grand des historiens arabes par

(1) Brock. II, 177 ; Spies, 76-78 ; éd. Haïderabad, 1918-1920.

(2) Brock. II, 49 ; Spies, 78-82 ; éd. commencée au Caire, encore loin de notre temps.

(3) Ed. Trad. Blochet, *Patrologie Orientale*, XII, XIV.

(4) Ed. des huit premières années (648-656) par Leander, dans le *Monde Oriental*, VII (1913) ; analyse du reste par Meursinge et Wejers, *Orientalia*, II, Leyde, 1845, 8^o.

la philosophie sociologique de ses Prolégomènes (1), est, avec Ibn Doqmâq, le premier auteur chez lequel nous trouvons utilisée la chronique d'Ibn Touwaïr pour l'histoire de l'Égypte; mais pour la Syrie, il ne fait guère que démarquer Ibn al-Athîr (2).

Ibn Doqmâq (Çârim ad-dîn Ibrahim b. Moḥammad al-Miçrî, 750/1349-809/1406 (3) est l'auteur d'un ouvrage historico-géographique sur l'Égypte, d'une histoire universelle sommaire (4), et d'un dictionnaire biographique, qui ne nous intéressent pas ici. Il a composé une histoire universelle plus développée, sous le titre de « Nouzhat al-anâm fi târîkh al-islâm », qui n'est pas entièrement conservée (5). Sa principale originalité par rapport à ses devanciers immédiats consiste à avoir connu Ibn Touwaïr et al-'Azîmî (l'abrégé). Il connaît aussi Ibn al-Athîr, Sibṭ ibn al-Djaûzî, Abou Châma, Ibn Khallikân, Djazarî, Ibn Chaddâd (par Younfnî ?), Ibn 'Abdazzahîr, Dhahabî, Çafadî.

Ibn al-Fourât (Nâcîr ad-dîn Moḥammad b. 'Abdarrâḥîm aṭ-Ṭâlib al-Ḥanafî (634/1334-808/1405) (6) est pour nous extrêmement important. Son Histoire (« Târikh ad-douwal wa'l-mouloûk ») fut écrite par lui siècle par siècle en commençant par le dernier (le viii^e/xiv), probablement jusqu'au v^e/xi^e inclusivement (7); mais nous n'en possédons, en dehors des dernières années, que les vi^e/xi^e et vii^e/xiii^e siècles (avec lacunes de 568/1173 à 585/1189 et de 625/1228 à 638/1241). C'est une chronique extrêmement circonstanciée, constituée de citations juxtaposées de sources assez souvent nommées pour être presque toujours identifiables. Elles sont certes loin d'être toutes neuves pour nous : l'histoire des Ayyoubides dérive presque exclusivement d'Ibn Wâcîl et

(1) N. Schmidt, *Ibn Khaldoun*, New-York, 1930, 8°.

(2) Ed. Boulaq, 1287 (1868), 7 vol. ; le t. III contient les Seldjouqides. le t. IV les dynasties syro-mésopotamiennes et égyptiennes de la période des croisades. Ce qui concerne les Francs a été traduit par Tornberg, *Narratio de expeditionibus Francorum*, Upsal, 1840, 8°.

(3) Brockelmann II, 50 ; *Chroniques arabes d'Istanbul*, 352, 362.

(4) Djawâhir ath-thamîn fi sirat al-mamâlik wa's-salâtîn.

(5) Il manque, pour notre période, la seconde moitié du vi^e/xi^e et le début du vii^e/xiii^e siècle.

(6) Cf. ma *Chronique chiite* dans Comptes-rendus Acad. Inscr., 1935, et surtout la préface de Zourâïq à l'édition citée infra.

(7) Il existe des fragments préislamiques à Paris, Londres et Brousse ; une citation de l'an 189 de l'hégire dans al-'Aînf (en cette année).

d'Ibn Naṭīf, accrûs de Qirṭāī ; celle des premiers Mamlouks, d'Ibn 'Abdazzāhir, d'Ibn Chaddād, accrûs d'Ibn 'Abdarrahīm, d'Aïdogdoū Qarasonqorī, d'Ibn al-Moukarrām, ces deux derniers neufs pour nous ; et de la chronique d'Ibn Doqmāq, son ami, il tient en outre la connaissance indirecte des versions de Sibṭ ibn al-Djauzī. Autant dire que pour le VII^e/XII^e siècle l'intérêt d'Ibn al-Fourāt est pour nous des plus réduits. Pour le siècle précédent même, nombreux sont ses emprunts à Ibn al-Athīr (directement ou par Baḥbars Maṣṣūfī), Ibn al-Djauzī, Ibn Khallikān ; mais à ces sources s'en ajoutent d'autres qui sans lui nous seraient mal connues, en premier lieu Ibn abī Ṭayyī, dont on a vu plus haut toute l'importance et dont l'histoire, pour la première moitié du XII^e siècle, serait sans Ibn al-Fourāt complètement perdue pour nous. Inutile de souligner la largeur d'esprit dont fait preuve l'utilisation de cette source et la reproduction de certains de ses récits les plus tendancieusement chiites ; aussi digne de remarque est le soin avec lequel Ibn al-Fourāt, lorsqu'il dispose de plusieurs textes apparentés, choisit le plus ancien. Ajoutons son apport à la connaissance de l'historiographie des Fatimides, sur laquelle nous avons insisté ailleurs (1), et les emprunts qu'il fait à des sources comme l'histoire d'Ibn abī Ousaïbi'a, Ibn Daḥya, Ibn Chaddād de Kairouān pour le Maghreb, sans parler d'Ibn aḥ-Ḥairāfi, qui est conservé, d'Ousāma (Kitāb al-Bouldān) dont il est difficile de savoir s'il l'a utilisé directement, etc. Au total, pour le XII^e siècle, Ibn al-Fourāt doit être aussi constamment à nos côtés qu'un Ibn al-Qalānisi ; bien des épisodes de l'histoire de la Syrie du nord, qu'il tient d'Ibn abī Ṭayyī, ne nous sont connus que par lui (2).

Nous n'en dirons pas autant, à notre point de vue, de *Maqrīzī* (Taḳī ad-dīn abou'l-'Abbās Aḥmad b. 'Alī, 776/1374-845/1442). Inappréciable dans ses écrits relatifs à l'Égypte (Histoire des Coptes, Histoire des Fatimides, et le « Khitat Miṣr ou Description

(1) *Chroniques des derniers Fatimides*, passim.

(2) La partie conservée de la fin du XIV^e siècle est éditée par Zourāq, Beyrouṭ, 1935-1937, 2 vol. 8^o ; le même prépare l'édition des volumes du XIII^e siècle ; j'espère faire ceux du XII^e. On trouvera quelques extraits dans Karabacek, *Beiträge zur Geschichte der Mazyaditen*, Vienne, 1874 ; Quatremère. *Histoire des Assassins*, Mines de l'Orient, IV, p. 330 sq ; Jourdain, *Bibl. Nat. Ms. Arabe*, 1596, traduction d'extraits sur les Francs au XII^e, après 1260.

historique de l'Égypte ») (1), utile aussi dans ses opuscules spéciaux sur l'histoire des poids et mesures et des monnaies, et dans ce qu'on connaît de son dictionnaire biographique (cf. supra), il est par contre peu intéressant, en dépit de la réputation de l'ouvrage, dans son « *Kitâb as-souloûk fi ma'rifa târîkh al-mouloûk* », qui est une histoire des Ayyoubides et des Mamlouks (2). Pour la période qui nous concerne, il a quelques informations originales sur l'Égypte (tirées sans doute, sous Saladin, des Événements d'al-Fâdil), mais pour la Syrie ce n'est qu'un mélange d'Ibn Wâcil, de Sibṭ ibn al-Djaûzî, d'Ibn 'Abdazẓâhir, et sans doute d'Ibn al-Fourât.

Avec plus d'originalité dans ses informations, *al-'Ainî* (Badr ad-dîn abou Moḥammad Maḥmoûd b. Aḥmad, mort en 855/1451) n'a cependant guère d'intérêt pour nous. En dehors de quelques citations de Hamadhânî concernant seulement l'Iraq, il n'utilise pour notre période que les ouvrages connus d'al-'Azîmî (abrégé), Ibn al-Athîr, Kamâl ad-dîn, Sibṭ ibn al-Djauzî, Ibn al-'Amîd, Ibn Wâcil (indirectement), Ibn Khallikân, Baïbars Mançoûrî, Châfi' b. 'Alî (Nazm as-souloûk), Nouwaïrî, Abou'l-Féda, Ibn Kathîr. Son « *'iqd al-djoumân fi târîkh ahl az-zamân* » est une chronique volumineuse et détaillée, dont l'auteur lui-même et son frère Chihâb ad-dîn Aḥmad ont composé des résumés (3).

A peu près négligeable est aussi pour nous *Ibn Taghrîbirdî* (Djamâl ad-dîn Yoûsouf, 813/1411-874/1469) dont la grande Histoire d'Égypte, le *Noudjoûm az-zâhira fi mouloûk Miçr wa'l-Qâhira*, consiste en biographies des souverains d'Égypte suivies d'une récapitulation des principaux événements extérieurs contemporains de chacun d'eux. Les biographies de Fatimides ont quelque originalité mais ne nous concernent pas ici ; celles des Ayyoubides et des Mamlouks reposent sur Ibn al-Athîr, Abou Châma, Sibṭ ibn al-Djauzî, Ibn Wâcil, Chihâb Maḥmoûd. La section annalistique dépend presque exclusivement de Sibṭ ibn al-Djauzî (4).

(1) Brockelmann, II, 38 ; *Chroniques d'Istanbul*, 352 ; pour les sources, *Guest JRAS* 190, et *Chroniques des derniers Fatimides*, passim.

(2) Ed. Moustafa Riyâda, Le Caire, 1934 sq. (en cours) ; trad. de la période mamlouke par Quatremère, Paris, 1837-45, 2 vol. 4^e (notes précieuses) ; de la partie ayyoubide par Blochet, *ROL*, VI-X.

(3) Brock. II, 52 ; *Chron. d'Istanbul*, 353.

(4) Ed. Popper, Berkeley 1909-1926 sq. (en cours).

Aux ouvrages précités il faut en ajouter quatre autres d'horizon plus restreint : d'abord deux histoires anonymes des Ayyoubides ; l'une rédigée à Hiçn Kaifâ peu après 778/1376, date où elle s'achève, et concernant surtout la petite principauté ayyoubide dont cette ville restait le chef-lieu ; elle comprend cependant une introduction générale sur les Ayyoubides d'Egypte et de Syrie avec une page d'Ibn abî Tayyî et des extraits d'Ibn Chaddâd qui ne se rencontrent pas tous ailleurs ; elle s'intitule « Târikh nouzhat an-nâzir wa râhat al-khâîr », et est l'abrégé d'un ouvrage perdu intitulé « ghayat al-ma'loûb fi târikh bait Ayyoûb » (1). L'autre histoire des Ayyoubides, dont l'auteur écrivait peu après 812/1409, est un recueil de biographies de tous les membres connus de la famille ayyoubide ; pour les grands Ayyoubides, elle cite Abou Châma, Ibn Wâcil, Sibî ibn al-Djauzî ; le titre en est « chafâ'l-gouloûb fi manâqib banî Ayyoûb » (2).

Plus étroite est la biographie de Noûr ad-dîn intitulée « ad-douur ath-thamîn fi sirati Noûr ad-dîn » par Badr ad-dîn Moḥammad *Ibn Qâdi Chouhba* (mort en 874/1469), fils de l'auteur plus connu des *tabaqât chafi'ites* (22) ; l'ouvrage repose sur Ibn 'Asâkir, Ibn al-Djauzî, Ibn al-Athîr, Abou Châma, Ibn al-Moustaufi d'Irbil, Sibî ibn al-Djauzî, Ibn Khallikân, Ibn Kathîr, al-Koutoubî, l'histoire de Médine d'al-Maṭarî, et un traité de gouvernement d'un certain 'Abdarrahman b. Naçr de Chaïzar (un Mounqidhite ?) (3).

Signalons encore pour mémoire, dans un autre genre, le monumental recueil encyclopédique à l'usage de la chancellerie mamlouke rédigé au début du xv^e siècle par *Qalqachandî*, trop tardif pour nous être utile, sauf par quelques lettres et traités qui, en ce qui nous concerne, sont connus aussi par ailleurs (4).

C'est encore au xv^e siècle qu'écrivit *Abou Dharr* qui, dans ses « Kounoûz adhdhab fi târikh Halab » compose un ouvrage du genre de l'a'lâq d'Ibn Chaddâd, limité à Alep et à sa province (5).

— (1) Vienne Mxl., 325.

— (2) Brit. Mus. Or. 7311.

(3) Brockelmann, II, 51; *Chroniques d'Istanbul*, 355.

(4) Brockelmann, II, 134; éd. Le Caire, 1913-1918. Cf. Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamlouks*, Paris, 1923.

(5) Vatican Borgia ar. 235 (identifié par Levi della Vida); la copie d'un autre morceau, d'après un ms. du Caire, m'a été aimablement prêté par M. Sauvaget; l'ouvrage est utilisé par Râghib Tabbâgh dans son *Histoire d'Alep*.

Riche d'informations surtout pour une période plus récente que la nôtre, il n'est pas sans apporter déjà d'utiles compléments historiques ou anecdotiques à la connaissance de la Syrie du nord au temps des croisades. Il a connu Ibn abî Tayyî et divers opuscules sunnites ou chiites perdus (1), en dehors des œuvres connues de Kamâl ad-dîn, Ibn Chaddâd, Ibn Djauzi, Abou Châma, Dhahabî, Ibn Khallikân, Abou'l-Féda, Ibn Ḥabîb, Ibn Khâtib an-Nâciriya, Ibn ach-Chiḥna, etc. Du même genre et un peu antérieur est « al-dourr al-mountakhab fi târikh mamlakat Ḥalab » d'*Ibn ach-Chiḥna*, qui est plus exactement un résumé d'Ibn Chaddâd avec mise à jour (2). La rédaction qu'on en connaît comprend des additions postérieures d'un certain *Ibn al-Mollâ* (xvi^e siècle), l'auteur d'une histoire où il semble qu'il ait dû encore pouvoir utiliser directement Ibn abî Tayyî (3).

Enfin rappelons pour mémoire l'histoire des émirs Bohtor du Gharb (près Beyrouth) par leur descendant *Çâlih ibn Yaḥya*, d'après les archives de la famille (4). Sur des sources analogues repose la très récente histoire des émirs Chihâb du Liban, qui contient quelques informations remontant à la période des croisades dont, malgré l'obscurité qui entoure leur provenance, il ne paraît pas y avoir de raison sérieuse de ne pas tenir compte (5).

Au xvi^e siècle écrivent les écrivains illustres *Ibn Iyâs* et *Souyouli* qui n'ont rien de neuf à nous apprendre ; au même siècle *Djannâbî*, au suivant *Mounadjjim Bâchî*, qui conservent quelques traditions originales sur l'origine de l'occupation turque de l'Asie mineure.

(1) Par exemple un Kitâb Rauḍat al-Kouloûb d'un certain Abou'l-Qâsim Mohammed ibn 'Abdarrâhman ach-Chaizarî (moitié du xii^e siècle), un traité d'un naqlb des chiites d'Alep, Abou'l-Foutoûh (fin du xiii^e ?); il connaît Abou Ghâlib al-Ma'arrî (supra p. 44 n. 3), Abou Ghâlib ach-Chaibânî (par Kamâl, sur Sinân), Hamdân ibn 'Abdarrâhîm pour des vers (indirectement?).

(2) Ed. Cheikho, Beyrouth, 1909.

(3) Il y en avait un ms. chez le chaïkh Kâmil Efendi al-Ghazzi à Alep d'après la préface de Râghib Tabbâgh à son histoire d'Alep (?). Un abrégé d'Ibn Khâtib par lui se trouve à Istanbul, Damâd Ibrahim, 922.

(4) Ed. Cheikho, Beyrouth, 1902 (très médiocre, cf. Sauvaget dans Bull. ét. or. Damas 1938).

(5) Ed. Chidyâq, Beyrouth, 1859.

G) *Les géographes et les voyageurs.* — Les géographes arabes ne conçoivent généralement pas la géographie arabe comme une fin en soi ; pour les uns, qui ne nous intéressent guère ici, il s'agit plutôt de cosmographie scientifique ; pour d'autres, elle a pour but d'apporter un répertoire pratique à l'historien, à l'administrateur, ou de renseigner les amateurs de merveilles et de lieux saints sur les curiosités et pèlerinages. Tels qu'ils sont, ils apportent des informations archéologiques ou économiques des plus précieuses ; mais ils présentent aussi un grand danger, parce que, généralement érudits, ils ne distinguent qu'imparfaitement dans leurs écrits les renseignements valables pour leur temps de ceux qu'ils ont trouvés chez des prédécesseurs parfois antérieurs de plusieurs siècles. Les voyageurs même n'échappent pas tous absolument à ce reproche (1).

Trois géographes surtout nous importeront ici : Idrisi, Yaqoût et Ibn Chaddâd.

Idrisi (493/1100-560/1165) était un Maghrébin qui fut chargé par Roger II de Sicile, au milieu du XI^e siècle, de composer une géographie générale dont l'objet était surtout commercial ; aussi note-t-il soigneusement par pays les routes, les distances, les ressources, d'après des informations aussi récentes que possible ; son ouvrage, qui est accompagné d'un grand nombre de cartes, est peut-être le monument le plus important de la géographie médiévale.

Yaqoût est bien différent. Esclave d'origine anatolienne chrétienne, puis affranchi, il vécut (575/1179-626/1229) de copie et de librairie, et voyagea à travers presque toutes les bibliothèques de l'Asie musulmane et de l'Égypte. On lui doit divers ouvrages d'une énorme érudition, dont les deux principaux sont son dictionnaire des lettrés, déjà signalé, et son dictionnaire géographique ; ce dernier est un répertoire alphabétique des noms de lieux trouvés dans les auteurs géographiques, historiques, et autres ; pour chaque lieu il donne, en dehors d'une description, l'indication sommaire de faits frappants de son histoire, des hommes notables qui y sont nés, voire des vers qui ont été écrits sur eux. Ouvrage presque dénué d'originalité, mais précieux comme tout répertoire

(1) Comme introduction générale à la géographie arabe, la meilleure reste celle de Reinaud à sa traduction d'Abou'l-Féda, Paris, 1848, 4^e.

érudit, où il faut seulement se méfier des anachronismes et des dédoublements de noms d'un même lieu rencontré sous deux orthographes.

D'*Ibn Chaddâd*, administrateur à curiosités archéologiques, le plus précieux de nos trois géographes pour la Syrie et la Djéziré, il a été question déjà à propos de l'histoire, qu'il a également cultivée.

Tous les autres géographes, soit antérieurs à Yaqoût (Abou'l-Fath Naçr ibn 'Abdarrahmân al-Iskandari, mort en 560/1165), soit postérieurs (Qazwini, 600/1203-682/1283), il n'y a à retenir ici qu'*Abou'l-Féda*, qui n'est guère plus original comme géographe que comme historien, mais offre tout de même pour la Syrie, qu'il connaît bien, une utile mise à jour de Yaqoût. On peut consulter aussi avec quelque fruit, malgré leur date tardive, les encyclopédies administratives de *Chihâb ad-dîn al-'Omarî* (milieu du xiv^e siècle) et de *Qalqachandî* (xv^e siècle) en prenant garde aux anachronismes.

Parmi les voyageurs, il faut signaler *Abou Hâmid al-Gharnâtî* (milieu du xii^e siècle), attaché à relever les curiosités naturelles et archéologiques, mais peu utile pour la Syrie ; *al-Maucilî* (seconde moitié du xii^e siècle), qui ne signale guère que les chaikhs par lui rencontrés ; *Ali de Hérat* (mort en 1214), qui ne s'occupe que des lieux de pèlerinage ; mais le principal est *Ibn Djoubâir*, un Andalou né en 540/1145, qui se rendit en 1183 d'Espagne à la Mecque par l'Egypte, puis revint par la Mésopotamie, la Djéziré, Alep, Damas et Acre, où il s'embarqua ; sa relation, remarquable par l'intelligence des observations économiques et sociales, doit cependant être critiquée, parce qu'elle traduit non pas toujours l'expérience directe de l'auteur, mais aussi la présentation des faits qu'il a reçue de certains interlocuteurs. Il n'existe pas de récit de voyage utile pour le xiii^e siècle (1).

(1) Les principaux géographes et voyageurs arabes concernant la Syrie (sauf Ibn Chaddâd) sont traduits dans Le Strange, *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890, qu'on complétera par l'ouvrage du même *The lands of the eastern caliphate*, Cambridge, 1906. Pour Idrisi, il n'existe pas d'édition complète ; on doit se reporter à la traduction de Jaubert, Paris, 1836, complète mais mauvaise, et pour la Syrie seule à celles de Gildemeister (ZDVP 1885) ou de Brandel (Upsala, 1894, en suédois) ainsi qu'aux extraits de Le Strange. Les cartes sont publiés par K. Miller, *Mappae arabicae*, Stuttgart, 1926-1928. Pour Ya-

II) *Pièces d'archives et correspondance.* — Contrairement à ce qui a lieu pour la documentation occidentale, nous ne connaissons à peu près aucune charte arabe remontant à notre période ; les fonds de mosquées ont été à peine examinés, mais, même mieux utilisés, il paraît peu probable qu'ils livrent jamais grand' chose d'antérieur aux Mamlouks. Ce qu'on en connaît provient des chroniques ou des traités de chancellerie où ils ont été transcrits. Leur diplomatique n'a pas été suffisamment étudiée encore.

Les citations de correspondance officielle, quelquefois privée, sont plus fréquentes. Nous avons d'autre part conservé directement deux collections de lettres, qui doivent à leur style et à la personnalité de leurs auteurs d'avoir été recueillies comme des œuvres littéraires. L'une provient du cadi *al-Fâdil*, dont il a déjà été question, dont le style est pompeux à l'excès, mais qui est bien documenté et écrit au moment même des faits (il parle très exceptionnellement de la Syrie du nord) (1) ; l'autre est la correspondance mi-littéraire mi-politique de l'Ayyoubide malheureux *an-Nâdir Dâoud*, rassemblée par un de ses fils avec des commentaires qui constituent une sorte de biographie (2).

qu'il existe une édition (Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, 6 vol. 8°, à compléter par O. Roscher, *Sachindex...*, Stuttgart, 1928), mais pas de traduction ; cf. J. Heer, *Die Quellen Jacuts*, Strasbourg, 1898, 8°. Pour Ibn Chaddâd, cf. supra. Qazwini, éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1848, 8°. Abou'l-Fêda, trad. Reinaud, 1848. Al-Omari, inédit pour la Syrie, cf. Richard Hartmann, dans ZDMG, 1916 ; Qalqachandi, traduit dans Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie...* ; 'All de Hérat, cité dans Le Str. ; Abou Hamîd, éd. Ferrand, JA 1925 ; al-Maucill, inédit ms. à Berlin, Ahlwardt 6131 ; Ibn Djoubaïr, éd. Wright, Leide, 1842 (réimprimé dans Gihb Memorial Series, V), trad. Schiaparelli, Romo, 1906, 8°, extraits mal faits dans H. Or. Cr. III. Le ms. ar. 2281 à la Bibl. Nat. contient des notes d'architecte relatives à des places-fortes du xiv^e s.

(1) H. Helbig, *Al-Qâdî'l-Fâdil, der Vizir Saladins*, thèse de Tübingen, 1908, 8°. L'ouvrage pêche par deux graves lacunes ; l'auteur n'a connu que les collections d'Allemagne et de Hollande, alors qu'il en existe dans presque toutes les grandes bibliothèques, par exemple à Paris, 6024 ; il n'a donné aucun classement méthodique des lettres conservées dans ces collections ou dans Abou Châma, si bien que l'utilisation de celles qui ne sont classées ni par date ni par sujet reste aussi difficile qu'avant son ouvrage.

(2) Brockelmann, I, 318 ; *Chroniques arabes d'Istanbul*, 351. Il est difficile de décider de quels fils il s'agit. Le ms. Aya Sofya 4823 a été copié par un de ceux des fils de Dâoud qui s'appelaient az-Zâhir Châdhî. Mais l'auteur cite une fois une lettre de Dâoud à ce Châdhî et une autre lettre de Dâoud à son fils, l'auteur, ce qui donne à penser que cet auteur est l'autre fils. *Leventi*, Boughya VI 288^{re}, donne un récit de la mort de Dâoud identique à celui que nous lisons dans la Vie de Dâoud, et qu'il dit tenir de son fils al-Amdjad.

CHAPITRE III

LES AUTRES SOURCES

Les sources de langue autre qu'arabe ou latine nous retiendront moins longtemps, parce qu'elles sont beaucoup moins nombreuses; mais si les sources juives et persanes sont pour nous d'intérêt médiocre, les sources grecques ont un peu plus de valeur, et les sources arméniennes et syriaques ne le cèdent en importance à aucune autre.

Les sources persanes.

Les sources de langue persane se divisent en deux catégories, selon qu'elles ont été rédigées en Iran ou en Anatolie; le persan a en effet été la seule langue historique des Turcs jusqu'au xv^e siècle, et les ouvrages turcs ultérieurs, ne sont pour les périodes anciennes que des adaptations d'originaux persans.

Les histoires iraniennes, dont il a très peu été composé et dont il n'est rien conservé antérieurement au début du xiii^e siècle, ne s'intéressent à l'Asie méditerranéenne, en dehors d'histoires universelles tardives utilisant les grandes chroniques arabes connues, que dans le cas où l'Iran et les pays occidentaux ont été soumis à une même domination, c'est-à-dire au moment de la campagne de Hoûlâgoû (1258-1260). Nous aurons à utiliser deux ouvrages de la première moitié du xiv^e siècle, la continuation de *Djouwaïni* par *Waççâf* (1), et la grande histoire universelle de *Rachîd ad-dîn*, donnant l'un et l'autre le point de vue officiel de la cour ilkhânide (2).

En Anatolie, en dehors de récits légendaires, il n'a rien été écrit comme œuvre historique en milieu musulman avant la seconde moitié du xiii^e siècle, où un fonctionnaires seldjouqide d'origine khorassanienne, *Ibn Bibî*, compose un *Seldjouq-Nameh* (histoire

(1) Trad. Hammer-Purgstall, Vienne, 1856, 4^e, vol. I.

(2) Ed. trad. Quatremère (histoire des mongols, seconde partie, seulement), Paris, 1836, f^o.

seldjouqide) précieux, malgré ses fioritures, pour le $xiii^e$ siècle, mais que l'auteur n'a pu faire remonter, faute de sources, nous dit-il, plus haut que la mort de Qilidj-Arslân II (1192) (1).

Les historiens postérieurs ne deviennent généralement détaillés ou originaux que pour la période ilkhânide (2); il y a quelque intérêt à ne pas négliger les récits relatifs aux débuts des Seldjouqides et des Danichmendites, si déformés soient-ils, qu'ont conservés des auteurs de très basse époque comme *Hezarfenn* et *Mounadjjim Bâchi* (ce dernier, en turc et arabe, $xvii^e$ siècle).

Sources hébraïques.

La seule qui nous concerne quelque peu est le Voyage de *Benjamin de Tudèle*. L'auteur a vu la Syrie en 1167; il s'intéresse surtout aux communautés juives (3).

Sources grecques.

Les sources grecques n'ont en général d'intérêt pour nous que dans les moments où l'histoire byzantine interfère avec celle de la Syrie, secondairement, par ce quelles nous apprennent de l'Anatolie seldjouqide. Il n'en existe aucune dont l'horizon déborde le cadre de l'histoire byzantine; c'est dire qu'au $xiii^e$ siècle, elles deviennent pour nous négligeables. Au xii^e siècle, les sources de leurs informations syriennes ne se distinguant en rien de leurs sources générales, qui ne peuvent être étudiées ici, nous nous bornerons à quelques mots sur trois auteurs. Le premier est *Anne Comnène*, fille d'Alexis Comnène, qui a raconté, d'après des témoins et des souvenirs personnels, le règne de son père dans l'*Alexiade*, achevée en 1148 (4). *Kinnamos*, né en 1143, secrétaire de Manuel Comnène, compose au lendemain de la mort de ce prince une histoire de son

(1) Trad. turque et résumé persan édités par Houtsma, *Textes relatifs à l'histoire des Seldjouqides*, Paris, 1902, vol. 3 et 4; trad. intégrale de l'original, découvert depuis lors, préparée par H. W. Duda. Nous citons d'après Houtsma 4.

(2) On peut citer encore le *Tarikh-i-Gozidè*, histoire générale de tous les Seldjouqides, de l'Iranien *Moustaufi de Qazwin* (trad. Gantin, Paris, 1903).

(3) Trad. Adler, Londres, 1907. Je n'ai pu consulter l'édition trad. Komroff, New-York, 1928. Sur des sources juives relatives à la vie des communautés égypto-palestiniennes, cf. J. Mann, *The Jews in Egypt under the Fatimid*, Oxford, 1920-1922.

(4) G. Buckler, *Anna Comnena*, Oxford, 1929; éd. trad. Dawes, Londres, 1928; Leib, Paris (Budé), en cours de parution; fragments dans H. Gr. Cr.

règne et, plus sommairement, de celui de son père Jean Comnène. Enfin *Nikéas Choniates* ou *Akominates*, né au milieu du XII^e siècle, fonctionnaire à Constantinople puis à Nicée, compose après la prise de Constantinople une histoire allant de Jean Comnène au début de Henri I^{er}; il ignore *Kinnamos* (1). Au XIII^e, nous ferons deux ou trois emprunts à *Georges Akropolite* (milieu du siècle) et à *Pachymère* (fin du siècle). Ajoutons encore le voyageur *Jean Phocas* qui vit la Syrie en 1178, mais la décrit sans précision (2).

Sources syriaques.

Les sources syriaques sont peu nombreuses — trois chroniques conservées — mais très importantes par leurs dimensions et par les renseignements qu'elles donnent sur les régions tauriques et cappadociennes, presque inconnues en dehors d'elles, et sur la vie religieuse de leur temps (surtout de leur église), qui tient dans leurs préoccupations d'autant plus de place que les populations monophysites sont moins intéressées dans les conflits de princes. L'importance de la littérature syriaque aux XII^e-XIII^e siècles, dans une langue que les fidèles ne parlent plus, est un phénomène remarquable, en relation avec l'essor de la vie monastique depuis la reconquête byzantine et jusqu'à la période mongole incluse. Les trois chroniques que nous connaissons présente le trait commun d'être divisées en deux sections, l'une laïque, l'autre ecclésiastique.

Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche de 1166 à 1199, personnalité de haute valeur intellectuelle et de large horizon moral, écrivit entre autres ouvrages une histoire universelle atteignant l'année 1195 (3) et reposant surtout, pour notre période, sur les histoires syriaques d'Ignace de Mélitène (m. 1104) (4), Basile bar Choumana (m. 1169) (5), Iwannis de Kaïsoûn (m. 1171) (6) et Dionysos bar Çalibhi (m. 1175) (7), ainsi que sur les informations et l'expérience propre de l'auteur; ce dernier a ajouté à sa rédaction première, pour les années 1107-1119, un emprunt à une chronique

(1) G. Stadtmüller, *Michael Choniates* (frère de Nicéas), Rome, 1934.

(2) Ed. H. Gr. Cr. I.

(3) Trad. Chabot Paris, 1899-1910, 3 vol. 4^o (seul le III nous concerne; au I, importante préface); Baumstark, 298-300.

(4) Baumstark, 291.

(5) Michel III, 279; Baumstark, 293.

(6) Michel III, 256; Baumstark, 294.

(7) Michel III, 237; Baumstark, 295-298.

arabe qui ne paraît pouvoir être identifiée à aucune de celles que nous connaissons, mais doit avoir été une des sources d'Ibn al-Athîr. En dépit d'une chronologie confuse pour les périodes antérieures à sa propre vie, l'œuvre de Michel est des plus précieuses, et, connue longtemps seulement par une traduction-trahison arménienne, n'a pas encore été utilisée comme elle le mérite.

Quelques années après la mort de Michel, un petit ecclésiastique d'Edesse écrivit la « *chronique anonyme syriaque* », qu'il continua ensuite jusqu'en 1233; l'auteur a utilisé Michel et l'histoire d'Edesse de Basile bar Choumana, et y ajoute des connaissances originales; d'horizon moins vaste que son illustre prédécesseur, mais plus circonstancié dans l'histoire locale, il ne lui cède en rien pour l'intérêt politique, social et archéologique (1).

Enfin l'un des esprits les plus encyclopédiques et les plus puissants de son temps, Grégoire Abou'l-Farâdj dit *Bar-Hebraeus*, dont la vie, commencée à Malatya, continuée en pays franco-cilicien, se poursuit en Mésopotamie et en Adherbaïdjan lorsqu'il a été élevé en 1264 à la dignité de maphrien (chef des églises jacobites d'Orient), écrit, peu avant sa mort (1286), une histoire universelle, combinant principalement, pour le XII^e siècle, Michel le Syrien et Ibn al-Athîr; il a connu aussi des ouvrages persans, et, pour le milieu et la fin du XIII^e siècle, paraît entièrement original (2).

Sources arméniennes.

Les sources arméniennes se distinguent par deux caractères en apparence contradictoires, la violence des passions « nationalistes » et l'importance des emprunts aux littératures étrangères. On peut y distinguer deux périodes : au XII^e siècle, l'historiographie arménienne est la descendante de celle qui s'était développée sous la domination byzantine et se développe dans les régions de colonisation arménienne plus ou moins ancienne. Arménie proprement dite et régions euphratésiennes; — elle est influencée par des modèles grecs et donne naissance à des ouvrages considérables. Au XIII^e,

(1) Ed. Chabot, *Corpus Script. Or. Série III*, 14-15; traduction partielle Tritton, *JRAS*, 1933; j'ai pu connaître quelques autres passages grâce à l'obligeance de l'Abbé Chabot, qui prépare une traduction d'ensemble.

(2) Baumstark, 313-320; éd. trad. Budge, Oxford, 1932, partie laïque; Abbeloos et Lamy, Paris, 1878; partie ecclésiastique, abrégé arabe, éd. Çalhani, Beyrouth 1900, trad. Pococke, Oxford, 1663.

les Arméniens d'Orient, depuis longtemps assujettis à des dominations étrangères, disparaîtraient presque de la scène si la conquête mongole ne favorisait une renaissance; par contre, une culture arménienne nouvelle se crée en Cilicie; les ouvrages de cette période sont en général des chroniques succinctes ou des traités spéciaux plutôt que de grandes histoires générales.

L'œuvre la plus importante du XII^e siècle et de toute l'historiographie arménienne postérieure à la conquête arabe est celle de **+ Matthieu d'Edesse**, supérieur d'un couvent de cette ville, mort à Kaisouñ peu après 1136, date où s'arrête sa chronique. Il l'avait sans doute commencée dès la fin du XI^e siècle, puis continuée à mesure des faits; il a été témoin d'une grande partie de ce qu'il rapporte et, pour le reste de notre période, n'a eu d'informations qu'orales; il a une tendance excessive à voir partout des prodiges, et une haine insatiable des Grecs, mais il est bien documenté. Son œuvre a été continuée dans le même esprit par *Grégoire le Prêtre*, — de Kaisouñ, jusqu'en 1163 (1). De la même région sont encore le contemporain de Grégoire, *saint Nersès Schnorhali*, frère du catholicos Grégoire III et lui-même catholicos de 1166 à 1172, théologien orateur et poète, auteur d'un poème historique atteignant la fin du XI^e siècle et d'une élégie verbeuse sur la prise d'Edesse par Zengî; et, à la génération suivante, son successeur au catholicosat *Grégoire IV Dgha* (1172-1189), auteur d'une élégie sur la prise de Jérusalem et les succès consécutifs de Saladin, où il y a plus de précisions (2). Dans la grande Arménie écrit *Samuel d'Ani*, auteur d'Annales qui atteignent l'an 1177, et qui utilise un ouvrage du docteur *Sarcavag*, mort au début du XII^e siècle, l'histoire de Matthieu (sans Grégoire), et des informations originales (3).

Après Samuel d'Ani, l'Arménie ne produit plus d'historien avant le milieu du XIII^e siècle. En dehors des chroniques succinctes de *Mkhitar d'Aïrivank* (extrême fin du siècle), qui paraît dépendre

(1) Ed. trad. Dulaurier, *Bibliothèque Arménienne*, Paris, 1858, et, pour notre période, H. Arm. Cr. I, p. 1-150; Grégoire, *ibid.* 151-201. A la suite est éditée une oraison funèbre de Baudouin de Mar'ach par Basile, docteur mort en 1162, Grég. 161, 199.

(2) H. Arm. Cr. 222-268 et 269-307.

(3) Ed. A. Maii et J. Zohrab (avec l'Eusèbe arménien), Milan, 1818; fragments H. Arm. Cr. 447-455 (avec la Continuation, 456-468).

en grande partie de Samuel et de Bar Hebraeus (1), et d'une *continuation de Samuel* écrite peu après 1340 d'après le même Bar Hebraeus, les ouvrages historiques émanent tous du couvent de Kantzag et de Jean Vanagan et ses disciples. *Jean Vanagan* avait fait une histoire des conquêtes mongoles de 1236 à sa mort (1251), qui nous est connue par un abrégé et une continuation de son disciple *Malachie* (2); contemporains de Malachie sont *Vartan* et *Kyrakos*, tous deux auteurs d'histoires universelles pour lesquelles ils ont utilisé Matthieu et Grégoire, Samuel d'Ani, Vanagan, et des sources originales; la première atteint 1269, la seconde d'abord écrite en 1241 fut continuée jusqu'en 1265 (3).

En Cilicie, en dehors d'une adaptation de Michel le Syrien, fortement altéré pour la satisfaction du patriotisme de l'auteur et continué jusqu'en 1226, nous ne rencontrons également d'œuvre historique que pour la seconde moitié du XIII^e siècle (4). *Sempad*, le frère du roi Héthoum 1^{er} et son connétable, traducteur des Assises d'Antioche et adaptateur du code de Mkhitar Koche, avait composé aussi une chronique, qui repose d'abord sur Matthieu et Grégoire, puis sur des pièces d'archives et des souvenirs personnels; il donne naturellement le point de vue officiel héthoumien, et laisse beaucoup de lacunes; il atteint l'année 1274, antérieure de deux ans à sa mort (5). Aussi officiel mais plus circonstancié et plus complet est l'« *Historien Royal* » de l'extrême fin du XIII^e siècle qui n'est connu jusqu'ici que par les extraits d'Alishan dans « Léon le Magnifique » et « Sissouan »; extraits qui donnent l'impression d'un ouvrage considérable et rendent extrêmement désirable une édition (6). Au XIV^e siècle enfin Vahram d'Edesse, chancelier de Léon III, écrit une « *Chronique rimée* » continuant depuis les Rou-

(1) Trad. Brosset, Mém. Acad. Imp. Sc. St. Pétersbourg, 7^e série, XIII, n^o 5.

(2) Ed. Trad. (russe) Patkanov, St-Pétersbourg, 1870-1871.

(3) Vartan, éd. Emin, Moscou, 1861, trad. fragments JA 1860 (Mongols) et H. Arm. Cr. 434-443 (croisades) par Dulaurier; Kyrakos, éd. Osgan Ovhan-nicians, Erivan, 1858, trad. Brosset St-Pétersbourg, 1870, extraits H. Arm. Cr. 412-430. Cf. P. H. Oskian, *Jean Vanagan et ses disciples*, Vienne, 1922 (en arménien). Aux ouvrages précités, il faut ajouter pour l'historiographie arménienne l'histoire des Orpélians, qui ne nous concerne pas.

(4) H. Arm. Cr. 311-409.

(5) Ibid. 605-653.

(6) Ms. chez les Mékhitaristes de Venise.

péniens le poème de Nersès Schnorhali, et utilisant, à côté de Samuel d'Ani, de nombreuses informations tirées de sources indéterminées (1).

Il faut placer à part *Héthoum de Korykos*, qui est aussi franc qu'arménien. Parent de la famille héthoumienne, mais devenu en 1305 prémontré à Chypre et établi ensuite en Europe, il y dicte en français à l'usage des occidentaux un vaste et précieux ouvrage sur les Mongols de son temps, la « Flor des Estoires de la Terre d'Orient ». D'autre part il a dès 1296 écrit des annales en arménien, mais reposant, dit-il, sur des ouvrages arméniens, syriaques, et francs; elles présentent en effet d'incontestables rapports avec Sempad et surtout avec les Annales de Terre Sainte (dans une rédaction différente des nôtres); les parentés syriaques sont moins évidentes (2).

À la fin du xiv^e siècle, un français de Cilicie, *Jean Dardel*, écrit une histoire d'Arménie destinée à la propagande et sans intérêt pour la période antérieure à son temps (3).

Rappelons enfin que c'est par une traduction arménienne seulement que nous connaissons les *Assises d'Antioche*.

Les *sources géorgiennes* ont été rassemblées d'après une compilation du xviii^e siècle dans l'Histoire de la Géorgie de Brosset (4).

Aux sources historiques proprement dites il faut ajouter souvent des notices de scribes à la fin de manuscrits divers; celles qui concernent les Arméniens ont été utilisées par Alisban; une longue notice syriaque a été publiée par l'abbé Martin (5).

(1) H. Arm. Cr. I, 493-535.

(2) Flor, éd. H. Arm. Cr. II (préface approfondie de Kohler); chronique, éd. Aucher, Venise, 1842, trad. V. Langlois, Revue de l'Orient, 1863, fragments H. Arm. Cr. I) 471-490; les rapprochements sont tantôt avec Ann. T. S. tantôt avec Chyprois (p. ex. ans 1208, 1213, 1219).

(3) H. Arm. Cr. II.

(4) St. Pétersbourg, 1849 sq., 2 t. en 4 vol. 4^o.

(5) JA, 1888.

BIBLIOGRAPHIE

La présente bibliographie est sélective. En sont exclus les ouvrages anciens remplacés, les ouvrages de vulgarisation pure, et les travaux utilisés pour des points de détail, qui seront signalés en leur place. La bibliographie des sources est donnée avec chacune d'elles. (Les abréviations figurent à l'index alphabétique).

a) Recueils bibliographiques :

P. Thomsen, *Die Palaestina-Literatur*, I (1895-1904), II (1905-1909), III (1910-1914), IV (1914-1927), V (en cours de parution).

P. Masson, *Eléments d'une bibliographie française de la Syrie*, Marseille, 1919.

J. A. Daguier, *L'Orient dans la littérature française d'après-guerre*, Beyrouth, 1937, 8°.

C. D. Cobham, *Cyprus circulating bibliography*, n. éd. G. Jeffery, Nicosta, 1928, 8°.

G. Gabrieli, *Manuale di bibliografia musulmane*, I seul paru, Roma, 1916, 8°.

Orientalische Bibliographie, hrsg. Müller et Scherman, pér. jusqu'en 1911. et 1926, nouvelle série annoncée.

Orientalische Literaturzeitung.

b) Géographie.

Blanchard, *L'Asie antérieure* (Géogr. Génér. publ. Vidal de Lablache et Gallois, t. 8), Paris, 1929, 4°.

Revue de géographie physique et de géologie dynamique, VI, 1933.

Pour la cartographie, cf. infra Partie I, ch. 2.

c) Topographie historique.

K. Ritter, *Die Erdkunde*, Berlin, 1830 sq., vol. 12-20, 8°.

R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, Paris, 1927, 8°.

E. Honigsmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles, 1935, 8°.

d) Les croisades.

Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, Leipzig, 1807-1832, 7 vol. 8°.

Dobiache-Rodjestrinski, *L'Occident dans le mouvement croisé*, Pétrograd, 1918, 8°.

L. Bréhier, *L'Eglise et l'Orient au Moyen-âge, les croisades*, 6° éd., Paris, 1928.

Cognasso, *La genesi delle crociate*, Torino, 1934, 8°.

e) L'Orient latin, histoires politiques générales.

R. Röhrich, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbrück, 1898, 8°.

R. Grousset, *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris, 1934-1936, 3 vol., 8°.

D. C. Munro, *The Kingdom of the crusaders*, New-York et Londres, 1936, 12°.

The crusades and other historical essays dedicated to D. C. Munro, New-York, 1928, 8°.

Stevenson, *The crusaders in the east*, Cambridge, 1907, 8°.

Mas-Latrie, *Histoire de l'île de Chypre sous la domination latine*, Paris, 1852-1861, 3 vol., 8°.

f) *Histoire des pays musulmans voisins.*

Grousset, *Histoire de l'Asie*, I, Paris, 1922, 8°.

A. Müller, *Der Islam im Morgen und Abendland*, Berlin, 1855-1887, 2 vol., 8°.

A. Zambaur, *Manuel de chronologie et de généalogie musulmanes*, Hanovre, 1927, 4°.

Mukrimin Halil, *Seldjuk Tarihi* (I, jusqu'en 1086 ; II, annoncé), Istanbul, 1934, 8°.

Lammens, *La Syrie*, Beyrouth, 1921, 2 vol. 8°.

→ Kurd Ali, *Khitat Châm*, Damas, 1925, 6 vol., t. I et II.

Râghib Tabbâgh, *Târîkh Halab*, Alep, 1923-1927, 5 vol., t. I et II.

Derenbourg, *Un émir syrien, Ousâma ibn Mounqidh*, Paris, 1889, 4°.

— C. Cahen, *Le Diyâr Bakr au temps des premiers Urtukides*, dans JA 1935.

Wiet, *l'Égypte arabe* (Hist. de la Nation égypt., dir. G. Hanotaux, IV), Paris, 1988, 4°.

Encyclopédie de l'Islam, 1914-1936, 4 vol. 4°, suppléments en cours.

g) *Histoire des pays voisins non-musulmans.*

Chalandon, *Les Comnènes (I, Alexîs), II (Jean et Manuel)*, Paris, 1900, 1913, 3 vol. 8°.

Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, tr. fr., Paris, 1932, 2 v. 8°.

Allen, *History of the Georgian People*, Londres, 1932, 8°.

— Tournebise, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, 8°.

Alishan, *Léon le Magnifique*, tr. fr. Venise, 1888, 8°.

Alishan, *Sissouan*, tr. fr. Venise, 1899, f°.

Dulaurier, *Historiens arméniens des Croisades, Introduction.*

Galust Ter Grigorian, *Die Kreuzfahrer und ihre Beziehungen zu der armenischen Nachbarfürsten bis zum Untergang Edessa*, Leipzig, 1915, 8°.

Mouradjah d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, 2^e éd. Amsterdam, 1852, 4 v. 8°.

Allunian, *Die Mongolen und ihre Eroberungen in Kleinasien*, Berlin, 1911, 8°.

Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, ROChr., 1923.

Soreto Papeto, *Europa e i Tartari*, Milan, 1930, 8°.

h) *Histoire de la Syrie franque par périodes.*

Von Sybel, *Geschichte der Isten Kreuzzugs*, 2^e éd. Berlin, 1882, 8°.

R. Röhricht, *Geschichte der Isten Kreuzzugs*, Innsbruck, 1901, 8°.

Chalandon, *La première croisade*, Paris, 1925, 8°.

Hagenmeyer, *Chronologie de la première croisade*, ROL VI-VIII.

Hagenmeyer, *Chronologie du royaume de Jérusalem*, ROL IX-XII (jusqu'en 1105).

P. Gindler, *Graf Balduin I v. Edessa*, Halle, 1901, 8°.

Deleau, *Le comté d'Edesse* (diplôme d'études, Sorbonne, 1900, manuscrit). —

F. Groh, *Der Zusammenbruch des Reiches Jerusalem*, Iéna, 1909, 8°.

M. W. Baldwin, *Raymond III of Tripoli*, Princeton, 1936, 8°.

A. Herzog, *Die Frauen auf den Fürstenthronen der Kreuzfahrerstaaten*, Zurich, 1915, 8°.

i) *Histoires spéciales d'Antioche.*

E. G. Rey, *Résumé de l'Histoire des princes d'Antioche*, ROL IV.

Bouchier, *A short History of Antioch*, Oxford, 1921, 8°.

Kügler, *Bohemund und Tankred*, Tübingen, 1862, 8°.

Yewdale, *Bohemund the first*, New-York, 1917, 8°.

E. Kühne, *Zur Geschichte der Fürstentum Antiochien, 1098-1130*, Berlin, 1897, 8°.

G. Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, Paris, 1923, 12°.

j) *Institutions et droit*

Prutz, *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, Berlin, 1883, 8°.

La Monte, *Feudal Monarchy in the Kingdom of Jerusalem*, Cambridge, USA, 1932, 8°.

Hayek, *Le droit franc en Syrie pendant les croisades*, Paris, 1925, 8°.

Preston, *Rural Conditions in the Kingdom of Jerusalem*, Boston, 1903, 8°.

Teichmann, *Ueber die Assisen von Jerusalem und Antiochien*, dans *Festgabe d. Jur. Univ. Basel zum 70sten Geburtstag A. Heussler*, 1904.

Grandclaude, *Etude critique sur les Assises de Jérusalem*, Paris, 1923, 8°.

Rey, *Les colonies franques de Syrie*, Paris, 1883, 8°.

Ducange-Rey, *Les Familles d'Outremer*, Doc. inéd. hist. fr. XVIII, Paris, 1869, 4°.

C. N. Johns, *The Crusader's attempt to colonize Syria*, Journ. R. Central Asia Soc., 1934.

J. Karst, *Armenisches Rechtbuch*, Strasbourg, 1902, 2 vol. 4°.

Zachariae a Lingental, *Geschichte des Griechisch-Römischen Rechts*, 3° éd. Berlin, 1892, 8°.

Sachau, *Muhammadanisches Recht*, Stuttgart, 1897, 8°.

k) *Histoire ecclésiastique.*

Le Quien, *Oriens Christianus*, Paris, 1740, t. III.

Röhrich, *Syria Sacra*, ZDPV, X.

P. Boschius, *Tractatus de Patriarchatu antiocheno*, AASS juillet IV, Introduction.

Korolewski, *Antioche*, dans *Dict. Hist. et géogr. ecclés.*, III.

Luçhaire, *Innocent III et la question d'Orient*, Paris, 1907, 12°.

U. Berlière, *Die alten Benedictiner-Kloster im Heilige Land*, dans *Studien aus dem Benediktiner ordem*, IX, 1888.

Gariador, *Les bénédictins en Terre Sainte*, Lille, 1918, 8°.

Janauschek, *Origines Cisterciensum*, I, Vienne, 1877, 4°.

Delaville-le-Roulx, *Les Hospitaliers en Terre-Sainte*, I, 1904, 8°.

H. Prutz, *Die geistlichen Ritterorden*, Berlin, 1908, 8°.

Wadding, *Annales Minorum*, 2° éd. Rome, 1731 sq., t. I.

Altaner, *Die Dominikanermissionen im XIIIsten Jahrhundert*, Habelschwerdt, 1925, 8°.

Van der Vat, *Die Franziskanermissionen im XIIIsten Jahrhundert*, 1935, 8°.

l) *Histoire économique et colonies italiennes.*

Manfroni, *I colonizzatori italiani durante il medio evo*, Rome, 1933, 2 vol. 4°, t. I.

Heyd, *Histoire du commerce du levant*, trad. F. Raynaud, Paris, 1885, 2 vol. 8°.

Schaube, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzüge*, Berlin, 1906, 8°.

Byrne, *Genoese shipping in the XIIIth. Century*, Amer. Hist. Rev. XXV, 2 (1920).

Byrne, *Commercial contracts of the Genoese in the Syrian trade*, Quart. J. of Economics, XXXI (1915-1916).

Byrne, *Genoese Shipping in the twelfth century*, Madison, 1930.

Byrne, *Genoese colonies in Syria*, dans *The Crusades...*

Di Tucci, *I Contratti marittimi*, Genova, 1933, 8°.

Heynen, *Zur Entstehung des Kapitalismus in Venedig*, Berlin, 1905, 8°.

Kretschmayr, *Geschichte Venedig*, 2° vol., 1920, 8°.

E. Guerrini, *Venezia e la Palestina*, Venezia, 1928, 8°.

Rossi-Sabatini, *L'espansione di Pisa nel Mediterraneo fino alla Maloria*, Firenze, 1935, 8°.

Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1882, 8°.

Casareto, *La moneta genovese in confronto con le altre valute mediterranee* (Atti delle Soc. Lig. Stor. Patr. LV), Genova, 1928, 4°.

H. Mittleis, *Zum Schuld und handelsgeschichte der Kreuzfahrerstaaten*, dans *Beitr. z. Wirtschaftsrecht*, Marburg, 1931, 8°.

m) *Histoire de l'art (archéologie) et de la littérature.*

Van Berchem et Fatio, *Voyage en Syrie* (Mém. Inst. arch. Caire, XXXVIII), 1913.

E. Rey, *L'architecture militaire des croisés*, Paris, 1871 (Doc. in. hist. Fr.).

Enlart, *Les Monuments des Croisés*, Paris, 1925-1928, 4°.

— P. Deschamps, *Le Krak des Chevaliers*, Paris, 1934, 1 v. 4° et un album.

P. Deschamps, *Le château de Saône*, Gaz. Beaux-arts, 1930.

Guide Bleu : Syrie, Paris, 1933, 12°.

A. Hatem, *Les poèmes épiques des croisades*, Paris, 1932, 8°.

Pour l'archéologie musulmane on consultera prochainement la thèse de J. Sauvaget sur *Alep*, et en attendant les nombreux articles du même auteur

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LE PAYS

Les régions qui font l'objet de ce travail, douées tout au long de l'histoire d'une forte individualité commune mais non d'une appellation générale, constituent la transition entre le pays syro-mésopotamien d'une part, les plateaux anatolo-cappadociens de l'autre.

Le relief syrien est caractérisé par l'existence de deux plateaux soulevés, l'un proche de la mer, l'autre intérieur, séparés par un fossé courant du nord au sud ; le relief de la partie de l'Asie Mineure qui touche à la Syrie, par l'existence de la chaîne taurique, orientée du sud-ouest au nord-est en deux grands plis, le Taurus et l'Antitaurus. Le relief des pays de la Syrie du nord est le résultat du conflit de ces deux orientations. D'un bout à l'autre se retrouvent les deux chaînes séparées par une fosse, celle-ci étant seulement un peu morcelée. Au nord du Liban, qui n'est qu'un morceau de la table syrienne surélevé et déjeté selon la direction taurique, le système syrien se retrouve dans le Djabal Ansarié, que la fosse du Ghâb et du Roûdj sépare, à l'est, du Djabal Zawiyé. Au-delà, la direction taurique triomphe et la chaîne intérieure atteint ici la mer; là se trouve le Djabal 'Aqra, qui se prolonge au-delà de l'Oronte et du 'Afrîn par le Kurd Dagh (1). La chaîne extérieure constitue l'Amanus ou Ghiaour Dagh. Les deux chaînes sont séparées par un vaste couloir, marqué par les vallées du bas-Oronte et du Qara Sou au sud et de l'Aq Sou au nord. Au nord, elles se raccordent à l'Antitaurus, qui file au nord-est où il se fond dans

(1) Entre l'Oronte et le 'Afrîn se trouvent plusieurs petits massifs dont le dernier au nord-est est le Dj. Smân; ils forment un compromis entre la direction taurique, qui affecte leur forme globale, et la direction syrienne qui se traduit par leur compartimentage en chaînons orientés nord-sud.

les Massifs d'Arménie. L'Antitaurus et l'Amanus à l'est, le Taurus à l'ouest et au nord enferment la plaine cilicienne. Les montagnes de la Syrie du nord à l'est, les montagnes tauriques au sud-est se continuent par des plateaux, dans le détail assez morcelés, qui s'inclinent doucement vers le sud, et se prolongent à l'est, au pied des massifs arméniens, jusqu'aux chaînes du Kurdistan, coupés de quelques hauteurs orientées est-ouest. L'ensemble des plateaux, du moyen-Euphrate au bassin supérieur du Tigre, constitue la Djéziré ; de là comme de la Syrie intérieure on passe sans transition nette en Irâq.

Les altitudes sont très variables. Les plus hautes sont toujours atteintes au bord même des fosses, soit à l'est pour les chaînes occidentales, soit à l'ouest pour les chaînes orientales. C'est le cas en particulier pour le Dj. Ansarié, dont la ligne de faite, qui se tient entre 1.200 et 1.500 m., tombe à pic sur le Ghâb qui est à 200 m.; pour l'Amanus, dont les 1.800 m. au sud, les 2.300 m. au nord dominant presque sans transition le couloir du bas-Oronte à l'Ak Sou, qui ne dépasse pas 500 m. au centre et s'abaisse aux deux extrémités. De plus, la largeur de ces chaînes est faible, d'où des pentes abruptes, des ravins profonds; ce sont des murailles difficiles à franchir. Par contre, les chaînes intérieures sont moins hautes (ne font exception que les chaînes qui se raccordent à l'Antitaurus tout au nord et le Dj. Aqra, 1.760 m., qui, exceptionnellement, se trouve, comme les chaînes extérieures, au bord de la mer). Il s'ensuit que la transition avec le désert est, climatiquement et humainement, beaucoup plus insensible qu'en Syrie centrale.

Les roches constitutives du pays sont très variées. L'Amanus, le Dj. Aqra, certaines parties des chaînes tauriques, sont constituées de roches dures et imperméables, favorables aux puissantes vallées; au contraire, dans toute la région des petites chaînes et plateaux de la Syrie intérieure et de la Djéziré prédomine le calcaire sec qu'entaillent verticalement les gorges de l'Oronte ou de l'Euphrate. Le Dj. Ansarié, les plateaux entre le Taurus oriental et l'Euphrate, sont de glaise molle effroyablement déchiquetée en tous sens par les torrents. Les dépressions sont couvertes d'alluvions.

Le tracé des cours d'eau n'obéit que partiellement aux lignes du relief. L'Oronte, échappé vers le nord à la dépression de la Beqâ, entre Liban et Antiliban, tourne à l'ouest près de Hamâh, puis de

nouveau vers le nord dans le Ghâb, d'où, après des gorges, il atteint la dépression bordière de l'Amanus qu'il emprunte par un violent coude vers le sud-ouest, en recevant les eaux du Qara Sou, qui l'a parcourue en amont, et du 'Afrîn, qui s'est taillé une large vallée entre le Kurd Dagħ et le Dj. Smân, mais sans avoir pu drainer le lac du 'Amouq; au nord du même couloir, l'Aq Sou ne draine pas mieux son bassin avant de rejoindre dans ses gorges le Djeïhoûn qui, venu de Cappadoce, traverse l'Antitaurus et l'Amanus, puis, le Seïhoûn descendu du Taurus, forme de ses alluvions la basse-plaine cilicienne. L'Euphrate, échappé au prix de coudes furieux dans des défilés grandioses, des massifs arméniens, longe d'abord vers le sud-ouest la base des chaînes tauriques orientales, puis, repoussé par les premiers contreforts des hauteurs syriennes, coule vers le sud en entaillant le plateau calcaire, en attendant de subir à partir de Bâlis l'attraction de la dépression mésopotamienne vers le sud-est; sur sa rive gauche, il reçoit alors le Bâlikh et le Khâboûr, qui suivent également du nord au sud la pente des plateaux. Semblable est, de l'autre côté, l'orientation du Qouaïq d'Alep qui, n'ayant aucun fleuve pour entraîner ses alluvions, se perd dans une lagune. Les plateaux calcaires entre Qouaïq et Oronte sont le domaine des vallées sèches.

Les côtes traduisent bien l'orientation du relief, qu'elles suivent du nord au sud le long du Dj. Ansarié et du sud-ouest au nord-est entre Lattakié et l'embouchure de l'Oronte et dans le golfe d'Alexandrette, ou coupent transversalement dans quelques chaînons du Dj. 'Aqra ou à l'extrémité de l'Amanus, au fond du golfe d'Alexandrette, et en basse-Cilicie. Mais, soit qu'elles longent des chaînes sans les briser, soit qu'en coupant les lignes du relief elles traversent des dépressions, elles sont presque partout basses, marécageuses; ne font exception que la côte au sud du Râs al-Khanzîr et celle du Djabal 'Aqra, qui seule a d'importantes échancrures. Ce n'est donc pas de ses qualités naturelles que cette côte a tiré son importance maritime à certaines époques de l'histoire, mais de son rôle de façade méditerranéenne de l'Asie et du compartimentage de l'arrière-pays, propice à la multiplication des petits ports.

Le climat est un compromis entre la Méditerranée et le désert syro-arabique. L'été est toujours sec; l'amplitude des variations thermiques, grande à l'intérieur, s'atténue sur la côte. Mais le relief

est ici le principal agent de diversité : la pluie est abondante sur les chaînes côtières et les hautes chaînes intérieures; les cimes portent des neiges qui ne fondent qu'au printemps, entretenant de nombreux cours d'eau. Les orages sont fréquents et, avec le relief, contribuent à la prédominance des torrents sur les rivières calmes. Par contre, une fois franchie ces chaînes, la pluie devient rare. Les dépressions, même sur des côtes comme celles d'Alexandrette, sont étouffées, malsaines, à l'exception du sillon d'Antioche qui, unissant la mer et les régions intérieures, produit au contraire un remarquable appel d'air.

La végétation présente des différences tranchées entre les montagnes arrosées et imperméables, et l'intérieur plus sec par suite de la rareté des pluies et de la perméabilité du sol. Sur l'Amanus, le Dj. 'Aqra, un peu le Dj. Ansarié, on trouve, on trouvait surtout des forêts (conifères dans l'Amanus, chênes plus au sud) et de riches prairies. Dans les régions de Behesni et Kiahtâ, la montagne est vêtue d'un maquis méditerranéen. Tous les plateaux intérieurs sont une steppe où il est possible par irrigation de cultiver des céréales et des arbres fruitiers, dans une zone longue et mince s'étendant en arc de cercle de l'Antiliban au Diyâr Bakr par Alep et Edesse. Plus à l'intérieur encore, c'est le désert aux rares oasis.

La Syrie et la Djéziré constituent donc un ensemble de zones concentriques formant un quart de cercle entre un désert et des montagnes peu habitables et difficilement traversables. La zone des agriculteurs, des commerçants, des immigrations est la zone médiane, entre les Bédouins et les montagnards ; zone longue et étroite, sans cesse menacée, dont l'intégrité est la condition de la prospérité pour la Syrie et la Djéziré. Dans les zones montagneuses vivent de petits pays fermés, particularistes, que les grandes routes longent sans les pénétrer ; ces routes viennent de l'Asie centrale et du golfe persique ; d'où des ports actifs, mais peu en rapport avec leur arrière-pays immédiat. Les populations locales ont formé des bourgeoisies maritimes quand elles n'avaient pas de concurrent, mais ont ensuite été éliminées par les Occidentaux, et leurs ports sont plus méditerranéens que syriens. L'opposition est toutefois moins tranchée dans la Syrie du nord que plus au sud, à cause de l'étendue de l'arrière-pays agricole et de la facilité des communications entre la côte et lui.

CHAPITRE II

TOPOGRAPHIE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

La topographie historique de la Syrie du nord et des régions voisines est assez difficile à établir, comme il arrive partout où se sont superposés de multiples peuples ayant chacun donné aux mêmes localités des toponymes dans leurs langues respectives ; les contrées occupées aujourd'hui par les Turcs sont à cet égard particulièrement défavorisées, parce que presque aucun nom médiéval n'y a survécu. Il faut ajouter que les explorations, assez nombreuses en Syrie, le sont beaucoup moins en Turquie, et que la cartographie n'est pas toujours au-dessus des reproches (1). Dans les pages qui suivent, on trouvera rassemblés, en même temps que les indications des sources et des auteurs modernes, les résultats d'un rapide voyage que j'ai pu effectuer au printemps 1937 en Cilicie, Syrie du nord, et dans les territoires correspondant à la partie de l'ancien comté d'Edesse située sur la rive droite de l'Euphrate.

Pour chaque localité, une fois indiqués les divers noms qu'elle porte, nous avons choisi d'adopter ensuite l'appellation arabe, la

(1) Pour la Turquie la meilleure carte est celle de l'État-Major turc au 200.000^e, dont on ne trouve généralement qu'une réduction au 1.000.000^e; il faut la compléter par les cartes, qui conservent des noms plus anciens et sont parfois plus détaillées, de Kiepert et des états-majors anglais et russe. Pour la Syrie, il faut consulter la carte d'État-Major au 200.000^e dans sa seconde édition et en corrigeant la toponymie défectueuse par les cartes de Dussaud, *Top. hist.*; une carte remarquable au 50.000^e est en cours de confection (les feuilles d'Alep, Latakîé, Djabala, ont paru). Seront mis ci-dessous en italiques seulement les noms attestés au moyen-âge, que nous répéterons comme formes normales ensuite.

plus fréquemment conservée aujourd'hui. Nous n'avons fait exception à cette règle que dans les cas où le nom arabe est inconnu, ou lorsqu'il s'agit d'une ville connue en Europe sous un autre nom (Antioche).

La recherche des identifications et localisations a été trop souvent faite en se laissant guider par des rapprochements phonétiques ou sémantiques qui, vu l'incertitude des orthographes et la fréquence des vocables semblables, ne peuvent rien prouver trois fois sur quatre. A moins de forme compliquée, une identification ne peut être avancée que si elle est en outre appuyée sur des restes matériels ou sur la concordance de plusieurs localisations connexes (2).

Une description minutieuse de la totalité des pays mis en jeu dans cet ouvrage atteindrait des dimensions démesurées. On n'entrera ci-après dans les détails que pour les régions occupées au moins momentanément par les Francs ; on se contentera pour les autres de quelques indications importantes.

La distinction des constructions franques et de celles qui leur sont antérieures est souvent difficile, et, même faisable, amènerait, en raison de leur enchevêtrement, à des redites fâcheuses ; si illogique que cet ordre puisse paraître, on a donc choisi de décrire les unes et les autres ici ensemble, quitte à rappeler rapidement ailleurs l'œuvre particulière des Francs (3).

§ I. LE COMTÉ D'ÉDESSE.

A) *Le Diyar Modar*. — On appelait ainsi la région comprise dans la grande boucle de l'Euphrate, à l'ouest du Khâboûr. Le nord seul en appartient aux Francs. C'est, dans l'ensemble, une succession de petits plateaux et de petites collines s'abaissant doucement vers le sud, où disparaît la végétation encore assez

(2) Les Francs, comme leurs prédécesseurs, ont quelquefois traduit les noms locaux (Mardj ad-dîbâdj = Pratum palliorum), mais plus souvent ils les ont transcrits, parfois avec des adaptations libres (Mopsuestia des Grecs, Maçça des Arabes, est devenue Mamistra; Laodicée, La Liche), ou remplacés par des noms nouveaux (Baghrâs par Gaston, Bîkîsrâil par La Vieille).

(3) Nous n'entrerons pas dans de grands détails archéologiques, parce que ce serait ompiéter, et sans l'excuse de la compétence, sur le domaine des travaux que prépare M. Paul Deschamps, comme suite à ceux qu'il nous a déjà donnés sur Çahyoûn et le Krak des Chevaliers; un ouvrage relatif aux châteaux arméniens de Cilicie est d'autre part annoncé par Mr. Gottwald, de Berlin.

riche du nord. Ils sont limités à l'est par le *Djabal Achoûma* (auj. Qaradja Dagħ), dont le rebord méridional, où naissent les cours d'eau constitutifs du Khâboûr, s'appelait le *Chabakhtân*. Le modelé du terrain est ici peu propice à la multiplication des forteresses et des petits pays fermés ; par contre, le Diyar Mođar est traversé par les routes allant de Syrie à Mossoul, et de là en Mésopotamie ou en Iran. C'est donc une grande région de passage. C'est en même temps dans toute sa partie nord une région de riches pâturages, voire localement de riches cultures ; d'où la constitution de gros marchés où entrent en contact pasteurs nomades et cultivateurs sédentaires. Ces raisons expliquent la naissance de villes dont deux, Edesse et Harrân, ont joué de plus dans l'histoire spirituelle du haut moyen-âge un rôle considérable.

Edesse (ar. Rohâ ; turc Ourfa) seule appartient aux Francs, après avoir été un centre byzantin en face du centre musulman de Harrân. Grande ville encore, qu'il ne peut être question de décrire ici, puisqu'elle est surtout de construction antique, que dans la mesure où peuvent le faire les témoignages de notre période (3 a). Elle se trouve dans le bassin supérieur du Bâlikh, à côté d'un affluent de droite, le Scyrtus (arménien Daïçân, turc Kara Tchaï), au pied de grosses collines, et au pied d'une source abondante (Callirhoé de l'antiquité) (3 b), qui contribue, avec deux aqueducs antiques, à l'alimenter copieusement en eau. Elle avait été entourée sous Justinien de murailles, de plus de deux mètres d'épaisseur et dix de hauteur, munies de 145 tours et par endroit d'un avant-mur. Quatre portes principales les perçaient : au nord, celle de Samosate ou des Heures, près d'où les remparts furent restaurés par les Francs, et au dehors de laquelle, sur la rive opposée du Scyrtus, se trouvait l'église des Confesseurs (3 c) ; à l'est, celle de

(3 a) Il n'a jamais été fait de relevé archéologique d'Edesse; on trouvera des renseignements dans Wright, *The chronicle of Joshua the Stylite*, 1882, appendice; Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, Berlin, 1890; Rey, *Col. Fr.*, p. 308-314; Rubens Duval, *Histoire d'Edesse*, p. 12. Pour notre période, les deux sources principales sont Chron. Anon. Syr. 288 et la description latine faite en vue de la deuxième croisade éditée par Röhrich ZDPV, 1887, pp. 295-299.

(3 b) Une autre source, voisine, est sans doute celle que Chron. An. appelle source d'Abgar.

(3 c) Non loin au NO était une colline dite Dâuké (observatoire). Cette porte est appelée par la description latine Na'm et la tour voisine, par où la ville

Kesàs (bourgade située près du confluent du Scyrtus et du Bâlkh), non loin de laquelle était le jardin dit de Boûzân (gouverneur de la ville sous Malik-Cbâh); au sud, celle de Harrân; à l'ouest enfin celle de la Source, dominée par le cimetière de Saint-Ephrem, le jardin de Barçuma, et la vallée dite de Soulaïmân. Originellement l'enceinte au sud-ouest aboutissait à la citadelle, mais au lendemain de la mort de Malik-Châh, Thoros l'en avait fait séparer par un mur inférieur, qui isolait totalement la citadelle de la ville (4). Quant à cette citadelle, qui domine Edesse de près de cent mètres, c'était elle aussi un puissant ouvrage du temps de Justinien; elle était entourée d'un fossé et avait une porte donnant sur la ville, une sur la campagne; elle fut en partie détruite par Kaïqobâdh en 1235 (5).

Edesse conservait d'abondants monuments, principalement des églises et des monastères. La ville n'ayant jamais été détruite de fond en comble, il n'est pas douteux qu'une partie pourrait s'en retrouver enrobée dans quelques édifices modernes, mais on n'a pas d'observation précise à ce sujet. Les églises attestées à l'époque des croisades sont : Saint-Jean, cathédrale latine restaurée par les Francs (6), et au pied de laquelle Zengî fit construire en 1146 le palais du gouverneur turc, peut-être à la place de l'actuel Sérail, entre les portes de Samosate et de Kesàs; Sainte-Sophie, cathédrale grecque, disparue; peut-être Sainte-Euphémie et Saint-Abraham, comme cathédrales des Arméniens et des monophysites (7); celle des Confesseurs, près de la porte de Samosate, détruite par Zengî; Saint-Thomas et Saint-Étienne, de culte latin, converties en magasins par le même; Saint-Théodore (8) et Saint-Thomas (une au-

fut prise en 1144, Naïman. Il appelle deux des autres portes l'une Soys, l'autre, de la roche pendante; la quatrième, dit-il, était fermée (celle de la Source le fut par Zengî); on ne voit de roche à aucune porte.

(4) Chron. An. Syr. éd. Chabot, p. 53-54.

(5) D'après la notice du ms. ar. Bibl. Nat. 2281, 62^o : « Périmètre de la citadelle intérieure, 460 brasses, 14 tours; citadelle médiane, 400 brasses, 7 (9 ?) tours; citadelle extérieure, 670 brasses, 16 tours; tour du markaz d'Edesse, 185 brasses. » Un plan précis serait nécessaire à l'interprétation.

(6) Chron. An. Syr. 290; d'après la description latine, la cathédrale latine se serait appelée Sainte-Marie-Thadée-Georges (on connaît une église antique de la Vierge); Rey a cru voir des restes d'un palais qu'il dit franc.

(7) Ces noms ne se trouvent que dans l'Anonyme latin.

(8) Celle-ci est nommée aussi par Matth. 105.

tre), détruites par lui, à l'est de la ville; Saint-Théodore des Syriens, qui hérita à la même date des reliques d'Addaï et d'Abgar (9) : celle du Sauveur (10); celle des saints Apôtres Pierre et Paul, qui subsistait au temps de Rey; enfin celle des Quarante-Martyrs, si elle est bien l'actuelle Oghlou Djami (11). L'ancienne mosquée restaurée sous Philarète fut adoptée comme résidence par l'évêque latin, puis rendue au culte musulman en 1144. Dans la ville et dans la montagne à l'ouest il y avait d'abondants monastères dont douze de religieuses, que fit détruire Zengî, et dont un, dominant la ville, dédié aux saints Thadée, Jean-Baptiste et Georges Martyr, avait quatre riches portiques sculptés, et un autre, proche du Scyrtus, renfermait des statues en or des saints Thomas et Barnabé. L'ensemble des maisons était relativement cossu, et les bazars abondants (12). La ville était entourée de jardins qui lui donnaient un aspect des plus riants (13).

Autour d'Edesse, on connaît, outre *Kesas*, *Djoulman* au nord, et un *Fort de la colline de l'Aigle*, sur la route de Samosate (14).

A l'ouest, la route de Bira, s'infléchissant légèrement au sud, passait à mi-chemin par *Saroûdj* (fr. Sororge), près des sources du principal affluent du Bâlikh, gros bourg entouré de riches jardins, et fortifié (15). Sur un autre chemin probablement plus septentrional unissant Edesse à l'Euphrate se trouvait une forteresse dont on ne nous dit pas le nom (16).

A l'est la domination franque atteignit le Chabakhtân, où l'on connaît les localités fortifiées d'*al-Mouwazzar*, *Djamln*, *Tell-Gauran* (17), *al-Qoradî*, et *Tell-Mauzan* (18). Quelque part sur les con-

(9) Rey a vu une église de ce nom (= Thoros) près des remparts à l'ouest.

(10) Matth., § 14.

(11) Selon Rey, l'actuelle Ibrahim Djami recouvre une ancienne église.

(12) Nersès Schnorhali, vers 490 sq.

(13) Anon. Latin, 297, 298.

(14) Chron. An. Syr., 292.

(15) I. Ch. REI, 111; au sud de la route de Bira à Saroûdj se trouve, selon Dulaurier, *Kandetil*, de Matth., 96; près de Saroûdj, *Kafarazôn*, selon Honigsmann, 108.

(16) Fouch. I, 14; Albert (IV, 7 et V, 18-22) nomme *Amacha* comme appartenant avec Saroûdj à Balak, peut-être identique à une *Ma'arra* associée à Saroûdj par Mich., 184.

(17) Mich., 401, y cite un Tell Arab, par altération ?

(18) I. A., 62 (H. 442) At., 118; I. Ch., loc. cit.; Kamâl (al-Qoradî).

fins méridionaux de la province se trouvait *Sinn ibn 'Otaïr* (19). Au nord-est, *Sévavérak* (forme arménienne, trad. ar. Souwaïdâ), jadis place byzantine, n'appartint jamais aux Francs.

Au sud, le Diyar Modar resté musulman comprenait la ville de *Ḥarrân* (l'ancienne Carrhae), importante et bien fortifiée (20), et non loin de là *Ḥiçn ar-Raḥîqa* (21). Entre *Ḥarrân* et *Qal'a Nadjm*, Ibn Djobaïr passa à *Tell-'Abda* et à *al-Baïda* (22). A l'est de *Ḥarrân*, la même route franchissait le Khâboûr à *Râs al-'Aïn*, et de là gagnait soit *Mârdîn*, où elle rejoignait la route venue d'Edesse, et de là *Djaztlat ibn 'Omar* et *Mossoul* par *Nacîbîn* (Nisibe), soit directement *Mossoul* par *Sindjâr*. Sur le Khâboûr en amont de *Qarqîsiya* (23) on signale à notre époque surtout *Mâkisîn*, *'Arabân*, et *al-Madjdal* (24). L'ensemble de la région comprise entre le Khâboûr et *Mossoul* constitue le *Diyar Rabî'a*.

Le bassin supérieur du Tigre forme le *Diyâr Bakr*, dont les villes principales sont *Mârdîn*, au pied d'une puissante forteresse, *Amîd* (auj. Diyarbékir), entourée d'une remarquable enceinte ancienne, et *Mayâfâriqîn*, également très bien fortifié. Ce sont toutes trois de grandes villes, dans une région riche, où l'on peut citer encore les places notables de *Hânî* et *Arqânîn* (auj. Ergani), *Ḥiçn Kaïfâ*, *Arzan*, *Is'ird*. Le Diyar Bakr est séparé au nord des bassins de *Bâloû*, *Tchapaktchoûr* et *Mouçh* sur le *Nahr Arsanyas* (auj. Mourad Sou) par le *Djabal Sassoân* (ou *Sanâsina*). Au nord-est il communique par la trouée de *Billis* avec le Lac de Van, *Akhlat*, et l'*Adherbaïdjân*. Au nord-ouest, il se raccorde, par delà le *Djabal Baharmaz*

(19) A 5 parasanges d'Edesse (Bibl. Nat., 2281, 62 r°); les Banou 'Otaïr étaient les chefs de la tribu arabe des Nomairites. Cf. aussi 'Azîmî 512 (d'où I. A., 383).

(20) B. N., 2281, 62 r° : « Tour des remparts, 7612 brasses (environ 4 km.), 187 tours citadelle, 526 brasses. »

(21) Ibid. : « Tour de l'enceinte, 9.033 brasses (?), 132 tours. »

(22) Trad. Schiaparelli, 239. Peut-être al-Baïda est-elle identique à *Ḥiçn Baddaya* entre *Qal'a Nadjm* et *Sarodj* signalée par Ibn Djobaïr (Lo Str., 500). Vers l'est de *Ḥarrân*, Malh., 96 signale *Chenav*.

(23) Cf. supra p.

(24) I. Ch. dans REI, 113; cf. Dussaud, p. 484. I. W., Cambridge, L. 1., 6, 162 signale aussi *Tanîntr* et *Arsal* (auj. Achral), ainsi que (?) *Sakîr*; Ibn Djobaïr, venant de *Donâisar* au sud de *Mârdîn*, gros carrefour de caravanes, passe à *Tell al-Ouqab*, puis à *al-Djîsr* (le Pont) un jour après, et à *Râs al-'Aïn* une demi-journée plus tard; de là il y a deux jours de désert jusqu'à *Ḥarrân* sans autre localité que des ruines à *Bourdj Houwa*.

et le « *Petit Lac* » (auj. Gueuldjuk) de *Dzouq* (ar. Bahîratân), à la province du *Khanziṭ* qu'enserrent l'Euphrate et le Mourad Sou, et dont le chef-lieu est *Khartpert* (ar. Ḥiṣn Ziyâd), dans une situation imprenable (25).

B. *Du 'Afrîn et de l'Aq-sou à l'Euphrate.*

Sur la rive droite de l'Euphrate, dans la partie de son cours orientée du nord au sud, l'incuvation des lignes du relief qui unissent la Syrie au Taurus oriental fait converger les routes qui relient l'Anatolie à la Mésopotamie et la Syrie à l'Arménie. L'importance d'Alep, un peu plus au sud, où confluent en outre les routes plus méridionales de Cilicie ou d'Iraq en Syrie, a empêché qu'il se développe sur le territoire de l'actuel vilayet turc de Gaziantep de grande ville au moyen-âge, et le morcellement du relief a agi parallèlement; mais les petits centres ont toujours été nombreux et la population relativement active, prospère, et dense.

À l'époque romaine et byzantine, la place principale de la région avait été *Doulouk* (grec Dolichè, néo-byzantin Telouch, latin Tulupe) (1) au pied des montagnes, près du débouché de la route de Mar'ach (2), dans la haute vallée du Nahr Kerzîr et près de la source du Sâdjoûr. Ce n'était plus à l'époque des croisades qu'une bourgade (3) dont le titre épiscopal seul rappelait la gloire antique. La conquête arabe avait fait croître, comme toujours, une localité plus engagée dans la steppe intérieure, 'Aîntâb, sur le Sâdjoûr; cependant la reconquête byzantine et franque ayant redonné la vie en aval encore au site antique de Tell-Bâchir, 'Aîntâb ne prit son essor définitif que lorsque l'invasion mongole eût anéanti Tell-Bâchir.

Le noyau de 'Aîntâb (latin Hatab; turc moderne : Gaziantep)

(25) Pour les détails cf. *Diyar Bakr*, 221-227; le « *Petit Lac* » s'appelle aussi « *Lac de Samanîn* » (I. A., XII, 132), qui peut être à rapprocher de Samahî (*Diyar Bakr*, 226); Haminta est Djarmoûk (Ahrens-Krûger, Zacharie le Rhéteur, p. 259, 380, signalé à moi obligeamment par Honigmann).

(1) Sur l'identification contestée mais non contestable, cf. Syria, 1923, p. 78; il ne reste rien aujourd'hui de la Douloûk antique; dès le début du xiii^e siècle, Yaqûut croit qu'elle était identique à 'Aîntâb; Ibn Chaddâd un peu plus tard n'y signale que des jardins autour de ruines (95 v°).

(2) Au carrefour des routes de Douloûk vers Mar'ach et vers Marri se trouvait *Sâm*, dont le nom se conserve dans un village actuel.

(3) On verra qu'elle est encore objet d'hostilités vers 1150.

est sa citadelle, élevée sur un gros tertre rond en grande partie artificiel, entourée par un fossé profond. Les ruines importantes qui en subsistent aujourd'hui contiennent des réfections de la période des Mamlouks, mais la forteresse était déjà importante au xn^e siècle; les ruines actuelles sont dans l'ensemble, toutes proportions gardées, de type analogue à celui d'Alep (4).

En aval de 'Aintâb, qui est encore étroitement enserré au milieu de collines pierreuses, le Sadjour forme une série de bassins humides que séparent de molles hauteurs sèches. Dans le second de ces bassins et au bord de la rivière se trouvait *Tell-Bâchir* (Latin : Turbassel, aj. Tilbechar), dont le site a été habité depuis la plus haute antiquité (5). Au temps des croisades c'était une localité bien arrosée, abondant en jardins produisant des prunes réputées. La forteresse, élevée sur un grand tell trois fois plus long que large, doit dater originellement du xi^e siècle, mais fut développée par les deux derniers comtes d'Edesse qui en firent leur résidence et par Dilderim sous Noûr ad-dîn (6). L'anéantissement presque total de ses ruines (7) ne permet guère d'en discerner les caractères. Nous savons qu'au lendemain de sa reconquête par Noûr ad-dîn, la forteresse consistait en un château proprement dit de 300 brasses de périmètre, avec quinze tours et, à côté sans doute, en une cour munie d'une seconde enceinte de 425 brasses avec deux autres tours. A la forteresse était adossée au sud une bourgade, qu'entourait un rempart de 625 brasses dont la trace se suit encore.

(4) C'est du moins l'impression qui se dégage de la vue des ruines; il ne semble pas qu'on puisse interpréter d'après elles la notice écrite au temps de Noûr ad-dîn (Bibl. Nat. 2281, 57 vo) que je traduis ci-après : « Périmètre du mur de la citadelle, 540 brasses au qastmî, 6 tours; périmètres de l'enclos (*haouchi*), 66 (P) br. $1/2$, trois tours; bâchoûra sous le markaz, 307 brasses au qâsimî et 5 tours; forteresse médiane, 343 br. au qâsimî; petite bâchoûra, 234 brasses au qâsimî; grand enclos habité, 382 br. $1/2$ au q.; enclos de la porte de la citadelle, 105 br. au q. et 3 tours. » Les tours actuelles de l'enceinte au sommet du tell sont carrées, l'une hexagonale; l'intérieur contient des constructions en partie souterraines. Les ruines actuelles doivent remonter surtout à un travail ayyoubide.

(5) Cf. EI (Honigmann).

(6) I. Ch. 58 vo .

(7) Il reste seulement à la base méridionale du tell des éboulis de grosses pierres, au milieu desquelles on peut suivre l'ancien chemin d'accès; à son arrivée au sommet du tell se voit un linteau de porte et un pan de mur en bel appareil à bossage.

Il s'y trouvait un hôtel et, entre autres églises, une dédiée à saint Romain (8).

En aval encore de Tell-Bâchir, au point où le Sâdjoûr coupe la route d'Alep à Bira, se trouvait, poste avancé sur la frontière, une forteresse plus petite mais tout de même forte, *Tell-Khâlid* (latin Trihalet). Elle existait dès le x^e siècle, mais, très endommagée par le tremblement de terre de 1114, dut être en partie restaurée sous les Francs (9). Au delà, le Sadjoûr, qui coulait vers le sud-est, tourne peu à peu vers l'est; en l'abandonnant et continuant à suivre sa direction primitive, on passait à *Manbidj*, en territoire musulman, et de là on rejoignait l'Euphrate et la route de l'Iraq.

Entre les bassins supérieurs très voisins du Sâdjoûr et du Qouaïq, les communications sont faciles; ils sont par contre séparés du 'Afrîn supérieur par une série de petits massifs accidentés, autrefois boisés; on peut les traverser en deux endroits, au nord et au sud du Djabri Dagħ. Le passage septentrional était gardé par la petite place de *Bourdj ar-Raçâc* (latin *Turris Plumbea*), de construction originellement byzantine, mais refaite par l'un des deux Joscelin (10). Le passage méridional était surveillé par la forteresse byzantine de *Hiçn Sinâb*, qui avait perdu de son importance au bénéfice de Râwandân (11). Ni l'une ni l'autre de ces places ne dominait au reste de grand chemin; elles se bornaient à dominer un canton.

Le vrai chef-lieu du haut-'Afrîn était le château de *Râwandân* (latin Ravendel), qui existait au xi^e siècle. Situé en plein Djâbrî Dagħ à quelque quatre cents mètres au-dessus du 'Afrîn, sur un sommet conique que sa hauteur, à défaut de pentes très abruptes, met à l'abri des machines de guerre, il indique encore par ses ruines belles et importantes, en partie enfouies sous la terre, son caractère de place militaire et de résidence seigneuriale. La cons-

(8) Bibl. Nat., *ibid.*; Sachau, *Reisen*, 162-166; pour l'église, Cart. I, 89.

(9) Honigmann, *Ostgrenze*, p. 95, 104; Foucher, 429; il ne reste aucune ruine en dehors du tell, petit mais haut.

(10) I. Ch., 57 v^o; Röhricht *Geschichte*, p. 668, n. 1. Au nord du bassin dont Bourdj occupe le rebord sud-est se voit un fortin appelé Kara Dinek (Sof-Dagħ).

(11) Le Sinâb est la branche méridionale du Qouaïq supérieur, qui naît à l'est de Rawandân; c'est au confluent de ses sources qu'était Hiçn Sinâb selon I. Ch., 135 r^o (cf. Honigmann, 95). Cela correspond aux ruines de forteresses visibles aujourd'hui au-dessus d'Ispanak, très délabrées.

truction première doit dater du xi^e siècle, mais fut complétée peut-être par les croisés et sûrement, pour toute la partie avoisinant l'entrée; par Saladin, dont le nom est gravé sur la porte. Elle consiste essentiellement en une enceinte grossièrement circulaire, presque partout occupée par deux étages de salles et flanquées de tours barlongues ou octogonales; les murs sont partout épais, en blocage revêtu de pierre de taille de moyen appareil. D'autres constructions se trouvent à l'intérieur, parmi lesquelles une citerne et une vaste et haute salle en partie souterraine d'où un escalier, taillé dans l'épaisseur du mur, donne accès plus bas, sur la pente méridionale, à une salle très claire où l'on arrive d'autre part une fois franchie la porte d'entrée. Le mur autour de la porte est garni de mâchicoulis. Une salle, peut-être une chapelle, dans l'enceinte supérieure (sud-ouest), prend jour par une fenêtre à arc trifolié, en partie murée (12).

Plus au nord, une route qui n'a pas varié des Hittites à nos jours fait communiquer la région de 'Aïntab avec la région de Marrî (Islahiye). Elle se détachait de la route de Mar'ach à Sâm, et contournait par le nord le Kurd Dagħ; quelques ruines anciennes la jalonnent (13). Quant à la route de Mar'ach, de Sâm elle montait à un col, d'où, redescendant brusquement par le Derbend Dere actuel elle traversait l'Aq-sou (14); on s'attend à la voir marquée par quelque localité ancienne, mais ni les textes ni le sol n'en portent de trace (15).

A l'est et au nord-est de 'Aïntab et Tell-Bâchir, on trouve une série de vallées parallèles orientées ouest-est et aboutissant à l'Euphrate: Sâdjour au sud, les trois vallées constitutives du Nahr Kerzîn, le Merzmen Tchaï, l'Araban Tchaï, enfin le Kaïsoûn

(12) I. Ch., 56 v^o, Le Str., 520, Albert III, 17. Kamâl (Aya Sofya, 69) dit avoir vu à Ravandân une inscription antique; elle peut avoir été apportée d'ailleurs. Dans une salle à l'ouest on trouve une marque de tâcheron ∇ . Au sud-ouest de 'Aïntab, sur le tell Kehriz, Cumont (Etudes syriennes, 306) a vu des ruines de forteresse.

(13) Surtout, vers le milieu, Arslan (ou Katir) Kale; plus à l'est, Kiepert note Sof Kale et Shekhshekh Kale; le second paraît inconnu aujourd'hui des habitants de la région. C'est par cette route que passe la retraite franque de 1151 (infra p. 388). Gulesserian, *Dzovq et Hromqla*, Vienne, 1904, 12^e, croit que le catholicos réside à Sof et non à Dzovk dans le Khanzit.

(14) En aval de la route actuelle, semble-t-il, au Keupru Aghzi Boghazi.

(15) La ruine signalée au col par la carte d'E. M. est insignifiante; au nord de Doulouk, Karadja Bourdj et Aktché Bourdj le paraissent aussi.

Tchaï, ce dernier se jetant dans le Gueuk-sou, affluent septentrional de l'Euphrate. Ces vallées, qui s'élargissent parfois en fertiles bassins, sont séparées les unes des autres par des rangées de montagnes — telles le Kizil Daglı et le Kara Daglı — qui, peu élevées mais rocailleuses et broussailleuses, opposent à la circulation de non négligeables obstacles. D'où un morcellement du pays qui se traduit par la multiplicité des petits centres, nommés dans les textes mais souvent difficiles à retrouver sur le terrain (16). Les uns sont au bord ou à proximité de l'Euphrate, dont ils surveillent les accès ; les autres le long d'une route unissant les places du haut Sadjoûr — et, plus loin, Alep — à Behesni et à la voie Mar'ach-Amid. Cette route, dont la partie septentrionale correspond au chemin connu aujourd'hui sous le nom de Mourad Djaddesi, traverse le Merzmen Tchaï à Yarimdja, l'Araban Tchaï à Altountach, et le Kaïsoûn Tchaï à Kaïsoûn.

C'est sur le Merzmen Tchaï, peut-être à Yarimdja même, qu'en raison de la similitude onomastique il faut rechercher la forteresse de *Marzbân* (17), qui est certainement dans cette région (18). Place importante au XII^e siècle et auparavant, elle cessa d'être entretenue au XIII^e, et n'a pas, semble-t-il, laissé de traces. Non loin de là était *Khouroûç* (19).

Comme le Merzmen Tchaï conserve le nom de *Marzbân* aujourd'hui oublié, de même l'Araban Tchaï rappelle que *Ra'ban* est le nom ancien de l'actuelle Altountach Kale. Les textes la décrivent clairement comme une puissante forteresse, mais il n'en reste de trace sur le sol qu'un dessin d'enceinte entourant la plateforme supérieure d'un vaste tell (20).

(16) Entre Tell-Bâchir ou 'Aïntâb et Yarimdja est Kizil-Bourdj, où se trouvent des ruines ; il y a d'autres ruines plus au sud au-dessus de Gueurénis, au carrefour des pistes de 'Aïntab vers Behesni et Biredjik.

(17) C'est l'orthographe arabe courante ; on trouve aussi Barzman (Yaqoût), qui répond au syriaque et arménien Pharzman (Mich., Grég., Samuel) ; I. Ch., 59 r^o-v^o croit qu'elle s'était appelée originellement Marzesân.

(18) On la cite selon les cas avec Khourouç, Kafarsoud, Nahr al-Djâuz, Kerzin, Bîra, Kaïsoûn, Behesni, Ra'bân, Qal'at-ar-Roûm, Maçara et Mar'ach (I. Ch., 59 r^o, I. F., III, 34 r^o ; I. A. XI, 257-258 ; I. W., 393 r^o ; Yaqoût dans Le Str., 421 ; Grég., 182 ; Samuel d'Ani, 449 ; Mich., 295). Kamâl ROL V, 56, note dans l'ordre de la marche Behesni, Ra'bân, Marzbân, et Tell-Bâchir.

(19) I. Ch., 59 v^o ; I. W., 393 r^o. La proximité de Marzbân ne permet de corriger ni en Qoûriç (Cyrrhus) ni en Chores (en amont de Samosate).

(20) Brûlée par les Mongols, reconstruite par Héthoum I, elle fut définiti-

Kaïsoûn (latin Cressum, Cesson), sur le cours d'eau du même nom, était une petite ville prospère et le chef-lieu des territoires compris entre Qal' at ar-Roum et l'Aq-sou. Elle possédait une citadelle, construite originellement de brique crue, puis partiellement refaite en pierre par Baudouin de Mar'ach ; il n'en subsiste rien du tout (21). Immédiatement au sud de Kaïsoûn se trouvait le grand couvent arménien de *Garmir Vank* (22).

Enfin en continuant vers le nord on arrivait à *Behesni* (auj. Besni; dans Guillaume de Tyr, Behetselin) (23), dont la situation est très différente de celle des localités précédentes. La ville garde non un passage de rivière mais un col élevé entre les deux profondes vallées parallèles de l'Aq-sou oriental et du Souffraz Souyou, l'un et l'autre affluents du Gucuk-Sou; de ces vallées la communication est facile avec celle de l'Aq-sou occidental à l'ouest, avec l'Euphrate à l'est ; en même temps Behesni se trouve juste au contact du plateau avec la chaîne orientale du Taurus. Pour toutes ces raisons elle occupe un carrefour de première importance, d'où des routes conduisent vers Alep, Mar'ach ou Albistân, Kiahtâ et Amid, Samosate et Edesse.

Le site précis de la ville est assez étrange ; allongée dans un ravin encaissé et dénudé à deux kilomètres au sud du col, elle a déhordé, grâce à un seuil étroit, sur un second ravin qui un peu plus bas se jette dans le premier. Sur l'éperon rocheux circonscrit par ces deux ravins et le seuil s'élevait la citadelle, dissimulée de tous côtés par des hauteurs supérieures. Les quelques ruines qui en subsistent, abstraction faite d'additions postérieures, témoignent d'une certaine force ; les bâtiments principaux occupaient le point culminant du rocher, au nord, à l'angle du seuil et du grand ravin ; de ces deux côtés la pente est abrupte et il n'y avait qu'une enceinte dont il subsiste sur le ravin une tour et plusieurs fragments de murs. Des autres côtés le promontoire descend en pente douce et une seconde enceinte à mi-pente doublait l'en-

vivement détruite par Baïbars ; postérieurement ont été édifiées au flanc sud du tell une mosquée et une grande salle avec accès coudé fermé — peut-être réadaptation d'ouvrages antérieurs — qui subsistent intacts. L'enceinte comprenait tout du long l'épaisseur d'une galerie intérieure.

(21) Le tertre même sur lequel elle s'élevait est détérioré par le village.

(22) Il y a des ruines dans la montagne au sud de Kaïsoûn.

(23) Et non Bathémolin avec lequel l'identifie à tort Dussaud, 230.

ceinte supérieure (24). L'ensemble était certainement antérieur aux croisades. Quant à la ville, elle avait une population assez nombreuse, active et prospère, et, au-delà de ses ravins, des champs et des jardins. Kaisoûn et Behesni étaient en communications si étroites avec Mar'ach qu'au temps de la domination franque elles appartinrent au même seigneur. Les textes citent plusieurs localités situées peut-être sur le parcours, mais qui n'ont pu être retrouvées sur le terrain (25).

Parmi ces localités, on peut conjecturer qu'il s'en trouvait au passage de l'Aq-sou occidental. C'était le cas, sur la route de Behesni à Albistân (26), de *Hadathâ* « la rouge » (au début de l'Islam, al-Mahdiya ou al-Mohammadiya ; arménien, Gueuinuk ; kurde, Alhan ; auj. Inekli ; la citadelle s'appelait Ouhaïdab) (27) ; la place avait joué un grand rôle dans les guerres arabo-byzantines, mais à l'époque des croisades, bien que la vallée restât cultivée et le passage parfois utilisé, la forteresse ne fut pas entretenue et tomba en ruines. Quant aux traversées de l'Aq-sou en aval, s'il ne semble pas que le site de la moderne Bazardjik (Boughdin) ait été occupé, on trouve par contre un peu au nord-est, à l'endroit où la vallée se resserre, une ruine appelée aujourd'hui Keur Oghlou, qui remonte peut-être au moyen-âge. Entre 'Aïntab et Mar'ach ou Hadatha, on signale un *Mardj ad-dîbâdj* (28) qui ne peut guère être que le bassin de Bazardjik (29).

Au bord ou à proximité de l'Euphrate se trouve une seconde ligne de localités notables. Le Nahr Kerzin, dans son cours infé-

(24) Au xv^e siècle Qaïlbâi y ajouta encore une tour (avec inscription) ; au-dessus du seuil, un ouvrage qui paraît destiné à porter une machine à projectiles paraît de la même époque (inscription illisible).

(25) La montagne entre Kaisoûn et l'Aq-sou occidental s'appelait Zobar, du nom d'un monastère (Mich., 198). Un acte latin (Cart. I, 226) signale, probablement près de Behesni, *Vartérin* (cf. Vartahéri dans Matth. 108) et *Vana-verium* (où l'on devine le radical van = maison en arménien), et, à côté, un lieu dit *Platta*, propre à être fortifié.

(26) D'après Kamâl Boughya, Aya Sofya, 29, les lacs au pied de Hadathâ s'appelaient *Anranit* (Anzanit ?), nom à rapprocher du Nahr Hoûrith, forme ancienne du nom de l'Aq-Sou (?).

(27) I. Ch., 64 v^o.

(28) Maqrîzi, Quatremère, 140.

(29) Yaçoût (Le Str., 389) signale une passe proche de Hadathâ, appelée 'Aqabat as-Sîr, peut-être identique à la passe menant à Albistân, connue d'habitude sous le nom de Darb as-Salâma.

rieur, fait un vaste détour vers le sud avant de se jeter dans l'Euphrate. Les deux cours d'eau enserrant ainsi un petit district, appelé au moyen-âge le *Nahr al-Djauz*, qui fut toujours spécialement riche (30). La route qui le traversait au sud pour unir Alép, par Tell-Khâlid, à Bîra, franchissait le Nahr Kerzîn à *Hiçn Kerzîn* (31). C'est sur la rive orientale de l'Euphrate que se trouve *Bîra* (syr. *Birtha*, latin *Bile*, auj. *Biredjik*), qui gardait l'un des deux principaux passages unissant la Syrie du nord à la Djéziré. A la différence de ce qui a lieu en amont et par endroits encore en aval, l'Euphrate n'est pas ici bordé de falaises d'accès difficile des deux côtés ; il ne s'en trouve que sur la rive gauche, mais entaillées par un ravin. C'est sur l'éperon délimité par l'Euphrate et ce ravin que se trouve la citadelle de *Bîra*, pour l'ensemble de construction antérieure aux croisades ; bordée d'abrupts de tous les côtés sauf au nord, elle est complétée par des salles creusées à même le roc ; en raison de la blancheur du calcaire, on l'appelait *Qal'a Baïda*. Il en reste encore d'assez belles ruines, bien que la municipalité, pour des raisons d'aération, accélère ici, semble-t-il, l'œuvre destructrice du temps. La ville était également entourée d'une enceinte, dont il subsiste d'importantes parties plus ou moins refaites sous les Mamlouks (32).

Au débouché du Merzmen Sou se trouvait la vieille citadelle de *Qal'at ar-Roâm* (arm. *Hromgla*, lat. *Ranculat*, auj. *Roum-kale*; identification probable avec la byzantine *Ouremen*), dont la construction, en grande partie de haute époque byzantine, a été complétée par les *Catholicos* arméniens à la fin du XII^e siècle. Elle est située sur un éperon rocheux tombant abruptement de trois côtés sur l'Euphrate et le Merzmen Sou ; le seuil restant du quatrième côté a été creusé de main d'homme par un fossé, comme à Çayouñ et Gerger (profond de trente mètres). Les salles sont, plus encore qu'à Bîra, en partie creusées dans le roc. L'Euphrate, profond et rapide, ne peut être traversé normalement (33).

(30) Yaqoût (*Le Str.*, 463) ; I. F., III, 33 v° ; Kamâl ROL V, 51 ; I. A. XI, 100 (II 481).

(31) Yaqoût (*Le Str.* *ibid.*) ; Kamâl *ibid.* ; I. F. *ibid.* d'après lequel Noûr ad-dîn y passe entre Tell-Khâlid et le Nahr al-Djauz ; le gué actuel est au hameau encore appelé *Kale* (forteresse), mais il n'y a pas de ruines.

(32) A la porte d'Edesse s'étale une longue inscription de Qaïtbâi.

(33) Honigmann, FI III, 1258 ; Moltke, *Briefe*, 365-374 ; A. Nöldeke, *Petermann's Mitteilungen*, 1920, p. 53 sq.

C'est probablement vers le coude de l'Euphrate, à l'est de Kaïsoûn, qu'il faut rechercher *Kafarsoûd* (ou Kafarsoût), qui n'a été jusqu'ici ni signalée ni localisée; c'était cependant un gros marché fortifié d'une notable importance (34). On n'a pas plus localisé, mais il doit falloir rechercher dans la province de 'Aïntâb, les places appelées dans divers textes *Abeldjes* (arm.) (35), *Arghal* (36), *Harasta* (37), *Qarîna* (38), *Cummi* (latin) (39), etc.

C) *Territoires situés entre le Taurus oriental et l'Euphrate.* — Au nord du Diyar Mođar, sur la rive droite de l'Euphrate, et jusqu'au bord du Khanzit, le Taurus oriental oppose aux communications entre la Djéziré occidentale et les plateaux d'Albistân et de Malaṭya une barrière qu'on ne peut franchir qu'en quelques points et avec peine. Entre la montagne et le fleuve s'étend une région qui, dans son ensemble, constitue un vaste plateau descendant doucement vers le sud, mais qui est souvent déchiqueté par un grand nombre de ravins, sans parler de vallées profondes comme celles de l'Aq-sou oriental, du Gueuk-sou et du Djendere-sou. C'est juste au pied de la montagne que ces accidents sont le moins graves et les passages les plus faciles. D'où une double ligne de places, les unes au nord, en haut du plateau, les autres au sud, aux passages de l'Euphrate, qu'on traverse plus qu'on ne le suit. Les unes et les autres ont joué au moyen-âge un rôle militaire important, qui n'a cessé qu'avec la conquête ottomane.

En venant de Behesni, une fois traversé l'Aq-sou et le Gueuk-sou, soit vers l'ancien couvent fortifié d'*Erniçh* (1), soit en aval près de la route moderne, on abordait le vrai plateau, dont *Hiçn Mançoûr*, près de l'antique Perre, était le chef-lieu (auj. Adyaman).

(34) Elle est citée avec Marzbân, le Nahr al-Djaz, des places euphratéennes s'échelonnant de Samosate à Btra, Behesni, ou (sans proximité définie) Mar'ach, selon les textes. Kamâl ROL V, 51; Mich., 297; Yaqoût (Le Str. 472); I. A. XI 100 (H 481); Ibn Bibi, 228. Au confluent de l'Araban Tchaï et de l'Euphrate se trouve l'antique Sougga, et sur la rive en face était l'antique Kapersana; je n'ose proposer de rapprochement.

(35) Hiéthoum, 489 (avec Qal'at-ar-Roûm et Behesni).

(36) I. F. III, 86 v° avec Doulouk, Marzbân, Ra'bân, et Behesni (= Ardil, ou est de Ra'bân ?).

(37) Le Str., 448 (près Ra'bân).

(38) Boustân, 545-546 (avec 'Aïntâb, Marzbân, Kaïsoûn).

(39) G. T. XVII, 28 (avec Douloûk, Kaïsoûn, Mar'ach).

(1) A l'ouest on trouve aujourd'hui Salahin Kale.

Un chemin la reliait à Malatya ; de l'ancienne citadelle, certainement forte, il reste à peine une butte de terre ; elle avait une double enceinte, et la ville à ses pieds était également entourée d'un rempart, percé de trois portes et bordé d'un fossé. Le démantèlement date de la conquête mongole ou de la reprise mam-louke (2).

A partir du Djendere Sou, le paysage change entièrement, et la profonde vallée de ce cours d'eau ouvre une voie relativement praticable vers Malatya. L'importance du nœud de route est soulignée par les monuments antiques qui l'entourent : ponts romains du Djendere Sou et de son affluent le Kiahta Sou, monuments commagéniens de Karakouch et du Nemroud Dagh. La forteresse de *Kiahta*, qui le gardait au moyen-âge, n'avait pas une moindre importance.

Située sur un formidable éperon rocheux qui domine de cent cinquante mètres la gorge par laquelle le Kiahta Sou débouche dans la vallée du Djendere Sou, elle est bordée de tous côtés par des abrupts, sauf au nord-ouest où un étroit seuil la relie au village voisin. Telle que les croisés l'ont connue, la forteresse était byzantine, et consistait en un ouvrage supérieur et une enceinte inférieure, l'un et l'autre en petit appareil joint par un mortier extrêmement résistant. L'ouvrage supérieur épouse le pourtour grossièrement triangulaire de la plate-forme qu'il occupe ; du côté du ravin, qui est le plus élevé, les constructions se sont bornées à renforcer le rebord rocheux ; des deux autres côtés est une enceinte de trois étages qui, d'après une description de la fin du XIII^e siècle, comprenait soixante-dix pièces ; l'ensemble constituait un château autonome, où résidait le gouverneur, et où se trouvaient une citerne, des magasins de vivres et d'armes et des pigeonniers ; on y accédait par une porte pratiquée dans l'angle sud, et reliée à la forteresse inférieure par une vingtaine de marches taillées dans le roc. La forteresse inférieure consistait en une longue enceinte également forte surtout au côté ouest, comprenant trois étages et 270 pièces. De l'autre côté, un chemin d'eau de 470 marches en partie creusé en tunnel et défendu par de petits ouvrages crénelés descendait au milieu de la gorge. Un

(2) I. Ch., 65 r^o ; Idrisi, Yaqoût et A. F. dans *Le Str.*, 454.

mur de crête courait au-delà du château le long de l'éperon rocheux jusqu'à son extrémité à quelque 200 mètres plus loin. Une triple porte, peut-être munie d'un pont, donnait accès au chemin venant du village au-delà d'un enclos inférieur (3).

Dans les ruines actuelles figure d'autre part une seconde enceinte, au-dessous de la première et l'enveloppant à l'ouest et au nord (4); la porte de la citadelle supérieure a été également refaite. Ces travaux datent des sultans mamlouks Qalâouñ, Achraf et Nâcir, dont sept inscriptions sont encore conservées (5). Ils se distinguent immédiatement par leur bel appareil à bossage régulier ; ils sont munies de tours carrées pourvues de machicoulis. L'ensemble de Kiahta constitue une des ruines les plus imposantes du territoire turc, et mériterait une étude approfondie.

C'est dans la région de Kiahta que se trouvait la forteresse jusqu'ici non localisée de *Teghenkiar*, au village du même nom sur le haut Kiahta-sou ; au-dessus, aux ruines dites Boursoun Kale, était le monastère patriarcal monophysite de *Mar Barçau-ma* (6). *Teghenkiar* gardait le passage entre le Kiahta Sou et le Gerger Tchaï, par derrière le Nemroud Dag. Les prolongements de ce sommet, détaché en avant de la chaîne taurique, se rapprochent de l'Euphrate, de façon que la zone de plateaux finit par complètement disparaître, et qu'en amont de Gerger la montagne borde directement le fleuve. C'est par la vallée du Gerger Tchaï que de Kiahta l'on atteint le plus facilement l'Euphrate, qu'on traverse en aval de ses premières gorges en direction de Sêvavérak et d'Amid. De l'extrémité de l'arrête rocheuse qui sépare le bas Gerger Tchaï de l'Euphrate et les domine de plusieurs centaines

(3) A cela se bornent les précisions pour lesquelles je peux concilier la vue des ruines et la description donnée par Ibn 'Abdazzâhir à la veille des travaux de Qalâouñ, consécutifs à sa conquête de la place (Vie de Qalâouñ, 55 r°).

(4) C'est surtout cette enceinte qui apparaît dans le bon dessin de Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin, 1890, 4^e, p. 186.

(5) La date de 525 lue sur l'inscription de la porte par Hamdi Bey et reproduite dans l'article de l'EI ne repose sur rien : la date réelle est 685/1284. Les autres sont de 690, 692 (enceinte inférieure), et 707 (porte de la citadelle).

(6) Mich., 294 ; citée comme pas très éloignée de Barçau-ma et proche de Kiahta et Gerger, elle ne peut, malgré la similitude de sens, être identifiée, comme le veut Rey, avec Altountach Kale (Ra'bân). L'identification de Barçau-ma sera démontrée dans un prochain travail de E. Honigmann.

de mètres, on aperçoit l'Euphrate en amont sur une grande longueur en même temps que l'œil embrasse un immense horizon de basses terres sur la rive gauche du fleuve. Le site a été occupé de tous temps, puisqu'on y trouve des bas-reliefs hittites, des inscriptions commagénienes, enfin la forteresse médiévale de *Gerger* (7).

Pour autant que l'état des ruines permet de s'en rendre compte, la forteresse consistait en une enceinte carrée et au sud, au-dessus du seuil séparant le rocher de *Gerger* de l'arrête montagneuse qu'il prolonge, un ouvrage supérieur ne paraissant pas comporter de constructions très importantes. Ce seuil était approfondi par un fossé creusé de main d'homme, où un pilier central, comme à *Çahyoûn*, existait peut-être (8) pour supporter un pont. L'ensemble est byzantin, mais le chemin d'accès a été fortifié au xiv^e siècle par les mamlouks qui y ont laissé trois inscriptions aujourd'hui illisibles.

De *Gerger* on pouvait traverser l'Euphrate soit au pied même de la forteresse, l'autre bord du fleuve étant protégé par le petit cbâteau aujourd'hui disparu de *Qatîna* (9), soit en remontant jusqu'à *Bâbaloû* (*Bâbalwa*, *Baboula*, *Bebou*, *auj. Bibol*), d'où, par *Djarmoûk*, l'on atteignait aussi *Amid* (10) ; au-delà de ce point, qui formait l'extrémité nord-orientale des possessions franques, l'Euphrate traverse des défilés à peu près infranchissables.

Malgré son caractère montagneux, la région de *Kiahtâ* et de *Gerger*, mieux arrosée que celle de *Hiçn Mançoûr*, est et était plus riche et plus peuplée ; de nombreux monastères étaient disséminés dans le district compris entre *Malatya*, *Kiahta*, et la boucle de l'Euphrate à l'est (11). En amont de sa traversée du Taurus le fleuve passait à *Claudia*, d'où l'on gagnait facilement le *Khanzit*, et qu'on pouvait atteindre de *Kiahtâ* et *Teghenkiar* ; les gorges elles-mêmes pouvaient exceptionnellement être traversées en direction de *Dzovq* sous *Abdaher*.

(7) Humann-Puchstein, op. cit., 353.

(8) D'après le témoignage de De Moltke ; je n'en ai plus rien vu.

(9) *Khazradji*, an 633 ; Vie de *Qalaoûn* (récit de sa prise après *Gerger*). Un village de *Qatîna* existe encore.

(10) *Azr.*, 174 r^o ; *Mich.* 260 ; *Chron. an. syr.*, 246 ; *Matth.* 40 ; *Diyâr Bakr* 226.

(11) C'est peut-être dans cette région qu'est le *Sopharos* de *Mich.*, 244 ;

Si maintenant de Gerger nous redescendons l'Euphrate, nous rencontrons successivement *Nacibin ar-Roûm* (rive gauche) et *Khores* (r. d.), qui ne sont plus signalées après la fin du xi^e siècle (1), puis (r. d.), la ville antique de *Samosate* (ar. Soumaïsât, auj. Samsat; ne pas confondre avec Arsamosate sur le Mourad-sou) dont l'enceinte est encore en assez bon état; elle conservait quelque importance au moyen-âge, mais il ne semble pas qu'aucune construction notable y ait été faite par les Grecs, les Francs ni les Turcs (2).

Entre Samosate et Qal'at ar-Roûm, on traversait le *Sangas* (Gueuk-sou) sur un pont antique près du débouché oriental duquel se trouvait la vieille bourgade de *Troûch* (grec Tarsos; lat. Toreis (3) ; arm. Thores) (4). De là on gagnait 'Aïntâb ou Tell-Bahir d'un côté, Behesni et Mar'ach de l'autre.

II. LA PRINCIPAUTÉ D'ANTIOCHE.

A. Antioche.

Par sa situation à la sortie du carrefour de routes constitué par le 'Amouq, *Antioche* (grec : Antiocheia; ar. Antâkyâ) était prédisposée à être une capitale, et par ses dimensions, sa population, sa richesse, elle restait assurément telle pendant la période des croisades. Malheureusement de la ville à peu près rien n'a subsisté; les dévastations des tremblements de terre et de Baïbars (1) ont passé sur elle, puis l'exploitation de ses pierres par les nouveaux habitants, et seules aujourd'hui ses murailles subsistent en notable partie. On peut cependant affirmer une chose; c'est que la ville médiévale était aussi proche de la ville de Justinien qu'elle l'était

entre Gerger et Bibol, le nom du village de Vank suggère un ancien couvent arménien.

(1) On ne sait où placer le *Djîsr al-'Adili* où al-Kâmil passe entre Behesni ou Iliçn Mançoûr et Sêvavérak (I. W., 291 r^o-v^o).

(2) Un peu en amont (r. g.) était au xi^e siècle le château de *Lidar* (Matth.).

(3) Orderic, vol. IV, 247.

(4) Lire ainsi, et non Thorer, dans H. Arin. Cr., d'après Hönigmann, art. Houmkale, dans EI; corriger de même l'« Aurach » de Kâmal 635 en Toûr (a) ch ou Troûch.

(1) Et des incendies (pour notre période, juin 1098, cf. infra, et 1178, Mich. an 1489).

peu de la ville moderne construite dans l'angle sud-ouest de l'ancienne enceinte (2).

Le site d'Antioche était remarquable. Située au point où l'Oronte, dont la vallée se rétrécit, échappe aux marais et faux bras qui en amont le rendent difficilement traversable, mais n'est pas encore engagé entre les hauteurs de son cours inférieur, peu propices à la construction d'une grande ville, elle s'allonge sur une plate-forme doucement inclinée dont les terrasses supérieures sont dominées de près de quatre cents mètres par le dernier prolongement septentrional de la chaîne du Djabal 'Aqra, le Silpius, défense naturelle de premier ordre, que scinde en deux la gorge d'un gros torrent, l'Onopniktès. La proximité de la mer, les nombreuses sources de la montagne y font abonder l'eau, à laquelle le relief ne permet pas de dormir. Le couloir de l'Oronte entre l'Amanus et le Djabal 'Aqra-Silpius, provoque un appel d'air qui entretient à Antioche une fraîcheur et une salubrité contrastant non seulement avec l'étouffoir marécageux du 'Amouq, mais même avec les côtes fermées du golfe d'Alexandrette. Ce climat se traduit dans la nature par un aspect verdoyant de la vallée et des premières pentes, dont l'enchantement a été ressenti par les croisés et les voyageurs médiévaux comme il l'est par le visiteur d'aujourd'hui. Et ce n'est pas seulement en raison des souvenirs pieux qui s'attachaient à la ville de Saint-Pierre que tous chantent la « ville de Dieu », et même le byzantin Phocas, porté à insister sur la décadence d'un pays échappé aux Grecs.

Si la configuration du terrain a toujours imposé le même emplacement au pont sur l'Oronte, le centre de la ville antique et médiévale, au lieu d'être comme aujourd'hui à l'entrée de ce pont, se trouvait au nord-est, plus près de l'Onoptiktès. Mais elle s'étendait

(2) Une étude archéologique complète d'Antioche dépasserait le cadre de ce travail puisqu'elle porterait forcément sur la ville antique presque exclusivement ; nous ne pouvons ici que relever les témoignages de la période franque, tout en les éclairant par les renseignements concernant la ville antérieure, rassemblés en particulier par K. O. Müller, *Antiquitates antiochenae*, Göttingen, 1839 ; Förster, *Antiochia am Orontes* (Jahrb. d. deutsch. arch. Inst. XII, 1897) ; Schultze, *Antiocheia*, Gütersloh, 1930 ; et dans le fichier constitué à la direction des fouilles franco-américaines d'Antioche (au courant des résultats desquelles il faut naturellement se tenir). Il est nécessaire de lire les récits des voyageurs qui ont vu à Antioche des ruines aujourd'hui disparues, tels Pococke (bibliographie dans E. I. (Streck) et Dussaud 421.

bien au-delà, et, mêlées assurément de jardins, des constructions existaient dans toute la partie plate de 3 km. 1/2 sur 1 km. 1/2 qui était comprise entre les remparts et la montagne. Ce qui, aux hommes du moyen-âge, paraissait immense (3).

Ces remparts, auxquels les Francs n'apportèrent, comme à la citadelle, que d'insignifiantes retouches, frappaient tout le monde d'admiration. D'un périmètre de plus de douze kilomètres, elles ne protégeaient pas seulement la ville du côté de la plaine, mais — c'en est aujourd'hui la seule partie conservée — escaladaient la pente du Silpius, en couronnaient la crête, et franchissaient dans une plongée vertigineuse la gorge de l'Onoptiktès, que fermait la fameuse « porte de fer ». Des tours de trois étages — 360 selon la tradition — les renforçaient sur tout leur pourtour, réunies par un large chemin de ronde. Du côté de la plaine, aujourd'hui disparu, se trouvait de plus un avant-mur. La construction était en pierre de taille et brique revêtant un bloquage de maçonnerie. Au sommet du Silpius et juste au-dessus de la gorge de l'Onoptiktès, se trouvait la citadelle, ajoutée aux fortifications antérieures par Tzimiscès au x^e siècle, peu considérable en elle-même, mais presque inexpugnable par sa position. On y accédait de la ville par un sentier empruntant le plus septentrional des deux ravins qui divisent les pentes du Silpius au sud de l'Onoptiktès (4).

Ces remparts étaient percés de poternes de tous côtés et de cinq portes autour de la ville : Saint-Paul au nord, sur la route d'Alep (5); Saint-Georges à l'opposé sur la route de Lattakié ; du Chien, du Duc ou des Jardins, et du pont, du nord au sud du côté de l'Oronte; cette dernière, d'où partaient les routes de Souwaïdiya et de Cilicie, était la plus importante (6).

Antioche abondait en beaux édifices, églises surtout, presque tous datant du Bas-Empire et de Justinien. Il semble que le palais du prince (hier de l'émir ou du duc) se soit trouvé vers l'angle

(3) G. T., 169 ; Wilbrand, 172 ; Ibn Bouflân dans *Le Strange*, 369.

(4) Ibn Bouflân et Idrîsî dans *Le Strange*, 370 ; Raymond, 342 ; Wilbrand, 172 ; Gesta, c. 32 ; G. T., 169 ; poème d'Ibn al-Qaisarânî dans 'Imâd Kharîda B. N. 3329, 7^o. Description moderne d'après les ruines surtout dans Rey, *Mon. Mil.* 195-202. En 1178, l'Oronte, près du pont, lors d'une crue, passa par-dessus les remparts (Mich., an 1489).

(5) La tour voisine s'écroula en 1114, et dut être refaite par les Francs.

(6) G. T., 169.

nord-est de l'agglomération actuelle, soit à un kilomètre environ du pont (7); proche de lui était la paroisse Saint-Jacques, dont l'église fut brûlée en juin 1098 avec tout son quartier; il résulte du récit du même incendie (8) que Saint-Pierre, la cathédrale, que nous savons d'autre part avoir été au cœur de la ville, se trouvait à quelque distance de ce quartier, non toutefois très loin, soit sans doute un peu à l'écart du bas Onoptiktès et sur sa rive méridionale; ce n'était pas seulement l'église patriarcale, mais aussi un lieu d'assemblée populaire; quelques restaurations durent y être apportées par les Francs après le tremblement de terre de 1170. Là étaient enterrés les princes, les patriarches, le légat Adémar du Puy, et Frédéric Barberousse. (9). De Saint-Pierre une rue conduisait à une place sur laquelle se trouvait Saint-Jean, et qui continuait jusqu'à un torrent, peut-être l'Onoptiktès; la dernière partie de cette rue constituait le quartier gènois, auquel était contigu l'ancien quartier amalphitain (10). Cette vague localisation de Saint-Pierre paraît confirmée d'autre part par l'emplacement connu des ruines de Sainte-Marie-Rotonde, plus proches de la montagne, et qu'on sait n'avoir pas été éloignées de Saint-Pierre; elle fut, elle aussi, éprouvée par le tremblement de terre de 1170 (11).

Procopé et Malalas nous apprennent que Saint-Cosme-et-Damien n'était pas éloignée de Sainte-Marie-Rotonde; au *xii*^e siècle, elle se trouvait à l'extrémité d'une rue qui passait près de l'hôpital « hebeneboleit » (?), devant lequel se trouvait le four de Saint-Georges

(7) S'il correspond bien aux ruines très délabrées de palais vues par Pococke et appelées Prince par les habitants, dit-il (II, 192).

(8) Raoul, 77 ; Gesta, 136 ; Röhr. Reg., 983 ; selon Cont. D 209, dans le palais Raymond de Poitiers avait fait faire une chapelle à saint Hilaire.

(9) Il n'est guère douteux que ce soit la cathédrale toujours, donc toujours le même édifice, qui est appelé par la plupart des chroniqueurs chrétiens Saint-Pierre, par Wilbrand Sts Pierre et Paul, par les Grecs et les Arabes Cassianos). Peut-être même est-ce elle que Baïbars écrit à Bohémond VI avoir détruite, bien qu'il l'appelle Saint-Paul, nom d'une autre église, mais moins importante, et dont il semble que des ruines plus notables aient subsisté après lui. Cf. aussi Cont. A, 137 ; Pococke II, 192.

(10) Hagenmeyer Ep., 155 ; Ughelli IV, 847 ; Lib. Jur., 30, 249 ; Pococke II, 192 ; Chesney II, 425.

(11) Wilb., 172 ; Foucher, 339 ; Gautier I, 2 ; Michel, an 1431 ; Le Strange, 368 ; Ibn al-Qaisarânt, *loc. cit.*

découvert (12). Juste au pied de la citadelle était Saint-Jean Chrysostome (13). Sainte-Marie-Latine paraît avoir été peu éloignée de Saint-Jean, et non loin d'elle aussi se trouvait la Maison de l'Hôpital (14). Près de Saint-Pierre était une chapelle à Saint-Siméon (15).

Quittant les quartiers supérieurs centraux, nous trouvons signalés : dans la gorge de l'Onoptiktès, une grotte de Sainte-Marie-Madelaine et une chapelle de Sainte-Marguerite (16) ; au-dessus de la porte de Saint-Paul, le couvent et l'église du même nom (en arabe Dair al-baraghîth), antérieurs aux Francs mais accrûs par eux d'une construction gothique, et, dans le même mont mais plus près de l'Onoptiktès, Saint-Luc (17) ; à l'autre extrémité de la ville, Saint-Georges (identique soit à l'église de ce nom occupée par des chanoines augustinien, soit à l'église monophysite homonyme (18), et, plus haut, Sainte-Barbe et les saints Macchabées (19) ; enfin, hors des murs sur la rive droite de l'Oronte à quelque distance du pont, Saint-Julien (20). Les autres églises attestées à l'époque romano-byzantine ne le sont pas dans notre période ; on connaît par contre seulement aux XII^e-XIII^e siècles les églises Saint-Menne, Saint-Théodore, Saint-Thomas (quartier de Panticellos), sans parler de Saint-André, fondée ou rebaptisée par Raymond de Toulouse en 1098, Saint-Léonard, probablement ainsi baptisée par Bohémond qui avait une dévotion spéciale pour ce saint, et des églises monophysites de Saint-Georges (peut-être identique à la précédente du même nom) et de la Mère de Dieu (sûrement distincte de Sainte-Marie-Rotonde), construites à la veille des croisades, et de Mar Bar-

(12) Roz., 169.

(13) Cart. I, 143 : « Ecclesia S. Johannis os aurei ». Pococke II, 192.

(14) Röhr. Reg., 331 ; Kohler, 172, 181 ; Cart. I, 9.

(15) Roz., 171 ; Cart. I, n° 1060.

(16) Wilbrand, 172 ; Pococke II, 192

(17) Mas'ouddi dans Le Strange, 368 ; Wilbr., 172 ; Rey, Col. fr., 327 (à en core vu des ruines) ; cf. image d'un édicule gothique sur deux sceaux d'abbés de Saint-Paul, dans Rev. Num., 1888, 1891. Saint-Paul fut peut-être détruite par Baïbars, supra p. 130, n. 3.

(18) G. T., 169 ; Mich., ans 1462 et 1481 ; Inn. IV, n° 7397.

(19) Wilbrand, 172 ; Mas'ouddi dans Le Strange, 368 ; pour S^ts Macchabées, fichier des fouilles d'Antioche.

(20) Cont. A, 208.

çauima, construite sous Renaud de Chatillon; la localisation de ces dernières églises est inconnue (21).

L'aspect général des maisons était, comme il est de règle en Orient, misérable et fermé du dehors, mais, pour les demeures riches, délicieux à l'intérieur (22). On trouvait aussi en abondance bazars et tavernes. Les bains, comme aujourd'hui les hammâms, étaient un des charmes de la ville, surtout dans les hauts quartiers proches de l'aqueduc (23), et les grands personnages avaient les leurs en propre. L'eau était partout, dans les rues, les bazars, jusque dans Saint-Pierre (24); elle provenait de puits (d'un près de Saint-Jean), de sources (par exemple à Saint-Paul), et de l'aqueduc antique qui venait de Daphné, et d'où on la répartissait par des canalisations ramifiées qui faisaient l'admiration universelle (25). Elle faisait tourner des moulins, et entretenait dans les hauts quartiers cinq terrasses de jardins, d'où l'on jouissait d'un superbe panorama (26). Sur ces terrasses, le patriarche jacobite Ignace se fit construire vers 1240 une luxueuse résidence (27).

Grande ville, Antioche était divisée en quartiers. On en connaît quatre noms : Saint-Paul au nord, des Amalphitains au centre et de Saint-Sauveur aux Pisans et probablement par suite aussi vers le centre, enfin de Panticellos avec la paroisse de Saint-Thomas, de localisation inconnue (28).

La vallée de l'Oronte, en aval d'Antioche, appelée *Doux*, est étroite comme en amont du 'Amouq, bien que sur la rive droite la douceur des pentes permette un passage facile. Le fleuve est accessible à de petites embarcations, non à des navires même médiévaux. Sur la rive gauche, *Daphné* (auj. Baït 'al-Mâ) restait

(21) Roz., 171 ; Cart. I, 574 ; Rohr. Reg., 983 ; Raymond, 266 ; Mich., 174 et ans 1481 et 1462.

(22) Wilbrand, 172.

(23) Cart. I, 491 ; Roz., 165 ; Le Strange, 371. On connaît des bains de Tancrède, du Mazoir, etc.

(24) Ibn Bouïân et Idrisi dans Le Strange, 369 et 375; Cart. 574 (fontainé de Naquaire).

(25) Wilbrand, 172; Benjamin, Adler, 17; G. T., 169.

(26) Le Strange, 371 et 375 ; Cart. I, 144 (jardins de Saint-Jean Chrysostome, de Saint-Paul) et I, 106 (jardin de Trigaud, chambellan de Raymond de Poitiers).

(27) B. H. Eccl., 668

(28) Cart. I, 144 ; Ughelli IV, 847 ; Müller, 3 ; Röhr. Reg., 983.

un riant lieu de promenade et un souvenir cher aux lettrés ; des couvents s'y étaient établis, par exemple celui des Monophysites à *Douwaïr* (29). Sur la rive droite, à peu de distance de la mer, était *Souwaïdiya* (lat. Soudin, Solin, Sedium, Port Saint-Siméon — du nom du couvent de Saint-Siméon le Jeune au bord de la montagne en amont —). L'ancienne Séleycie n'était plus que le but d'une excursion destinée à faire admirer aux pèlerins son tunnel artificiel. Le port était maintenant en aval de *Souwaïdiya*, à l'entrée même de l'Oronte, au lieu dit depuis l'arrivée des croisés, *Scala Boamundi* (auj. Eskele), au pied d'une source de la rive gauche (30).

B) *Le 'Amouq et la route de Mar'ach*. — Au nord-est d'Antioche, entre les montagnes de Hârim et d'Antioche au sud, le Kurî Dagh au nord-est, l'Amanus à l'ouest, s'étend la vaste dépression du 'Amouq (litt. le creu). Au sud et à l'est, c'est une plaine alluviale formée par l'*Oronte*, le '*Afrîn*, et d'autres affluents plus courts nés à la base des montagnes calcaires ; au centre et à l'ouest, c'est une ample nappe d'eau, le lac d'Antioche, prolongé au nord par des marécages, et formé par les eaux combinées du '*Afrîn*, du *Nahr al-aswad* (Kara sou) et du *Nahr Yaghra* (Mourad Pacha (1); ce dernier, très court, mais sorti d'une énorme source, est aussi gros que le Kara sou ; il est rempli d'herbes aquatiques et de poissons « salloûr », qui ont valu à sa source, au moyen-âge, le nom de '*Ain as-salloûr* (2). La moitié sud-orientale du 'Amouq est une région de vie agricole riche, bien que dès le moyen-âge sujette au paludisme ; quant à la bande de terre entre la montagne et le lac à l'ouest, c'est une région de pêcheries et une zone de passage ; au nord, elle s'ouvre sur un couloir très

(29) Honigmann, *Ostgrenze*, 127; le nom de *Doux* étant antérieur aux croisades, c'est par imagination que Raoul de Caen le rattache au duc Godefroy de Bouillon (650). *Chanson d'Antioche*, II, 82, appelle Val Corbon la vallée d'Antioche ; cf. le village de Corbana, en amont d'Antioche, que Gautier II, 9 dit s'appeler ainsi depuis le passage de Corbaran-Kârboûqâ (?). Pour *Douwaïr*, cf. Phocas 2; Michel III, 231.

(30) Wilbrand, 173 ; Yaqoût, 376 ; bonne description de la vallée par G. T., IV.

(1) Nom antique : Méléagre ; il existe encore un Kasal Kara Yaghra (Kara = noir = mélas).

Tell Sloûr sur le moyen 'Afrîn.

(2) Cf. le casal Sallorie (Cart. I, 177). Il y a des restes anciens au gué de

différent, qui se prolonge jusqu'à Mar'ach. La périphérie du 'Amouq est traversée par les routes d'Antioche à Alep, d'Antioche à Mar'ach, d'Alep en Cilicie ; centre de convergence de cours d'eau, le 'Amouq contient, aux points où ces routes les franchissent, des ponts ou gués importants.

La route d'Antioche à Alep traversait l'Oronte au pont fameux, qui subsiste toujours, de *Djisir al-Hadid* (lat. Pont de Fer). Deux grosses tours, dont il ne reste rien, en gardaient chaque extrémité, et furent renforcées sur l'ordre de Baudouin III en 1161 ; un monastère, un village, plusieurs terrains, sont nommés à proximité pendant notre période (3).

C'est plus à l'est, près de l'entrée des massifs qui séparent le 'Amouq de la Syrie intérieure, que se trouvent les principales localités. La plus importante, au début du XII^e siècle comme pendant la période byzantine, était Artâh (lat. Artasiâ), tout à côté de l'actuelle Rihaniyé. Elle avait alors une citadelle et des remparts, ainsi qu'une église fortifiée, où résidait l'évêque ; c'était une ville peuplée et prospère, mais sa position en rase campagne était mal adaptée à un état de guerre chronique, et les Francs préférèrent choisir comme chef-lieu Hârim. Dévastée par les musulmans et les Francs, elle n'était plus en 1177 qu'une pauvre bourgade ; au XIII^e siècle ses remparts étaient ruinés ; il ne reste aujourd'hui aucune trace de l'ancienne Artâh (4).

Près d'Artâh, mais plus adossée à la montagne et mieux protégée qu'elle était 'Imm (latin Emma, auj. Yéni-Chéhir), petite ville fortifiée à côté d'une grosse source née au pied de la montagne calcaire et formant un petit lac de tous temps très poissonneux. Plus à l'est, déjà un peu engagées dans la montagne, se trouvaient *Atma* et *Tizin*, d'où partaient des chemins aboutissant

(3) Le nom de Djisir al-Hadid, antérieur aux croisades, provient soit de portes de fer, soit d'une légende locale ; en tous cas, on ne peut rattacher la traduction 'Pont de Fer à une confusion entre le Farfar (nom biblique de la rivière de Damas) et l'Oronte. Sur la célébrité de ce pont, dont un auteur du XIV^e siècle fit le prototype d'un pont imaginaire à La Mecque, cf. Mémoires de la Faculté de Philosophie du Caire, I. Dussaud a tort de placer au Djisir al-Hadid le village de Chih al-Hadid (infra). Cf. encore Albert III, 33 ; Delaborde, 117 ; Rey Rech., p. 22 ; Cart. I, 265, 356, II, 190, III, 127 ; Gautier II, X (Maraban ; cf. Mahrouba, Le Str. 498).

(4) Le Str., 339 ; Raoul, 639, 671 ; G. T., 162 (croit qu'elle s'appelait dans l'antiquité Chalcis, par confusion avec Qinnestrn), 1036 ; I. Ch. 94 r^o.

à Tell-Aghdé et Dâna dans la Halaqa, et de là à Alep. Atma n'était qu'un village ; Tizin avait eu des remparts, mais ils étaient en ruines, et en cas de danger les habitants se réfugiaient au début du XII^e siècle à Artâh (5).

Mais le vrai chef-lieu de la région devint à l'époque franque et resta à l'époque ayyoubide et mamlouke *Hârim* (écrit parfois par les Francs Harenc). Un peu à l'écart de la route d'Antioche à Alep, assez proche cependant pour la surveiller, elle gardait l'entrée des petits massifs du Djabal Alâ et du Djabal Barîchâ. Son site — un énorme tertre amélioré par l'homme, au bord de la montagne et dominant directement la plaine — était remarquable. Ce n'avait pourtant été longtemps qu'un simple enclos pour abriter le bétail en cas d'alerte. Les Byzantins en firent un petit château que les Francs développèrent considérablement. Au début du XIII^e siècle al-Malik az-Zâhir d'Alep en refondit complètement la construction, un plan grossièrement circulaire étant substitué au plan triangulaire antérieur, et le tertre, modifié en conséquence, consolidé, comme à Alep, par un revêtement de pierre. Une enceinte parcourue par un ou deux étages de salles, avec quatre tours, enserra dès lors un terre-plein lui-même occupé par de nombreuses constructions, et un fossé fut creusé pour isoler le rocher de la montagne au nord-est et inondé par une dérivation du torrent voisin. De cette dernière forme de la forteresse, il subsiste encore d'importants vestiges (6).

C'est au pied d'Artâh que la route Alep-Cilicie traverse le 'Afrîn. Là se trouvait le fameux Gué de la Baleine ou mieux de *Balanée*, qu'on a cherché partout sauf en cet endroit (7). Nous savons en effet qu'il était proche d'Artâh, qu'on s'y rendait d'Antioche en un jour, et qu'il était en 1159 en pays chrétien, mais sur la frontière musulmane, donc en aval du Djoûma ; c'était un

(5) Le Str., 546 ; Raoul, 67I ; Röhr. Reg., n° 361 (« portus Emmae » = pêcherie du lac). Sur des sites voisins, Kamâl ROL IV, 149 (*Djâchir*) et Dussaud, 227.

(6) G. T. XXI, 25 ; I. Ch., 54 r° ; Van Berchem, *Voyage*, 229 sq. Dans les environs on signale Behlile (Belilas) (Cart. I, 38, 143) et Safaif (auj. Safsaf) Kamâl ROL III, 534). Selon I. Ch., la province ayyoubide de *Hârim* englobait le Djounia, le 'Amouq, les massifs du Djabal Barîcha, du Dj. Alâ et d'Armenaz.

(7) Dussaud a vu (p. 229) qu'il fallait chercher sur le 'Afrîn, mais le situe beaucoup trop haut.

lieu propice aux concentrations de troupes (8). Le site du gué au pied du village moderne de Bellané, où se trouve un énorme tell et des traces d'habitat ancien (9), conviendrait d'autant mieux qu'à côté du gué était un « oppidum ». La route d'Alep en Cilicie, qui passe obligatoirement entre l'extrémité du Kurd Dagh et le lac d'Antioche, ne peut jamais avoir traversé le 'Afrîn loin de là, et il serait étrange qu'un passage de cette importance ne soit signalé nulle part. Nous admettrons donc l'identité de Balanée et Bellané.

Au-delà du 'Afrîn, la route moderne qui rejoint celle d'Antioche à Alexandrette par Baghrâs et celle d'Antioche à Mar'ach, longe le plus près possible le marais du 'Amouq et traverse le Mourad Pacha presque à son embouchure sur un ancien pont ottoman. La route ancienne traversait-elle au même point le Mourad Pacha-Nahr Yaghra ? Dussaud, supposant que les marais ont progressé depuis la décadence du pays, croit qu'elle passait plus en aval, et une rangée de tells aboutissant au petit pont ancien et au tell de Taha Aḥmad sur le Kara-sou peut paraître lui donner raison pour une période très ancienne. Néanmoins, même si l'on s'en fie aux tells, il en existe une autre ligne, qui contourne par le nord les marais du Mourad Pacha, et rejoint de là soit vers l'ouest le pont de Taha Aḥmed, soit au nord la région de Bektacbli et Démirek ; à l'est, le chemin se dirigeait vers le vieux village de Chîḥ al-Ḥadîd en franchissant la petite chaîne qui le sépare du Mourad Pacha par un col facile. Au moyen-âge, la route passait au village de pêcheurs chrétiens de *Yaghrâ*, qui était fortifié (10). Il existe aujourd'hui, vers le début du Mourad Pacha, près du pont assez ancien de Moustafa Pacha, au bord de Gueul-Bachi (marécage), un village de pêcheurs, dont le nom, Kale, signifie forteresse ; mais il ne s'y trouve aucune ruine. Si la route passait là, elle ne peut avoir franchi la petite chaîne de Chîḥ al-Ḥadîd qu'en un passage plus méridional, et avoir suivi ensuite à peu de chose près le tracé de la chaussée moderne.

(8) Raoul, 641 ; Grég., 189 ; Chron. Syr. An., an 1470 ; cf. infra la campagne de Manuel Comnène en 1159.

(9) Débris de poteries, quelques pierres du petit cimetière voisin provenant de bâtiments anciens.

(10) Le Str., 550 ; Dussaud rapproche judicieusement de Yaghra les pêcheurs d'Agrest de Delaborde, 26.

Chîh (et non *Chaïkh*) *al-Hadîd* est le chef-lieu du petit bassin compris entre la chaîne précitée et le Kurd Dagh. On y accède facilement de Balanée. A l'extrémité septentrionale du bassin, on débouchait sur la vallée supérieure du Kara-Sou après être passé par l'important village de *Koûmîth* (Carte d'E. M. Gueumid) (11).

Au nord, le 'Amouq se prolonge par un long couloir compris entre le Kurd Dagh et l'Amanus, et extrêmement inhospitalier, soit que, comme dans la haute vallée du Kara sou (Letché), le sol ne soit qu'un champ de rocaille semé de buissons épineux, soit que, comme dans le bassin fermé qui s'étend au nord du seuil imperceptible d'Islahiyé et dans la vallée de l'Aq-sou occidental, qui le traverse pour atteindre le Djeihouïn, on ne trouve partout que marécages. Aussi n'a-t-on pas là la voie de passage très fréquentée à laquelle on pourrait s'attendre, et de Mar'ach, qui, conque, se rendant en Syrie, ne désire pas particulièrement passer à Antioche, préfère passer par 'Aintâb. Nous ne connaissons au moyen-âge aucune localité habitée dans ce couloir (12).

Mar'ach (l'antique Germanicia), construite sur les premières pentes de la chaîne taurique qui ferme brusquement le couloir au nord, est le plus important carrefour de routes intermédiaire entre la Syrie et l'Anatolie : là confluent en effet les routes venant de la Cilicie septentrionale, de Qaïsariya (Kaïseri) et d'Anatolie occidentale, d'Albistân et de Siwâs, de Malatya et d'Arménie, de 'Aintâb et d'Alep ou de Mésopotamie. Le site, occupé dès l'époque

(11) Raoul, 630, décrivant un panorama idéal de Baghrâs, cite Spechchet (?), Spitalchet (?), Dommith (pour l'homophonie ?), Commith (= Koûmîth), Artâh ou Souwaïdiya. I. A. T. dans I. F. II, 172 v° (cf. 195 r°, et I. Ch., 62 r°, qui a lu I. A. T.) dit que Noûr ad-dîn prit Artâh, *Hiçn Bâtrikt* (?), Bâsoûlâ ('Afrin), Chîh al-Hadîd, Koûmîth, *Marâsya* (Ibn ach-Chihna, 177 lit Râchya et dit qu'elle s'appelle de son temps Râchî), et 'Anâqîb ('Anâfina ? citée avec Yaghrâ en 195 v°); les trois places soulignées sont évidemment à rechercher entre le 'Afrin et le 'Amouq oriental. Rey, sans connaître *Marâsya*, distingue de Mar'ach une Marésie, mais tous les textes francs invoqués désignent sûrement sous ce nom Mar'ach. La limite nord du 'Amouq était aux moulins de *Semoûniya* (I. Ch., 54 r°).

(12) Près de Maïdan Ekbez, ancien camp romain. Yaçouî (Le Str., 416) signale du même côté la ville antique, mais ruinée, de *Balât*, sur le Nahr al-aswad (Kara sou), chef-lieu du *Hawwâr*, dont le nom doit se conserver dans le *Havar Dagh* (infra, dans le Kurd Dagh), peut-être, comme le suggère Honigmann, *Ostgrenze*, 127, la byzantine Palatza, mais alors située plus en amont qu'il ne dit.

hittite, resta important pour les Romains, les Arabes, les Byzantins. Du xi^e au xv^e siècle, Mar'ach fut successivement la capitale d'une principauté arménienne, d'un comté franc, d'une province seldjouqide, d'un émirat turcoman autonome : c'est une étrangeté que malgré ce rôle et les nombreuses guerres dont elle fut l'enjeu, elle semble avoir été peu fortifiée ; la citadelle arabe ancienne n'a jamais subi de transformation après le x^e siècle ; et les remparts qui entouraient la ville, aujourd'hui disparus, n'ont jamais permis de longue résistance à une forte attaque (13).

C) *Le bassin moyen du 'Afrîn.* — Le bassin du 'Afrîn, entre le Kurd Dagh et le Djabal Smane, constituait le district appelé par les Arabes *al-Djoûma*. C'était la grande voie de passage d'Antioche vers le Comté d'Edesse ; de plus, il était traversé par les routes menant d'Alep en Cilicie ou à Mar'ach par le Kurd Dagh. Aussi les localités prospères y étaient-elles nombreuses, bien que le hasard des pertes d'archives nous permette mal d'en connaître la toponymie franque.

A l'intérieur du Djoûma se trouvait, sur la rive gauche du 'Afrîn en un endroit où il vient buter contre le Djabal Smane, la petite forteresse de *Bâsoûtâ*, dont il restait encore récemment une tour maintenant utilisée à la construction du village moderne (1). Peu en amont était *Qorzâhil* (lat. Corsehel,auj. Gueurzel (2). Sur la rive droite, à l'extrémité inférieure du Djoûma, et non loin de Balanée, on utilisait déjà les sources thermales de Hammâm (3). Dans cette région se trouvait peut-être *Bathémolin* (forme latine = *Mâmoûlâ* des Arabes ?) (4), ainsi que *Bâtrikt* (5).

En amont, la limite du Djoûma est marquée par le pont de *Qîbâr*, sur l'affluent du 'Afrîn descendant du seuil de *Katma*. Le

(13) Honigmann, EI, III (art. Mar'ach); Bâsim Atalât, *Marach Tarihi ve Djagrafyasi*, Istanbul, 1921. A Mar'ach était un couvent de Jésuséens (Matth., 112).

(1) Kamâl, 685; I. A. T. dans I. F. II, 172 v^o; I. Ch., 62 r^o. Bâsoûtâ doit être identique à Barsoldan de Raoul 650, non au casâl Bussudan de Röhr. Reg., n^o 576.

(2) Raoul, 650; Qal. A, an 678.

(3) En amont est le site antique de Djindâris, en face de Tell Sloûr (supra B n. 2).

(4) Mâ peut être une altération graphique de bâ, qui est le correspondant toponymique fréquent de Baît, maison. Cf. I. A., 461. Kamâl, 313.

(5) I. F. II, 175 v^o le nomme entre Artâh et Bâsoûtâ.

'Afrin était traversé en aval du confluent, à *Kersen* (tout près de l'actuelle bourgade de 'Afrin). A côté du pont de Qibâr était *Archa* (lat. *Arisa*, ou par corruption, *Barisan*). *Kersen* et *Archa* étaient au début du XII^e siècle des localités prospères (6). Juste au nord s'ouvrait, par la rupture du *Djabal Smane*, la large zone de passage conduisant du 'Afrin moyen à la Syrie intérieure, par 'Azâz.

'Azâz (latin *Hasart*), où se croisaient les routes d'Antioche à Tell-Bâchir et d'Alep à Mar'ach, était une place d'une importance capitale dont la possession par les Francs signifiait pour les musulmans l'insécurité d'Alep, la possession par les musulmans, la rupture des relations directes entre Antioche et le comté d'Edesse. Le site même n'était cependant pas pourvu de tous les avantages, car il était mal arrosé ; c'est la raison pour laquelle *Killiz*, dont on connaît déjà les jardins au temps des croisades, a de nos jours un peu éclipsé 'Azâz, bien que se trouvant au nord du nœud de routes. La forteresse même de 'Azâz était construite sur un gros tell, et possédait une double enceinte et des bâtiments annexes en bas du tell ; jusqu'au temps d'az-Zâhir elle était en brique crûe, et ce fut seulement ce prince qui la fit rebâtir en pierre. Il n'en reste rien aujourd'hui (7).

De 'Azâz, au lieu de descendre vers Qibâr, on pouvait, contournant le petit massif du *Djabal Barchaya* (auj. *Parsa Dagh*) (8), où se trouve un camp romain à *Qastal*, franchir le 'Afrin et son affluent, le *Sâboûn Souyou*, près de leur confluent sur deux ponts romains qui existent encore, et atteindre peu après la grande cité antique de *Cyrrhus* (ar. *Qouûriç*), qui n'était plus au XII^e siècle qu'une bourgade dont *Noûr ad-dîn* acheva la ruine (9). De là, remontant le *Sâboûn Souyou*, on pouvait, au travers du *Kurd Dagh*, atteindre les sources du *Kara-Sou*, et rejoindre dans la

(6) Dussaud, 228-229; Raoul, 47.

(7) *Le Str.*, 405; *Boughya Aya Sofya*, 279; *I. Ch.*, 55 v°; *Chron. An. Syr.*, 97; *Attaliat*, 116-120 (l'a vue en 1068); *Bibl. Nat.*, 2281, 57 r° : « périmètre de l'enceinte de la citadelle, 255 brasses au qâsimî, 25 tours; périmètre de l'enclos médian, 316 br. 3/4 au q., 21 tours; périmètre de l'enclos inférieur, 510 br. au q., 21 tours; périmètre du mur de la ville, 543 br. 1/2 au q. » Ce qui reste actuellement du tell n'est qu'un morceau de l'ancien tell, rongé par le village qui y trouve une bonne terre à construction.

(8) *Kamâl Aya Sofya* 53. Au sommet était un machhad de *Hasan*, ainsi qu'au village voisin non localisé de *Kafar Chighâl*.

(9) *I. Ch.*, 96 r°.

région de Marri les routes de Cilicie et de Mar'ach, après être passé sous une forteresse appelée de nos jours Aghzibouz Kalesi (10). On pouvait aussi traverser le Kurd Dagh plus au sud, à partir de Kersen, en suivant le tracé moderne du chemin de fer, et longeant la base du Havar Dagh, au sommet duquel se trouve un fortin d'où la vue embrasse tout le 'Amouq et le moyen 'Afrîn.

Le district de 'Azâz comptait au xiii^e siècle trois cents villages ou hameaux ; c'est parmi eux, ou plus près de Râwandân et de Sîfâb, qu'il faut chercher les petites places fortifiées de *Sarzik* (11), *Salmân* (12), *Tell Zammâr* (13), *Harchoûr* (?) (14), etc. Le district de 'Azâz était limité au sud-ouest par le pont de Qibâr ; à l'est, il confinait à l'*Ourtîq*.

D) *L'Amanus*. — A l'ouest et au nord d'Antioche et du 'Amouq s'étend la chaîne de l'*Amanus* (ar : Djabal Loukkâm, français : Montagne Noire, turc : Ghiaour Dagh). Au nord du col de Beylân, elle est orientée à peu près du sud au nord ; elle est partout étroite — vingt à quarante kilomètres — mais monte rapidement des deux côtés à plus de mille mètres, plusieurs sommets atteignant même de deux à trois mille mètres et restant couverts de neige jusqu'à l'entrée de l'été. Les pentes inférieures sont vêtues de forêts de pins ou de chênes. A l'ouest, des vallées permettent de pénétrer assez avant dans la montagne, mais à l'est la montagne forme une barrière ininterrompue, au haut de laquelle est la ligne de partage des eaux.

Au sud du col de Beylân, l'aspect est différent. L'orientation est ici sud-ouest-nord-est, les hauteurs moindres (1200-1700 m.), les pentes des deux versants plus douces, et la ligne de faite, à l'ouest où elle s'élève, passe au côté du golfe d'Alexandrette.

(10) Je n'ai pu la voir, pour raisons militaires. D'après un contrebandier syrien, elle est petite et haute. Au nord-est, près de Kestan, paraît exister une autre forteresse, sur laquelle je n'ai rien pu savoir de précis.

(11) Ou Sarazbak (I. F., II, 158 v^o; I. Ch., 62 r^o).

(12) I. Ch. Vatican, 163 r^o, cf. I. F. II, 158 v^o. Les autres mss. d'I. Ch. donnent Ramâr, Ramân, Ramâl, Armân.

(13) I. F. II, 158 v^o.

(14) I. F. II, 189 r^o. On signale encore les villages de *Bdama* (Le Str., 407), le couvent de *Daïr ach-Chaïkh* ou *Daïr Tell-Azâz* (Le Str., 432), *Maunagh* (Le Str., 502), *Tubbal* (Le Str., 546 = Tibit au nord de 'Azâz), *Yaboûn* (Le Str., 550), *Machhalâ*, lieu de pèlerinage (Kamâl Aya Sofya, 87), *Betejân* (forme latine, Röhr. Reg., 137 b).

Cette région porte le nom spécial de Djabal Aḥmar (turc : Kizil Dagħ, grec : Skopelos). Entre elle et Souwaïdiya est le petit massif du *Djabal Semân* (fr. Montagne Admirable, grec : Taumaston Oros), dont le nom vient du monastère médiéval de Saint-Siméon le Jeune. Quelques chemins anciens franchissent la montagne (d'Ekber à Antioche par le Firniz, d'Arsouz à Souwaïdiya par Bityas). Le Djahal Aḥmar et le Djabal Semân étaient au moyen-âge couverts de couvents et d'églises de toutes nations, dont diverses ruines subsistent.

Le Djabal Aḥmar se termine sur la mer par le *Râs al-Khanzîr* (grec : Rhosikos Skopelos), qui sépare la baie d'Antioche du golfe d'Alexandrette. Au nord se trouvait *Hiçn Roûsous* (grec Rhosos,auj. Arsouz ; les Francs ont appelé la ville Port-Bonnel, du nom d'un mouillage voisin) (1). Au sud, quelques ruines, appelées encore Qala, rappellent une occupation ancienne au-dessus d'un mouillage encore connu sous le nom de Port des Francs (2). L'ensemble du district était appelé par les Grecs Saint-Elie, à cause d'un monastère ainsi nommé (= Saint-Pantéléimôn) (3).

L'Amanus était franchi principalement en deux régions : au sud, par les passes de Baghrâs-Beylân et de Ḥadjâr Choghlan-Darbsâk, au nord par celles du Hâmous ou de Marri.

La passe de Baghrâs est assurément celle qui présente au voyageur le plus d'avantages naturels : étroitesse de la chaîne, faible altitude (687 m.), ligne directe d'Antioche à la Cilicie et à l'Anatolie. La passe de Darbsâk lui est cependant préférable pour qui se rend vers Alep, parce que, située un peu plus au nord, elle évite d'avoir à contourner le lac du 'Amouq; mais elle est moins praticable. La route médiévale de la passe de Baghrâs diffère de la route moderne en ce qu'au lieu de descendre tout droit du col sur le 'Amouq elle passe par un seuil facile dans une vallée plus méridionale qui la rapproche d'Antioche. C'est un peu en retrait dans un ravin, affluent de cette vallée, que se trouve *Baghrâs* (grec : Pagraï, fr. Gaston) (4).

(1) Jacquot, *Antioche*, I, 142; Dussaud, 442.

(2) Jacquot, *ibid.*

(3) Honigmann, *Ostgrenze*, 126.

(4) L'origine du nom n'est pas expliquée (Qastouân, transcription syrienne du gréco-romain Castron, cf. le lieu homonyme du Rouddj ?).

Importante certes, celle-ci n'a pas cependant l'ampleur monumentale qu'on attendrait du rôle historique qu'elle a joué. Non seulement le rocher sur lequel elle s'élève limite étroitement ses dimensions, mais la construction est dans l'ensemble assez médiocre. Au surplus, en partie démolie par Saladin, hâtivement refaite par les Arméniens, la forteresse n'apparaît sans doute pas dans ses ruines actuelles telle que l'avaient faite les Byzantins; on n'a pas l'impression que les Templiers l'aient beaucoup transformée au ^{xiii}^e siècle. Elle était toutefois capable de recevoir d'abondantes provisions de vivres et d'armes et une solide garnison. Les défenses étaient fortes surtout du côté ouest, où la pente était la plus faible et où une double enceinte entourait le réduit principal comprenant un donjon, une chapelle, etc.; dans le rocher étaient creusées des salles soutenues par de gros piliers. Une source coulait au pied du château, mais de plus un aqueduc amenait au haut même du rocher de l'eau cherchée dans la montagne. Une bourgade s'était développée autour de la forteresse. Le village de Beylân en haut du versant cilicien, qui est aujourd'hui le centre du district, était au moyen-âge négligeable (5).

La passe de Baghrâs était doublée au nord par celle de *Ĥadjâr Choghlân*, plus longue parce qu'empruntant à l'est une vallée oblique et comportant une descente dans un bassin intérieur entre deux cols, mais ayant l'avantage d'éviter le lac du 'Amouq et, à l'ouest, de s'ouvrir juste au passage de la Portelle, c'est-à-dire de pouvoir être empruntée par une armée qui ne se serait pas rendue maîtresse de ce passage. Le bassin médian, celui de *Deghirmen Dere*, est un remarquable carrefour où se croisent chemins de crêtes et de vallées rayonnant en toutes directions. Le plus important à l'ouest longe la rive septentrionale du *Merkez Souyou*; à l'est, un chemin se dirige sur *Demirek*, un autre, meilleur, plus au sud, sur *Darbsâk*. La trouée est d'autant plus remarquable qu'elle est dominée, à quelques kilomètres au nord, par les cimes nues du *Manghir Kayasi*, un des plus hauts sommets de l'*Amanus*. Une forteresse la surveillait, *Ĥadjâr Choghlân* (auj. *Tchivlân Kale*).

Celle-ci, élevée, comme son nom l'indique, sur un rocher, occupe une situation splendide. Le rocher est un cube taillé à pic

(5) *Ibn ach-Chihna*, 221.

posé sur la montagne comme pour recevoir un château. Le pont par où on y accédait du côté de l'arrête qu'il prolonge a aujourd'hui disparu. Vues du dehors les ruines présentent encore une imposante façade autour de l'entrée. Là s'élevait le château proprement dit, comprenant une tour ronde à talus, une grosse tour carrée, une chapelle, des citernes. Le reste de la plate-forme, sorte d'hémicycle incliné, était seulement entouré d'une petite enceinte et occupé par quelques bâtiments dispersés (6). L'essentiel doit être byzantin, mais peut avoir été amélioré par les Francs, et a été encore occupé par les Mamlouks (7).

C'est, croyons-nous, à Ĥadjâr Choghlân qu'il faut identifier la place appelée par les Francs la Roche de Roissol, jusqu'ici rapprochée d'Arsouz. Outre une ressemblance phonétique bien vague, on étayait cette hypothèse sur le texte où il est dit qu'en 1268 les Templiers abandonnèrent « deux chastiaus quy sont là de près (d'Antioche), Guaston et Roche de Roissel, et la Terre de Port-Bonnel à l'entrée d'Ermenie (8) ». Faute de virgule, on rapprochait Roche de Roissel de Port-Bonnel, que le texte au contraire sépare : d'un côté Guaston et Roche de Roissel, de l'autre Port-Bonnel. Roche de Roissel ne peut être dans la Terre de Port-Bonnel, car on nous parle ailleurs d'un « territoire de Roissol », d'un « seigneur de Roissol » (9); en outre, lorsqu'en 1204 Léon I^{er} attaque la plaine d'Antioche, il inflige des dommages aux dépendances de la Roche de Roissol, ce qui est plus normal pour une place gardant un passage que pour Port-Bonnel, à l'écart de sa route; le récit de ces faits associe étroitement à la Roche de Roissol une autre forteresse, la Roche-Guillaume (10), or un passage des Continuateurs de Guillaume de Tyr indique que celle-ci, attaquée par Saladin juste après Darbsak et Baghras, était « en terre d'Antioche », et non sur le versant cilicien, où Saladin n'alla pas (11); nous savons que Saladin soumit des châteaux secondaires dans la montagne, et Gré-

(6) Un plan en a été dressé par Rey (inédit, montré par P. Deschamps).

(7) L'inscription mentionnée dans Jacquot, *Antioche*, I, 120, est en arabe tardif, d'ailleurs illisible.

(8) Chyprois 191 = Cont. A 457.

(9) Kohler, 151, Cart. II, 911.

(10) *Infra* p.

(11) Cont. A, 122; Cont. B, 125. Le récit est romanesque, mais il n'y a aucune raison de négliger l'indication topographique.

goire Dgha nomme parmi eux un Choughr (distinct de la place homonyme sur l'Oronte), qu'on peut rapprocher de Choghlân, et le « défilé de Sem », qui doit dissimuler Darbsak (darb = défilé) (12); ajoutons enfin qu'en 1298 l'armée mamlouke enleva la Roche-Guillaume, au cours d'une campagne vers la Cilicie où aucune source ne mentionne de détour vers Arsouz. Toutes ces raisons nous paraissent devoir faire éliminer la région d'Arsouz (où il n'y a d'ailleurs aucune ruine).

Par contre, le site de Ḥadjâr Choghlân nous paraît correspondre parfaitement aux conditions de tous les textes précités. De plus, nous savons par Kamâl ad-dîn que Ḥadjâr Choghlân appartenait aux Templiers; en 1298, elle fut cédée par les Arméniens aux Mamlouks, qui en firent le chef-lieu d'un district (13), enfin, si Choghlân ne traduit pas Roissol, ḥadjâr traduit roche. La seule difficulté réside dans la détermination d'une forteresse voisine qui puisse être la Roche-Guillaume. Bektachli, près de Démirek (14), paraît devoir être exclue, car cette région appartenait aux musulmans en 1204, je ne connais pas d'autre ruine, mais, aucune forteresse jumelle n'ayant été signalée ailleurs, nous admettrons jusqu'à preuve du contraire l'identité de Ḥadjâr-Choghlân avec la Roche de Roissol (15).

Le débouché sud-oriental du défilé de Hadjâr Choghlân était gardé par *Darbsâk* (lat. Trapesac). Là, comme dans l'antique Sokhoï dont elle conservait le nom (16), se croisaient les routes d'Antioche à Mar'ach, et d'Alep en Cilicie par Baghrâs ou Ḥadjâr Choghlân. La forteresse n'est pas citée avant la période franque (17). Semblable en plus petit à Baghrâs, elle couronnait un mamelon rocheux au sommet duquel un aqueduc amenait l'eau de la montagne. Les ruines sont extrêmement délabrées, et utilisées par un village moderne; l'appareil de grosses pierres à bossage trahit un

(12) *Élégie*, vers 1813 sq.

(13) Kamâl ROL V, 95; Maqrizî-Quatremère; Chyprois, 292.

(14) Plan levé par Roy (communiqué par P. Deschamps); à Demirek est une autre ruine très délabrée, mais non sur roche (et une ruine d'église byzantine).

(15) Je n'ai trouvé nulle part le Casal Erhac, du territoire de Roissol (ROL, VII, 151).

(16) Ruines antiques à trois kilomètres (Gunduzlu).

(17) I. Ch., 93^{vo}, dit la construction « arménienne » (= byzantine du x^e-xi^e siècle).

travail au moins en partie franc ou musulman postérieur. Un faubourg existait au pied de la forteresse.

Le second passage par lequel se traverse l'Amanus, appelé aujourd'hui Arslan Boghazi, est ouvert du côté cilicien par la large et profonde vallée du Hamoûs. Praticqué dès la plus haute antiquité, comme l'atteste la présence, à son débouché oriental, des ruines hittites de Zindjirli et romaines de Nicopolis (Islahiyé), il l'est encore de nos jours, puisque le chemin de fer l'emprunte. En amont de la station moderne de Mamoure-Issidja, la vallée du Hamous fait place à un éventail de vallées divergentes montant doucement vers la ligne de faite, et entre lesquels l'hésitation du voyageur est permise, car, au-delà de leur source à toutes, la redescende sur le versant oriental est partout aussi brusque. Laissant de côté la route de Haroûnya, on peut remonter le Boulanik Tchaï en passant par la bourgade peut-être ancienne de Baghtche, ou le Kale Tchaï en gagnant Kaypak (restes antiques), Maïdan, le fortin de Hân Aghzi, et Islâhiyé; ou enfin, on peut suivre la croupe des hauteurs qui séparent ces deux cours d'eau, et, par la vieille ferme fortifiée de Karafenk Kale, en amont de Hasan Beïlî, redescendre sur l'actuelle Fevzi Pacha. A ces trois chemins il faut en ajouter un quatrième plus méridional qui, se détachant du Hamous dès Tchardak, passe au vieux bourg de Yarpouz (auj. Djebel Bereket), et gagne Islahiyé par le petit fort d'Edilli Kale.

C'est près du confluent des trois chemins septentrionaux et plus spécialement de ceux de Kaypak et de Hasan Beïlî que se trouvait la forteresse qui était au moyen-âge la métropole de la région, *Sarvantikar* (auj. Savouran Kale ou Kaypak Kale). Construite sur un rocher triangulaire bordé à pic par deux ravins et ne communiquant avec la montagne que par un seuil au sud-est, elle est dominée de tous côtés par des hauteurs supérieures, mais se trouve placée de telle sorte que l'œil enfile les passages de Kaypak et de Karafenk Kale. Les ruines, qu'une vraie forêt vierge empêche de bien étudier, sont parmi les plus considérables de la Cilicie, les plus importantes assurément de l'Amanus. Le château proprement dit se trouve au point le plus élevé du rocher, juste au-dessus du seuil; des remparts, extérieurement encore presque intacts, épousent les sinuosités du rebord de la plate-forme, et comportent de grosses tours rondes en bel appareil à bossage, dont l'une à base en talus trahit

sûrement une influence franque. Le reste de l'enceinte, enserrant une vaste basse-cour, se borne à fortifier les défenses naturelles des parois rocheuses. L'entrée est à l'est, au contact entre la cour et le château, et porte une inscription arménienne, précédant un vestibule coudé, témoignant du travail des Arméniens du royaume cilicien. La forteresse, sous une forme à préciser, existait déjà sous la domination byzantine (18).

Il n'existait certainement pas de localité importante au moyen-âge au débouché oriental du passage, sur le site ou à proximité de Nicopolis-Islahiyé. L'ensemble du passage lui-même et du pays situé juste à ses pieds s'appelait « *pays de Marri* », et, couvert de forêt, servait de frontière entre Antioche et Mar'ach (19).

A peu de distance de Servantikar, au nord du Hamous, s'ouvre le petit bassin intérieur du Sabou'n Souyou, affluent de gauche du Djeïhoûn. Par ce bassin on peut, de la Cilicie septentrionale, rejoindre la route de Marri et, inversement, de la Cilicie méridionale gagner directement Mar'ach, par la vallée du Deli Tchaï (20). Au bord de ce bassin se trouve la bourgade de *Hârounya*, qui conserve le souvenir de son fondateur Hârou'n ar-Rachîd, et des restes de la forteresse qu'il y fit élever. C'était encore au temps des croisés le chef-lieu d'un district prospère; une tour s'élevait sur le seuil qui séparait le bassin de Harou'nya du Hamous et du district de Sarvantikar (21).

Le Hamous débouche en Cilicie par une large vallée dans laquelle, du nord, après être passé près des forteresses de Koum Kale et Kara Tepe, arrive aussi le Djeïhoûn, qui reçoit ses eaux. Parallèlement un peu au sud un autre affluent du Djeïhoûn, né au-dessus d'Osmanyé, occupe le bord sud de la vallée jusqu'au confluent, à Djeïhân. Près d'Osmanyé, l'entrée de la route de Yarpouz est gardée par la forteresse de Tchardak-Kale, qui la do-

(18) Rey, Bull. Soc. Ant. Fr., 1897; Deschamps, Syria, 1936. L'inscription, badigeonnée au minium, n'est pas lisible.

(19) Le Str., 538; G. T., 755, 789.

(20) Sur le parcours, il y a un fortin à Ortchan (lettre du P. Philippe communiquée par Deschamps).

(21) Alb., 393; I. Ch., 263 v°; Le Str., 449; Cart. I, 143; Strehlke, 83. Villages dépendants cités : Churar ou Cherrare (auj. Tcheraz), et d'autres non identifiables, et trois abbayes. Le Str., 386, Darb al-'Aïn est le col entre Harou'nya et Mar'ach.

mine de 500 mètres et consiste en une enceinte carrée dont un seul côté renferme d'importantes salles (22). En aval, au point où la route venant de Marrî croise celle qui vient du golfe d'Alexandrette, se trouvait *Til Hamdoûn* (auj. Toprak Kale). Cette localisation, qui n'a pas été faite jusqu'ici, paraît résulter de ce que nous savons de la situation du Til Hamdoûn — sur la route d'Anavarza et Amoudaïn à Canamella, à deux jours de Sîs et un d'Ayas, à une demi-journée au sud du Djeïhoûn — et d'autre part de ce que Toprak Kale est, de toutes les forteresses de la Cilicie sud-orientale, où se trouvait sûrement Til Hamdoûn, la seule importante et surtout la seule située sur un tell (til) (23).

La forteresse s'élève sur un gros tertre amélioré de main d'homme, qui se situe dans l'axe du passage étroit et comme coupé au couteau, par lequel la route d'Alexandrette débouche dans la vallée du Djeïhoûn ; ce tertre est juste assez haut pour dominer les menues ondulations de terrain environnantes. Les constructions, de plan très simple, consistent dans une double enceinte rectangulaire, enserrant un terre-plein d'environ 100 m. × 70 m. ; entre le mur et l'avant-mur est creusé un petit fossé ; le mur intérieur est à deux étages, dont le second est occupé par une galerie à meurtrières. De grandes salles existent à l'angle sud-ouest et dans le mur nord. Une citerne occupe une partie du terre-plein. On accède à ce terre-plein au nord par une rampe que défendent des travaux avancés, et qui pénètrent à l'angle nord-est du château par une grande salle voûtée. Le tout est en basalte noir. La construction doit remonter aux guerres arabo-byzantines, et avoir fort peu été remaniée.

C'est sur la route du Hâmous à Anavarza qu'il doit falloir chercher *Hâmoûs*, qu'on nous cite avec Mar'ach, Servantikar, Til Hamdoûn et Hadjâr Choghlan. Dotée d'un duc arménien au XIII^e siècle, elle doit avoir quelque importance, bien qu'on ne lui voie pas jouer grand rôle. On la voyait de Til Hamdoûn, et la

(22) Dans le cimetière au pied, reste de mosaïques antiques.

(23) Le Str., 543; Wilbrand, 179. Notre identification s'oppose à celles de Langlois (Ilân Kale) et de Honigmann, *Ostgrenze* (Hematye), mais Honigmann a bien voulu nous faire savoir qu'il avait renoncé à son identification et s'était rallié à Toprak Kalo, que proposera Gottwald dans l'ouvrage qu'il annonce sur les châteaux ciliciens. Cart. I, 143 et Kohler, 151 donnent des noms de villages (Gadir, Ubre, gâtine d'Aganir, Nabon, Borgol, Tarpétac, Anglixen).

vallée qui y passe arrosait un fortin aussi peu localisé, *Nadjîma*. La position de Boudroum Kale paraît convenir à ces conditions ; le château n'en est pas grand, mais assez fort pour sa position escarpée et la tranchée artificielle qui le sépare de l'arrête rocheuse qu'il termine ; il est en partie construit de débris de la ville antique de Pompeiopolis, dont les ruines se voient encore à ses pieds, et qui justifierait le titre ducal. Les Arabes attribuent la construction de Hâmoûs à Hâroûn ar-Rachîd, en connexion avec Hâroûnya. Je ne sais où situer *Nadjîma* (24).

En aval de Boudroum Kale se trouve la petite mais solide forteresse de *'Amoudaïn* (auj. Hematye), qui fut donnée aux Teuto-niques au xiii^e siècle et ne paraît pas connue auparavant (25).

Les routes de Baghrâs et de Marrî sont les seules grandes voies de passage à travers l'Amanus. Naturellement il y avait dans la montagnes d'autres chemins d'intérêt local, par exemple d'Erzin (Kanîsat as-soudâ) à Islahiyé, ou de Tchoukmerzivân (Deurtyol) à Ekbez (nom moderne) par Mandjîlik Kalesi ; du moins les débouchés de ces chemins d'aujourd'hui étaient-ils au moyen-âge aussi occupés par des bourgades notables (26).

E) *Le golfe d'Alexandrette et l'accès au bas-Djeïhoûn*. — Le voyageur qui de Syrie gagne la Cilicie par la passe de Baghrâs doit ensuite longer la côte du golfe d'Alexandrette vers le nord. Tandis qu'au sud-ouest d'Alexandrette et au nord de Bayâs la côte est bordée par une petite plaine, dans l'intervalle la montagne se rapproche de la mer, et, entre les villages modernes de Sakaltoutan et Sarisaki, plonge directement dans l'eau. Les localités qui jalonnent cette côte jouent le triple rôle de débouchés des chemins de la montagne, de gardiennes de la voie Syrie-Cilicie, et de ports de cabotage. L'ensemble, avec les premières pentes de l'Amanus, s'appelait le district du *Djegher*. Le port assez ancien d'*Alexandrette* (Iskenderoûnya) n'avait au moyen-âge qu'une activité toute locale.

Il est assez difficile de se rendre compte des défenses médié-

(24) Le Str., 543; Quatremère-Mamlouks.

(25) Strehlke, 17; Ibn 'Abdarrâhim, 183 r^o; Wilbrand, 179 (= Adamodana). Les villages cités autour de A. dans Strehlke, ne sont plus réparables.

(26) Chyprois, 292 situe une « cave » (forteresse à flanc de roche et en partie creusée dedans) entre l'Amanus et Til Hamdoûn, et l'appelle *Le Pertuis*.

vales du défilé de Sakaltoutan (Portes de Syrie, ou, comme disaient les Francs, la *Portelle*). Le château qu'on y voit aujourd'hui est ottoman ; mais il s'appelle Kiz-Kalesi, ce qui paraît traduire en turc le *Castrum Puellarum* qu'Albert d'Aix cependant place plus au nord à Payâs. Wilbrand ne connaît à la Portelle que la porte antique qui y subsiste (1). Albert cite un *castrum pastorum* et un *castrum adolescentium* (celui-ci dans la montagne), noms romancés peut-être mais qui gardent sans doute le souvenir de quelques châteaux réels. Il n'y a pas de ruines subsistantes qui permettent d'aboutir à plus de précision. Nous ne savons aussi de la bourgade médiévale de *Payâs* que son existence. Dans la montagne, entre la Portelle et Canamella, Wilbrand (2) a vu un « *Castrum Nigrinum* » (3), sans doute l'actuel Mandjilik Kalesi, à 500 mètres d'altitude au-dessus de la gorge sauvage du Kourou Dere, au nord de Payâs, au-dessus d'un chemin conduisant à travers l'Amanus à Ekbez ; une restauration arménienne de 1290 est mentionnée par une inscription (4).

En longeant vers le nord le pied de l'Amanus, on arrive à Deurtyol, qui conservait récemment encore le nom de *Tchoukmerzivan* qu'elle portait déjà au XIII^e siècle (5). Plus loin, on atteint Erzin, à côté de laquelle sont les ruines d'une ville antique, ce qui doit la faire identifier avec la médiévale *Kanisat as-souâdâ* (ou : *almouhtaraqa*), dont nous savons qu'elle était une ville de « Roûm », à l'écart de la mer, entre Payâs et Hârounya (6).

Si au lieu de longer la montagne nous suivons à présent la côte, nous trouvons dans Idrisi (7) successivement depuis Payas :

(1) Wilbrand, 172; Albert, 357.

(2) Wilbrand, 172 ; Cart. II, 166.

(3) Peut-être identique à *Noukir* cité en 1298 par Maqrizî-Quatremère.

(4) Hoberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien* (Denkschr. d. K. Akad. Wissenschaft. Wien, XLIV, 1896, VI), p. 22. Imâd (A. Ch. II, 16 (II 212) parle d'un château de *Manâkir* incendié par les Arméniens devant la menace de Saladin sur le Gueuk-sou (près de Mar'ach).

(5) On trouve Keniz (= *Kanisat as-souâdâ* ?) et *Tchoukmerzivan* dans Cart. II, 166, avec *Lacrat*, *Gardessia*, *Tchoukmalik*, *Tchoukothmân* (? Jucuteman), dans le Djegher.

(6) A un jour de la première, 12 milles de la seconde (Le Str., 477, I. Ch., 63 v°) ; cela est impossible, mais il ne s'agit pas de nos milles : le même texte compte 15 milles de *Hiçn at-Tinât* à Rhosus (80 kilomètres).

(7) Idrisi, Jaubert, 133.

Hiçn at-Tinât, port d'exportation des pins de l'Amanus, *Hiçn Mouthakkab*, port de Misis, puis (Idrisi est antérieur à l'existence d'Ayâs) *Djazîrat al-Basâ*, enfin *Hiçn Maloûn* et bien plus loin *Korykos*. Les portulans occidentaux, plus tardifs, nomment Alexandrette, *Canamella* (7 a), à vingt milles *Mons Caïbo*, à quinze milles *Ayâs*, à dix milles *Portus Palli*, à dix milles *Fossa de Biosa*, à l'embouchure du *Djeïhoûn*, enfin à dix milles encore *Portus Malo*, puis les bouches du *Seïhoûn* (8). Il semble n'y avoir pas de difficulté à identifier *Hiçn at-Tinât* avec *Canamella*, *Hiçn Mouthakkab* avec *Mons Caïbo*, *Djazîrat al-Basa* avec *Fossa de Biosa*, et *Hiçn Maloûn* avec *Portus Malo*.

Reste à les retrouver sur le terrain. Le site de *Hiçn at-Tinât* paraît se conserver dans le tell appelé sur la carte d'E. M. Kinet (ou Tinet) *Heuyuku* (*Heuyuk* est le mot turc traduisant tell), à l'ouest de *Deurtyol*. C'est encore un mouillage de bateaux de pêche ; c'est le seul point au fond du golfe à n'être pas marécageux, et c'est près de là que débouche sur la côte la route de *Til Hamdoûn* à Alexandrette. *Hiçn Mouthakkab* se retrouve alors à l'angle nord du golfe, au lieu dit *Moutaleb Heuyuku* (l et k sont graphiquement interchangeables). *Portus Pali* serait dans la baie de *Youmourtalik* et *al-Basa* au fond des marais du *Djeïhoûn* actuel, dont l'embouchure a considérablement avancé vers l'est depuis le moyen-âge (vers *Karavân* ?). Enfin la plaine de *Maloûn* est la région comprise entre les cours inférieurs du *Djeïhoûn* et du *Seïhoûn*, donc *Portus Mali* doit être du côté de l'actuel *Karatach*.

Entre le golfe d'Alexandrette et la vallée inférieure du *Djeïhoûn* se trouve une petite chaîne qu'on traversait soit à *Til Hamdoûn*, soit entre le site de la moderne *Djeïhân* et *Hiçn Mouthakkab*, soit enfin au sud de *Misis* par un chemin aboutissant à *Ayas* ou à la moderne *Youmourtalik* ; entre ces deux derniers chemins les hauteurs côtières sont doublées au bord du *Djeïhân* par une chaîne courte plus haute, le *Djabal Noûr*, difficile à franchir. A côté de *Djeïhân* se trouve la forteresse appelée aujourd'hui *Ilân* (ou *Chahmirân*) *Kale* (9), qui, malgré des réfections récentes, paraît dans

(7 a) Aussi dans *Cart. II*, 166, et *Wilbrand*, 172.

(8) *Rey, Les périples des côtes de Syrie*, AOL, II, p. 348. *Tomaschek, Zur topographie Kleinasien*, Sitzb. W. Ak., 1891, 70-71.

(9) *P. Deschamps, Ctes-rendus des Séances Acad. Inscriptions*, 1936.

l'ensemble être de construction franco-arménienne. Elle se dresse sur un impressionnant rocher de la rive droite du Djeïhoûn, dont la ligne se prolonge au nord-ouest dans la plaine cilicienne par le rocher de Doumlou Kale. Le château proprement dit, qui a une belle entrée coudée entre deux tours barlongues de bel appareil à bossage, occupe le nord-est du rocher, le reste étant barré par un mur de crête. Sur le chemin d'accès à l'est, une seconde enceinte complète la défense.

Le passage méridional de Misis à la baie de Youmourtalik est surveillé par une autre forteresse, construite sur un contrefort du Djabal Noûr à près de trois cents mètres au-dessus de la vallée ; elle est connue aujourd'hui sous le nom de Kizlar Kalesi. La vue embrasse à la fois la plaine d'Adana et la côte. On entre à flanc de rocher à l'ouest, et du même côté, plus bas, débouche un souterrain d'où il n'était possible de sortir qu'à l'aide de cordes. Les principaux bâtiments, à en juger par les ruines, se trouvaient près du seuil qui rattache le rocher de Kizlar Kalesi à la montagne. Il ne semble pas que la construction soit antérieure aux croisades ou au royaume arméno-cilicien (10).

Entre Ilân Kale et Kizlar Kalesi, sur la rive droite du Djeïhoûn, se trouve l'antique *Misis* (grec : Mopsuestia, lat. Mamistra ; ar. Ma-clça), au point où la route Tarse-Adana-Til Hamdoûn-Syrie atteint le Djeïhoûn, et au contact entre la plate-forme de la Cilicie nord-occidentale et de la plaine alluviale marécageuse des cours inférieurs du Djeïhoûn et du Seïhoûn (plaine de Maloûn). Sa fortune, aujourd'hui, est passée à Djeïhân, et à peine peut-on deviner quelques restes de ses anciennes fortifications ; mais c'était encore au moyen-âge une cité prospère, à la fois place-forte, place de commerce, centre de productions locales (pêcheries, vêtements de fourrures des montagnes), ville ecclésiastique. Au nord de Misis, la région de convergence des divers affluents ciliciens du Djeïhoûn

(10) Entre Djeïhân et Ayas, Kara Osman Kale est ottomane. Entre Ilân Kale et Mouthakkab, Kourou Koule doit être médiévale, et peut-être à rapprocher de Kâwourrà, prise par les Mamlouks en 1336 (cf. cependant Koûbarâ prise par eux en 1298, peut-être plus à l'est ? et Cart. II, 464, casal de Gobara). Le directeur du musée d'Adana m'a dit que Kourou Koule s'appelait jadis Ghiaour Kale (forteresse des infidèles), nom que les Turcs ont pu tirer de Kâwourrà.

s'appelait le *Mardj ad-dîbâdj* (lat. Pratus Palliorum ; grec : Balto-libadon) (11).

L'occupation franque ne dépassa jamais en Cilicie les districts de Misis et Til Hamdouïn (12). Mais ce n'était là que l'entrée de la plaine cilicienne. Au nord d'Ilan Kale, sur un formidable rocher rouge isolé au milieu de la plaine, se dressait, au-dessus des restes d'une ville antique, la puissante forteresse d'*Anavarza* (Anazarba, ar. 'Aïn-Zarba), ancienne capitale de la Cilicie encore renforcée par les Roupéniens. Plus au nord, au contact de la montagne, était *Sîs*, qui devint la capitale du royaume arméno-cilicien à la fin du XII^e siècle. A l'ouest de Misis, le Seihoûn était franchi devant la ville déjà notable d'*Adana* ; à l'entrée du Taurus se trouvait *Tarse*, déchue aujourd'hui où les petits navires mêmes ne peuvent plus l'atteindre, mais forte dans l'antiquité et au moyen-âge. Au-delà de Tarse, par les Portes de Cilicie, on gagnait Podandos et l'Anatolie. C'était, comme c'est encore, la seule voie de communication facile entre les plateaux septentrionaux et occidentaux et la Cilicie, partout entourée de montagnes sauvages ; on pouvait cependant aussi descendre de Qaisariya vers Sîs ou Mar'ach.

F) *Du 'Amouq à Alep et au Roûdj*. — Entre l'Oronte, en amont du 'Amouq, et la région d'Alep, s'étend un groupe de petits chaînons orientés chacun nord-sud, mais dont l'ensemble dessine une zone de reliefs courant du sud-ouest au nord-est : Djabal Dovili (nom moderne), *Djabal A'lâ*, *Dj. Bârîchâ*, *Dj. Lailoûn* (dont la partie la plus haute est le *Djabal Simân* ou Smâne), ce dernier, le plus vaste et le plus élevé, étant séparé des précédents par la petite plaine de la Halaqa. Les massifs de l'ouest sont encore aujourd'hui au sud partiellement couverts d'oliveraies et de champs, mais on a peine à concevoir qu'il ait pu en être de même du Dj. Lailoûn,

(11) I. Ch., 62 r^o, Le-Str., 505, Attaliat, 121, Wilbrand, 175 (a vu les remparts en mauvais état). Sur ses églises, Alishan Sissouan, 289. Au XIII^e siècle, les Gênois y ont une concession. Villages dépendants : Oessi, Joachet, Grassia (Kohler, 115, 151), Sarala, Saint-Paul, Figénie (Cart. I, 143; II, 637), Kafar Bayya (= Hauranye).

(12) Les Francs ont possédé par moments Tarse, mais ni là ni à Adana on n'a de trace de colonisation durable (sauf concessions ultérieures dans le royaume arméno-cilicien).

(1) I. F., I, 73 r^o paraît indiquer entre Antioche et Alep un Djabal Aḥmar, qui m'est inconnu.

et même les hauteurs entre le 'Amouq et la Halaqa, qui déroulent à l'infini sous les yeux leurs croupes nues de calcaire blanc. L'abondance des ruines romano-byzantines oblige cependant à l'admettre ; mais dès l'époque des croisades, ce n'étaient déjà plus que ruines, et les centres habités, les routes parcourues étaient à peu près tels qu'ils sont demeurés jusqu'à nous.

Les petits massifs de l'ouest ne sont traversés que par des chemins d'intérêt local, mais comprennent des bourgades toujours actives. Dans le Djabal Dovili, on signale dans notre période *Salqîn*, d'où des chemins rayonnent vers Djisr al-Ḥadîd, Ḥârim, Armenaz, et Tell'Amâmâr-Darkoûch ; et *Tell'Amâmâr*, au-dessus de laquelle, à quelques kilomètres au nord-est, sont les ruines d'une petite forteresse. Mais le vrai chef-lieu de la région est, entre le Djabal Dovili et le Djabal A'lâ, *Armenâz*, d'où l'on communique facilement avec *Salqîn*, Djisr al-Ḥadîd, et Ḥârim, au sud, avec Tell'Amâmâr, Ma'arra-Miçrîn, et avec le Roûdj par une large vallée sèche où le *Bîr at-Tayyîb* (carte d'E. M. : Bîrar-Menaz I) marquait la limite du district (2).

C'est au nord-est du Djabal Bârîchâ et par la Halaqa que passaient les divers chemins qui d'Atma par Tell-Aghdî, de Tizfn par Dâna, de 'Imm par Tell'Aqibrîn ou Sarmadâ, unissaient le 'Amouq et Antioche ou la Cilicie à Alep. De ces chemins le plus important, correspondant à une chaussée romaine encore en partie conservée, était le dernier. Il pénétrait dans la montagne à l'ouest un peu avant *'Aîn-Dilfe*, alors comme aujourd'hui station ordinaire de relais, à cause d'une belle source qui n'alimentait d'ailleurs pas de village ; on passait alors à côté de la ruine antique de *Qaçr al-Banât* (3), puis par celle de Bâb al-Hawâ, par où l'on entrait dans la Halaqa (latin Ager Sanguinis) (4). Cette petite plaine s'allonge dans l'axe de la montagne, dominée au nord par le Djabal Baraka, appelé au moyen-âge *Bâit-Laha*, au haut duquel un veilleur, d'une tour, regardait les routes d'Antioche et d'Alep (5). Le sol de la Halaqa est riche, et plusieurs localités nous sont connues : au sud-ouest, *Sarmadâ* (lat. Samarta ou, par

(1) I. F. III, 14 r°; I. Ch., 64 r°.

(2) Le Str., 386, 482.

(3) Gautier, II, 2.

(4) Le Str., 413; Gautier, 83; Boughya Aya, S. 39.

confusion avec Sermîn, Sarmit), où il y avait un petit château (6). De là on gagnait Hârim à l'ouest, Zerdanâ au sud ; sur ce dernier chemin les Francs fortifièrent en 1121 un vieux couvent (7). Non loin on trouvait *Balât* (8), puis, à l'issue sud-orientale de la plaine, le vieux village de *Tell-'Aqibrîn*, dont les ruines, antérieures aux Francs, mais aménagées par eux en forteresse, subsistent partiellement (9). En se dirigeant de là vers le nord, on atteignait et l'on atteint *Dâna* (10), puis *Tell-Aghdî* (auj. Tell-Adé) (11), ancien centre religieux syriaque (12), et chef-lieu du canton du Djabal Laïloûn (13), enfin plus au nord, dans la montagne, Daïr et Qal'a Simân, qui n'étaient plus que d'illustres ruines, comme aussi, sur le bord oriental de la plaine, Daïr Roumantn.

Après Tell-Aqibrîn, la route d'Alep traversait le rebord montagneux de la plaine de Sarmadâ, puis descendait sur l'importante forteresse d'*Athârib* (lat. Cerep, grec Pheresia), site occupé de toute antiquité au carrefour des routes d'Alep à Antioche et au Roûdj. Elle comprenait un château principal entouré d'une enceinte à tours (14) ; mais, rasée par Zangî, elle est réduite aujourd'hui à un tell, que dévore le village tapi à ses pieds (15). Quant à la partie septentrionale du Djabal Laïloûn, où ne passe aucune route, on n'y connaît aucun site notable (16).

Alep est au moyen-âge comme aujourd'hui plus qu'Antioche le centre de la Syrie du nord. Antioche avait dû sa fortune à des occidentaux, qui n'avaient été qu'exceptionnellement maîtres de la Mésopotamie ; la conquête arabe, commune à la Syrie et la Mésopotamie, et venue par terre, développa en face d'elle Alep,

(6) Gautier, II, 5-6.

(7) Gautier, II, 16; Kamâl, II, 627, 633.

(8) Dans les collines entre Sarmadâ et Athârib (Gautier, II, 2-6; I. F., 139 v°).

(9) Kamâl, 621.

(11) Yaqoût, 536.

(10) Kamâl, 629-625.

(12) Rey, Col. Fr., 353.

(13) Yamâl, 623.

(14) Le Str., 403; Alb., 684; Kamâl, *passim*; I. A. At., 71.

(15) A côté est *Nawâz* (Le Str., 616, Kamâl, 627); aussi *Ma'rathâ* (Boughya, Seraï, IV, 275 v°).

(16) Boughya Aya Sofya, 30, signale *Roûhîn machhad* de Hasan); Boustân, 687, *Kajartin*.

située à l'entrée du désert dans un site relativement médiocre, mais dans une situation parfaitement adaptée aux communications continentales entre sédentaires et nomades ; l'essor définitif date du jour où les Merwanides en firent leur capitale. La reconquête byzantine et le partage politique de la Syrie qui en résulta soutinrent encore Antioche pendant deux ou trois siècles ; ce fut seulement au lendemain des croisades que Baïbars lui donna le coup mortel, et qu'Alep resta seule.

Nous n'avons pas à décrire ici Alep, que les Francs assiégèrent, mais n'occupèrent jamais. Située sur la rive orientale du Qouaïq, ville déjà vaste et riche en souqs et monuments, elle était entourée d'une forte enceinte et possédait une citadelle déjà puissante au XII^e siècle et dont al-Malik az-Zahir Ghazî, le fils de Saladin, fit la monumentale place-forte que nous pouvons encore admirer aujourd'hui. En dehors des murailles de la ville se trouvaient des faubourgs, cimetières, lieux-saints, jardins, et, sur la rive droite de la rivière, le *Djabal Djauchan*, d'où l'on embrassait du regard toute l'agglomération. Autour d'Alep, *Neïrab*, *Djibrîn*, *Na'oûra* à l'est; *Heilân*, *Moussimiya*, surtout *Mardj Dâbiq*, important carrefour, sur le Qouaïq au nord; *Qinnasrîn* (latin : Canestrine) et *Hâdir Qinnasrîn*, vieilles cités ruinées, et *Tell as-Sultân* sur la lagune où se perd le Qouaïq au sud; enfin *Khânacira* au bord du *Djabal Ahaçç*, au sud-est, *Naqîra des Banou As'ad*, *Bâb-Bouzâ'a*, dans le *Wâdi-Boutnân*, avec leurs demeures troglodytiques, plus loin *Manbidj* (Mabboug, Hierapolis) au nord-est, sont les localités le plus fréquemment citées (18). Un grand nombre de routes partaient d'Alep : à l'ouest et au nord, les routes d'Antioche, Lattakié, Marrî ou Baghrâs (vers la Cilicie), Mar'ach (vers Siwas ou Qaïsariya), 'Aïntâb (vers Hadathâ et Albistân ou Malaçya et vers Behesnf), Bira étaient dans la première moitié du XII^e siècle au pouvoir des Francs et seront décrites plus loin. Au sud, on se rendait à Homç et Damas soit par Ma'arrat an-No'mân et Hamah, soit plus à l'est par *Hiçn al-Qoubba* (19) et *Salamiya*. Au nord-est, on traversait

(17) EI, art. Halab (par Sobernheim); Ibn Ch. A'lâq, première moitié de la première partie; J. Sauvaget, *Les Perles d'Or d'Ibn ach-Chihna*, et la prochaine thèse du même; Kamâl, *passim*; Dussaud, 472, 476.

(18) Au nord de Salamiya (Kamâl, 591, 612), = l'actuelle Qoubaïba ?

(19) Au sud-ouest, *Roçfa* reste habitée; Kamâl Aya Sofya, 166, dit qu'elle

l'Euphrate en direction de la Djéziré, en aval de Bîra, principalement à *Qal'a Nadjm* à laquelle on accédait par Bouzâ'a et Manbidj, et d'où l'on gagnait Harrân. Au sud-est, on atteignit l'Euphrate à *Bâlis* et on le longeait vers l'Irâq, en passant successivement en face de *Qal'a Dja'bar* et *Raqqa* (embouchure du Bâlikh) (20), puis à *Rahba* en face de *Qarqîsiya* (embouchure du Khâboûr); de *Rahba* l'on pouvait aussi couper le désert par *Tadmor* (Palmyre) et gagner directement Homç ou Damas. Indications sommaires qui suffirent à l'intelligence des mouvements commerciaux et militaires dans cette région.

Au sud-ouest, la route d'Alep à Lattakié traversait au sud du Djabal Laïloûn, le *Djazr*, puis entre les petits massifs de l'Oronte et le Djabal Soummâq le *Roûdj*. Par le *Djazr* passaient : au nord un chemin qui, quittant la route d'Antioche à Athârib, par *Kellâ* (auj. Kulli) et *Ma'arrat al-Ikhwân* (20) gagnait le Roûdj ou Armenaz; au centre un chemin qui, par *Kâfar Halab* (auj. Kufru Halbe), atteignait *Zerdâna* (lat. Sardona), place importante mais déjà ruinée au XIII^e siècle et dont il ne reste que le tell (21), puis *Ma'arra Miçrîn* (lat. Megaret Basrîn), qui, bien que mal arrosée et n'ayant qu'une enceinte ruinée, jouait le rôle de marché entre Roûdj, *Djazr*, et *Djabal Soummâq* dévolu aujourd'hui à la plus méridionale *Edlib* (22); enfin au sud un troisième chemin qui aboutissait à *Sermîn*, ville dont les remparts n'avaient pas été entretenus mais où se trouvait une belle mosquée et des souqs actifs, et qu'environnaient un grand nombre de villages (23). Du chemin de *Sermîn* devait se détacher à

s'appelait dans l'antiquité *Qitâmlîlâ* (cf. la localité proche de *Batlamîya* ?). Il connaît aussi les ruines d'*Andartn* et *Souriya* (45).

(20) I. Chihna, 157, Az., 493. On nous signale encore *Ibbin* (Kamâl, 633), *Yahmoul* et *Kafar* (I. Ch., 35 r^o, Kamâl, A. S., 90), *Harbanouch* (Le Str., 448), qu'on retrouve sur la carte; puis, non localisés, *Baît Rûs*, près *Yahmoûl* (I. Ch., 35 r^o), *Daïr Marqoûs* (Le Str., 430), *Ardjîn* ou *Archîn al-Qouçouâr* (Le Str., 399). La carte d'E. M. note une *Qal'at al-Qantâr*, qui recouvre je ne sais pas quoi.

(21) Kamâl, A. S., 179.

(22) I. Ch., 52 v^o. On signale au sud-est *Binich* (Ibn ach-Chihna, 235), *Fou'a* (auj. Fogha), qui, dépendant de *Sarmîn*, en fut détaché par az-Zâhir Ghâzi (Le Str., 440; I. Ch., 52 v^o).

(23) Kamâl, *passim*; Le Str., 532; I. Ch., 52 v^o. Près de *Sermîn* est *Marboûnya* (Boughya, IV, 275 v^o).

Hanoulah (carte d. E. M., Hani-Touhan) la route de Ma'arra (24), qui atteignant le Djabal Soummâq entre *Dhâdhikh* et *Merdikh* (25).

Immédiatement au sud du Djzar commençaient insensiblement les molles ondulations et les riches terres du *Djabal Banî 'Oulaïm*, prolongement nord du Djabal Soummâq qui se distinguait de lui par une altitude supérieure et un sol un peu moins fertile. Comme plus au sud le Djabal Soummâq, le Djabal Banî 'Oulaïm tombe brusquement à l'ouest (sur le Rouûdj). *Rihâ* (auj. Eriha) était alors, comme elle l'est restée quelque peu de nos jours malgré la concurrence d'Edlib, le chef-lieu des Banou 'Oulaïm (26); la grosse source qui l'arrose s'appelait 'Aïn al-Karsânî, et près d'elle au sud se trouvait le village de *Kafarlatâ*, qui existe encore mais a perdu sa forteresse médiévale (27). Au nord du massif, au contact du Djzar et du Roudj, non loin de l'actuelle Edlib, était le tell de *Dânith*, qui joua un grand rôle stratégique (28). Quant au versant occidental, il était surveillé par la forteresse de *Hâb* (lat. Hap,auj. Bourdj al-Hâb) (29). Enfin, en un lieu indéterminé du versant oriental, il faut rechercher *Bâsarfoût* (30).

Le *Rouûdj* est un long couloir plat et mal drainé (31) qui s'étend du Ghâb au sud au Djabal A'lâ au nord; administrativement le mot s'étend à l'ouest jusqu'à la région de Djisir ach-Choughouûr, sur l'Oronte. Le Rouûdj méridional était un nœud de routes de la plus haute importance : là se croisaient les routes d'Antioche à Ma'arra

(24) En 1123 (Kamâl, 639), les Francs capturent à Hanoûta; Hillifa (inconnue) et Gharîb (inconnue) une caravane venant de Chaïzar.

(25) Le Str., 437; Delaborde, 17.

(26) Le Str., 521; Kamâl, A. S., 90. Au nord; à Istamak, Kamâl 41 connaît des restes de citernes antiques.

(27) Le Str., 470, Kamâl, A. S., 90. Yaqoût croit à deux Kafarlatâ, le second étant près de 'Azâz; sans doute le déduit-il du récit d'une attaque sur K. venant de Tell-Bâchir (Kamâl, 592); mais leur source commet une confusion sûre, car elle nomme aussi Bâsarfoût. Kamâl, 43 et 69, signale les ruines antiques de Nahla, qui existent encore.

(28) Rey, Col. Fr., 351.

(29) Albert, 682; Kamâl, 624. Plus au nord (sur le tell Chamaroûn), camp romain.

(30) Bohémond se replie de là sur Kafarlatâ (Kamâl, 590, 592); le seigneur est pris sur la route d'Alep à Ma'arrat an-No'mân (Kamâl, 652); Basarfoût est prise en même temps que Kafarlatâ (I. F., II, 173 r°); elle est dans le Djabal Banî 'Oulaïm (Yaqoût dans Le Str., 421).

(31) Une partie de ses eaux traverse souterrainement le Djabal Wasî et ressort en une grosse source au bord de l'Oronte.

et d'Alep à Lattakié; aussi les textes nous signalent-ils dans cette région un grand nombre de localités dont l'identification est malheureusement souvent malaisée.

Le point où les deux routes traversent l'Oronte n'a jamais pu être très éloigné du passage actuel (Djisir ach-Choughoûr) car en aval le fleuve entre dans une gorge et en amont est bordé de larges marécages; de plus, c'est juste à l'ouest de ce passage qu'est la tête de la vallée du Nahr al-Kébîr, par laquelle on descend sur Lattakié. Le pont actuel est ancien, non toutefois de notre période.

Tout près du passage était *Hîçn Tell Kachfahân* (lat. Mons Ceffa) (32). Nous savons en effet qu'elle se trouvait à une course de cheval de Choughr-Bakas (33), en face d'Arzghân sur la rive opposée de l'Oronte (34), enfin sur la route d'Antioche à Inab (et Ma'arra) (35). Le nom est aujourd'hui totalement inconnu; des quelques tells de la région, celui qui conviendrait le mieux est le très gros tell situé juste au nord de Djisir ach-Choughoûr, sur la rive occidentale de l'Oronte; mais il ne s'y trouve aucune ruine (36).

Est-ce à Tell Kachfahân qu'il faut identifier le *Chastel-Ruge* des Francs? L'existence de deux ou trois localités assez voisines désignées par les textes sous les formes mal précisées de Rugia, Rugea, Rubea, Robia, Roia, Ruiath, Roissa, Rusa, Roida, Oppidum Rugiae (fr. Chastel-Ruge) a enveloppé le problème d'une obscurité dans laquelle se sont perdus les chroniqueurs médiévaux les premiers, et dans laquelle il a fallu attendre Dussaud pour introduire un peu de clarté. Qu'il y a au moins deux localités, distantes de quatre milles, est sûr (37). L'oppidum Rugiae est la plus importante; nous savons qu'il se trouve sur la route d'Antioche à Ma'arra, ou à Chaïzar et par Inab et Apamée (38), tout près de l'Oronte (39),

(32) Il est inutile de corriger avec Heyd, I, 375 « Mons Ceffa », de Tafel 272 en « pons », puisque le nom indigène est *Tell Kachfahân*.

(33) A. F. Géogr., 261; cf. A. Ch., H, 368.

(34) Ibn Chihna, 177.

(35) I. F. III, 13^{vo}, 15^{ro} (associe Tell Kachfahân, Arzghân, et Bezmechân).

(36) Sauf l'aménagement des deux fontaines au pied du tell? Tell al-Qarch, proposé par Jacquot d'après une vague ressemblance phonétique, est impossible, puisque sur la rive droite.

(37) Albert, 701 (Rossa et Roida); Raoul, 650 (Rubea et Rufa), Foucher, 423 (donne la distance entre les deux). Dussaud, 165 sq.

(38) Gesta, 73; Raymond, 271; Foucher, 423; G. T., 481.

(39) Foucher, 423.

non loin d'Arzghân et Bezmechân (40), bref évidemment dans la région de Tell Kachfahân. Et il faudrait certainement identifier les deux places si, dans la région de Darkouch ou Choughr-Bakâs, Kamâl ad-dîn ne connaissait un « *Chaqif ar-Roudj* », qui onomastiquement correspond mieux à Chastel-Ruge (41). Quant à la seconde localité désignée sous un nom voisin de Rugja, nous en reparlerons à propos du Djabal Soummâq.

De Tell-Kachfahân à Darkoûch, l'Oronte coule dans une gorge d'où les chemins s'écartent pour passer sur les hauteurs voisines de l'une ou l'autre rive. Le chemin occidental est gardé, au-dessus de la traversée du Nahr al-Abyadh, en amont de la gorge de *Bakfelâ* (42), par la forteresse jumelle de Choughr et *Bakâs*. Celle-ci n'est pas connue avant les Francs, qui la construisirent ou la développèrent sans doute dans la seconde moitié du xii^e siècle, après la chute de Tell-Kachfahân. Elle s'élève sur une arrête rocheuse taillée à pic sur cent mètres de hauteur de trois côtés, mais extrêmement étroite et même affaissée en son milieu, d'où la nécessité de diviser la forteresse en deux châteaux, celui de Choughr, le plus fort, à la pointe du rocher, et celui de Bakâs du côté de la montagne d'où le séparait un fossé. Les restes actuels, assez délabrés, datent de la plupart, comme en témoignent des inscriptions, de restaurations musulmanes du xiii^e siècle (43). Au nord de Choughr, près de *Qaïqoûn*, les routes d'Antioche et de Darkoûch divergent; cette dernière passe à mi-chemin par *Chaqif Kafar-Doubbin* (Carte d'E. M. Cufu Din) (44).

Sur la rive orientale, de petites collines s'interposent entre l'Oronte et la chaîne du Djabal-Wasît, prolongement du Djabal Dovili, qui le sépare du Roudj. Là se trouvait, près du village moderne de même nom, le « formidable chateau » d'Arzghân (lat. Arcican), souvent associé à Chastel-Ruge ou Tell-Kachfahân (45);

(40) Raoul, 650; cf. Cart. I, 266.

(41) ROL, IV, 216. *Chaqif*, correspondant à *cavea*, forteresse à flanc de rocher, ne peut s'entendre d'un tell; ce n'est donc pas un autre nom de Tell Kachfahân.

(42) Cart. I, 266.

(43) I. Ch., 61 r^o; Van Berchem, *Voyage*, I, 253.

(44) I. Ch., 54 r^o, Cart. I, 266; ce dernier nomme dans la région *Tala* (Tellan, près Darkoûch?), *Cavea* et *Livonia*, sur lesquelles cf. infra, p. 160.

(45) Arzghân est la forme actuelle et de I. F., II, 174 v^o; I. Ch., 62 r^o et I. F., III, 15 r^o écrivent Arzqân, qui correspond mieux au latin Arcican; carte d'E. M., Aini el-Izân I Cf. aussi G. T. XIV, 5; Grég., 199; Cart. I, 266.

il n'en reste aujourd'hui aucune trace. On traversait ensuite l'oued appelé encore Wadî abou Qal'a, et l'on arrivait à *Bezmechân* (lat. Besmesyn, carte d'E. M. Mechmecham) (46), puis à *Chaqtî Balmîs* (lat. Cavea Belmys) (47). Le chemin de Darkoûch montait alors sur la montagne, et atteignait un seuil où passaient aussi le chemin de Darkoûch au Djazr, et où, près de l'actuelle Tenariye, sont les ruines d'un château appelé aujourd'hui Toûrin (48).

Quant à *Darkoûch*, d'où des chemins conduisent vers Djisir ach-Choûghoûr, le Djazr, Arménaz ou Harim, le Djisir al-Hadîd et Antioche, c'est un bourg pittoresquement construit près de la sortie de la gorge de l'Oronte; sa forteresse, en partie creusée dans le roc, avait été construite, peut être en totalité par les Francs, dès la première moitié du XII^e siècle; il n'en subsiste rien aujourd'hui (49).

Il est inquiétant de constater que nous ne connaissons les noms francs ni de Darkoûch ni de Choûghr-Bakâs, sans parler de Kafar-Doubbin. Cette ignorance s'étend à des places du Djabal Ansaryé telles que Balâtonos, Borzeï, que nous en rapprochons ici parce que l'étude de la campagne de Saladin en 1188, au cours de laquelle les unes et les autres furent prises, est le seul moyen que nous ayons de proposer quelques identifications. Le seul texte franc où soient cités les noms de plusieurs conquêtes de Saladin est la lettre d'Ermenger, qui énumère, après Çahyoûn, « Gardam, Caveam, Rochefort, Castra munitissima »; après les avoir pris, Saladin gagne la plaine d'Antioche (50). Cavea figure dans une charte entre « Rochefort cum abbatia » et les casaux de Levonia, Baqfela, Gaïgon (Qaïqoûn) que nous avons vu être proches de Bakas-Choûghr (51). Nous savons que Saladin, après Çahyoûn, envoya prendre Djamâhiriyoûn et Qal'at al-Aïdô dans le Djabal Ansaryé, puis assiégea Bakas-Choûghr, de là alla occuper Borzeï après être passé par Sarmenya enlevée entre temps par son fils, puis, par

(46) L'orthographe que nous adoptons rend le mieux compte de la graphie non pointée d'I. F. III, 15^o, de la transcription latine (Raoul, 644, l'éditeur a lu Belmesyn au lieu de Besmesyn; Cart. I, 491), et de la forme moderne.

(47) I. Ch., 54^o; Maqrîzi-Quatremère, 53; Cart. I, 491.

(48) Van Berchem, *Voyage*, I, 81; Dussaud, 163. On a voulu y voir le *Val-torentum* de Röhr. Reg., n^o 331, qui semble cependant être dans la plaine d'Antioche.

(49) I. Ch., 54^o. On écrit souvent Dair-Koûch, mais à tort.

(50) Ansbert, 80. Cf. Cont., D 72.

(51) Cart. I, 266; Strehlike, 10.

Kafar-Doubbin qu'un de ses lieutenants avait réduite, gagna Darkoûch qui ne résista pas, et la plaine d'Antioche. On verra que Rochefort peut être Borzei; Cavea ne peut être qu'un chaqf, c'est-à-dire Kafar Doubbin ou Darkoûch (52), toujours connue comme telle (53); peut-être le nom de Levonia dissimule-t-il une colonie d'Arméniens, qu'on sait par ailleurs avoir peuplé Kafar Doubbin (54). Reste la Garde, qui peut être une des places conquises par les musulmans après Çahyoûn, ou plutôt Bakâs-Choughr, où Saladin vint en personne.

De Tell-Kachfahân, on accédait au Djabal Soummâq en traversant le Roûdj méridional, au-delà des dernières pentes du Djabal Wasit (55). La route d'Apamée atteignait le Ghâb à Qastoûn, place byzantine citée encore en 1119, mais ruinée peu après, et dont il ne reste qu'un tell (56). La route de Ma'arra entrait dans le Djabal Soummâq à Inab (latin Nepa) (57). Rusa, distincte de Rugia, devait se trouver aussi dans le Roûdj Méridional (58).

G) *Le Djabal Soummâq et le Ghâb.* — Au sud-est du Roûdj,

(52) I. Ch., 54 r°.

(53) Dans un projet de croisade du xiv^e siècle, on trouve comme forme latine Dargoûs; mais l'ancien nom franc à cette date peut avoir été oublié, ou bien l'on disait Cavea Dargoûs (= Chaqf Darkoûch) (ROL, X, 429).

(54) I. Ch., 54 r°.

(55) On cite de ce côté *Besselemon* (auj. Bechlimoun), *Luzin* (inconnu), *Farmit* (= Kafarmit dans le Roûdj ?), *Potaman* (auj. Eftaman), *Pangeregan* « in valli Russae » (inconnu) (Cart. I, 491). Van Berchem JA, 1902, I, 406, propose de lire Maryamin dans Kamâl, 622, d'après le village de ce nom dans le Djabal Wasit; en réalité il s'agit de Sarmin.

(56) Lo Str., 490; Kamâl, 615.

(57) C'est près de là, dans la plaine, qu'il faut placer le Fons Muratus, de G. T., XVII, 9, Arq al-Hatim des sources arabes, où fut battu et tué Raymond, en 1149; le récit de la bataille (en particulier I. F., III, 14 r°) exige une localisation sur le chemin de retour d'Inab vers Tell Kachfahân et non dans la montagne au-delà d'Inab, comme le croit Dussaud, 167.

(58) On a pensé à 'Alâroûz, au sud d'Inab (Ousama, Derenbourg-Vie, 122; Kamâl, 622, où l'éditeur a traduit « nazala 'Alârouz » comme s'il y avait « 'alâ Rouz » : au-dessus de Roûz); toutefois le rapprochement de Rusa, Rugia, Arcican, Besmesyn, par Raoul, 650, suggère une place plus proche de Tell-Kachfahân, ainsi que la distance de quatre milles donnée par Foucher, 423. Quant à l'hypothèse d'un troisième site de nom voisin faite par Haagenmeyer (Gautier, p. 176), elle repose sur l'existence d'un site de Robia ou Rouwaiha, près Ma'arra, mais n'est en aucune façon appuyée par les textes, qui peuvent toujours s'appliquer à Chastel-Ruge ou à Rusa (ou à la vallée du Roûdj).

le *Djabal Soummâq* (1), sans avoir conservé toute la prospérité qu'attestent les champs de ruines dont il est couvert (c'est l'actuel *Djabal Zawiyé*), restait à l'époque des croisades bien plus vert qu'il n'est aujourd'hui. En venant du bord occidental du massif par Inab, on arrivait aux deux petites places de *Allarôúz* (2) et *Arnîba* (auj. Ernebe) (3), puis à la vieille métropole byzantine d'*al-Bâra*, terriblement éprouvée par les ravages turcomans du xi^e siècle, et dont l'évêque grec s'était réfugié à Chaïzar; l'évêque franc, lui, s'établit à Apamée; *al-Bâra* acheva au xii^e siècle de dépérir, et ne fut plus bientôt qu'un maigre village au milieu du vaste champ de ruines que l'on voit encore sous le nom d'*al-Kafr*. La fortune d'*al-Barâ* échut alors à la musulmane *Ma'arrat an-No'mân* (lat. Marra), plus à l'est (4). Elle avait une enceinte, dont des parties subsistent (5), et au dehors, un peu à l'écart, une citadelle restaurée par Zangî (6), et aujourd'hui encore en assez bon état de conservation. L'ensemble du pays consiste en croupes calcaires creusées de petits bassins verdoyants. A l'est de *Ma'arra*, la domination franque s'appuyait sur la vieille petite place forte chrétienne de *Tell-Menis* (lat. Talaminia) (7); au sud, sur celle de *Kajar-Roâm*, qui était ruinée au xiii^e siècle (8).

Le sud du *Djabal Soummâq*, jusqu'à l'*Oronte*, est très différent. On traverse là de vastes et molles ondulations de terre nue descendant peu à peu vers le sud et vers l'est. Deux routes parcouraient ces plateaux, celle de *Hâma* à *Ma'arra* et celle de *Hamâ* à *Tell-Kaçhfahân* et *Antioche*.

Selon les moments, la principale localité surveillant la première route a été l'une ou l'autre de deux petites places voisines, *Asfoûna* et *Kafartâb* (lat. Capharda). Cette dernière est à quelques kilo-

(1) Du nom du *soummâq* qui y croît en abondance.

(2) Cf. paragr. précédent, n. 53.

(3) I. Ch., 62 r^o (Ibn ach-Chihna précise, dans le *Dj. Zawiyé*); I. F.

(4) Idrisi et Ibn Djoubair dans *Le Str.*, 495-497.

(5) Albert d'Aix, 451, y nomme une église de Saint-André; il y avait un *machhad* de Joseph, restauré par *az-Zâhir* (Boughya, A. S., 87).

(6) Kamâl, A. S., 174.

(7) Albert, 683; le même, 701, cite *Tommosa*, *Turgulant*, et *Montfargia*, qu'il semble, d'après les faits, falloir chercher vers *Ba'rin* (lat. Monfferand) au sud de *Chaïzar*; *Tommosa* ressemble à *Teumenso*, nom de *Tell-Menis* dans la *Table de Peutinger*, mais, 683, il l'appelle *Talaminia*.

(8) *Le Str.*, 471

mètres au nord-ouest de la moderne Khân Chaïkhoûn (9); la seconde, que maint récit d'opérations militaires du xi^e siècle attestent avoir été proche de Kafartâb (10), doit conserver le nom antique d'Achkhâni, qui occupait le site de Khân Chaïkhoûn même, encore remarquable par son énorme tell; elle était ruinée au xiii^e siècle. Les Francs l'avaient remplacée par Kafartâb, où ils avaient ajouté à une enceinte et à un fossé préexistants une forteresse faite d'une mosquée transformée; l'approvisionnement en eau y était cependant très déficient.

Quant à la route de Hamâ et Chaïzar à Tell-Kachfahân, elle passait par ce qui restait de l'antique métropole gréco-romaine d'Apamée (ar. Afâmiya, lat. Femia, auj. Qal'at al-Mouđiq). Située exactement au contact du plateau et du Ghâb, elle était réduite à la citadelle, toute l'ancienne ville n'étant plus que ruine, mais conservait encore comme telle l'importance d'un chef-lieu local. La citadelle, merveilleusement située sur un rocher amélioré de main d'homme, est de construction arabe ancienne, mais restaurée par les Ayyoubides, et peut encore aujourd'hui être admirée presque intacte (11). Entre Apamée et Hamâh (12), on traversait l'Oronte par un pont devant *Chaïzar* (Cesara) qui n'appartint jamais aux Francs, bien qu'ils eussent plus à l'est occupé Çaurân. De là l'on filait sur Rafânya et Tripoli ou sur Hamâh, Homç, Ba'İbek, et Damas.

La vallée de l'Oronte à l'ouest d'Apamée constitue le Ghâb, plaine aujourd'hui marécageuse, insalubre et presque inhabitée bordée par le Djabal Zawiyé et le Djabal Ansaryé, mais qui a été autrefois fertile, saine, peuplée, ce qui explique la prospérité d'Apamée. Cette situation n'avait pas au moyen-âge entièrement disparu; l'ancien système mal connu de drainage subsistait, et, si la plaine était

(9) Dussaud, p. 178.

(10) L'identification de Rey acceptée par Dussaud, 186, avec Asfoûn, près d'Edlib, est impossible pour cette raison. Kamâl, Bibl. Nat., 1666, *passim*.

(11) Le Str., 473; Ousâma, 74, 113, 148; Kamâl, 609; Gautier, 70. Ousâma, 58 (la citadelle est l'ancien amphithéâtre); Kamâl, 615; Van Berchem, *Voyage*, 188-194.

(12) Ousâma nomme dans le Djabal Soummâq méridional Chahsabou, Naqira, Kafarnaboudha, Zofca, Latmîn (cf. Dussaud, 207), Tell at-Touloûl, Tell-Melâh, Ammouriyé, al-Djalâlt, Baçhila, Hıllal Ara, Yasmalikh, Doubbaïs, Zalin (distincte de Behetselin qu'on a vu être Behesnt). Homedin n'est pas près d'Apamée comme le croit Dussaud, 509, mais de Çahyoûn (Cart. I, 325, 289, 324). Boustân, 571, cite *Kaşjarand*, etc.

occupée partiellement par un petit lac au pied d'Apamée et un plus grand en aval, dont les eaux se rejoignaient en hiver, ces lacs poissonneux et profonds n'avaient rien de l'insalubrité des marécages, et la plaine restait assez facilement traversable pour qu'une circulation active paraisse avoir existé entre Apamée et Lattakié (13). Sur la rive gauche de l'Oronte, le chemin passait par Bikisraïl dans le Djabal Bahrâ. Sur le versant du Ghâb, on ne connaît cependant aucune localité, à moins qu'il ne faille chercher de ce côté *Logis* (14). La remontée de l'Oronte au Djabal Ansarye est partout très raide et haute, et ce chemin ne faisait pas exception.

C'est seulement vers le nord du Ghâb, dominant au loin les abords du Roûdj, que l'on trouve sur la pente du Djabal Ansaryé deux forteresses médiévales, *Sarmaniya* (lat. Sarménie), qui, rasée par Saladin, n'a laissé de trace que son nom (15), et *Borzeï*, forteresse importante dès l'époque romaine, puis pendant la reconquête byzantine, et encore sous le régime franc, où peut-être l'appela-t-on *Rochefort* (16). Gardant le chemin raide qui unit le plus directement Çahyoûn au Roûdj, par le col du Nebi-Younis, qui la domine de 800 m., *Borzeï* est encore à trois cents mètres au-dessus de la plaine, à l'écart des grandes routes. Elle occupe une vaste plate-forme rectangulaire au sommet d'un rocher entouré de ravins abrupts de tous côtés sauf au sud-ouest; aussi de ce côté l'enceinte est-elle simple; pour le reste c'est une muraille simple terminée à l'est par une tour dominant directement le Ghâb. Au nord-ouest est le château principal, sur la partie la plus élevée de la plate-forme. La construction est incontestablement antérieure aux Francs, mais peut avoir été complétée par eux, par exemple par une tour à bossage de la partie supérieure de la double enceinte méridionale. L'ensemble n'a rien de monumental; la force de la place tenait plutôt à ce qu'elle était presque inaccessible aux machines de guerre.

(13) On y rencontrait toutefois des lions (Ousâma, 58).

(14) Cart. I, 266. Est citée, comme Abou Qobaïs, parmi les dépendances d'Apamée (Cart. I, 266) et le seigneur de ce nom paraît à Lattakié (mais son nom peut être d'origine normande). Hartmann, ZDPV, XXIII, 30, note une al-Audj, sans doute l'actuel Houwedjé ou Houweïs, au nord d'Apamée.

(15) Dussaud, 152.

(16) Imâd dans A. Ch., 131 (H 372), dit que la force de *Borzeï* était devenue matière à dicton chez les Francs, ce qui peut être une allusion à ce nom; on a vu que *Rochefort* est en tous cas l'une des conquêtes de Saladin (p. 160).

H) *D'Antioche à Lattakié et au Djabal Bahrâ.* — Si Antioche était incontestablement au XII^e siècle le centre d'attraction principal de tout le bassin inférieur de l'Oronte, il n'en était pas de même de la zone côtière montagneuse correspondant au récent état des Alaouites. La vraie capitale en était alors, comme aujourd'hui, *Lattakié* (grec : Laodikeia, ar. Lâdhîqiya, fr. La Liche). C'était un port bien meilleur que Souwaïdiya; elle était en relations assez faciles avec Antioche, Alep et le Ghâb par une série de vallées en éventail, enfin elle se trouvait au milieu d'une plaine littorale ici relativement large et fertile. Au XIII^e siècle, le rattachement politique à Alep devait naturellement la favoriser au détriment d'Antioche. Sans doute, elle n'était plus ce qu'elle avait été dans l'antiquité, dont plusieurs monuments étaient déjà en ruines; elle n'en restait pas moins une ville active, aux maisons bien bâties, abondant en bazars et jardins (1). Son port, le meilleur de la Syrie du nord, était fermé par une jetée que protégeait une tour, et son chenal d'accès était la nuit fermé par une chaîne (2). Près de là se trouvait la grande rue des Pisans, comprenant « les voûtes du Prodrome » et remontant jusqu'à l'église Saint-Nicolas; non loin de son aboutissement près du port étaient la maison du Temple et l'Église Saint-Elie; non loin encore, la rue des Gênois, l'entrepôt des Amalfitains, et, à côté, encore sur le port, l'Église Saint-Pierre (3). On signale aussi une église jacobite (4).

La ville n'était entourée que d'une enceinte simple, qui lui eût constitué une faible défense, n'eût été d'une part la tour du port, d'autre part une citadelle au-dessus de la ville, composée de deux petits châteaux d'accès déjà difficile au début du XII^e siècle, et fortifiés encore après l'occupation par Saladin, tandis qu'on démantelait au contraire la ville pour enlever tout appui à un éventuel coup de main franc (5).

(1) Raoul, p. 706; Le Strange, 490 (Idrisi); Imâd, dans A. Ch., H 365; la ville actuelle a conservé assez nettement le plan antique (Sauvagat, *Le plan de Laodicée*, Bull. Et. Or. Inst. Damas, IV, 1934); il s'y trouve encore des maisons médiévales, dont une ou deux paraissent franques.

(2) Le port médiéval s'enfonçait plus dans la vie que le bassin moderne.

(3) Lib. Jur., 30; Müller, 3, 6, 15; Röhr. Reg., 331; Ughelli, VII, 203; Cart. I, 224. C'est à tort qu'on a placé près Lattakié la stratégie de Saint-Elie (Râs al-Khanzir).

(4) Mich., an 1481.

(5) Le Str., 492; I. A., XII, 5 (H 721); Kamâl ROL, V, 214, 215.

La région située entre le bas-Oronte et le Nahr al-Kabîr, au nord de Lattakié, est dominée au nord par le *Djabal 'Aqra* (dans l'antiquité, Cassius ; byz. Kaukas ; fr. Mont-Parlier ou Palmier) (6). Du bord sud-est de cette chaîne divergent presque toutes les rivières, soit vers le moyen-Oronte par la rivière de Qoçaîr et le Nahr al-Abyadh, soit vers le Nahr al-Kabîr par le Nahr Zegharo, le Nahr al-Qourchiya, etc... Le nord et l'est du massif, en raison de l'altitude ou des torrents, sont assez nus ; par contre, toute la partie centrale et méridionale, aux larges et longues vallées de pentes plus douces, bien arrosées, est un pays de pénétration facile (par le sud), aujourd'hui encore couvert de forêts sur les hauteurs, et abritant dans les bassins de riches cultures ; de ces bassins le plus vaste et profond est formé, au pied même du *Djabal 'Aqra*, par la concentration des eaux du Nahr Qourchiya.

Les trajets pratiqués pour aller de Lattakié à Antioche au moyen-âge sont très incertains. On ne suivait naturellement pas la côte, trop découpée et abrupte. Mais suivait-on une direction en gros rectiligne, proche de la route actuelle ? Ou remontait-on le Nahr al-Kabîr jusqu'au Nahr Zegharo ou même jusqu'au Nahr Qourchiya, dont on aurait suivi ensuite les vallées ? On peut seulement affirmer que la route, quelle qu'elle fût, passait par le bassin de concentration du Nahr Qourchiya, où se trouvait, sur les flancs du *Djabal 'Aqra*, *Kessab* (lat. Cassambella), ainsi que *Hîçn al-Harîda*, au fond du bassin, si elle est bien l'actuelle Erdou. Entre Lattakié et Kessab, on passait par la latine *Laitor*, qui résiste à l'identification ; on verra seulement l'importance de Qourchiya, au confluent du cours d'eau de ce nom et du Nahr al-Kabîr (7). Entre Kessab et Antioche, plutôt que de filer droit sur Antioche par les plateaux inhospitaliers du Ziyaret Dagħ, que traverse la route moderne, on devait descendre sur l'Oronte en

(6) La raison de cette appellation m'échappe.

(7) Les hypothèses proposées reposent sur l'assimilation de *Laitor* avec *La Tor* (Bourdj, Toros) ; mais la graphie est nettement *Laitor*, *Lactor*, *Lattor*, et ne peut donc ainsi être décomposée. On voudrait pouvoir identifier *Laitor* avec Qourchiya ou Erdou. Qal'a Douz (E. M. Dor), à l'est d'Erdou, est à l'écart de tout et n'a pas de ruine. Pour Kessab et Harîda, cf. Le Str., 448, Gautier, II, 9 ; Dussaud, 423.

face de Souwaïdiya, ou mieux, à mi-chemin entre cette ville et Antioche (8).

La côte entre Lattakié et l'embouchure de l'Oronte est constituée par une série de baies et de pointes, dont chacune abritait au moyen-âge un petit port de cabotage. Dans l'anse au nord du Râs Ibn Hânî était *Gloriette* (auj. Ibn Hânî) (9); dans la suivante, *Ferere* des portulans est évidemment l'actuel Minat (port) al-Fasri (10); dans la troisième, on trouvait comme aujourd'hui *Minat al-Basîl* (11); enfin dans le creux entre le Djabal 'Aqra et le Karadouran Dagh, devait être le *Portus Vallis* des portulans (12).

A l'est des routes d'Antioche au Nahr al-Kabîr (13) est celle d'Antioche à Tell Kachfahân. Un peu à l'écart à l'ouest était *al-Qoçair* (litt. le « petit château », lat. Cursat ; auj. Qal'at az-Zau), dont l'importance était moins de surveiller une route que d'être dans un coin isolé, à l'abri des marches des armées. Le long rocher sur lequel elle s'élève, partout abrupt sauf un étroit seuil coupé par un fossé, forme une bonne défense naturelle, mais la forteresse elle-même, malgré un nombre considérable de pièces, est de construction assez simple. Ce fut seulement au milieu du XIII^e siècle qu'elle fut renforcée, grâce à une initiative de la papauté ; on construisit alors les deux grosses tours de bel appareil que l'on voit encore au sud-ouest en dépit de graves éboulements. Mais la réfection s'arrêta là, le reste de la forteresse ne fut pas

(8) Il faudrait voir s'il y a des traces anciennes au nord-est du Dj. 'Aqra au lieu dit Qal'a Boghazi (défilé de la forteresse); des habitants de Kessab disent qu'il y a dans les environs des restes d'église.

(9) Rey, *Périples*, 334; Cart. I, 266; Wilbrand, 173.

(10) On peut aussi y voir Fassia de Cart. I, 490, mais non Pheresia, d'Anne Comnène, qui est Athârib.

(11) Près de là était *Maloûniya* (Ibn 'Abdarrâhîm, cité par Van Berchem, *Voyage*, I, 250).

(12) *Périples*, 333.

(13) Il faut peut-être placer entre Lattakié et le Djabal 'Aqra le *Territoire de Borchot*, sur lequel le seigneur de Laitor donne le casal de *Henadi* (Delaborde, 26, Kohler, *ROL*, VII, 151). (Il y a toutefois une Hnadi aujourd'hui juste à côté de Lattakié). Borchot pourrait-il se rapprocher du district de Boudjâdj au sud de l'Aqra. La question peut être liée à celle de Laitor vue ci-dessus. Dans le Dj. Aqra, on cite ensemble (Cart. I, 491), *Casnapor*, *Colcas*, *Corconat*, *Mcunserac* (ces deux derniers = Keurkené et Morselik ? A Morselik, il paraît y avoir des restes anciens). Le casal d'Acre (Cart. I, 89), peut tirer son nom du Dj. 'Aqra. Joscelin reçoit au sud de cette route Bakfela et Qatqou'n, qu'on a vus près de Bakâs, puis *Vaquer*, *Cofra*, *Seferie* (Sefri, plus au nord) et *Bequoqua* (Coga?).

transformé en connexion avec ces nouveaux ouvrages, qui, réduits à eux seuls, pouvaient peu servir (14).

La vallée du Nahr al-Kabîr, bordée de hauteurs modérées beaucoup plus accueillantes que les chaînes du nord et du sud, plus abruptes et plus ravinées, constitue une zone de passage vers Tell-Kachfahân et la Syrie intérieure de premier ordre. Le principal relais sur la route qui l'empruntait devait être *al-Qourchiya* (auj. Khân Bektach), où se voit encore une tour médiévale, Tell al-Ghâb (15). Nous savons d'autre part que de Çahyoûn, Saladin envoya conquérir d'une part Balâtonos, d'autre part Qal'at al-'Aïd et Qal'a Djamahariyîn. *Qal'at al-'Aïd* est la forteresse actuelle du même nom dont les ruines se trouvent sur le Djabal Chillif au-dessus d'une vallée unissant au Nahr al-Kabîr le col plus méridional du Nebi-Youûnis. *Qal'a Djamahiriyoûn* succomba le lendemain; il n'en a pas été trouvé de localisation convaincante (16).

Ce n'est pas dans la vallée même du Nahr al-Kabîr, mais dans celle d'un de ses affluents méridionaux, au contact des collines de la montagne, que se trouve la forteresse qui domine la région, *Çahyoûn* (lat. Saone). Les ruines en sont peut-être les plus impressionnantes de toute la Syrie médiévale; et dans la principauté d'Antioche certainement Marqab seule pouvait rivaliser d'importance avec elle. Le site, un long éperon rocheux encadré de deux ravins profonds et abrupts, était occupé dès l'époque phénicienne et le resta lors de la conquête arabe. C'est néanmoins seulement

(14) Alex., IV, 1087; Van Berchem, *Voyage*, I, 241-251.

(15) Van Berchem, *Voyage*; Kamâl ad-dîn (Aya Sofya) donne une liste des districts dépendant d'Antioche à une date ancienne; I. Ch., 85 v°, en la reproduisant, dit que celui d'al-Qourchiya fut conquis par Noûr ad-dîn; y a-t-il confusion ou s'agit-il d'une autre région ?

(16) La terminaison en iriyoûn (cas oblique : iriyîn) est fréquente dans la région du Nahr al-Kabîr; la forme la plus proche de Djamahiriyoûn est Djibériyoûn, en aval du point de rencontre des chemins du Nahr al-Kabîr et du Nahr Zegharo, mais on n'y voit pas de ruines (toutefois un peu au nord est un lieu dit Qal'a Siriani (?)) et un peu au sud le Djabal al-Qal'a, ce qui paraît attester la présence d'ouvrages fortifiés anciens. Rey (Col., 349), a vu quelques ruines en amont près de Saskaûn (près d'où est Daguiriyoûn). Peut-être aussi faut-il chercher dans le haut Nahr al-Kabîr ou entre celui-ci et Balâtonos. D'autre part, Ibn Chaddâd l'historien remplace Djamahiriyoûn par Fiha, ce sur quoi Dussaud signale une Qal'a Fillehîn, entre Çahyoûn et Balâtonos, où il veut voir une forme conciliatrice (151). Grég. Dgha, 1813 sq. cite Garmir (La Rouge), qui peut être Djamahiriyoûn ou Balâtonos, celle-ci ayant été fondée par les Banou'l-Ahmar (Ahmar = rouge).

de la reconquête byzantine que date la forteresse que nous admirons aujourd'hui. Il n'y a guère de doute qu'elle occupait déjà la totalité de la surface couverte par les ruines actuelles, sauf peut-être à l'est, du côté où le rocher se raccorde au plateau, où l'enceinte extrême, naturellement plus forte, restait en-deçà de l'enceinte actuelle ; mais elle enserrait comme aujourd'hui toute la basse-cour occidentale. Le château principal occupait dans la partie orientale l'endroit le plus élevé, et était lui-même entouré d'enceintes intermédiaires étagées, et séparé de la basse-cour par une coupure artificielle du rocher substituée à la pente naturelle trop douce. L'ensemble était en petit appareil très finement joint, et comportait des tours rondes et polygonales.

Si les Francs, tout en apportant un peu partout des réfections, des modifications, des additions, n'altérèrent que peu l'aspect d'ensemble de la forteresse byzantine elle-même, par contre ils en transformèrent du tout au tout la conception par les travaux extraordinaires qu'ils lui ajoutèrent à l'est. Il n'est pas sûr que l'énorme fossé creusé dans le roc sur 15 mètres de large, 18 mètres de profondeur, et 70 mètres de long, avec aiguille ménagée au milieu pour supporter un pont-levis, soit, du moins à l'origine, leur œuvre. Mais au bord de ce fossé ils élevèrent, en un merveilleux appareil, de formidables ouvrages : aux tours rondes peu saillantes qui bordent le fossé succèdent trois tours carrées plus grosses du côté du sud-est, où était la porte principale (complétée dans la basse-cour par deux portes secondaires également fortifiées par les Francs). Le grand nombre de salles, dont plusieurs très grandes, en particulier dans le donjon sur le fossé, l'amplitude de la citerne, témoignent de l'importance de la place. Les quelques travaux effectués par les musulmans après la reconquête n'apportèrent aucune modification profonde ; il en résulte que le château de Çahyoûn constitue dans sa partie franque un des rares exemples de l'architecture franque du XII^e siècle, non remaniée par les ordres militaires du XIII^e (17).

Au sud de Çahyoûn, au contact de la zone ouverte du Nahr al-Kabîr et du Djabal Bahrâ plus âpre, se trouvait, sur un sommet

(17) Rey, Arch., 105 ; Van Berchem, Voyage, I, 267 ; P. Deschamps, *Le Château de Saone*, dans Gazette des Beaux-Arts, 1930 ; id. *Le château de Saone et ses premiers seigneurs*, dans Syria, 1935.

d'où l'on jouissait d'une vue très vaste, la forteresse de *Balâtonos* (auj. Qal'at al-Mehelbé). Elle avait été construite par la tribu locale des Banou'l-Aḥmar et continuée par les Byzantins dans la première moitié du xi^e siècle ; les Francs en renforcèrent plusieurs parties sans en altérer la physionomie générale ; les Musulmans firent de même plus tard. D'environ deux cents mètres de long, la forteresse consistait en une seule enceinte épousant la forme elliptique du rocher, avec de multiples saillants ronds, carrés et polygonaux, et un gros réduit au nord, et en un nombre considérable de pièces construites ou creusées dans le terre-plein (18).

Au sud de Balâtonos commence ce que le moyen-âge arabe appelait le *Djabal Bahrâ* (19), qui s'étendait jusqu'au-dessus de Tortose. Ici la montagne est étroite et monte brusquement au-dessus de la plaine côtière ; le terrain ne résiste pas aux orages et aux torrents ; tout le pays est déchiré par des vallées abruptes et profondes, ravagé encore dans le détail par des ravins de terre nue et croulante rendant la circulation extrêmement pénible. Aussi chaque vallée, chaque montagne forme-t-elle un système clos, chacun muni de sa forteresse. C'est le centre des Nosairis au nord, des Assassins au sud. Ni les croisés ni les autres conquérants n'y ont jamais eu de pouvoir bien ferme. La côte est, jusqu'à Boulounyas, plus ouverte, gardant une large bande de plaine, mais reflète par la pluralité de ses petits ports le morcellement des petits pays qu'ils desservent.

Il est possible, à en juger par de petites ruines, que des établissements aient existé au moyen-âge près des bouches du Nahr Snobar et du Nahr Roûs ; néanmoins on ne connaît rien de sûr avant d'atteindre *Djabala* (auj. Djéblé, lat. Gabula, fr. Gibel ou Zibel ; ne pas confondre avec Gible, qui est Djoubail, entre Tripoli et Beyrou, l'antique Byblos). C'était une petite ville active, en relations non seulement avec le Djabal Bahrâ mais avec le Ghâb et Apamée ; au temps des croisades, on y trouve des établissements de l'Hôpital, de Notre-Dame de Josaphat, des Gênois,

(18) Entre Balâtonos et Lattakié, la carte au 50.000^e signale un Qal'a Bahalou ; près de Çahyoûn, on connaît les casaux de *Tricaria* (Daghiriyoûn ?) et *Homedin* (Röhr. Reg. 473, 513, 523). Sur Balâtonos, Van Berchem, *Voyage*, I, 283 ; Dussand, 150.

(19) Le nom englobe les régions de Çafftha au-dessus de Tortose (A. Ch., II 353), Maçyâth (Zetterstéen, 240), et Bikisrâil ('Azîmi, 525).

et un évêché ; on connaît une église jacobite et une église Saint-Georges extérieure aux remparts. A ceux-ci s'ajoute une citadelle constituée par l'ancien théâtre romain fortifié et munie de tours. On voyait encore au milieu du xix^e siècle le petit port médiéval (20).

En continuant vers le sud, on atteignait l'embouchure du Nahr as-Sinn, cours d'eau aussi gros que court, franchi par un pont ; là se trouvait l'antique Paltos, devenue au moyen-âge *Balda*, entourées de fossés inondés unissant le fleuve à la mer (21). Au sud encore, Houreïsou, sur le cours d'eau du même nom, est certainement l'*Ericium* des Latins, voisin de la mer et de Manîqa (22).

On arrivait alors à *Boulounyâs* (lat. Valénie, auj. Bânyâs, à ne pas confondre avec la ville homonyme au sud de Damas), petite ville blanche et fraîche au xii^e siècle, mais que l'incendie effectué par Saladin, puis l'insécurité résultant de l'autonomie des montagnards, ruinèrent au xiii^e siècle, où la population se réfugia dans Marqab.

Marqab (lat. Margat), la plus importante forteresse de la principauté d'Antioche avec Çahyoûn, avait été construite d'abord par un clan de montagnards (milieu du xi^e siècle) ; elle fut continuée par les Mazoir au xii^e siècle, et considérablement développée après 1186 par les Hospitaliers qui en firent leur chef-lieu. Elle est située sur une plate-forme triangulaire aux pentes de tous côtés assez raides, dominant directement la mer de trois cents mètres ; la côte à ses pieds était barré par une muraille descendant du château et percée seulement d'une étroite porte, si bien que Marqab en commandait absolument le passage. La forteresse comprenait une double enceinte flanquée de tours rondes donnant sur un fossé ; le château proprement dit se trouvait à la pointe sud, au-dessus d'un étroit seuil barré par un réservoir ; c'était un ouvrage énorme, comprenant une chapelle romane, une grande salle ogivale, un

(20) Rey, Arch., 215, Col. 355 ; 'Imâd ad-dîn dans A. Ch. II, 127, H 357 ; Cart. 224 ; Kohler ROL, VII, 151 ; Mich., an 1841 (1170) ; Rôhr. Reg., 657 a ; Yaqoût et Idrisi dans Le Str., 459 ; Dussaud, 136. Près de Djabala sont *Herbin* (Rôhr., 657 a), *Bessilis* (Cart. I, 89).

(21) Dussaud, 135 ; on trouve aussi Boldo, Belna, Beauda (d'où Bearida d'un copiste) ; à côté, casal *Saint-Gilles* (Cart. I, 236).

(22) Rôhr., 347 ; Cart., 201.

donjon de près de trente mètres de diamètre, une autre haute tour, un grand nombre de pièces d'habitation, de magasins, etc. La construction qui la termine au sud est sous sa forme actuelle l'œuvre de Qalâoun, postérieure aux Hospitaliers. Dans le reste de l'enceinte était établie la bourgade (23).

Correspondant à la ligne côtière Djabala-Marqab se trouve à mi-hauteur des diverses vallées une ligne de forteresses intérieures, dont la première place, au sud de Balâtonos, est *Bikisrâil*, dans le Djabal Bahrâ septentrional, appelé au moyen-âge *Djabal ar-Rawâdifi* (24). *Bikisrâil*, construit ou fortifié par les Byzantins vers 1030 en réplique à l'édification de *Manîqa* par les indigènes, s'élevait au milieu d'une vallée sur une croupe ovale peu élevée ; elle surveillait le chemin difficile mais court unissant Djabal à L'Oronte. Elle consistait en un château supérieur entouré par une enceinte inférieure, l'un et l'autre aujourd'hui assez délabrés. Il n'y a pas à douter que *Bikisrâil* soit le château appelé par les Francs *Vetula*, *La Vieille*. Plusieurs actes de Raymond Roupen établissent une relation certaine entre *La Vieille* et *Djabala-Gibel* ; on pourrait sans doute penser aussi bien à *Balâtonos*, mais un autre acte cite autour de la *Vieille* quatre villages, dont deux, aux noms caractérisés de *Bessil* et *Carnehalia*, se retrouvent aujourd'hui près de *Bikisrâil* dans *Besseïn* et *Garnéhali* (25) ; surtout, les récits de la prise de la *Vieille* par *Tancrede*, en 1111, dans *Albert d'Aix*, et de *Bikisrâil*, dans *Kamâl ad-dîn* et *Ibn al-Fourât*, se correspondent exactement, tandis que *Balâtonos* fut occupée, dans des circonstances inconnues, vers 1118 (26). Dans la même région l'acte précité nomme un autre petit château, *Saint-Gerennes* (?) (27).

Continuant vers le sud, on rencontre des ruines appelées aujourd'hui *Qal'a Bastouar*, puis *Manîqa* (ou *Manaiqa*, lat. *Malaiças*) (28), située entre deux ravins encaissés dominant le *Nahr*

(23) Roy, *Arch.*, 19-38 ; Van Berchem, *Voyage*, 292 sq.

(24) Nouwaïrî, *Bibl. Nat.*, 1578, 64 r°.

(25) Acte de Saint-Jacques ; *Cart. II*, 122, 127, 175, 71.

(26) *Kamâl*, 599 ; *I. F.*, I, 47 r° ; *Albert*, 685.

(27) Il nomme encore près *Bikisrâil* *Neni*, *Nenenta*, *Hala* (?), plus loin *Guerrae*, *Baldania*, *Gypsum*. *Cart. I*, 491 connaît une terre de *Gereneis*. Un casal *Burion* ou *Busson* est dans la montagne de *Djabala* (*Röhr.*, 76, 605 a).

(28) Ecrit *Malavans* dans *Cart. I*, 491 ; corriger en conséquence *Dussaud*. 150.

Houreïsou. La forteresse avait été construite par les indigènes, puis reprise par les Byzantins. En dehors d'une enceinte épousant le contour du rocher, elle est isolée de la montagne par un fossé au bord duquel se trouvent les ouvrages les plus considérables : donjon, tour de guêt, écuries, etc... témoignant de l'importance de la place. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des travaux francs.

Vient ensuite, sur la crête qui sépare les bassins du Nahr Houreïsou et du Nahr Djobar, la ruine appelée de nos jours Qal'at al-Djaffi. Au-dessus du Nahr Djobar, très élevée encore, est 'Ollaïqa (lat. Laicas). Celle-ci, construite sur une table calcaire aux flancs verticaux posés sur un sommet conique, comprend, derrière une première enceinte munie de tours, une seconde enceinte formant le château proprement dit ; l'ensemble, comme Manïqa, n'est pas dépourvu d'importance. 'Ollaïqa est probablement l'Argyrocastron des Byzantins, qu'on a voulu voir à Çafitha (Chastel-Blanc) à cause de la similitude de sens des noms, mais que Honigmann a montré être bien plus au nord. On la trouve nommée d'une part comme peu éloignée de Manïqa, d'autre part associée à Marqab, Djahala, et Lattakié ; Anne Comnène pourrait faire penser à une place tout à fait côtière, mais Cedrenos suggère nettement une place de montagne ; il ne peut s'agir ni de Manïqa, connu en grec sous ce nom, ni de Bikisrâil, car Cedrenos décrit la place comme située sur un rocher élevé et abrupt. La construction de 'Ollaïqa avait été commencée, comme celle de Manïqa, par des indigènes, mais elle fut reprise par les Byzantins, évidemment sous Romain Argyre, d'où le nom d'Argyrocastron, qui ne traduit nullement Chastel-Blanc (29).

Plus au sud, la disposition des forteresses devient beaucoup moins régulière parce que le tracé des vallées est beaucoup plus tortueux et que la montagne s'élargit à la fois sur la côte, d'où toute plaine disparaît, et à l'est, qui ne longe plus l'Oronte. C'est au milieu de cette région que passait la frontière entre la princi-

(29) Anne, II 87 ; Cedrenos II, 496 ; Nouwaïrî, 64 r° ; 'Azîmî en 424 dit que les Byzantins prirent Hiçn Bani'l-Ahmar (= Balatonos), Hiçn Bani'l-Chanâdj, et Hiçn Bani'l-Kâchih, non identifiées ; le constructeur de Manïqa s'appelait Naçr ibn Mousrâf ar-Rawâdîfî, mais peut avoir fait partie des tribus précitées.

pauté d'Antioche et le comté de Tripoli ; frontière toute théorique d'ailleurs, puisque les Francs n'occupèrent jamais l'arrière-pays ; ils se bornèrent à en garder solidement les accès, les Templiers, par Çafitha et Tortose au sud-ouest, les Hospitaliers par le Krak des Chevaliers au sud-est et Marqab au nord-ouest ; les Francs encerclèrent même un moment le massif par l'est, lorsqu'ils occupèrent *Rafânya* et *Ba'rin* (lat. Montferrand), d'où ils surveillaient les communications du Djabal Bahrâ avec Hamâh.

Une route traverse le massif de Marqab à *Maçyâth* (30), forteresse arabe améliorée par les Assassins, importante et impressionnante du dehors, mais de construction composite et médiocre. A mi-chemin se trouvait *Qadmoûs* (lat. Cademois), juchée à quelque mille mètres d'altitude sur une table calcaire entourée de profondes vallées divergeant en tous sens, et d'où l'on a une vue immense ; il n'en subsiste rien aujourd'hui. C'est le cas aussi au sud-ouest, en territoire tripoliteain, de la place-forte d'*al-Kahf*, dont le nom — litt. la grotte — provient du tunnel qui en était le seul moyen d'accès, tant tous les bords étaient taillés à pic (31).

C'est sans doute au nord de *Qadmoûs* qu'il convient de chercher *al-Qolai'a* et *Hadîd*, que les Francs occupèrent juste au lendemain de la prise de Marqab et de l'installation de son seigneur par eux à Manîqa, en un temps où ils ne possédaient pas *Qadmoûs*. Pour la seconde, on a proposé *Hadadi*, entre *Bikisrâil* et *Maçyath*, mais il ne s'y trouve aucune ruine. Pour *al-Qolai'a*, *Dussaud*, après *Van Berchem*, écarte avec raison la ruine du même nom située entre *Maçyâth* et *Tortose*, près du site antique de *Hiçn Soulaïmân* ; on lui a indiqué une ruine de ce nom au nord de *Maçyâth*, mais il ne l'a pas vue, et la carte est muette. Or *al-'Omari* nous dit qu'*al-Qolai'a* était le plus septentrional des châteaux ismaïliens, ce qui ne peut convenir au site défini par *Dussaud*, mais doit nous reporter du côté de *Manîqa* (32). Nous avons signalé précédemment que des ruines anciennes de forteresses existaient à *Qal'a Bastouar* et à

(30) Nous adoptons cette orthographe, qui rend le mieux compte des formes *Maçyad* et *Maçyaf* ; cf. *Van Berchem, Epigraphie des Assassins*, p. 9.

(31) En suivant la ligne *Qadmoûs-al-Kahf*, on atteindrait *Tortose* en passant par *Khawâbî* (lat. Coible) ; près de là, sur le chemin de *Maraqiya*, la carte cite une *Qal'at al-Douaz*.

(32) *Dussaud*, 142 ; ne pas confondre *Qolai'ât* (lat. Coliat) près 'Arqa.

Qal'at al-Djaffî; les identifier à Qolâ'a et Ḥadîd nous donnerait le nom ancien de ces deux ruines, le site de ces deux noms anciens; on manque toutefois d'indice positif précis.

Le point où, en amont du Ghâb, l'Oronte, qui plus au sud était éloigné du Djabal Bahrâ, vient buter contre son rebord oriental abrupt, était surveillé par des forteresses faisant le pendant de celles de Borzeï et Sarmanya en aval du Ghâb. La principale était *Abou Qobaïs* (lat .Bokebeis), déjà refuge solide avant l'arrivée des croisés (33). Dans la même région nous paraît devoir se trouver *Khariba*.

Celle-ci pose un difficile problème Un chroniqueur tardif mais en général bien informé dit qu'elle s'appelait aussi *Ḥiçn ach-Charqî* (34), d'où Dussaud a conclu qu'elle était identique à la franque Eixserc. Néanmoins il paraît impossible de concilier les textes qui parlent de *Ḥiçn ach-Charqî* et de *Khariba*. *Khariba* occupait une position d'où l'on pouvait surveiller la route de Chaïzar à Apamée (35); elle fut acquise par les Francs en 1105, puis par les Ismaïliens en 1137, malgré une tentative adverse conduite de Ḥamâh et Chaïzar. Or le même auteur auquel nous devons ce dernier renseignement, Ibn al-Fourât, nous a signalé une ligne plus haut l'acquisition de *Ḥiçn ach-Charqî* par le régent de Damas, en même temps que de Lakma, et en connexion avec un raid sur Çafithâ, ce qui nous porte bien plus au sud; d'autres textes associent *Ḥiçn ach-Charqî* à Rafânya et Lakma (36); enfin Eixserc, dont on peut accepter l'identification avec *Ḥiçn ach-Charqî*, était un fief de Maraçiya, dans le comté de Tripoli (alors qu'*Abou Qobaïs* relevait de Marqab), et appartenait encore aux Francs en 1163 (37). On pourrait à la rigueur concilier ces divers textes sur un site voisin de Rafânya, mais il paraît préférable de croire à deux forteresses, l'une voisine d'*Abou Qobaïs*, *Khariba*, l'autre au sud de Maçyâth, *Ḥiçn ach-Charqî*. Il se pourrait aussi qu'il y ait eu deux *Ḥiçn ach-Charqî*, et à ce propos nous remarquons que le principal village de l'une des

(33) Mouslim ibn Qoraïch y porta ses trésors en 1085 (Kamâl, Bibl. Nat., 1668, 107 r°).

(34) Zetterstéen, 240.

(35) Ousâma, cité par Dussaud, 146, qui propose *Kharayb*, juste à côté d'*Abou Qobaïs*, sans aucune raison autre que la ressemblance phonétique.

(36) Zetterstéen, *ibid.*; Kamâl, 678; I. F., 93 v°; Dussaud, 147.

(37) Cart. I, 328.

deux vallées débouchant à Djabala (l'autre étant celle de Bikisrâil) s'appelle 'Aïn ach-Charqî; le col supérieur de cette vallée se trouvait en face d'Apamée, et si l'on relevait dans les environs quelque trace de forteresse, ce pourrait être Kharîba, ainsi qu'une seconde Hiçn ach-Charqî (38).

Au sud (39), le Djahal Bahrà s'abaisse sur la large trouée qui fait communiquer Homç à Tripoli. C'est cette trouée que surveillaient au nord le Krak des *Chevaliers* (Hiçn al-Akrâd) et *Çafithâ* (Chastel-Blanc), et au sud 'Akkar et 'Arqa. De Tripoli à Antioche, cette trouée permettait de passer indifféremment par le côté ou par l'Oronte; au sud au contraire, il ne subsistait de route que le long du littoral, par Djoubail, Beyrouît, Çaidâ, Tyr et Acre, vers la Galilée, la Palestine et l'Égypte.

(38) Dussaud propose de placer à Loqbé, au nord de Maçyâth, le *Lacoba* de Cart. I, 266 ; mais l'acte le place entre Basarfoût (Djabal Banî Oulaïm) et *Tolomata*, inconnu ; hypothèse pour hypothèse, puisqu'il s'agit d'une donation à l'Hôpital de territoires perdus à reconquérir, on pourrait penser à Hiçn al-Qoubba, que Roger occupa, à l'est de Hamâh. Une prophétie ismaïlienne cite une forteresse de *Kamough* (Dussaud, 144).

(39) Les archives de l'Hôpital, propriétaire de Marqab, nous font connaître sous leur forme francisée, dans le Djabal Bahra, les villages de *Anedesin* (près de Manîqa et non de Khawâbî comme le dit Dussaud, 129, cf. Cart., n° 201) *Belusa* (Blouzi), *Cordia* (Gordi), et *Archamia*, au sud-est de Marqab (Cart. I, 313) ; *Astalori* (Cart. I, 417) ; *Albot*, *Talaore*, *Brahim* « dit Casteilum », *Besenen*, *Matron*, *Soebe*, (Röhr., 568 ; on note Aseïbe — ruines, Dussaud, 131 —, *Bessateïn*, *Albus*, au sud de Marqab, ou *Talayeri*, *Hobok*, *Beraiën*, *Berzaïn* au nord-est de Manîqa) ; le *Casal Blanc* est à trouver près de *Houreisoïn* (Cart. 201) ; *Bolféris* (Röhr., 347) est près de la rivière de 'Ollaïqa ; *Qorvais* ne peut être que proche de Marqab, comme *Tiro*, que la carte note à l'est de Banyas ; *Goselbie* (Röhr., 617 a) ; *Jobar* (Röhr., 971) sur le cours d'eau du même nom ; *Ibin* (Röhr., 644 a) est Oubeïn près Bânfâs ; *Noortha*, *Suyjac*, *Corrosia* (Röhr., 651 c) ; *Museraf* est-il Moucherif au nord de Manîqa et garde-t-il le souvenir du fondateur de Manîqa, *Ibn Masraf* ou *Mousaraf* (Nouwairî, B. N., 1578, 64 r° ; Cedrenos, II, 490). Les autres lieux cités par Dussaud p. 129-130 sont situés dans des domaines de l'Hôpital et des Mazoir, mais non dépendants de Marqab.

CHAPITRE III

ORIENT ET OCCIDENT A LA FIN DU XI^e SIECLE

A) *La conquête turque de l'Asie occidentale et son morcellement politique.* — Un coup d'œil rapide jeté sur l'Asie antérieure et la Méditerranée orientale dans la première moitié du xi^e siècle l'aurait montrée dominée par deux puissances, l'une chrétienne, l'empire byzantin, l'autre musulmane mais chiite, l'état fatimide; en face d'elles le vieux califat abbasside semblait dans une décomposition qui paraissait irrémédiable.

L'empire byzantin, depuis le milieu du x^e siècle, avait réalisé sur toutes ses frontières des gains considérables; en Asie, il avait refoulé les musulmans au sud et à l'est du Taurus et de l'Euphrate, et annexé l'Arménie; en Syrie et en Djéziré, sa frontière partait des environs de Tortose, englobait Chaïzar, Asfoûna, Albara (mais non Ma'arrat an-No'mân), Artâh et le moyen-Afrîn (mais non le Djazir ni 'Azâz), Tell-Bâchir et Tell-Khâlid, Bîra, Edesse, Sèvavérak, le Khanzit et la vallée du Nahr Arsanyas, et atteignait l'Arménie proprement dite au Lac de Van. L'empire exerçait un certain protectorat sur les états musulmans de ses frontières, Marwânides du Diyâr Bakr en particulier, ainsi que sur les Lieux-Saints, grâce à une alliance avec les Fatimides.

Les Fatimides, issus du Maghreb, étaient les maîtres de l'Égypte, à laquelle ils joignaient, entre autre choses, la Syrie jusqu'à Homç incluse (avec un certain protectorat sur les Midrasides d'Alep); leur puissance tenait moins à la richesse de l'Égypte qu'à la propagande chiite intense qu'ils entretenaient dans tous les états musulmans qui les environnaient; une grande partie des Syriens du nord, la plus grande partie des Bédouins de Syrie et de Mésopotamie, les Kilabites de la Syrie du nord, 'Oqâilides de Mossoul, Mazyadites

de l'Iraq) dépendaient ainsi d'eux religieusement et les secondaient politiquement (parmi les Bédouins, seuls restaient sunnites, comme groupe important, les Nomaïrites du Diyâr Moḏar). En Iran même les Égyptiens avaient noué des intelligences avec les chiites locaux, très nombreux, et avec les émirs bouyides, qui surveillaient le calife abbasside jusque dans sa propre capitale de Bagdad.

Un demi-siècle plus tard, la situation est renversée. Des confins du Turkestan et de l'Iran, des tribus turques, conduites par la famille des Seldjouqides, ont déferlé sur l'Iran, brisé divers états iraniens, puis, appelés par le calife excédé de la tyrannie des Bouyides, occupé Bagdad même, où leur chef Toghrul-Beg a reçu le titre de sultan. Un vaste état, auquel l'apport turc influe une immense énergie militaire, se constitue, dont la défense du sunnisme, à l'intérieur et à l'extérieur, constitue la raison d'être et le principe politique dominant. Au dehors, la guerre contre l'Égypte et ses alliés syro-mésopotamiens doit donc être sa tâche primordiale. Mais en même temps les tribus nomades turcomanes, massées surtout dans le nord et le nord-ouest de l'Iran, poussées par un besoin de pillage que le sultan, quand il ne peut le réfréner, préfère détourner hors de ses états, forcent la frontière arménienne et conduisent des raids foudroyants à travers la Cappadoce et l'Anatolie. L'Égypte, Byzance se trouvent justement en état de moindre résistance; leur alliance s'est relâchée; dans l'état fatimide, la soldatesque berbère, turque, et nègre se livre à toutes sortes d'excès à la suite de l'échec du gros effort fait pour soutenir contre Toghrul-Beg une contre-offensive conduite par un chef turc, Basâsîrî; dans l'empire byzantin se produisent des conflits entre le gouvernement et l'aristocratie militaire, une tension croissante entre grecs et indigènes d'autres églises, excédés de l'esprit chicanier et des exigences fiscales des Grecs. En 1070-1071, la Syrie échappe à l'Égypte; en 1071 une armée byzantine rassemblée au prix d'un effort non-renouvelable est anéantie, et avec elle toute la capacité de résistance de l'empire; les bandes turques, souvent appelées par les chefs rivaux qui s'en disputent les restes, submergent l'Anatolie et la soumettent à d'épouvantables déprédations.

Cependant la zone montagneuse comprise entre les routes d'invasion (plateaux du nord et steppes du sud) résiste, grâce à sa structure physique et à la solide armature militaire qu'elle doit à son

rôle séculaire de frontière, et il s'y constitue un état arménien, sous Philarète; un état arabe, sous le 'Oqailide Mouslim Ibn Qoraïch, lui fait pendant de Mossoul à Alep, s'interposant, malgré une vassalité théorique, entre Turcs d'Iran et de Syrie. Enfin les Turcs qui ont occupé l'Asie méditerranéenne ne sont en aucune façon de dociles sujets du Sultan; la puissance que se constitue un cousin des Seldjouquides, Soulaïmân fils de Qoutloumouch, qui occupe presque toute l'Anatolie hier byzantine et finit même par y joindre la Cilicie et Antioche, est une menace pour le Sultan autant que pour Mouslim et Philarète; d'autre part les Turcomans n'ont plus rien de commun avec l'armée de mamlouks (esclaves), l'administration toute iranisée, le sunnisme officiel des Seldjouquides devenus maîtres de la Perse et de l'Iraq. C'est seulement à la suite d'une série d'opérations compliquées, où guerre et diplomatie s'entrecroisent, que le sultan Malikchâh parvient à grouper sous son unique domination la Djéziré, la Syrie, et la plus grande partie de l'Anatolie, achevant ainsi la formation d'un empire à l'intérieur duquel il peut s'atteler à la dure tâche du rétablissement de l'ordre public. Le succès de ses efforts, la tolérance égale pour tous les cultes commencent à réaliser autour de lui l'unité morale de sujets aspirant avant tout à la sécurité et parmi lesquels les musulmans sont sensibles à l'éclat qu'il redonne au drapeau de l'Islam, les chrétiens à l'apaisement des querelles religieuses.

Mais il n'a pas le temps de parfaire son œuvre. En 1092, il meurt. Les princes de sa famille se disputent et se partagent son héritage, des chefs turcs subalternes, officiers mamlouks ou émirs turcomans, deviennent autonomes, et dans cette dissolution de l'autorité les particularismes d'hier réapparaissent, les seigneurs locaux musulmans ou arméniens, que Malikchâh a soumis et non détruits, retrouvent ou acquièrent leur autonomie, le désordre reprend partout le dessus, les populations chrétiennes tournent de nouveau les yeux vers Byzance qui, sous Alexis Comnène, commence justement à se ressaisir.

La situation politique de la Syrie est alors la suivante (1) : à la mort de Malikchâh elle a été conquise, ainsi que la Djéziré, par un de ses frères, qu'il avait apanagé à Damas, Toutouch; mais celui-ci

(1) Excellent exposé dans l'introduction de Gibb à sa traduction de Qal.

est mort l'année suivante dans une tentative pour enlever l'Iran au fils de Malikchâh, Barkyârôk, et, tandis que son fils aîné Rođwan prenait le pouvoir à Alep, le cadet, Doqâq, s'installait à son insu à Damas et obtenait aussi le Diyâr Bakr, grâce à son atabek Toghtekîn, que Toutouch en avait fait gouverneur; quant à Rođwan, il se dispute avec son atabek à lui, Djanâh ad-daula, qui se réfugie à Homç. Cependant à Antioche, le gouverneur établi par Malikchâh devient autonome en jouant de la rivalité des deux frères qu'il soutient alternativement; en 1097, il vient de se réconcilier avec Rođwan et de l'accompagner dans une campagne contre Homç, mais l'accord reste trop incertain entre eux pour qu'il puisse l'amener avec lui défendre Antioche lorsqu'y apparaissent les Francs. Sur la côte règne à Tripoli Fakhr al-Mouk ibn 'Ammâr, descendant d'anciens cadis égyptiens qui, devenus autonomes tout en restant chiites, avaient su maintenir leur indépendance en face de Malikchâh lui-même, grâce à leur forte position militaire et à leur habile diplomatie; les émirs du Djabal Bahrâ, Banou 'Amroun du Kahf, Banoû Mouhriz de Marqab et Qadmoûs, Banoû Çoulaïha de Djabala, etc., ne sont guère moins indépendants; enfin une famille arabe, celle des Mounqidhites, règne à Chaïzar depuis 1081, et un protégé fatimide, Khalaf ibn Molâ'ab, soutenu par les sentiments chiites de la population, s'est installé à Apamée. L'Égypte relève en effet la tête, et plus au sud elle a rétabli sa domination directe sur les ports de la côte palestinienne jusqu'à Tyr.

En Djéziré le morcellement n'est pas moindre. De nombreux émirs turcomans s'y sont établis, dont les principaux sont les Artouqides, fils d'un certain Artouq qui, pour avoir pratiqué une politique louche en Djéziré où Malikchâh l'avait envoyé combattre les Marwanides, a dû se réfugier auprès de Toutouch, dont il a reçu Jérusalem; un des fils d'Artouq, Soukmân, occupe Saroûdj, qui devient le centre de ses domaines lorsque les Egyptiens reprennent Jérusalem (1098); un autre, que Soukmân, en 1102, remplacera, enlève Mârdîn; un troisième, Ilghâzi, fait sa carrière

(2) L'atabek est l'homme auquel le sultan donne, avec la main d'une femme dont il a eu un fils, le soin de pourvoir à son éducation et plus tard de l'assister dans ses prérogatives éventuelles; naturellement l'atabek d'un prince fieffé ne cherche qu'à se substituer à lui; le xii^e siècle sera le siècle des atabeks.

en Irâq dans les luttes entre les sultans Barkyârôk et Moḥammad, avant de reparaitre lui aussi en Djéziré, où en 1108-1109 il occupa Mârdîn à la place d'un fils de Soukmân mort en 1104. A côté des Artouqides (3), les Inâlides occupent Amid; Iltekin, puis son fils Doghan Arslan, Arzan ; un chef de Turcomans Baldouqiya (4), Samosate; à Mossoul, le pouvoir a été conquis en 1096 par Karboûqâ, ancien mamlouk du gouverneur d'Alep pour Malikchâh, Aqsonqor ; enfin quelques émirs arabes conservaient de petits états, 'Oqaïlides à Qal'a Dja-'bar, Banoû 'Otaïr (de la tribu des Nomaïrites) à Ḥarrân. Et nous en passons.

Une série de seigneurs arméniens sont établis au nord de la Syrie et de la Djéziré ; l'un d'eux, même, Thoros, est parvenu, au cœur même du Diyâr Moḍar, à éliminer d'Edesse la garnison turque, et à mettre la main sur toute la province, peut-être en exerçant aussi une certaine suprématie sur les seigneurs du Taurus oriental, comme Constantin de Gargar. A Malatya, le gouverneur arménien de religion grecque, Gabriel, a de même évincé les Turcs. Plus à l'ouest, deux Arméniens, Kogh-Vasil et son frère Pakrad, plus ou moins successeurs de Philarète, contrôlent le territoire s'étendant de Qal'at-ar-Roûm aux portes de Mar'ach, qui cependant reste turque ; d'autres moindres seigneurs les entourent, tels que peut-être déjà Abelgârib à Bîra. Enfin dans le Taurus cilicien ont trouvé refuge une multitude de nobles arméniens, parmi lesquels il suffit de nommer ici le Roupénien Constantin (5), au nord de la Cilicie, et les Héthoumiens de Lampron, à l'ouest.

L'Anatolie, la Cappadoce, l'Arménie sont entièrement aux mains des Turcs, mais n'en sont pas moins morcelées. A la mort de Malikchâh, Barkyârôk, pour neutraliser des oppositions ou acquérir des secours éventuels, avait libéré le fils de Soulaïmân, Qi-

(3) Pour le détail, *Diyâr Bakr*, 227 sq.

(4) On a vu en général dans ce Turcoman un Artouqide ou un Danichmendite (cf. en dernier lieu moi-même dans *Diyâr Bakr*, 225), à cause de son nom de Ghâzî ; en réalité, c'est là un titre répandu qui ne justifie aucune identification ; Chron. an syr. l'appelle non pas comme d'autres textes Baldouq, mais « le Baldouqiya », or l'on connaît en Irâq une tribu de ce nom (I. A.).

(5) D'après Hist. Royal (Alishan-Sissouan, 42) Constantin aida les Francs jusqu'à sa mort (1100) et en reçut le titre de comte et marquis (?). Cf. aussi Adontz, Byz., 1935, p. 185.

İldj-Arslan, jadis emmené d'Antioche par Malikchâh, et celui-ci avait occupé sans peine sinon tous les anciens états de son père, du moins l'Anatolie de Nicée à Qonya et à la Cappadoce (6). Siwâs appartenait au Turcoman Dânichmend (7); Erzindjân était aux mains de la famille de Mangoudjak, Erzeroum de celle de Saltouq; Akhlât, qui relève encore directement du sultan Barkyârôk à la fin

(6) A la fin du règne de Malikchâh, la Cappadoce appartenait à un certain Bouldadjî ; les croisés connaîtront encore, mais on ne sait où, un « Boldagis » (cf. infra II, ch. I, n. 35).

(7) Les débuts des Danichmendites, qui allaient être si puissants, sont très mal connus. La légende a compliqué le problème en les rattachant au héros légendaire Sayyîd Bağğal Ghâzî, dont le nom était lié à la ville de Malatya; la ville appartient aux Danichmendites, mais elle était encore chrétienne au début du XII^e siècle, il est donc impossible que Dânichmend en soit originaire ; les textes anciens s'accordent à le faire venir d'Arménie orientale, ce qui est à priori vraisemblable. Pas plus que « Ghâzî », nom de son fils, « Dânichmend » n'est en réalité un nom ; c'est un titre, qu'on connaît plus tard comme porté par des bâbâs (prédicateurs mystiques) turkmènes ; la généalogie des familles turques est encore compliquée par le fait que, en dehors des titres, chaque prince paraît porter deux noms, l'un turc, l'autre arabe. (Le sultan Moğammad s'appelle Tabar, Qilîdj Arslan I porte aussi le nom arabe de Soulaïmân comme son père, etc.)

Les débuts de la dynastie ont fait couler pas mal d'encre (cf. en particulier Casanova dans Rev. num., 1894-1896 ; Chalandon, *Les Comnènes*, II, p. 39-40 ; Laurent, *Les émirs danichmendites jusqu'en 1104*, dans *Mélanges Iorga*). On connaît un dânichmendite sûrement pour la première fois au moment de la première croisade ; toutes les sources grecques, latines, arabes, arméniennes et syriaques, à l'exception du seul Ibn al-Athîr, s'accordent à voir en lui Dânichmend lui-même. Toutefois, la tradition légendaire recueillie par Hezarfenn (Mordtmann, *Die Dynastie der Danichmend*, ZDMG XXX, 368 sq.) voit dans Dânichmend un participant de la bataille de Manzikert, où fut détruite l'armée byzantine en 1071, pense qu'il mourut quelques années plus tard, et que son fils régna jusqu'en 1142 (ou plutôt ne parle pas de sa mort, et 1142, date réelle de la mort d'un Danichmendite, est le moment où Hezarfenn raccorde son récit avec ses sources historiques) ; les détails qui accompagnent cette tradition sont impossibles, et s'il n'y a rien d'à priori invraisemblable à ce que Dânichmend, comme d'autres, ait été à Manzikert, il apparaît que la tradition n'a d'autre raison que de faire remonter ses exploits à la fameuse bataille où toutes les maisons turques voulaient attacher leurs premiers lauriers. Par ailleurs il est certain qu'un Dânichmendite est mort en 1104 (Mich., 192 ; Matth., 74) ; il nous paraît sûr qu'il s'agit de Dânichmend lui-même. Ibn al-Athîr, en faisant régner dès lors son fils Gumuchtekin, ne fait sans doute que remonter gratuitement le nom qu'il a trouvé quelques années plus tard ; il est d'ailleurs aussi le seul à le donner, les autres sources n'ayant que le titre de « Ghâzî » ou le nom de Moğammad (dû à une confusion avec son fils, Hezarfenn ?). La généalogie des Danichmendites était déjà obscure au XIII^e s. (Ibn Bibi, 3).

du XI^e siècle, deviendra dans les premières années du siècle suivant le chef-lieu de la principauté des Chah-Armin. Au nord seulement, abritée derrière ses montagnes, Trébizonde restait grecque avec la côte de la Mer Noire, par où elle s'appuyait, aux flancs du Caucase, aux restes du royaume géorgien.

La nature des états turcs d'Anatolie et de ceux de Syrie-Djéziré est très différente. En Syrie, les Turcs sont peu nombreux, parce que Toutouch les a ramenés vers l'Iran et que ses faibles successeurs n'ont pas assez de ressources pour en entretenir beaucoup ; ils sont en communication difficile avec leurs frères d'Anatolie ; simple armée d'occupation, ils sont noyés dans un milieu arabe ayant des traditions administratives et une civilisation solide auxquelles les Turcs, comme musulmans, ne peuvent en général que se plier. Si la première génération en Syrie, les deux ou trois premières au Diyâr Bakr restent exclusivement turques de langue, elles sont ensuite de plus en plus assimilées.

Toute autre est la situation en Anatolie ; là, les envahisseurs sont les seuls musulmans. Là où l'on peut employer des indigènes chrétiens, les nouveaux maîtres ne s'en font pas faute ; mais pour leur organisation générale, ils sont assistés surtout des quelques hommes de loi qu'ils ont amenés d'Iran avec eux ou de ceux, plus nombreux, qui viennent peu à peu leur offrir leurs services ; ils constituent ainsi un état de chose nouveau, où se mêlent des influences chrétiennes, turcomanes, et iraniennes. La fondation des états des croisés, qui les séparent du monde arabe, accentuent irrévocablement la divergence entre leur évolution et celle de leurs frères syriens.

En Iran et en Iraq, le pouvoir direct reste aux Seldjouqides. Mais le sultanat est disputé entre plusieurs princes. Barkyârôk, le fils aîné de Malikchâh, a bien triomphé de la révolte de la dernière femme de son père, désireuse de donner le trône à son fils à elle, mais il a dû apanager son frère Sandjâr au Khorassân, et de 1099 à 1104 se dispute avec un autre frère, Moḥammad, auquel il finira par reconnaître la possession de l'Adherbaïdjân, de l'Arménie, et de la Djéziré. Ces deux dernières provinces n'étaient elles-mêmes pour Moḥammad qu'un champ de conflits avec des vassaux indociles, et il n'y obtiendra une certaine influence que lorsque la mort de Barkyârôk (1105) lui aura permis de mettre la main

aussi sur l'Iraq. Encore, une grande partie de ses forces s'y épuisera-t-elle à essayer de saisir les insaisissables mazyadites de Ça-daqa et de son fils Dobaïs, qui entretiennent autour de Bagdad une incessante insécurité. Aussi le sultan ne pourra-t-il jamais intervenir en personne en Syrie contre les croisés, et ne pourra-t-il y envoyer quelques-unes de ses troupes que de 1110 à 1115.

B) *Le morcellement social.* — La division politique n'est pas la seule. Ethniquement, religieusement, linguistiquement, rien de plus mélangé que la Syrie et la Djéziré du temps des croisades, comme de tous les temps. Linguistiquement l'arabe est la langue dominante, puisqu'elle est parlée non seulement par tous les musulmans non-turcs, mais aussi par les chrétiens de rite jacobite, pour qui le syriaque n'est plus qu'une langue liturgique, et, de plus en plus depuis la chute de la domination byzantine, par les chrétiens de rite grec eux-mêmes. Il reste néanmoins à Antioche, à Lattakié, des hellénophones. Les Arméniens ont, eux, une langue qu'aucune autre n'a entamée. Les Turcs en Anatolie et, dans les premiers temps, en Syrie (8) parlent surtout ou exclusivement le Turc.

Ethniquement, le xi^e siècle a assisté à d'importantes migrations qui ont modifié le vieux fond déjà si complexe de la population syrienne. Les deux migrations les plus importantes sont celles des Arméniens et des Turcs. Jamais peut-être les Arméniens n'ont joué dans l'histoire du Proche-Orient un rôle aussi grand qu'à ce moment où sombre pour jamais (sauf en Cilicie) leur indépendance nationale. Transportés comme colons militaires par les Byzantins ou émigrés spontanément pour fuir la conquête turque, ils ont essaimé à travers toute la Cappadoce, le Taurus, la Cilicie; on en trouve en divers endroits du Diyâr Mođar, où Edesse est une ville à demi arménienne, ainsi que Sèvavérak (9); il y en a dans tous les bourgs et forteresses de la province de Tell-Bâchir; dans la Syrie du nord, des colonies arméniennes sont connues à An-

(8) Ousâma Hîtti, 180; Kamâl, 611; Boustân, 529.

(9) Dont le seigneur est de la famille des Arméniens, fils de Bogousag, convertis à l'Islâm au temps de Malikchâh (Mich., 244, 246); sur un seigneur arménien à l'ouest d'Edesse, Foucher I, 4.

tiocbe, Lattakié (10), Artâh (11), Apamée (12), Kafardoubbin (13), dans les campagnes même (13 a). Et par delà la Syrie méridionale, où leur nombre est moindre, un grand nombre d'entre eux a émigré en Egypte, où les troupes recrutées parmi eux permettent au vizir Badr al-Djamâli (fin du xi^e siècle) et à son fils al-Afdal (début du xii^e), Arméniens convertis à l'islam, de triompher des nègres et turcs insubordonnés et d'arrêter l'Egypte fatimide sur la pente de la désagrégation ; on verra même un moment, sous al-Hâfiz, un vizir arménien non converti.

Il ne faut pas identifier conquête turque et peuplement turc. Sans doute la plupart des seigneurs arabes sont remplacés par des seigneurs turcs. Mais quelques corps de mamlouks, quelques fonctionnaires persans, qui font la domination turque, ne font pas une colonisation. Pour qu'il y ait colonisation, il faut qu'il y ait un large afflux de Turcomans. C'est le cas en Arménie, en Cappadoce, sur les confins anatolo-byzantins ; même là, ce ne le sera complètement, et ce ne le sera pour toute l'Anatolie, qu'à la suite des refoulements massifs des Turcomans d'Asie centrale provoqués par les conquêtes mongoles du xiii^e siècle. En Syrie, il est passé des Turcomans au xi^e siècle, mais il n'en est pas resté, et c'est dans le Diyâr Bakr que la plupart d'entre eux se sont repliés. Ilghâzi en ramènera temporairement en Syrie, mais c'est seulement sous Zengî et Nouîr ad-dîn qu'il en sera établi définitivement à la frontière franque. D'autres, plus tard, descendront en Syrie d'Anatolie, nombreux naturellement surtout dans le nord.

L'établissement systématique de Turcomans ne sera d'ailleurs qu'une transformation de la politique des colonies militaires qui est pratiquée du côté chrétien comme du côté musulman depuis le début des guerres arabo-byzantines et qui se poursuivra pendant la période franque. C'est à cette politique qu'est dû le peuplement arménien des confins syro-anatoliens et des districts du moyen-Euphrate ; à elle aussi, l'envoi sur les frontières de tribus bé-

(10) Cart. I, 436.

(11) D'après son histoire en 1097, 1105, 1119, etc.

(12) Tournebize, 256.

(13) I. A. H., 724 ; I. Ch., 54 r^o.

(13 a) Ce sont eux qui tuent Yâghî-Siyân fuyant d'Antioche, qui guident Raymond de Saint-Gilles vers Ma'arra, qui approvisionnent le camp des croisés sous Antioche, etc.

douines : bref, des deux côtés, la constitution de cette société guerrière particulière dont les exploits sont rapportés par les chansons ou romans épiques de Digénis Akritas du côté byzantin, de Dhou'l-Himma ou de Sayyid Baṭṭāl du côté musulman. Nous verrons Noûr ad-dîn continuer à attirer sur ses frontières, dépeuplées par la guerre, outre les Turcomans, des Arabes de Mésopotamie. En dehors des Arabes, la fréquente union politique de la Syrie du nord et de la Djéziré provoque l'établissement en Syrie non seulement de mamlouks kurdes, mais aussi de colonies militaires kurdes, dont l'une est au xi^e siècle à l'origine de la fondation de Hiçn al-Akrâd, le futur Krak des Chevaliers ; d'autres kurdes habitent le Taurus, par exemple à Ḥaḏathâ ; et, en dehors du Kurdistan proprement dit, ils sont très nombreux en Diyâr Bakr (14). Aux clans militaires il faut ajouter aux xii-xiii^e siècles les mamlouks kurdes et turcs fieffés.

Mais la nouveauté de notre période consiste en ce que de plus en plus les Turcomans remplacent les anciens gardes-frontières de l'islam ; nul à ce point de vue ne les égale : tous soldats ou pillards tout prêts, nomades ignorant les limites de propriété et d'administration, ils créent sur la frontière ennemie une zone d'insécurité perpétuelle qui, minant peu à peu le pouvoir adverse, prépare les voies à des annexions sans cesse plus avancées. D'autre part ils ont apporté des confins du Turkestan des traditions de guerre ou plutôt de razzia sainte sous la conduite de « ghâzîs » — ce titre que nous trouverons accolé au nom de tant de princes — (15). La zone turcomane frontière ne peut être large qu'en Anatolie, mais s'étend dès Zengî aussi aux confins franco-musulmans de Syrie ; néanmoins les Turcomans n'ont jamais constitué une masse importante ni dans le Taurus ni dans les régions arabes ou en majorité musulmane avant la conquête turque ; la frontière de peuplement entre Arabes et Turcs sera au xiii^e siècle la même qu'entre Arabes et chrétiens au xi^e (16).

La religion introduit entre les divers groupes ethniques selon

(14) *Diyâr Bakr*, 269-270 ; Ibn Djobair, Schiaparelli, 223 ; I. Ch., 64 v^o.

(15) Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*, Byzantion, 1936.

(16) On signale encore des Adorateurs du soleil (Qal. G 247, Matth., 138) et des Samaritains en Syrie centrale et Palestine (Gaster, à ce mot, dans EI).

les cas des ferments de division supplémentaire un élément ou d'union. Dans la Syrie du nord, il y a des Juifs (17), verriers et teinturiers, à Antioche, Lattakié, et surtout en pays musulman (18); ils occupent des quartiers spéciaux.

Les chrétiens comprennent, outre les Maronites du Liban, quelques nestoriens (19) et moines géorgiens (20), surtout des Grecs melkites, des Arméniens, grégoriens, et des Jacobites monophysites. Les Grecs, religieusement, s'entendent non des Grecs de race, mais essentiellement de Syriens hellénisés, ainsi que des notables arméniens convertis pour raisons de carrière au milieu du siècle (Philarète, Gabriel, Thoros); entraînée dans la chute de l'empire byzantin, l'église grecque paraît conserver, en dehors du patriarche d'Antioche, un seul évêque en Syrie, à Alep (21), et n'en aura pas plus pendant la période des croisades; la langue grecque acbèvera d'y disparaître au profit de l'arabe.

L'église monophysite, qui jusqu'à l'immigration arménienne représentait l'immense majorité des fidèles, possédait des évêques, sur le territoire de la future principauté d'Antioche, à Kafartâb (sans parler du patriarcat titulaire d'Antioche), et sur celui du futur comté d'Edesse à Edesse, Gargar, Kaisouïn, Sarouâdj, Ra'bân, Hiçû Mançoûr (pour Samoûsate), et Mar'ach (22); des monastères monophysites existaient dans le Taurus oriental (Zobar, Ernich, etc.), près d'Antioche (Dowair, Mar Aharon, Mar Giwargis (23); à Antioche, les Jacobites avaient construit deux églises sous Yaghî-Siyân, et en ajouteront une troisième sous Renaud de Châtillon; on leur connaît une église importante à Djabala, une autre à Lattakié (24). Ils avaient des fidèles dans toute la Syrie et jusqu'en

(17) J. Mann, *The Jews in Egypt and Palestine under the Fatimid caliphs*, Oxford, 1920, 2 vol. 8°; il remarque (II, 196) que l'incendie par les croisés de la synagogue de Jérusalem est absent des sources juives, qui mentionnent toutefois le salut du chef de la secte karaïte.

(18) Benjamin, 16, 18; Cart. I, 324, 426.

(19) Lettre du patriarche nestorien, Raynaldi, 1247, n° 32; G. T., XVI, 4 (Edesse); Chron. an. syr., 94 (Alep).

(20) Grég. IX, 4467.

(21) C'est pourquoi les Français nomment partout tout de suite les prélats latins; pour Alep, Chron. an. syr., 94.

(22) Mich., 476 sq.

(23) Mich. *ibid.* et JA, 1889, 67.

(24) Mich., an 1481.

Iran, mais la masse se trouvait en Djéziré et dans les régions du moyen Euphrate.

L'église arménienne était la plus récente en Syrie et dans le Taurus; elle y avait cependant des sièges épiscopaux nombreux, parmi lesquels, sur les territoires demain francs, Antioche, Latta-kié, Apamée, Edesse, Samosate, et Mar'ach, et en Cilicie dès avant la période royale Tarse, Misîs, Anazarbe, Selefkîé (25). L'église grecque ayant réduit la puissance des églises monophysites et arménienne et les ayant agacées par des chicanes théologiques, le clergé de ces deux églises, d'ailleurs proches par le dogme, lui gardait une rancune tenace, qui éclate à chaque ligne des écrits émanés de lui.

Les musulmans ne sont pas moins divisés que les chrétiens. Il n'y a pas de conflit entre les quatre rites sunnites (pami lesquels le rite châfi'ite est le plus communément suivi par la population indigène, le rite hanafite par les Turcs); mais les sunnites ne sont pas seuls. Nombreux à Damas et en Palestine, ils sont en minorité dans la Syrie du nord (26), où Kilabites et Alépins sont si bien chiïtes que Rođwan a cru un moment habile de porter sa khotba au calife fatimide. Parmi les chiïtes même il y a mainte division : pour nous en tenir à ce qui nous importe ici, la première scission fut celle des Ismâ'iliens, auxquels se rattachent les Fatimides; parmi les Ismâ'iliens, certains repoussèrent la divinité du calife fatimide al-Ĥâkim, tandis qu'elle est devenue un article de foi pour d'autres, les Druzes, qui se répandent abondamment en Syrie du nord (Djabal Soummâq et Bouzâ'a); de nouvelles scissions secondaires se produisent encore ensuite entre adhérents du calife Moustâ'lf ou de son frère Nizâr, et entre adhérents du calife al-Ĥâfiz ou d'un fils

(25) Tournebize, 256 ; Matthieu, 52 ; Sempad, 633 (en 1198) ; dans le reste de la Syrie franque, il n'y a que Jérusalem.

(26) Cela résulte de l'histoire telle qu'elle sera exposée plus loin, et des déclarations explicites tant du chiïte Ibn abi Tayyî que du sunnite Ibn Djo-baîr (Schiaparelli, 272, an 1183), qui signale aussi des Ghourabites. Lorsqu'en 1070 le Mirdaside Maĥmoûd fut obligé d'adopter la khotba abbasside, il dut faire la cérémonie en menaçant les récalcitrants d'être égorgés par les Turcs placés autour de la mosquée. Aux chiïtes déclarés il faut ajouter les chiïtes secrets : Mouslim ibn Qoraïch était officiellement sunnite, mais sa famille, ses descendants, sont chiïtes (I. F., I, 91 r°) ; il est possible que même Ousâma ait été chiïte (Dhahabî, tab. 584).

hypothétique d'al-Amir (27). Ailleurs et en particulier comme aujourd'hui dans le Djabal Bahrâ se trouvent des Nosaïris, dont on ne connaît guère que l'existence (28).

Surtout le moment où arrivent les croisés est aussi celui où se répand en Syrie la secte, d'origine iranienne, des Ismâ'iliens bâti-niens (ésotériques) connus sous le nom de Hachîchiyoûn ou Assassins. Leur caractère propre réside moins dans leur croyance (ils sont nizariens) que dans leur organisation et leurs méthodes d'action terroriste, telles que les inaugura à la fin du xi^e siècle le Persan Hasan as-Sabbâh : obéissance totale au grand-maître, recours à l'assassinat politique. Hasan était parvenu à la fin du règne de Malikchâh à s'emparer en Perse du repaire inexpugnable d'Alamoût, et tout l'effort de la secte pendant les deux générations suivantes aura pour objet de s'en procurer d'analogues en d'autres régions. En Iran, la constitution de la secte fut une façon d'organiser la résistance au régime seldjouqide, et ce fut surtout dans les possessions turques qu'elle se répandit, d'une part en raison de la communauté des oppositions suscitées par la nouvelle domination et du zèle apporté par les Assassins à la poursuivre partout, d'autre part aussi, probablement, parce que les chefs turcs eux-mêmes avaient dès l'origine autour d'eux divers éléments irano-turcomans travaillés par la propagande ismâ'ilienne, et que certains pensèrent trouver dans la nouvelle secte une police politique à toute épreuve. On en rencontre vite en Irâq, en Diyâr Bakr, en Syrie; on en trouve même, hors du domaine turc, en Egypte, parce qu'il se produisait là une agrégation des Nizariens, dont Hasan as-Sabbâh avait épousé la cause, à la secte nouvelle.

Un processus analogue se déroula dans la Syrie du nord, sinon à Alep où la population chiite resta fidèle à l'ismâ'ilisme primitif, du moins chez les Druzes, qui, pratiquement, se rattachèrent peu à peu tous plus ou moins étroitement aux lieutenants « assassins » envoyés de Perse par Hasan et ses successeurs. La propagande fut dès la fin du xi^e siècle presque ouvertement favorisée par Rodwân, par inclination ou pour compenser l'insuffisance de ses troupes au milieu de sujets hostiles. Un « dâr ad-da'wa » (une mission) fut

(28) Sur les Amiriya, cf. I. A. T. dans I. F., II, 17 r^o, et Boustân, 524.

(27) Dusaud, *Histoire et religion des Nosaïris*, Paris, 1900 ; Massignon, art Nosaïri dans *Et.*

installée à Alep, sous les ordres du « médecin-astrologue persan », que remplaça au début du XII^e siècle un autre Persan, Abou Tâhir l'orfèvre. Une autre mission existait à Sarmîn (29). Par la terreur qu'ils inspirèrent les Assassins acquirent vite en Syrie une puissance qui agit dans les états comme un redoutable ferment de désagrégation.

Ces diverses formes d'islam peuvent être plus ou moins mêlées de vieilles croyances populaires (en particulier pour les Nosairis), elles n'en représentent pas moins des formes d'islam savantes en regard de l'islam turcoman, en ce que toutes elles ont leurs docteurs, leurs lettrés. Rien de tel chez les Turcomans; ils ont récemment adopté l'islam, mais c'est un islam superficiel, inculte, qui a peu nuï aux vieilles coutumes chamanistes; dans la mesure où c'est bien un islam, c'est celui des mystiques iraniens, souvent apparenté aux formes les plus extrémistes du chiisme. Les directeurs de conscience des Turcomans ne sont pas les docteurs des villes, mais les bâbâs, prédicateurs-sorciers, qui nomadisent avec eux. Les chefs turcs contribuent à répandre en Asie occidentale des conceptions iraniennes, des pratiques de l'Asie centrale (30).

Les divisions religieuses et ethniques correspondent dans une certaine mesure à des divisions sociales. Du côté chrétien, Grecs, Arméniens, Syriens monophysites renferment tous de petites gens et des notables; toutefois les Grecs représentent en général l'aristocratie, hier détentrice du pouvoir, ce qui en fait pour les nouveaux maîtres des éléments suspects d'intrigues avec Byzance. Les Arméniens aussi contiennent un élément dirigeant, tantôt remplaçant l'élément grec (Edesse, Taurus, Arménie), tantôt en rivalité avec lui (Antioche, Cilicie) pour des raisons sociales et religieuses, sans parler des cas où il s'appuie sur les petits états arméniens autonomes; cette rivalité peut leur valoir une situation avantageuse auprès des conquérants; ils ont accepté avec reconnaissance la suzeraineté de Malikchâh, qui leur assurait la paix et la prépondérance sociale; toutefois ils ne l'ont pas appelée, et lorsque l'ordre disparaît leur christianisme et leur patriotisme se tournent de nouveau vers Byzance.

(29) Sur cette mission pendant la domination franque on ne sait rien.

(30) D'après Dawâdârî VII, 195, les Seldjouqides de Qonya avaient dans leur

Les Grecs ont été les grandes victimes de la conquête turque; il serait toutefois faux de croire que les Turcs leur aient été antipathiques : il y avait depuis longtemps des Turcs dans l'armée byzantine, et les conquérants étaient les adversaires des ennemis arabes de l'empire; aussi arriva-t-il qu'aveuglément des Grecs fissent appel à des Turcs contre des Arabes ; ainsi Soulaïmân fils de Qoutloumouch, qui avait aidé Botaniatè à conquérir le trône, fut appelé par les Antiochiens contre Philarète, auquel ils reprochaient son alliance avec Mouslim ibn Qoraïch ; (31)

Les monophysites forment le fond de la population dans toute la partie périphérique de l'arc de cercle Syrie du nord-Djéziré (32). A la différence des Arméniens et des Grecs, ils n'ont aucun souvenir de pouvoir politique; d'autre part ils ont toujours été plus nombreux en pays musulman que chrétien, et les musulmans qui n'ont aucun lieu de les soupçonner d'attaches avec des puissances étrangères, les traitent au moins aussi bien que leurs maîtres chrétiens d'autres églises; dans leur clergé au moins, la haine du Grec, née de conflits d'intérêt, est bien plus profonde que celle de l'infidèle, qui n'est plus qu'une clause de style pieux (33). Aussi sont-ils d'emblée ceux sur lesquels s'appuie tout maître musulman lorsque ses sujets musulmans ne lui rendent pas tous les services dont il a besoin; indifférents au changement de suprématie politique, ils sont toujours prêts à se soumettre au plus fort, pour éviter des souffrances inutiles; leurs maîtres francs de demain ne trouveront pas en eux de sujets sûrs.

Chez les musulmans, les divisions n'apparaissent pas socialement aussi nettes. Il est certain que le chiisme est répandu en particulier dans les corporations de métiers, chez les Bédouins, chez certains paysans; mais il y en a aussi de sunnites et il y a des notables des deux observances. La grande division est, là, celle des nomades (Bédouins, Turcomans, Kurdes transhumants de haute-Djéziré) et des sédentaires paysans et citadins. La limite géogra-

trior une statue luxueuse de Malikchâh, et chaque souverain devait y ajouter la sienne. C'est peut-être un conte, mais ce n'est guère musulman.

(31) Anne Comnène, 169.

(32) Il n'y a pas de noblesse monophysite, et il y a peu d'aristocratie urbaine; l'élément dominant, en dehors de quelques professions libérales, est le clergé.

(33) Mich. passim.

phique des deux formes de vie n'est pas stable. L'invasion turque fait progresser le nomadisme, qui reflue un moment avec elle, et s'étend de nouveau par suite de l'appel aux Turcoïens pour la garde des frontières, puis de l'invasion mongole (34).

Si profonde que soit la division de la Syrie, il ne faut pas l'exagérer. La ténacité même des particularismes, élément de discorde en temps ordinaire, peut devenir un facteur de solidarité en face de menaces extérieures également ressenties. La large extension de la langue arabe, le genre de vie rapprochent les groupes par ailleurs opposés. Puis, les circonstances évoluant, certaines aversions s'atténuent; chiïtes et sunnites continuent à se combattre, mais ils ont ou vont avoir des ennemis communs, Francs au dehors, Assassins au dedans (35), et comme Syriens, ils feront tous front commun contre les mésopotamiens turcs ou arabes (Dobaïts) qui prétendront les assujettir; Bédouïns, Kurdes, Turcoïens, se massacrent souvent, mais souvent aussi s'unissent pour dévaliser des tiers.

A combien s'élevait la population syro-djéziréenne ? Les quelques chiffres d'impôt conservés pourraient donner un ordre de grandeur si l'on en connaissait l'assiette et s'ils n'étaient pas proportionnels au revenu et non fixes. Alep, Antioche étaient assurément de très grosses villes. Le chiffre de cent mille habitants pour la seconde, établi d'après le paiement d'une capitation d'un dinar par tête au résident mongol dans les dernières années de la domination franque (36), peut être tenu, en raison de cette origine, pour vraisemblable et est d'ailleurs corroboré par les indications de presque toutes les chroniques qui racontent la chute de la ville. Edesse, Lattakié, avaient aussi de fortes populations. Les campagnes, dans les bonnes périodes, donnent l'impression d'une certaine densité (37). Mais naturellement il y a de grandes variations; les invasions du XI^e, les famines consécutives, ont amené la décadence irrémédiable d'Albâra, entre autres vieilles villes, et les guerres continuelles au temps des Francs ruineront encore d'autres

(34) Au nord de Lattakié, Wilbrand, 171, signale des « Turcs sylvestres analogues aux Bédouïns ». S'agit-il de Turcoïens ?

(35) En Egypte, au XII^e siècle, les sunnites prennent une grande influence.

(36) Maqr. Quatremère I, 53.

(37) Cf. notre partie topographique ; la province de Harrân a 800 villages (300 inhabités), celle d'Edesse, 700 au temps d'I. Ch. REI, 113-114 ; Ibn Djo-baïr passim.

localités, comme Artâh. Mais il y a des districts éloignés des opérations, des périodes de paix aussi, et il semble qu'au début du XIII^e siècle tous les vides aient été comblés. Khwarizmiens, Mongols, Turcomans anéantiront ce résultat (38).

c) *Aspects de la vie et des institutions syriennes : la féodalité turque.* — On aura l'occasion ailleurs de signaler divers aspects de la vie syrienne; mais il faut dès ici dégager son caractère dominant au moment où arrivent les croisés : une désagrégation matérielle et morale qui facilite l'installation des Francs parce qu'elle diminue la force de résistance de la Syrie, mais aussi parce qu'à certains égards elle rapproche la vie syrienne indigène de la vie occidentale contemporaine.

Il serait certes paradoxal de vouloir minimiser toutes les différences qui opposent la société orientale à l'occidentale. Mais il ne faut pas non plus se laisser aller à une opposition universelle, catégorique; les différences dans les théories, dans le vocabulaire, risquent fort de dissimuler des ressemblances. On aura, en étudiant diverses institutions, l'occasion d'en faire ressortir quelques-unes. Ce qui nous importe ici est de souligner qu'aux alentours de 1100 Orient et Occident se ressemblent plus qu'ils ne l'ont jamais fait dans leur genre de vie, parce que l'un et l'autre se trouvent dans une anarchie locale, un état de petite guerre chronique, qui réduit à fort peu de chose les organisations politiques, voire le rôle de certaines valeurs de civilisation qui, en d'autres temps, les avaient séparés et les sépareront. Le Syrien de l'époque marwânide (un siècle avant la croisade) ou de l'époque ayyoubide (un siècle après) qui aurait été transporté dans la Syrie de Roḍwân aurait eu bien des sujets d'étonnement (39). « Il n'y avait pas un Alépin, raconte le grand-père d'Ibn abî Tayyî, qui n'eût chez lui un attirail militaire, et quand la guerre était là il sortait tout prêt, sans qu'il fût besoin d'aucun appel aux armes (40). » Dans la campagne, la vie d'Ousîma, de son père, de seigneurs voisins, n'est que chevauchées pour aller disputer quelques bêtes, détrousser des caravanes. L'auto-

38) Les revenus de Harrân baissent de 3 à 1 1/2 million de dirhems (I. Ch. Ibid.).

39) Cf. le curieux passage où I. A. T. rapporte divers usages alépins du temps de l'enfance de son père. « Je ne sais, conclut-il, s'ils agissaient ainsi par ignorance ou par quelque défaut. » (I. F., 1, 91 re-v°.)

40) Ibid.

rité d'un gouvernement ne se rencontre nulle part : quiconque dispose de murs solides ou a de quoi entretenir une armée privée est indépendant, et l'insécurité même qui résulte de cette situation encourage chaque notable à désirer son fortin et sa milice. Des hostilités locales ont inauguré cette évolution par endroits dès avant les Turcs, et le Djabal Bahrâ par exemple s'est au xi^e siècle couvert de châteaux; sans doute devrait-on attribuer la même date à maint château des confins nord-syriens. Les pillages turcs ont accéléré le processus, comme les invasions normandes en Europe. Pour qui se rappelle ce qu'était la féodalité occidentale des x^e-xi^e siècles, on admettra que, sous le rapport de l'ordre social, les Francs devaient, en Syrie, se trouver fort peu dépayés.

La civilisation orientale avait certes de quoi les émerveiller; mais il ne faut pas la croire répandue également chez tous : l'aristocratie indigène est cultivée, mais non la nouvelle noblesse turque. Puis la misère a diminué le train de vie général. On en a des tableaux saisissants pour Damas. L'Alep des Mirdasides (Bédouins d'origine) et de Rodwân n'est pas la belle ville marchande que sera l'Alep des Ayyoubides, mais, par le costume des habitants, la simplicité générale de l'existence, fait figure d'un quartier général de Bédouins (41).

Le gouvernement, c'est un prince turc enfermé, presque à la chinoise (42), dans une citadelle, ou, à sa place s'il possède plusieurs villes, un gouverneur militaire (Chiĥna). Il reçoit les impôts, exige des secours militaires; mais l'administration ne le regarde pas, il la laisse aux magistrats locaux, en principe nommés par lui, mais en fait presque héréditaires dans de grandes familles indigènes. Le vizir même, ou chef du « dîwân » n'est jamais turc. Ainsi l'inadaptation du conquérant aux choses administratives profite aux autonomies locales, surtout urbaines; à Edesse, l'émir turc Boûzân a laissé gouverner ce Thoros qui ensuite se rend indépendant; dans les villes musulmanes, rien de plus remarquable que le pouvoir pris par les cadis et les raïs, les premiers, semble-t-il, surtout dans les ports hier égyptiens (Tyr, Tripoli, Djabala), les seconds à Damas, les uns et les autres à Alep. La fonction de raïs, en principe, n'est

(41) I. F., loc. cit. Il n'y a pas de pâtisserie à Alep avant Noûr ad-dîn, dit-il.

(42) I. A. T. (I. F., II, 157 r^o) signale quand Zengî, exceptionnellement, permet à ses sujets de le voir.

pas grand'chose : il est le chef d'une communauté professionnelle ou locale, et son importance est variable selon celle de cette communauté, corporation, village, ville. Son rôle paraît être l'exécutif au dernier degré, le maintien de l'ordre, les règlements d'administration purement locale. Mais la réalité est bien différente : raïs et cadis sont des notables, et à ce titre, soit en raison des bénéfices qu'ils retirent de leurs fonctions, soit parce qu'ils ont derrière eux un clan local (les Banoû'ç-Couûfi de Damas, les Baonû'ç-Coulaiha, de Djabala), ils sont les chefs d'une abondante clientèle personnelle, qui leur fournit une véritable milice grâce à laquelle ils sont dans leur circonscription des roitelets défiant le pouvoir.

Aussi la question de l'autorité se résout-elle en définitive sur le plan de l'organisation militaire. Le noyau de l'armée du prince et des seigneurs, c'est leur « 'askar », c'est-à-dire leur garde d'esclaves, à laquelle sont attachées les machines de guerre qui dépassent le cadre de l'armement individuel. Viennent ensuite des troupes libres de deux catégories, soit mercenaires étrangers (souvent difficiles à distinguer des corps de mamlouks divisés par nationalité), particulièrement abondants chez les Seldjouqides d'Anatolie influencés par l'exemple byzantin, soit « adjnâd », c'est-à-dire soldats d'armée territoriale, hommes libres astreints au service militaire, également comme à Byzance, en échange d'une certaine pension ou d'une concession foncière portée sur les registres du dîwân. A ces troupes s'ajoutent des combattants à pied, ramassés un peu partout, servant moins au combat qui, sauf les prises de ville, se décide par la cavalerie, qu'aux transports et aux travaux techniques (mines, mangonneaux, etc.). Souvent aussi, les armées s'adjoignent, sur les ailes, des bandes de Bédouins et de Turcomans, laissés avec leur organisation propre. Enfin les citadins ou plutôt leurs corporations avaient des milices, formée de leur jeunesse astreinte à répondre à tout appel aux armes (« ahdâth »), et servant surtout à la défense en cas de siège; certaines sectes, comme les Assassins, entretenaient des milices privées. Le pouvoir du prince n'était solide que sur son 'askar, et par conséquent son autorité générale ne s'exerçait que si cet 'askâr représentait une importante fraction de l'armée, comme ç'avait été le cas sous les grands Seldjouqides. Mais un Roḍwân, souverain d'un petit territoire ruiné,

ne pouvait entretenir qu'un 'askar médiocre, d'où sa faiblesse et son besoin de l'aide « assassine » (43).

Qu'il s'agit du 'askar ou des adjnâd, l'armée devait être en effet entretenue et là se trouve l'origine d'une seconde ressemblance que nous trouvons, jusqu'à un certain point, entre l'Orient et l'Occident: Non seulement les adjnâd ont de petites concessions foncières, mais le 'askar est divisé en un certain nombre de chefs qui doivent organiser leur propre 'askar et reçoivent pour ce faire un fief (iqtâ'). En principe, un iqtâ' n'est pas un fief, mais seulement le droit concédé à un particulier, depuis longtemps déjà, de toucher les revenus d'un territoire, à charge d'accomplir certains services (44) : c'est en somme, en un temps de circulation monétaire insuffisante, un mode de paiement simple, et si la féodalité n'a pas pris en Orient le même développement qu'en Occident c'est sans doute, entre autres raisons, parce que l'économie monétaire était plus développée en Orient qu'en Occident. Mais depuis la conquête turque, ce régime concessionnaire est réellement devenu un régime féodal; les Seldjouqides et leur grand vizir Nizâm al-mouk ont considéré que pour renforcer l'organisation militaire de provinces éloignées du pouvoir central et pour intéresser des chefs souvent turbulents au bon ordre de l'état, le mieux était d'ajouter à la concession des revenus d'un territoire celle de son administration. Le danger de cette politique apparut dès que l'autorité centrale faiblit, et elle faiblit d'autant plus vite que la multiplication des concessions dont elle payait les services rendus diminuait d'autant les moyens qui lui restaient d'en payer de nouveaux (45). Sans doute tout iqtâ' était révocable en principe : en fait, il ne put l'être que par la force, et, les concessionnaires se solidarisant, bientôt ce qui restait de force au gouvernement central ne suffit plus, et une certaine hérédité commença à s'instituer. Ainsi naquit une féodalité militaire turque, plus tard aussi kurde, qui se super-

(43) Gibb, trad. Qal., préface, 32-40 ; les chroniques emploient souvent indifféremment « 'askar » et « adjnâd ».

(44) Le concessionnaire prête un serment de fidélité, qui l'oblige avant tout à fournir des troupes, et naturellement à faire la khotba et éventuellement la monnaie au nom de son suzerain.

(45) Tout cela est nettement exposé par 'Imâd-Bondari, 135. Sur la féodalité turque, mais surtout à l'époque mamlouke, cf. Poliak dans REI, 1936.

pose peu à peu à l'ancienne aristocratie des grands propriétaires indigènes.

Tel est le pays dans lequel les Francs vont arriver, introduire un élément de division de plus avant de provoquer par réaction un mouvement de regroupement musulman. Ces Francs, que sait d'eux l'Orient ? Ce ne sont pas absolument des inconnus : outre les commerçants de Venise et d'Amalfi, qui touchent les ports de la Méditerranée orientale, il est venu au XI^e siècle des bandes nombreuses de pèlerins, traversant l'Anatolie ou débarquant sur la côte syrienne à bord de navires italiens, et pour lesquels existe à Jérusalem un hospice amalfitain. Surtout, les possessions byzantines ont toutes connu des mercenaires francs, surtout normands, dont certains ont même essayé de se rendre indépendants ou ont acquis une petite seigneurie (46). Assurément le bruit est parvenu aux oreilles de quelques chrétiens d'Orient des guerres de l'empire avec Bohémond (47); néanmoins c'est surtout encore comme des serviteurs de la politique byzantine que les orientaux ont considéré les Francs à leur arrivée. Liban et Palestine à part, les frontières de la domination franque seront à peu de chose près celles de la domination byzantine, parce que ce sont aussi celles de la population chrétienne, qui favorise la conquête pour y retrouver ses anciens avantages. Qu'une domination franque puisse différer de l'ancienne domination byzantine, ils n'y ont jamais songé.

Ils n'ont même jamais pensé à une levée en masse de la chrétienté européenne contre l'Islam. Byzance a contribué à la provoquer, mais par préoccupation de revanche impériale. Les Arméniens, eux, ont désiré cette guerre impériale (48); mais si, au temps de l'invasion turque, un catholicos arménien écrit à Grégoire VII, c'est parce qu'il espère trouver à Rome, dressée par le schisme contre Constantinople, un appui contre l'église grecque (49); des ravages turcs il ne parle que pour blâmer le gouvernement byzantin. Quant aux monophysites, ils n'ont même pas souhaité de revanche

(46) Par ex. dans le *Khanzit* (I. A. At., 15 ; Azr., 148 v°).

(47) Il en est question dans Mich. qui, pour cette période, n'a pas de source byzantine.

(48) Cf. l'inscription grecque d'Edesse publiée dans *Byz. Neugr. Jahrb.* V. 1826, 215.

(49) *Tournebize*, 163-164.

grecque. Et du côté musulman, il est remarquable de voir combien peu d'impression fit sur le moment l'arrivée même des croisés, expédition analogue à ces campagnes byzantines d'hier, pensaient-ils, dont rien ne restait une fois qu'elles étaient parties et qui, de toutes façons, ne concernaient que les territoires hier byzantins, avec un pèlerinage à Jérusalem qui n'aurait pas de lendemain. Ce fut seulement une fois l'expérience faite qu'on trouva de la croisade quelques présages (50), quelques explications soit imaginaires (51) soit, fait remarquable, tirées de la bouche des Francs (52). Peut-être les Arméniens comprirent-ils plus vite que les autres le caractère nouveau de la croisade (53), mais parce qu'ils avaient plus que les autres des relations avec Byzance, qui facilitaient leur information.

d) La croisade et le problème de l'installation franque en Syrie. — La logique demanderait qu'en regard du tableau sommaire que nous venons de faire de la société eurasiatique, nous missions un tableau de la société européenne, ou tout au moins des circonstances qui déterminèrent la croisade : on comprendra que nous n'en puissions rien faire et que nous nous bornions au rappel des quelques caractères fondamentaux indispensables à avoir présents à l'esprit pour la compréhension de la suite de cette histoire.

Dans quelles conditions est née la croisade ? Entre les facteurs matériels et moraux, qui se soutiennent les uns les autres, il serait sans doute bien vain de dresser une ligne de démarcation qui n'existerait assurément pas dans les consciences des croisés : la misère, l'appât du gain, l'esprit d'aventure constituaient un climat favorable à la croisade, qui n'aurait pas existé cependant sans la force de cristallisation et d'enthousiasme créée par l'idée de guerre sainte et de délivrance des Lieux-Saints. Cette idée est sortie de la politique pontificale, de la politique byzantine, des guerres d'Espagne, et des pèlerinages.

(50) Mich., 183.

(51) Ibn al-Athîr (qui y voit une suite de la politique des Normands de Sicile).

(52) 'Az. 486 et Mich., 182 (pèlerinages entravés, mais nul n'en cite d'exemple).

(53) D'après Matth. ; mais encore faudrait-il savoir quand il écrit ce chapitre.

Les pèlerinages se sont considérablement développés au xi^e siècle. Or pendant la seconde moitié du siècle ils se trouvent de plus en plus gênés. Non que les chefs turcs fussent officiellement plus intolérants que leurs prédécesseurs à l'égard des pèlerins, mais parce que d'une part ils n'étaient pas liés comme les Fatimides par un traité avec Byzance, d'autre part et surtout en raison de l'anarchie générale dont le bref gouvernement de Malikchâh en Syrie ne peut suffire à effacer l'impression : les pèlerins parvenus au terme de leurs épreuves sont témoins de la misère des habitants, des dégâts accumulés, des églises que la conquête turque de pays byzantins a fait transformer en mosquées, des provocations d'un Artouq criblant de flèches la voûte du Saint-Sépulcre : l'idée s'impose que pour rétablir la sécurité du début du siècle, il faut expulser les Turcs.

La guerre aux Turcs est naturellement le thème de la propagande byzantine. L'Anatolie lui importait plus que Jérusalem, et naturellement c'était surtout par les Byzantins que les pèlerins et marchands francs apprenaient les choses d'Orient; les Byzantins avaient besoin de renforts, et il était normal d'insister sur ce que la défaite grecque était une défaite générale de la chrétienté. Dès le lendemain de Manzikert, Michel VII avait adressé à Grégoire VII une demande de secours dont la contrepartie serait — combien de fois la promesse devait être renouvelée en vain — le retour à l'union des églises. Alexis Comnène renouvela l'appel auprès du comte Robert de Flandre revenant d'un pèleriage (1087). Naturellement il ne s'agissait dans sa pensée que de lever des mercenaires ou de rassembler des alliés qui grossiraient sous ses ordres l'armée byzantine.

Grégoire VII (54) avait répondu favorablement à Michel VII, à la fois par sentiment chrétien et par sens politique : l'armée levée par le pape aiderait à résoudre le schisme et développerait l'influence de la papauté tant en Orient qu'en Occident. La guerre avec l'empereur Henri IV l'empêcha de mener à bien l'entreprise. Urbain II, de nouveau saisi du problème par Alexis, et se trouvant

(54) Aux ouvrages généraux sur les croisades, ajouter Erdmann, *Die Entstehung der Kreuzzugsgedanke*, Stuttgart, 1935 (développement de l'organisation de la guerre par la papauté) ; Holzmann, *Studien zur Orientpolitik der Reformpapstum*, HVJS XXII, 1924

dans des circonstances un peu favorables, reprit l'idée; mais il en fit quelque chose de spécifiquement différent de toutes les expéditions antérieures contre les infidèles; d'une part il inaugura une législation spéciale au bénéfice des croisés; de l'autre, ce qui nous importe le plus ici, il organisait l'expédition de la chrétienté occidentale sous la direction de la papauté et d'une façon, avec des buts absolument autonomes. Il s'agissait non plus de se mettre au service de la politique byzantine, mais de faire secourir les fidèles d'Orient directement par la papauté, avec des acquisitions éventuelles devant revenir de droit aux croisés. Cette transformation permettait d'opérer une levée massive dans toute la chrétienté latine, et non plus de procéder seulement aux envois limités de mercenaires subordonnés aux intérêts particuliers des princes. Bref c'était un renversement de direction : Alexis désirait une guerre byzantine appuyée par des Francs, le pape lui envoyait une expédition romaine dont l'intérêt byzantin n'était plus qu'un objectif nécessaire certes, mais transitoire. Cette rivalité de conception allait être à l'origine d'une grande partie des difficultés auxquelles se heurteront les rapports franco-byzantins.

La croisade a été facilitée par l'habitude contractée par la noblesse française de la guerre aux musulmans en Espagne : habitude qui naturellement va influencer au début l'état d'esprit dans lequel elle entreprend son expédition orientale. En Espagne, il s'agissait bien déjà de guerre sainte, à la fois du côté musulman où l'idéal du « djihâd » était ranimé par les Almoravides, et du côté chrétien où l'envoi des renforts aux Espagnols était en grande partie organisé par l'ordre de Cluny (auquel avait appartenu Urbain II). L'effet général de la guerre n'était pas là de soumettre les musulmans, mais de les supprimer ou de les refouler pour les remplacer par des chrétiens, dont on avait pléthore à proximité. Cette conception fut, au début, celle des croisés (55), et en particulier des Provençaux, dont le chef, Raymond de Saint-Gilles, avait fait la guerre en Espagne. (56).

Les efforts de Bohémond à Ma'arra, de Tancrède à Jérusalem

(55) Les narrateurs de la première croisade appellent indifféremment Hispania tout pays musulman.

(56) Comme autre croisé notable ayant fait la guerre en Espagne, signalons Guillaume le Charpentier.

pour sauver les musulmans du massacre montrent que les Normands d'Italie avaient, eux, des traditions différentes. Certes ils avaient combattu longuement les musulmans, mais sans les expulser : ils n'eussent pu les remplacer que par des chrétiens en partie grecs, et d'ailleurs l'Italie méridionale ravagée par la guerre ne devait pas avoir d'excès de population. Les musulmans furent donc conservés, et avec eux une partie de leurs institutions : les Normands ont donc une tradition de collaboration et de tolérance. L'idée de la croisade ne leur doit rien, et ils ne s'y agrégèrent qu'en dernière heure, pour de purs motifs de politique particulière. Toutefois il ne faut pas exagérer la différence entre les croisés : le coude à coude journalier et la communauté des conditions de leur action syrienne les rapprochera vite.

De l'Orient, en dépit des pèlerinages et des guerres, l'Occident ne connaissait rien. On peut juger, par ce qu'on trouve encore dans les écrits ou lettres postérieurs à la croisade, des racontars qui ont dû circuler entre croisés. Ceux-ci étaient persuadés que les musulmans adoraient plusieurs dieux : Mahon (Mahomet), Apollon, Tervagan, et qu'ils avaient des idoles. L'empire byzantin leur était naturellement moins inconnu; des pèlerins avaient répandu des griefs contre les schismatiques qui parfois les avaient soumis à des vexations, mais l'opinion commune ne mettait cependant pas en question l'unité de foi entre Latins et Grecs, et pour cette raison même ne concevait pas que le basileus pût sans trahison ne pas aider de toutes ses forces les croisés. Les Normands d'Italie font encore ici exception. Ils connaissaient un peu l'Islam, et, pour avoir été pendant trois quarts de siècle en rapports alternés de guerre et de diplomatie avec l'empire byzantin, pour avoir eu des sujets amalfitains commerçant avec la Méditerranée orientale et des frères Normands mercenaires dans les armées byzantines, ils avaient une idée assez précise de la politique et des territoires grecs : il n'est pas impossible que Bohémond ait connu d'avance un peu les terres sur lesquelles il allait étendre sa domination.

La croisade est née en France et secondairement dans l'Italie du nord. Les ports italiens, comprenant le bénéfice qu'ils en retireraient, lui apportèrent un secours sans lequel elle eût échoué, mais ne furent pour rien dans son déclenchement. De même les princes « politiques » prirent part à la croisade, parce que le suc-

cès de la prédication leur montra le parti qu'ils en pouvaient tirer ; mais la masse des croisés fut formée de chevaliers qui y trouvaient la magnification morale de leur goût d'aventure et de bataille, et de gens du menu peuple en qui la misère et l'oppression développaient le désir de partir n'importe où et l'espoir mystique de félicités miraculeuses pour l'autre monde et dès celui-ci. Cet esprit qui fut sans doute l'élément déterminant dans l'essor de la croisade, ne disparaîtra pas totalement en Orient, parce que de nouveaux pèlerins, de nouveaux croisés, viendront périodiquement le ranimer ; il deviendra cependant vite secondaire, les tâches de l'organisation donnant le premier rang aux politiques.

Parmi les armées qui allaient s'ébranler, nous devons distinguer deux groupes (sans parler de la croisade populaire, détruite avant son arrivée) : d'une part celles de l'Île de France et pays environnants (Normandie, Chartres, Flandre) dont les chefs et probablement en partie les troupes, une fois accompli le vœu de se rendre au Saint-Sépulcre, rentreront en Occident ; d'autre part celles de Lorraine et Boulogne (Godefroy de Bouillon et son frère Baudouin), de Provence-Languedoc (Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse) et des Normands d'Italie (Bohémond de Bari-Tarente, fils de Robert Guiscard), qui devaient s'établir à demeure en Syrie. Il est difficile de dire si Urbain II avait prévu des conquêtes hors de Palestine et si là-même il en avait prévu l'organisation (57). Il est en tous cas certain que Godefroy de Bouillon et Raymond de Toulouse avaient l'intention d'achever leur vie en Orient. Quant à Bohémond, réduit à une portion de l'héritage paternel, il vit dans la croisade le moyen d'agrandir ses domaines et de réaliser les projets orientaux que son père et lui-même avaient en vain essayé d'accomplir par la guerre contre Byzance ; l'alliance byzantine, rendue possible par la croisade, lui permettrait peut-être d'obtenir du *basileus* d'importants territoires en Asie, ou bien, à défaut, l'armée franque lui donnerait la force de les conquérir, ce que n'eussent pu faire ses propres troupes seules. Toute la conduite de Bohémond pendant la croisade sera dirigée

(57) Il aurait décidé que les diocèses auraient les limites des états où ils se trouveraient (G. T., 509 sq.). Il allait sans doute de soi pour lui que les croisés laisseraient des leurs pour occuper les conquêtes, comme en Espagne ; le point de vue byzantin lui était inconnu ou étranger.

par la double intention, d'abord d'affermir l'alliance avec Alexis Comnène, que l'organisation autonome de la croisade rendait méfiant, mais sans laquelle le prince normand savait qu'aucune entrée victorieuse en Asie n'était possible ; puis, cela fait, d'utiliser au maximum les succès communs des croisés pour son bénéfice particulier.

Il allait donc y avoir en Syrie des états francs : plus précisément, un royaume lorrain (et secondairement un comté), un petit comté provençal, une principauté normande. Conquêtes qui s'insèrent dans la série des conquêtes franques du moyen-âge ; conquête normande en particulier qui s'ajoute à celle de la Normandie, de l'Italie du sud, de l'Angleterre. Introduction de formes occidentales de sociétés, par suite d'une conquête, à des régions qui les ignoraient, et adaptation réciproque d'usages syriens par les occidentaux, problème commun à tous les états francs de Syrie ; parenté des institutions de chaque état avec celles des régions d'où les fondateurs sont originaires, problème qui acquiert un intérêt particulier pour les Normands, qui, partout où ils ont passé en Europe, ont créé des institutions si originales et si remarquables ; déterminer ces relations sera une de nos principales tâches.

Militairement, les deux groupes de peuples qui allaient entrer en contact d'abord par la guerre n'avaient pas des procédés de combat identique — assez vite, tout en conservant leurs particularités, ils s'adapteront à la tactique et aux moyens l'un de l'autre —. D'un mot, ce qui caractérisait les Orientaux, par opposition avec les Occidentaux, était la légèreté de l'armure (le cheval n'en avait aucune), le rôle des archers montés qui harcelaient l'ennemi avant la bataille et devaient tâcher de l'attirer dans des positions préparées d'avance, où la cavalerie alors le chargeait, donc tout le temps une grande mobilité. Les Occidentaux, en dépit d'excès momentanés de témérité et d'une bravoure à toute épreuve, donnaient une impression de prudence ; ils étaient moins mobiles, mais, armés plus lourdement que les musulmans, munis d'une lance plus longue, ils dirigeaient contre l'ennemi une « fameuse charge » massive souvent irrésistible ; la bataille se décidait d'ailleurs souvent par des combats individuels ; le rôle des piétons n'était guère que de porter les provisions et armes et de piller le

camp ennemi une fois pris. Ni les croisés et leurs successeurs, ni les musulmans au début du XII^e siècle, ne disposaient de puissant moyen d'attaque des villes et ne pouvaient même investir les murailles de long périmètre.
